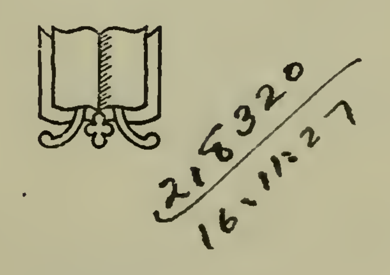

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

LETTRES

DE

FADETTE

TROISIÈME SÉRIE



MONTRÉAL
IMPRIMÉ AU "DEVOIR"

1916

I

Une seule Lumière !

Dans le crépuscule blafard de janvier, la disparition subite du soleil sans chaleur laisse l'âme transie, nostalgique de lumière et de vie chaude!

Cette fin de jour dans l'ombre froide, c'est un peu un avertissementt de fin de vie, et pour échapper à l'angoisse que le rappel de la mort fait naître, nos âmes chimériques se réfugient dans l'irréel de leurs rêves ou l'envolé de leurs souvenirs, et pendant que revivent en elle les joies perdues et que se tissent les bonheurs inaccessibles, le noir envahit tout, dehors, où le ciel est sans étoiles, et dedans, où l'on ne distingue plus rien... et quand, soudain, une main bienfaisante fait jaillir de la lumière, c'est avec une impression très complexe de regret et de soulagement que l'on revient des pays d'ombres.

Hier soir, quand une seule fleur de l'électrolier s'illumina, je pensai en voyant les autres éteintes au candélabre d'Isabelle d'Este.

Elle était une grande dame de la Renaissance, riche de tous les dons de l'esprit, de la beauté et de la fortune: entourée d'artistes, de poètes, d'admirateurs fervents, elle fit le tour des gloires humaines et des bonheurs fragiles pour revenir à la seule lumière divi-

ne, et le dernier emblème qu'elle adopta fut un candélabre à sept branches toutes éteintes, sauf une qui symbolisait la foi, avec cette inscription: "Unum sufficit in tenebris".

Et cette lumière unique qui lui suffisait, ce n'était plus celle de Virgile ou de Pétrarque, ni celle de la poésie et des arts, ni même celle de l'amour humain, mais celle de la foi.

"Une seule lumière suffit dans les ténèbres"... Nous le croyons en théorie, mais nous ne vivons pas suivant cette croyance, de là tous nos essais d'éclairage artificiel...

C'est que nous passons dans la vie en regardant sans voir, en entendant sans comprendre: nous ne saisissons pas le sens de la vie, de ses épreuves, de ses joies, de ses amertumes et nous ne cherchons pas le pourquoi profond des volontés divines.

Notre âme taciturne et muette traverse, indolente, les manifestations providentielles faites pour l'éclairer et l'instruire. Hautaine et révoltée dans l'épreuve, elle questionne les desseins de Dieu; ébranlée et inquiète, elle s'affaisse craintive devant ses menaces, et quand tout va bien, elle s'élance joyeuse, légère, se laisse vivre comme dans une fête, en ne pensant ni aux larmes d'hier ni à l'incertitude de demain.

Et la vie s'en va ainsi, et souvent l'ombre des soirs nous fait l'âme triste et les matins froids nous trouvent dolentes.

"A quoi bon vivre sa vie si on ne la com-

prend pas? On se dresse hors du néant comme une montagne, comme un arbre, comme une fleur, où l'on passe entre ses bords comme une tempête ou un orage, mais l'on n'est pas une âme!"

Toutes les vies pourtant ont un sens profond et une importance dont il faut prendre conscience pour en faire quelque chose de bon... mais je crois bien qu'une seule lumière nous le fera voir et c'est celle qui "suffit à éclairer les ténèbres". Nous, que le mystère tourmente et si souvent tente, pourquoi n'allumerions-nous pas bien vite dans notre vie le flambeau merveilleux qui les éclairera tous... et ensuite nous attendrons avec douceur: on dit qu'après avoir cru sans voir, l'âme en vient presque à voir ce qu'elle a cru tant les voiles sont transparents.

II

Si chacun se mêlait de ses affaires !

J'ai demandé à une femme: "Quel est votre idéal d'un bon mari?"

Qu'il soit intelligent et bon, qu'il m'aime et qu'il se mêle de ses affaires!"

J'ai posé la même question à un homme : "Qu'elle soit fine et douce, qu'elle m'aime et qu'elle ne fasse pas trop de questions!"

Voilà donc que les deux réclament la liberté de se retourner sans être appelés à expliquer pourquoi.

Ils ont cent fois raison, et j'admets, avec l'une, qu'un mari tatillon est insupportable, et avec l'autre, qu'une femme questionneuse est bien gênante!

Mais l'avantage du mari, c'est qu'il ne répond que ce qui lui convient à sa femme questionneuse, tandis que vis-à-vis un homme qui se mêle de ce qui ne le regarde pas dans la maison, la femme est sans défense.

C'est quelquefois laid une femme curieuse... mais il y a la manière, vous savez! Et maintes affaires inextricables s'arrangent quand elle y fourre son petit nez et qu'elle est fine et délicate, et le mari n'a qu'à s'applaudir alors de la curiosité de sa femme qu'il a commencé par redouter. Mais l'intervention des hommes dans la conduite de la maison est toujours gauche et indiscrète, et j'aimerais à leur dire ce que je pense d'eux avec preuves à l'appui. Mais c'est difficile de les atteindre et de les connaître, car, ces monstres sont souvent attentifs et gracieux avec les autres femmes et réservent leurs talents de détectives grincheux pour l'embêtement de leurs pauvres petites femmes qui ne peuvent échapper à leurs enquêtes tyranniques.

Ecoutez donc, cher monsieur! Votre femme va-t-elle au bureau voir comment vous y conduisez vos affaires? Si vous la laissiez gouverner sa maison à sa guise! Elle s'y entend et alors c'est inutile d'intervenir. Ou elle manque d'expérience, mais en avez-vous plus qu'elle? Vos critiques risquent de tomber à

faux, vos conseils d'être ridicules, et laissez-moi vous le dire en confidence, ils ne sont jamais suivis!

Si votre femme est toute... neuve, laissez-la doucement s'habituer à sa tâche nouvelle et soyez bon prince, en songeant qu'on vous aime tant et qu'on est assez jeune pour être excusable d'un peu de gaucherie.

Vous avez aimé votre fiancée pour ses grâces de fleur, ne vous attendez pas que, du jour au lendemain, elle se transforme en légume qui court d'instinct se jeter dans le pot au feu!

Donc, que chacun se mêle de ses affaires, ce qui n'exclut ni la confiance, ni les bonnes petites confidences, ni la direction du plus sage, ni les conseils délicats de la meilleure; mais que chacun laisse à l'autre un peu de latitude dans sa sphère propre et cette liberté précieuse qui est un trésor que personne ne consent à perdre sans se sentir bien malheureux!

III

Les Moineaux

J'attendais avec découragement les idées qui ne venaient pas... et les moineaux, eux, menaient grand bruit autour de ma fenêtre pour me rappeler à mes devoirs habituels. Je viens donc de leur distribuer les miettes de pain que je leur réserve après chaque repas. Ils viennent sur le rebord extérieur de

ma fenêtre que je laisse ouverte, et si je ne bouge pas, ma présence ne les dérange pas. Ils sautillent, agités, avides et roublards en diable. Tout à l'heure, pendant que l'un d'eux, la queue tournée, piquait dans une belle mie, un autre, passant vivement près de lui, déroba le morceau avec une dextérité merveilleuse. Le pauvre volé tournait sa petite tête de droite et de gauche d'un air penaud si absolument humain que je riais... tout bas, afin de ménager sa susceptibilité et de ne pas l'effaroucher. Moi je les aime les moineaux. — "Les vulgaires et sales moineaux?" demandent les petites snobs.

Oui, les braves, petits moineaux qui ont le courage d'affronter une misère très longue à travers nos froids si terribles. Avec leurs gros becs et leurs grosses pattes, ils manquent d'élégance et de distinction, oui, ils sont bien "peuple"! Affairés, effrontés, avides, batailleurs et rageurs, ils paraissent se piailler beaucoup de gros mots et d'injures, mais ils m'amusent et ils m'intéressent. Quels arrivistes! "Ote-toi de là que je m'y mette!" Les avez-vous vus dégringoler ceux qui occupent la place qu'ils ambitionnent?

Mais tout cela n'est pas bien beau, dites-vous, et peu fait pour attirer la sympathie? Que voulez-vous, je les aime malgré leurs défauts et non à cause de leurs défauts, et je comprends toutes leurs faiblesses, même leur vilaine jalousie et leur brutalité pour les jolis oiseaux qui ont fui aux premières brises ru-

des, et qui, ayant passé l'hiver sous des ciels très doux, reviennent l'été, bâtir leurs nids dans les arbres où les pauvres moineaux ont grelotté sous la neige et les frimas, et qu'ils considèrent comme leur propriété.

Tous les hommes ne feraient-ils pas comme les moineaux que nous accusons d'être inhospitaliers et querelleurs?

Ah! ce ne sont pas des idéalistes, pas plus que ne le sont les pauvres gens qui gagnent leur pain au jour le jour, à la sueur de leur front!

Mais ils sont actifs, téméraires et surtout ils restent avec nous! Sans eux nos hivers seraient bien désolés...

Quand le soleil brille, et qu'en ouvrant la fenêtre, vous les entendez gaminer dans les branches dépouillées, ne vous arrive-t-il pas de penser que c'est à vous qu'ils adressent des encouragements narquois et des promesses tapageuses d'un printemps lointain, hélas, mais certain?

Ce sont aussi de fameux philosophes, ces pauvres moineaux calomniés! Ils se contentent d'une vie modeste: ils n'ont ni le talent musical, ni la parure brillante, ni les instincts de déplacement élégant des oiseaux aristocrates, mais leur belle humeur ne les abandonne jamais, et sous la pluie, la neige ou l'azur, ils vont leur petit train sans se décourager... et ça peu d'hommes peuvent se vanter d'en faire autant!

Mais voilà que vous avez tous deviné que je vous parle si longtemps des moineaux parce que je ne sais quoi vous dire!

IV

Le livre de la Vie

Je me vois encore, toute petite fille, sous les arbres d'un vieux jardin, lisant dans un conte de fées, d'un livre d'images qu'on feuilletait sans se lasser, car chaque image fuyant sous les doigts qui tournaient la page, était remplacée aussitôt par une image nouvelle... j'en ai rêvé toute mon enfance de ce livre inépuisable et j'ai bien souhaité le posséder!

Je ne savais pas, comme je le sais maintenant, que l'Univers est un livre de ce genre: chaque page qui fuit avec le soir est remplacée par une autre différente que nous ignorions, à laquelle succède une nouvelle que nous ne soupçonnons pas.

Et il y a des gens, et si nombreux, qui ne voient que des ressemblances dans les jours qui passent! Quand je les entends m'avouer cela, je sais que: "ils ont des yeux et ils ne voient pas, ils ont des oreilles, et ils n'entendent pas", tout comme les idoles païennes dont parle la Bible.

C'est que tout change constamment en nous et autour de nous, et si nous étions plus attentifs à ces transformations nous serions émerveillés de feuilleter le livre de la vie.

Comme dans la nature, pour les arbres et les plantes, il y a dans l'âme humaine des floraisons soudaines, après des jours de travail mystérieux et invisible: tout à coup elle a des aperçus lumineux, elle comprend, elle se rend compte que chaque heure de chaque jour la prépare à l'imprévu, la seule chose certaine de nos vies changeantes.

Ceux qui regardent pour "voir", qui écoutent pour "entendre", et qui observent pour "deviner" et "comprendre", n'ont jamais trouvé la vie monotone même s'ils ont beaucoup à se plaindre de sa dureté. Ils considèrent la nature un peu comme une personne dont ils sollicitent la sympathie et dont ils redoutent l'hostilité, et les choses sont pour eux des compagnons qui peuplent leur solitude et dont ils cherchent à pénétrer l'âme inconnue. En étudiant les hommes autour d'eux, ils peuvent les voir se dérouler, se replier, se modifier selon les circonstances, et c'est un jeu d'un intérêt suprême, l'occupation même de Dieu qui voit l'humanité suivre le plan qu'Il lui a tracé; mais pour nous il y a des surprises, et des étonnements devant les âmes dont nous pensions avoir pénétré le secret. Les âmes changent de formes comme les nuages et de nuances comme la neige que les aveugles croient être toujours blanche.

C'est une de leurs nombreuses erreurs! J'ai vu la neige rose dans les couchers de soleil et bleue dans les nuits lumineuses; je l'ai

vue mauve dans les jours adoucis où se devinent des menaces de tempête; je l'ai vue grise et mauvaise, ou blanche et endormie, ou terne et sans reflets, ou éblouissante à nous aveugler!

Vous pensez aussi, peut-être, que la neige est toujours une chose froide? Mais, ne l'avez-vous pas vue tomber légère comme des duvets, ouatant les creux, remplissant les vides? Ne l'avez-vous pas sentie molle aux pieds et douce aux joues comme une caresse, une jolie caresse divine qui vous met au cœur de la chaleur et de la joie? Ah! le livre du conte de fées est là, à notre portée, mais trop indolents pour le lire attentivement, nous laissons la vie en tourner les pages, et, dédaigneux, nous y jetons à peine les yeux: "J'ai déjà vu cela! Ce n'est que du soleil, du vent, un tourbillon de neige, des hommes et des femmes qui passent... toutes les larmes sont semblables et tous les sourires se ressemblent... cela ne m'intéresse pas... que la vie est monotone!"

Etonnons-nous après cela de toutes les incompréhensions humaines et de tous les malentendus tragiques!

Quand apprendrons-nous à voir, à entendre, à sentir? Quand éveillerons-nous notre âme engourdie et notre corps qui ne sait pas se servir de ses facultés?

Nous ressemblons trop aux chenilles qui se traînent dans leur misère... Savent-elles qu'il peut leur pousser des ailes pour s'en-

voler dans l'espace?... A nous aussi et nous le savons, mais nous n'y pensons pas! Demandons des ailes, cherchons-les, et quand nous les aurons trouvées, ne redevenons plus des chenilles!

V

"Et là-bas il vit une petite lumière..."

Beaucoup d'entre nous font de longs et fatigants voyages dans les régions noires. Nous allons curieux, inquiets et bientôt las, questionnant en vain pour comprendre les choses obscures, et dans le mystère qui nous enveloppe et l'inconnu qui nous régit, nous ressemblons à de pauvres êtres égarés et découragés qui renoncent à trouver leur chemin.

Mais comme dans le joli conte de notre enfance, une petite lueur apparaît, bien loin, bien loin, elle nous attire et nous nous relevons: nous marchons vers elle, oubliant l'inconnu qui nous tourmentait si fort. A mesure que la lumière grandit, nous marchons avec plus de vaillance, nous abandonnons les sentiers où nous avions voulu éviter la foule que nous dédaignions, et nous voilà sur la grande route, vers la lumière qui nous attire toujours.

Dans l'action, en faisant notre devoir sans chercher à le discuter ou à comprendre pourquoi il nous fut imposé, nous montons, nous

atteignons des hauteurs où l'on respire mieux, où l'on comprend plus facilement ce qu'il est utile de comprendre, où nous renonçons humblement à pénétrer les secrets de Dieu.

Je me disais toutes ces choses, hier, devant un coucher de soleil si beau que le vent qui passait s'est arrêté pour contempler la beauté des choses touchées par les rayons de feu. Oui, si nous étions plus humbles, nous serions plus simples, et si nous étions plus simples, nous serions meilleurs. Au lieu de spéculer sur les mystères troublants de la vie, nous aiderions les autres à vivre et nous chercherions à faire de notre vie une chose complète et harmonieuse.

Il est tant d'heures où le surnaturel se dégage de nous, de la réalité autour de nous, de toutes les choses qui nous frôlent, que cette sensation de la présence Divine devrait nous rendre confiants et calmes entre les mains de Dieu comme le petit enfant dans les bras de sa mère.

Voilà que bientôt nous jouirons du printemps qui se prépare à rayonner, à chanter, à fleurir... tout le mystère qui transforme la terre ne nous inquiètera pas cependant, nous l'accepterons, ravis, et il nous suffira de nous sentir bien vivants dans la douceur de l'air et la beauté des choses, et c'est bien ainsi.

Ne nous tourmentons pas davantage des autres secrets de Dieu: Il ne nous a pas demandé de comprendre mais de L'aimer et de

nous aimer les uns les autres. Quand nous aurons bien pénétré le sens de ce commandement, nos vies seront transformées. Il n'y a pas de jours inutiles, il n'y a pas de chagrins perdus, il n'y a pas de joies vaines; chaque minute de la vie nous est donnée pour en faire quelque chose, et si nous perdons lamentablement notre temps en recherches oiseuses nous ne le retrouverons pas.

On nous a souvent dit cela: nous l'avons lu et entendu, mais sans intelligence, jusqu'au jour, où, d'un point plus élevé où nous sommes parvenus sans nous en douter, nous le sentons.

Après, tout va bien et rien ne se perd plus: l'âme est éveillée, active et occupée, car il y a en ce monde "beaucoup de choses à faire et peu de choses à savoir."

VI

Bon sens

C'est La Bruyère qui a dit que les bonnes actions rafraîchissent le sang. Rien de plus vrai: en nous sentant un peu bons, nous sommes contents de nous, partant plus heureux et mieux disposés vis-à-vis des autres. Et de suite voilà la vie renouvelée, plus belle et plus bonne à aimer.

Rien de pire pour la vie active que de s'affaiblir dans la liturgie larmoyante. Laissons aux antiennes plaintives "la vallée de

larmes", "la malice des hommes livrés aux embûches du démon", et ne nous alanguissons pas dans les gémissements quand nous avons besoin de tant de virilité et de confiance pour vivre une vie qui ne soit pas manquée.

L'espérance est une vertu, une des vertus théologales, et je n'ai vu nulle part que la tristesse fut une vertu, pas même une qualité. Elle est une conséquence de tout ce qui va de travers dans le monde; j'admets qu'elle entre en nous sans nous consulter; ce que je ne puis admettre, c'est qu'elle s'y installe, car, encore un coup, il faut de la sérénité et de la force dans cette vie qu'il s'agit non de subir, mais d'accepter vaillamment et avec gratitude, puisqu'elle est un bienfait de Dieu pour nous.

J'en veux à certaine littérature pieuse qui nous accable et nous écrase sous son dégoût de ce qui est humain et qui veut nous convaincre que le ciel seul importe. Le ciel! Certes, c'est un beau but et je nous souhaite à tous d'y aller. Mais c'est sur cette terre que nous vivons et Dieu l'a faite belle afin que nous l'aimions; Il nous a donné un corps aussi bien qu'une âme et nous devons justice aux deux.

Il est dangereux, lorsque chaque jour nous apporte son combat sur le chemin abrupt de la vie, de chercher à s'anéantir, de se complaire dans le mépris du monde où dans le débarras des choses extérieures.

Le monde est rempli d'âmes humaines, dans lesquelles il y a des rayons divins: elles sont toutes intéressantes, et puisque nous n'avons pas le droit d'en mépriser une seule, où prenons-nous celui de les mépriser en bloc?

Ce ne sont pas ceux qui soupirent sans cesse "hélas! hélas!" qui font du bien. Ce sont ceux qui croient au bien, qui jugent avec indulgence, qui savent faire la part de la faiblesse humaine et qui ont compris que l'humanité peinante et méritante est admirable.

Oui, admirable, et si vous ne le croyez pas, ô pleureurs, observez mieux autour de vous. Voyez ces journaliers qui font crier la pierre sous leurs marteaux, ces autres en équilibre sur des échaufaudages, rôtis par le soleil ou engourdis par le froid; ces cyclopes qui paraissent flamber à travers les braises des forges; ces laboureurs déchirant la terre pour lui confier la semence; la multitude des femmes travaillant, enfantant, se sacrifiant, infatigables et dévouées jusqu'au bout de leurs forces, et osez parler de la malice des hommes: ceux qui le font n'ont pas vu leur résignation, leur courage, leur bonne humeur.

Admirons-la et aimons-la, l'humanité, et que chacune de nous, prenant exemple sur elle, vive dans le présent.

Les mécontents de leur époque ont toujours existé. La phrase "Dans les tristes temps où nous vivons" est une phrase de tous les temps.

Le passé est beau dans son lointain. Il est embelli par la légende, le roman, l'art, la poésie et par notre imagination. Ce beau passé quand il était le présent a connu ceux qui disaient: "Dans les tristes temps où nous vivons!"

Et dans cinquante ans nous serons ce passé vertueux et admirable que nos petit-fils entendront vanter par les pessimistes de leur époque. Cela me faire rire... et vous?

VII

Le Printemps entre chez moi

L'air est tiède ce matin, les rayons du soleil, avant d'entrer dans ma chambre, ont allumé des étoiles qui dansent sur les petites vagues froides, et parmi leurs scintillements passent des morceaux de glace que le courant entraîne. Dans l'éther lumineux, un oiseau lance des roulades joyeuses, un rêve de bonté et d'amour traverse l'espace. Le regard perdu dans l'infini souriant du matin, j'écoute, et mes mains distraites froissent une feuille de géranium qui embaume... mais c'est bien une corneille que je viens d'entendre, et voici qu'une autre lui répond... leur zèle est imprudent, j'ai peur, car le Printemps est un seigneur capricieux qui s'annonce plusieurs fois et fait bien des façons avant d'arriver!

De toutes les maisons plantées dans les sapins, vis-à-vis, s'élèvent des fumées blanches

qui ondoient comme de grandes plumes en montant vers le ciel.

Le silence serait parfait sans le bruit monotone de l'eau, quelques voix d'oiseaux et un bruissement à peine perceptible, comme un grésillement de la lumière. Le joli tableau que je regarde ressemble tant à ceux que chaque année met devant mes yeux, que je perds la notion du temps et que je feuillette comme dans un livre illustré tous les printemps passés.

Aucun souvenir distinct pourtant ne se dessine. Ce sont des impressions indéfinissables, fugaces, qui disparaissent si je m'applique à les saisir. Je me sens seulement bien vivante au milieu de tous ces printemps disparus qui passent comme des visions légères autour de moi et en moi, sans que je puisse en retenir aucune. Et je comprends bientôt que c'est l'âme même du Printemps qui est entrée ici et je la retrouve avec un bonheur grave aussi près des larmes que du sourire.

La fête sera complète, ma voisine s'est mise au piano et par la fenêtre ouverte m'arrivent les premières notes de cette sonate de Grieg que j'aime tant, parce que pour moi, elle est comme le poëme de la vie que j'y retrouve toute, depuis les premiers sons lents et berceurs, doux comme le chant des berceaux où les petits enfants dorment, ignorant le monde où ils viennent d'entrer et leur âme qui n'est pas encore éveillée.

La mesure s'anime: c'est l'éveil, la joie

inconsciente, puis la chanson : la cadence joyeuse s'accentue, se précipite et devient la danse folle, le tourbillon léger où passent la jeunesse, l'enthousiasme, le plaisir qui éclate en un air de fête.

Un arrêt subit, une attente, quelques notes douces qui tremblent et vaguement, le rêve s'esquisse, chante, s'attendrit, et l'amour enfin palpite dans les longs traits passionnés qui alternent, s'appellent et se répondent.

Peu à peu le chant devient plus égal, toujours tendre, mais avec une nuance distinctement triste, et les grandes phrases lentes disent le calme poignant des premières solitudes rencontrées, des désillusions ironiques, des séparations tragiques où tombent ces larmes du cœur dont on voudrait mourir.

Voilà enfin la mélodie finale qui résume tout: elle monte en s'élargissant, forte et sublime comme un souffle d'en haut, comme un geste de l'infinie miséricorde s'ouvrant pour recevoir l'âme lasse des choses de la terre, et la dernière note lancée s'arrête haletante, vibrant tout entière de tant de vie évoquée.

...Le silence m'arrache brusquement à cette rêverie où s'est écoulé peut-être bien du temps: le ciel s'est obscurci, un nuage en passant sur l'eau lui donne une teinte plombée, et l'air froid qui entrait avec la musique me fait frissonner.

Mais n'étais-je pas devant ces feuilles éparses sur ma table dans l'intention de vous

écrire une lettre bien sage, une lettre de carême finissant?

Oh! l'incorrigible Fadette qui rêve avec le Printemps, se grise de musique et oublie la chronique! L'excuserez-vous?

VIII

Le cœur de Marie-Anne

Ce matin de Vendredi sait, il n'était pas cinq heures, quand le père Michon qui emplissait la cuisine de son impatience, cria de sa plus grosse voix : "Vite, la p'tite! On a une grosse journée à prendre à la cabane! Les érables ont dû couler comme des fontaines, et j'ai quasiment regret d'avoir pas passé la nuit au bois. J'étais rendu! Un homme, c'pas une machine!"

Pendant qu'il parlait, Marie-Anne dégringolait l'escalier, fraîche comme l'aube et vive comme un coup de brise.

Et ils s'en allèrent à l'érablière, par les chemins défoncés, le bonhomme fumant placidement sa pipe, et la jeune fille, distraite, toute au rêve intérieur qui n'était pas gai.

Dans le ciel délicat, encore teinté d'aurore, des petits nuages roses s'éparpillaient comme des pétales de fleur; l'air pur et froid se parfumait, en approchant du bois, de la bonne odeur de la sève nouvelle, s'activant à habiller de vert le pauvre petit Printemps, tombé tout nu et grelottant dans les premiè-

res heures d'Avril. — Il fallut pourtant se mettre au travail, surveiller le feu, guetter la cuisson du sirop, répondre aux hommes affairés, préparer le repas... Marie-Anne avait tout juste le courage d'être là, de se taire et d'obéir machinalement aux ordres de son père.

Elle ne pouvait se distraire de cette obsession du chagrin récent qui nous prend tout le cœur, tout l'esprit et jusqu'aux pensées par lesquelles nous espérions y échapper, qui les tourne et retourne à sa manière et nous fait mal avec. Tout devient douloureux alors, et les grosses plaisanteries des travailleurs donnaient à Marie-Anne l'envie de sangloter.

—Que veut dire l'abandon de Pierre depuis trois semaines? Elle en goûte l'amertume jusque dans la petite musique fine des gouttes d'eau tombant, pressées, dans les chaudières vides, car leur refrain lui rappelle l'an dernier, la partie de Sucre où Pierre et elle ont découvert leur mutuelle sympathie.

Son cœur franc et clair comme l'eau des sources s'est donné avec la confiance d'une enfant, avec la tendresse d'un cœur jeune privé des caresses maternelles, et c'est à travers son pur amour qu'elle a vu un Pierre chimérique, à qui elle a prêté ses qualités à elle, sans se douter, la pauvre petite, que Pierre est d'une autre race qu'elle au physique et au moral.

Et pourtant... elle a senti obscurément cette différence entre eux; sans vouloir se

l'avouer, elle a eu peur de la grossièreté qu'il cachait mal, et, devinant instinctivement son incompréhension, elle n'a jamais voulu l'approfondir, de crainte de voir se briser le beau rêve auquel elle se cramponne aujourd'hui avec un commencement d'épouvante.

Elle est toute simple et n'analyse pas cela bien clairement: au contraire, elle essaie de faire taire les voix intérieures avertisseuses, et, pour cela, elle évoque les attentions, les mots d'amour, toute la griserie des joies passées...

Au cours de ses réflexions, elle avise un moule brillant, et une idée de petite fille lui inspire un projet aussitôt réalisé qu'imaginé.

Et le soir, en grand mystère, elle enveloppe d'un papier soyeux le beau cœur de sucre blond et dentelé: elle l'attache d'une faveur rose, et l'ayant caché dans un vieux journal, elle obtient de son petit frère qu'il le portera demain chez Pierre, à une bonne lieue de chez elle.

En revenant du marché, Pierre, un peu gris, trouve donc le souvenir de sa petite amie. Il le jette d'abord dédaigneusement sur la table, puis, se ravisant: "Tiens! Tiens! le cœur de la p'tite Marie-Anne, ça ferait un beau présent pas cher pour Léa! J'y porterai demain."

De ses gros doigts gourds, il refait gauchement le paquet, le met dans sa poche de "capot", et il ne donne pas une pensée à Marie-

Anne qui attend chez elle, anxieuse, et espère tout de ce rappel discret.

Léa et Pierre ont mangé ensemble le cœur de la pauvre petite qui a pleuré toutes ses larmes à la fin de ce jour de Pâques. Elle se serait vite consolée, si elle avait pu deviner comme Dieu est bon de la préserver de Pierre !

Mais elle ne sait pas... nous ne savons jamais que longtemps après!

IX

Pour les Aveugles !

Le ciel est toute splendeur et toute lumière. Les vagues, gonflées par la débâcle ont des tons étranges d'ombre dure et de lueurs roses que leur prête, pour un moment, le soleil qui disparaît. Je ne vois que le ciel et l'eau, et là-bas, la rive brune qui s'illumine magiquement aussi.

Une paix immense plane sur toutes les choses et pénètre mon âme. C'est la prière du soir de la journée, se retirant dans une telle beauté que je regrette infiniment les laideurs et les petitesses que j'y ai mises. Pendant qu'émerveillée de Dieu et de son soleil, je contemple le tableau familier et cependant jamais vu ainsi, je porte la main à mes yeux en pensant aux aveugles éternellement dans le noir, pour qui n'existent ni les lointains transparents, ni la voûte bleue, ni le

large horizon, et une émotion grave me saisit en concevant tout à coup cette éternité de désolation dans l'obscurité.

Je les vois patients et chercheurs, se créant en eux-mêmes le monde inconnu qui semble familier aux autres, et soudain, le souvenir d'une prière qui me fut faite il y a déjà longtemps me traverse l'esprit et me trouble, car il ressemble à un remords.

Une amie inconnue de Fadette lui demandait de s'intéresser et d'intéresser ses lectrices à l'œuvre de la Bibliothèque Braille, insuffisante pour les besoins des aveugles de Nazareth.

Il y a deux moyens de nous aider, me disait-elle: l'un en apprenant la méthode pour écrire chez soi, l'autre en allant dicter des livres en noir aux femmes aveugles de l'institut.

Il y a trois ans, les religieuses de Nazareth firent un appel à la charité féminine, et quoique les "copistes" et les "dicteuses" n'aient pas été nombreuses, il s'ajouta, par suite de leur dévouement, un bon nombre de volumes à la bibliothèque des aveugles.

On se demandera peut-être pourquoi ce travail ne serait pas fait par l'imprimerie? Tout simplement parce que les imprimés en relief coûtent très cher, et si la charité active de leurs bienfaiteurs ne voyait pas à leur procurer des manuscrits, les aveugles pourraient considérer la lecture comme un luxe presque inaccessible.

Cette œuvre de charité à laquelle on vous invite est divinement belle, et si bien faite pour tenter des cœurs de femmes, que j'ai l'espoir que ma suggestion inspirera à quelques-unes d'aller à Nazareth.

Là, elles se rendront compte clairement de ce qu'on leur demande et elles connaîtront les aveugles si intéressants et si merveilleusement doués. Les ténèbres qui pèsent sur leur cerveau comme des nuages opaques peuvent être percés: ils le sentent et ils sont pleins d'aspirations ardentes vers l'inconnu qu'ils pressentent derrière le voile épais. Vous seriez la main qui écarte le voile, les yeux qui se prêtent à eux pour remplacer leurs pauvres yeux éteints, et si, par votre travail et votre dévouement, ils devinent un aspect encore incompris du monde invisible pour eux, comme vous serez heureuses et fières !

C'est maintenant aux anges à répondre, et en femme très curieuse je me demande combien il y en aura?

X

Si nous pouvions le croire !

Le délicieux Satan de Milton dit avec beaucoup d'esprit pour un ange congédié qu'il porte son bonheur en lui.

C'est vrai: il y a des êtres heureux par nature, comme il y en a qui sont malheureux.

Ils sont heureux ou malheureux en dehors de toute circonstance extérieure par le seul fait d'exister. Le même paysage, la même mélodie jette l'un dans l'extase et fait sangloter l'autre.

Nous connaissons, vous et moi, des personnages qui portent la joie en elle et la projettent autour d'elles comme de la lumière, les graphologues les appellent des rayonnants. Est-ce trouvé cette expression! Elle les exprime admirablement. D'autres pauvres âmes traînent à leur suite une ombre qui éteint toute joie sur son passage. Il faut les plaindre et essayer de ne pas leur ressembler, ô mes sœurs plaignardes, ô mes frères grognons!

Après tout, c'est facile d'être heureux, et cela dépend plus de nous que nous ne le croyons. Il est bien entendu que je ne vous promets pas une vie exempte de chagrins, mais je vous dis que les plus vives souffrances peuvent être suivies d'aussi vives réactions de la volonté; je vous dis que l'habitude d'accepter doucement la vie donne à l'âme une merveilleuse légèreté qui ressemble à la joie à s'y méprendre, et je vous assure que l'action étant en elle-même une jouissance, tant que vous agirez courageusement, vous ne serez pas tout à fait malheureux.

Et puis, les grands malheurs aussi bien que les grands bonheurs, sont les accidents de cette vie, qui se déroule ordinairement dans une monotonie médiocre qu'il dépend de nous

de faire acceptable à nous-mêmes et à ceux qui dépendent de nous.

J'ai souvent à la mémoire cette si jolie nouvelle de Bazin, où il nous explique Grise, cet autre lui-même, qui est en son âme et avec qui il cause et discute. — "Qui donc est-elle? — Quelque chose qui est en nous tous, le compagnon qui parle quand nous sommes seuls; en vérité, je le crois, une moitié de mon âme, la plus libre et la plus jeune. Ni les souvenirs ne l'arrêtent, ni l'expérience ne l'assagit. Elle est celle qui va devant, qui bat la campagne et qui voit tandis que l'autre écoute et juge. Ceux qu'elle aime avec nous sont deux fois aimés, je l'appelle Grise et je me défie d'elle, et je m'amuse quand elle chante en moi."

Nous n'avons pas baptisé cette âme de notre âme, mais celui qui s'habitue à s'entretenir avec elle ne connaît pas l'ennui qui nait de l'isolement. Rien n'aide à être heureux comme de se sentir approuvé par cet autre nous-même, et si nous nous en occupions davantage, nous vivrions une vie intérieure plus profonde, et nous éviterions l'éparpillement qui nuit tant au bonheur.

Enfin, puisqu'il suffit de se croire malheureux pour l'être réellement, nous devrions être heureux en croyant que nous le sommes. Et nous le sommes toujours relativement à ceux qui sont dénués de tout et auxquels nous ne pensons pas assez comme étant des êtres vivants et tout près de nous.

La ville est remplie de pauvres qui ont faim et froid, qui sont abandonnés, exilés peut-être, et qui, à titre d'étrangers sont encore plus ignorés que d'autres. Et c'est quelque chose, — vous n'y avez peut-être jamais pensé — d'avoir l'usage de ses yeux et de ses membres... c'est quelque chose de vous sentir dans le grand beau monde quand nous savons que Dieu le gouverne, s'occupe de nous incessamment,, et qu'Il nous aime comme nous aimons nos enfants. Alors, je vous le demande, pourquoi être malheureux?

XI

Heures précieuses

Il y a, dans la vie, des moments d'intimité rare et exquise où il vous a semblé tenir une âme entre vos mains, et qu'elle battait comme le cœur d'un petit oiseau, un peu effaré mais qui se rassure à la douceur de votre paume.

C'est quelquefois le commencement d'une grande amitié, l'heure où deux âmes se reconnaissent et se comprennent; c'est quelquefois une illumination soudaine, une confiance imprévue, qui naît au cours d'une amitié ordinaire, et alors elle se transforme et devient ce qu'elle doit être: deux cœurs qui s'atteignent et se donnent mutuellement la liberté de se pénétrer sans qu'il puisse y avoir apparence d'indiscrétion.

Ceux qui n'ont jamais connu cette minute

ne savent rien de l'amitié, et devraient, sans tarder, se mettre à la recherche d'un autre mot qui exprimerait les relations banales et familières de la vie quotidienne, avec des êtres qu'ils tutoient mais qui leur sont étrangers.

Cette miraculeuse amitié, née à l'instant où vous avez lu dans les profondeurs de l'autre âme, en lui ouvrant toute la vôtre, amènera-t-elle, entre vous, une grande intimité? Pas toujours... pas nécessairement.

Après s'être livrées dans un moment d'émotion, les âmes habituées au silence s'y renferment de nouveau, mais elles ne sont plus les solitaires d'avant. Elles savent que, quelque part, soit tout près, soit très loin, existe un être qui les a devinées, qui a vu "le visage de leur âme", et qui, désormais, les comprend quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils disent, et si bien, qu'au besoin, ils les expliqueraient à d'autres qui les méconnaissent. Tout cela paraît subtil et un peu mystérieux, cependant beaucoup de femmes et quelques hommes me comprendront.

D'autres hausseront dédaigneusement les épaules. Ce sont ceux qui laissent dormir leurs âmes ou refusent d'écouter sa voix qu'ils étouffent sous des raisonnements médiocres et des points de vue pratiques qu'ils confondent avec la sagesse.

Ceux-là vivent dans un bien-être satisfait, et appellent leurs "amis" tous ceux qui contribuent à rendre leur vie plus agréable:

ils n'ont jamais pensé à voir, si c'est visible; à deviner, si c'est dissimulé, ce que peuvent couvrir les apparences.

Le genre d'esprit des femmes les porte naturellement aux analyses de sentiment, et leur intuition leur sert admirablement aux évaluations morales; aussi, celles qui sont attentives ont-elles l'occasion et le bonheur d'arriver à cette entente dans l'amitié qui n'est après tout que l'intelligence des âmes entre elles.

On se demande, avec étonnement, pourquoi les femmes ne se servent pas davantage de leur don de pénétration pour connaître l'âme de leurs enfants? C'est vraiment d'elles que l'on pourrait dire, en toute vérité, qu'elles "tiennent dans leurs mains" des petites âmes toutes neuves où il n'y a rien encore. Sous la chaleur de leur tendresse, l'âme de l'enfant s'entr'ouvre lentement, se déroule peu à peu, et il semble que, puisqu'elles y mettent ce qu'elles veulent, elles doivent facilement en suivre le développement, et n'avoir qu'à lire à mesure que la vie s'imprime dans ces âmes et les façonne.

Comment se fait-il alors, que, trop souvent, il vient un moment où l'âme de la jeune fille se referme pour sa mère comme ces anciens livres à cadenas dont la clef serait perdue? La mère ne "sait" plus son enfant, et l'enfant, devenue ce que j'entendais drôlement appelé par l'une d'elles "un petit comprimé", se dérobe à toutes les investigations.

La mère se désole, l'enfant aussi quelquefois... Qui a tort? Peut-être personne; faut-il absolument que quelqu'un ait tort quand il arrive un malheur?

XII

Ohé! les gens pratiques!

"Soyons pratiques! Nous ne sommes pas assez pratiques." — Voici le grand cri de la plupart de nos hommes canadiens, et il nous fait frissonner d'appréhension, nous qui les trouvons déjà si terre-à-terre, si peu instruits et si contents de leur médiocrité!

Plus pratiques! Aurons-ils davantage les yeux à terre, les pieds dans la poussière, les mains dans leurs poches... quand ce n'est pas dans celles des autres?

Il est bon d'aider son pays et de savoir y admirer ce qu'il s'y fait de bon et de bien, mais il est dangereux de s'aveugler sur nos petits côtés et nos grosses lacune et de crier comme des paons quand quelqu'un s'avise de nous critiquer et de nous juger tels que nous sommes et non tels que nous croyons être. Si au moins je pouvais dire: "Tels que nous voulons être!" Cela supposerait un idéal! Les gens pratiques en lèvent les épaules! A force de vouloir être pratiques pourtant, les Canadiens croient pouvoir se passer d'instruction, de goût, de principes et de cœur.

Etre pratique, d'après un grand nombre d'entre eux, c'est donner à un garçon une instruction sommaire qui lui permette de gagner sa vie à seize ans, quand les mêmes parents dépensent des sommes extravagantes pour que leur fille soit vêtue comme une millionnaire.

Etre pratique, c'est être prêt à toutes les compromissions "pourvu que ça paye". C'est applaudir aux succès des gens habiles qui dupent les gens naïfs! C'est épouser une fille riche que l'on n'aime pas; c'est fréquenter des gens tarés dont l'influence peut être utile.

Quand on est pratique, on nargue les élans généreux et les enthousiasmes élevés: on a honte de paraître sensible et bon, et quand on est très jeune, on pose au jeune monstre qui ne croit ni à Dieu, ni au diable, ni à la vertu des femmes.

Le but de ces gens très positifs, c'est d'arriver au succès matériel par tous les moyens, pourvu qu'ils ne conduisent pas à la prison.

Mais alors, pourquoi, en vertu de ce même sens pratique érigé en divinité, n'éviterait-on pas les écueils contre lesquels se brisent infailliblement tous les efforts vers le succès? J'ai nommé le jeu et l'ivrognerie, ces deux ennemis qui guettent les jeunes gens au sortir du collège, qui les détournent des études sérieuses et les poussent à l'abrutissement. Les hommes supérieurement pratiques sont-ils plus vigilants que les autres pour préser-

ver leurs fils, ou sont-ils, au contraire, par l'exemple qu'ils leur donnent, des initiateurs à la vie de plaisir?

Qu'il s'en perd, de pauvres enfants, qui, sous prétexte de se divertir, s'habituent insensiblement à boire: c'est d'abord une fois en passant, puis, les occasions se multiplient, et le jeune homme, dominé par un sot amour-propre, n'ose refuser les compagnons plus aguerris et déjà fêtards.

Poussé par cette vanité de la jeunesse qui n'est pas encore complètement dégagée des timidités de l'enfance et veut les cacher, il s'applique à imiter les pires modèles et sa gloire serait de les dépasser!

Il n'a pas honte du mal qu'il fait, mais du bien qu'on pourrait le soupçonner de faire! Il rougit d'être délicat et sensible: il se cache pour entrer dans une église: il n'a pas le courage de protester quand, devant lui, on insulte les gens et les choses vénérables. Il s'affiche en mauvaise compagnie, moins parce qu'il s'y plait que parce que cela le pose. Il rivalise de sottises avec les plus fous et d'extravagances avec les plus dépensiers, et comme les fonds viennent à manquer, il joue.

Et ce sont vos fils, ô gens pratiques, qui n'avez que le souci de "faire" de l'argent. "Oh! cela n'a qu'un temps", dites-vous avec calme. Mais ce temps dure peut-être assez pour que votre fils contracte des habitudes tyranniques, et qu'à vingt-quatre ans il soit fini? Il ne sera peut-être jamais qu'un inca-

pable, un irresponsable, et aussi, un hypocrite, quand il aura constaté que l'étalage de ses vices ne lui vaut rien.

O gens pratiques! Me plaçant à votre seul point de vue pécuniaire et social, je vous demande si, de toutes vos forces, vous ne devriez pas combattre ces dangers sur lesquels vous vous aveuglez? Vous avez fait votre fortune, vous, et après, vous avez "joui de la vie". Eux, vos enfants, jouissent de la vie d'abord et ensuite dissiperont votre fortune: ils ne sont pas des hommes. Ne voyez-vous pas qu'ils deviendront votre honte?

XIII

Pour que l'amour dure !

Vous me dites, Madame, que votre mari vous aime et vous me demandez ce qu'il y a à faire pour qu'il vous aime toujours? Je me sens bien impuissante à vous donner la recette infaillible qui assurerait ce prodige; si elle existait, ce serait le paradis sur la terre, car le ciel, ce sera l'harmonie et l'amour universels.

Au lieu d'aimer à tort et à travers comme ici-bas, nous serons toujours dans l'ordre et je me figure que le rythme des âmes ressemblera à celui des astres...

Toute une soirée j'avais rêvé au sujet de votre jolie lettre, et j'avais décidé de n'y pas répondre puisque je ne pouvais le faire utile-

ment, mais ce matin, en feuilletant une revue américaine, je tombe sur un amusant article qui traite de l'importante question. En m'en inspirant je vous satisferai peut-être et j'évite toutes les responsabilités. L'auteur, après plusieurs constatations générales, affirme que l'homme a été inconstant jusqu'ici, parce que la femme s'est bornée "à l'amuser, à lui plaire, à l'inspirer et à le rendre heureux". C'est déjà bien joli, il me semble et le "roi de la création", comme elle l'appelle, n'a pas lieu de se plaindre?

"Tout cela, reprend l'auteur, n'est rien ou presque rien, si la femme ne franchit pas encore un échelon et ne devient pas quelque chose de plus." — Ce quelque chose, c'est la camarade de l'homme, sa camarade avisée et sa conseillère sagace dans la pratique de la vie.

En fine observatrice, elle insiste sur plusieurs traits de la nature masculine qu'il importe aux femmes de bien connaître pour arriver au succès.

Miss Hart parle de la beauté avec un dédain que je suis loin de partager, et malgré tous ses discours, il n'en reste pas moins vrai et prouvé que l'homme est et sera surtout attiré par la beauté de la femme. Mais il est prouvé également que la beauté même pâlit par la force de l'habitude, et que les femmes doivent chercher d'autres moyens de retenir l'amour.

Cette Américaine n'est pas flatteuse pour les hommes et c'est sa pensée que je traduis.

Elle veut que les femmes apprennent à écouter, car, dit-elle, "tous les hommes sont ravis par le don de leur propre voix. Ils aiment à rencontrer une personne muette et crédule à qui ils peuvent parler d'eux-mêmes, de leurs ambitions, de leurs travaux, de leurs goûts, de leurs manies. Peu d'hommes sont brillants; ils sont reconnaissants, sans se l'avouer, à la femme qui leur donne l'occasion d'apparaître sous leur meilleur jour. Une femme qui sait faire cadeau de son esprit à un homme a fait beaucoup pour s'assurer sa conquête."

Elle prétend que, non seulement l'homme est séduit par la douceur, mais qu'il aime la flatterie car "il est essentiellement vaniteux". La faiblesse féminine est pour lui la flatterie suprême, car elle souligne et proclame la dépendance de la femme. Soyez indépendante, conseille ce philosophe en jupon, mais gardez-vous de paraître telle. La plus rapide façon d'éveiller l'intérêt d'un homme est de paraître en dépendre. Le plus sûr moyen de gagner sa bonne volonté est de ne pas douter qu'il soit capable de tout. Un homme se haussera, à force d'efforts, à la hauteur d'un idéal de femme; mais qu'elle ne lui laisse jamais soupçonner qu'elle sait à quel point il est faible, si elle ne veut pas qu'il lui montre qu'il peut être plus faible encore.

Puis les hommes aiment la gaieté qui les repose, la patience qui les surprend, la sérénité à l'état d'atmosphère ambiant. Une fem-

me doit encore apprendre à connaître la puissance de l'habitude, et si elle veut réformer, qu'elle ne cherche pas à corriger un défaut,— ce qui est à peu près impossible, — mais qu'elle essaie de remplacer une habitude mauvaise par une bonne habitude.

Enfin, il est inutile, paraît-il, pour vous attacher un homme, de jouer le rôle d'ange ou d'en prendre transitoirement l'apparence. "Gardez vos défauts, les hommes ne vous en aimeront pas moins s'ils n'en sont pas gênés". Ici je me permets de faire observer que les défauts féminins comme les défauts masculins sont généralement incommodes, et je mets une restriction à ce petit conseil douteux.

Le conclusion de ce long article que je n'ai fait qu'esquisser, c'est que l'homme ressemble à un violon dont les sons varient d'après les mains qui en jouent, et que même les Stradivarius peuvent, dans des mains vulgaires, se comporter comme de vulgaires crincrins. Alors, mes amies, vous n'avez qu'à devenir des artistes pour jouer des qualités et des défauts des hommes. Appliquez-vous à les étudier, à les deviner, et si après cela vous n'avez pas réussi, vous aurez tout de même appris beaucoup de choses intéressantes, non seulement sur eux mais sur vous-mêmes.

XIV

Le Monstre

"Le moi est haïsable", a-t-on dit, mais on dit tant de choses! Et celui qui a dit cela trouvait, comme vous et moi, que c'est le "moi" des autres qui est haïssable, et il aimait beaucoup son "moi" à lui.

On a discuté et on discutera toujours sur l'égoïsme comparé des hommes et des femmes. Discuter fait passer le temps mais ne sert à rien, au fond.

Il y a des égoïstes des deux sexes et nous en connaissons de plus détestables les uns que les autres.

L'égoïsme que nous connaissons moins et dont nous nous gardons bien de parler, est celui que nous soignons tendrement au fond du moi haïssable que nous aimons tant. L'égoïsme, c'est le culte du moi, et qui n'a pas de dévotion pour soi? Elle est plus ou moins fervente, plus ou moins encombrante, et ceux qui se défendent de cette dévotion-là sont pires que les autres: car ils s'aveuglent sur eux-mêmes, et ils sont égoïstes sans s'en apercevoir. Ils sont sur le chemin qui les mène à l'égoïsme parfait.

Connaissez-vous un franc égoïste? C'est un laide chose! D'abord il manque d'intelligence. L'intelligence suppose de la largeur de vues, de l'adaptabilité, et le vrai égoïste

ne sort jamais de la coquille de ses petites idées et de ses habitudes routinières.

Vaniteux et suffisant, il ne voit que lui, ne trouve personne à sa hauteur, aussi comme il s'admire, comme il se vante et comme il s'aime!

Ce qui lui plaît doit nécessairement plaire aux autres, et s'il a faim, il faut que sa femme mange! Quand il est malade, les bien portants ne peuvent pas rire, et si les autres sont malades, cela ne vaut pas la peine de s'y arrêter, c'est de l'imagination!

Un égoïste de ce calibre est absolu: il ne sait voir ni à droite, ni à gauche, et cela n'importe pas. Il se voit, lui, le centre, vers lequel tout doit converger: il utilise le talent des autres, il accapare leur temps, il profite de leur malheur, il se réjouit des maladresses et de l'incurie de ceux qui ne réussissent pas dans la vie...

Essayez de lui dire qu'à côté de son monstrueux égoïsme des fiertés sont blessées, des libertés sont opprimées, des cœurs sont écrasés, toute la joie est éteinte !

Il vous taxera de calomnie et d'injustice, il protestera de toutes ses forces; au besoin, il vous prouvera que les pauvres autres que vous plaignez sont des privilégiés de vivre dans son rayon et de servir à son auguste bonheur. Et il continuera son chemin dans la vie la tête haute, le talon sonnant, rempli et fier de lui-même, et jamais, au grand jamais, il ne prendra souci des destinées humaines qui ont

été piétinées par son insouciance et son aveugle égoïsme.

XV

Le Pin parlant

Le jour de "ma" lettre n'est pas toujours un jour de fête, mes amis!

Quand j'ai quelque chose à vous dire, ça va tout seul, mais ce matin après avoir écrit: "Lettre de Fadette", rien ne venait. Ma feuille se couvrit peu à peu de petits personnages en goguette, d'oiseaux fantastiques, de fleurs échevelées, de zigzags mystérieux... plus je crayonnais, plus insaisissables se faisaient les idées.

Je pense qu'il faisait trop beau! Les vagues jaseuses riaient sous les caresses du soleil, les arbres se saluaient en se murmurant des choses réjouissantes et toutes ces voix de dehors me disaient: "Es-tu bête! Plante donc là ta plume!"

Je fus lâche devant la tentation, et je la plantai là, ma plume! Et sans remords, avec un cœur léger comme l'air ambiant, je partis pour le chemin vert... Ah! si vous le connaissiez, le chemin vert, vous comprendriez qu'on abandonne pour lui une pièce aux quatre murs tapissés de brun!

Je marchais sur la mousse, en cueillant d'étranges petites orchidées semblables à des clochettes tourmentées enfilées dans du velours vert, des jacinthes bleues, des ancolies

toutes frémissantes sur leurs longues tiges, et des petites primevères et des herbes folles, et des fougères frêles pas encore toutes déroulées... Je marchais dans le vent parfumé et dans le bon soleil, et au bout de mon chemin, devinez ce que je trouvai? Je vous le donne en mille!

Ma lettre, mes amis! ou, plus exactement, le sujet de ma lettre, qui, au rebours de toute morale bien faite, m'attendait pour me récompenser de ma belle flânerie et de ma grande paresse!

Et elle n'est pas banale, "mon sujet", avec ses yeux clairs, son nez retroussé, ses cheveux fous autour d'un teint et d'un sourire! Un sourire qui fait de la lumière.

Je la surpris se regardant dans un miroir grand comme la main, suspendu par une ficelle au mur crépi d'une cuisine où j'étais entrée par la porte grande ouverte.

Elle rougit en me reconnaissant, toute confuse d'avoir été prise à se contempler. —Non, madame, plus un œuf à la maison. Le père les a tous portés à la ville dré le matin.

Rien à faire, alors; je me lève pour partir. Elle me suit, donne un tour de clef à sa porte, et me confie qu'elle fera un bout de chemin avec moi, car elle s'en va à une source qu'elle nomme "La ressource du Pin Parlant".

Et vous comprenez que je questionne, ravie de ce nom qui rappelle le beau temps des fées. Il paraît que ce Pin merveilleux va

révéler à Marie les intentions de son amoureux, car on a un amoureux quoiqu'on ait tout juste dix-huit ans! Et cet amoureux ne parle pas beaucoup, et Marie voudrait bien savoir ce qu'en pense le Pin Parlant, et alors, elle va le lui demander.

N'allez pas croire que je vous invente une histoire. Non, c'est arrivé, et ce matin même.

Marie veut donc savoir si elle épousera le beau Louison et quand? Et elle croit fermement avoir une réponse à la source.

Et voilà comment elle s'y prendra pour se faire faire ces grandes prédictions. Elle attachera, avec un cordon rose qu'elle me montra, un paquet d'aiguilles de pin: elle les placera sur les pierres de la source, et elle s'éloignera discrètement pendant une heure, et sans regarder ce qui se passe à la "ressource". A son retour, la position des aiguilles dégringolées la renseignera sur le secret de son avenir.

J'ai connu des jeunes filles, en ville, qui consultaient de vilaines diseuses de bonne aventure, j'aime bien mieux les fillettes qui font causer le Pin Parlant, et je n'ai aucune défiance contre les esprits qui jonglent avec des aiguilles de pin.

Je revins emportant avec moi la vision de ce cœur ingénu et pur, qui raconte tout haut ses rêves et se trouve jolie dans un miroir de dix sous. Et cette primitive évoqua le souvenir d'une Fadette très, très lointaine qui, elle aussi, était confiante et crédule, avec tant de tendresse au cœur qu'elle adorait

même les roses, et tant de bonheur qu'elle en avait des ailes, et de tels désespoirs qu'elle se prenait pour une héroïne des contes qu'elle aimait tant.

Quand on veut du vrai bon, sans ombres, sans regrets, on écarte tous les autres souvenirs, et ceux de l'enfance se détachent radieux comme des soleils, doux comme des caresses maternelles, avec le commencement de profondeur et de mystère d'une âme qui prend conscience d'elle-même.

XVI

L'Ouragan

Ce n'est plus le jour et ce n'est pas encore la nuit. Les montagnes ont pris des teintes violettes, puis sont devenues grises; elles s'affacent et semblent s'évaporer. Les vagues soulevées se brisent dans l'ombre sur les galets de la grève, et du large, accourt le vent qui donne de la voix. Des nuages menaçants roulent, noirs et rapides: on les sent peser lourds et humides sur les épaules... et on attend... on attend dans une angoisse inquiète qu'ils s'ouvrent pour livrer passage à la tempête qui se prépare.

Plus bas, dans la vallée, les lumières du village voisin s'allument une à une, la rue est déserte et hors le vent, tout se tait. Lui s'élève: des rafales brusques passent en sifflant, et dans les accalmies, une plainte adoucie, continue, se fait entendre et ressemble à

un sanglot lointain. Puis le vent reprend rude et puissant: il soulève le sable en tourbillons, il secoue et courbe les arbres dans des mouvements affolés, et quand il cesse un instant, la même voix frêle de détresse reprend en sourdine: elle gémit, elle pleure, et elle met dans le cœur l'émoi d'une défaillance. On la reconnaît: c'est la voix éternelle de la douleur à travers les âges. Aussi ancienne que le vent, elle fut d'abord la douleur des choses brisées, dispersées et tourmentées, puis elle devint la douleur humaine qui ne cesse de se lamenter. Couverte par le fracas des éléments, par l'agitation de la vie matérielle, elle n'élève pas la voix, et plus elle est sourde, plus elle est profonde. Elle est partout, comme le vent, et nul coin de la terre ne l'a pas entendue, car sans elle, les hommes ne seraient pas des hommes mais des dieux.

Voilà la tempête déchaînée: je n'entends plus la voix qui pleure, mais des milliers de voix qui vocifèrent dans la nuit. Tout est chaos: les nuages bousculés s'écrasent, se confondent, se dépassent, et leur masse formidable paraît saisie de vertige. L'un d'eux, chargé de grêle, crève au milieu des autres, et les grêlons crépitent assourdissants, ils roulent et bondissent sur le toît comme des génies malfaisants. J'allume ma lampe car je commence à avoir peur d'être seule au milieu d'un tel tapage, et peu à peu je me rassure, car cette petite chose qui m'éclaire a une âme qui me parle et je ne sens plus

ma solitude. Sur le livre entr'ouvert, sur les portraits familiers, le cercle blond se pose, et tout autour la lueur rose de l'abat-jour met une ombre tiède et attendrie.

C'est bon d'être dans la pièce close, à l'abri des choses brutales qui vagabondent dans l'espace, et des choses méchantes qui, sans trêve, sortent du noir que des éclairs fulgurants déchirent sans l'éclairer. La grande horloge va toujours d'un mouvement monotone et doux: un grain de sable suffirait à l'arrêter, mais elle défie la tempête qui gronde sans l'attendre.

Je rêve des cœurs humains, de tout ce qui les garde et les protège contre les haines et les séductions du mal... et je vois les affections de femme comme des réfugiés bénis où jeunes et vieux ont besoin de se mettre à l'abri. Les mères, les épouses, les fiancées, les sœurs et les amies comprennent-elles assez que c'est vers elles qu'ils viendront, les forts, quand la tempête les menacera, quand ils seront las ou découragés? Si elle le comprenaient, ne seraient-elles pas toujours au poste, gardiennes fidèles du foyer, prêtes à les accueillir? Il y en a tant qui n'y sont jamais!

XVII

De l'éducation

J'ai lu autrefois un livre très curieux. C'était l'aventure d'une femme découvrant en

elle quatre personnalités distinctes et successives qui passaient le temps à se combattre, à se quereller, et au milieu de ces disputes et de ces tempêtes, l'héroïne menait une vie très accidentée où l'ange et le diable avaient chacun leurs jours.

Je ne me souviens plus si le livre était bien écrit, mais j'ai toujours gardé le souvenir de cette histoire qui m'intéressait par son côté psychologique si vrai, car n'est-ce pas, au fond, l'histoire de notre personnalité tombée en anarchie? Lequel d'entre nous peut se vanter de n'avoir pas éprouvé en lui ce conflit d'instincts et de sentiments qui s'éveillent sous la poussée des circonstances, et d'où sortent l'héroïsme ou la lâcheté, la sagesse ou la folie?

Tous nous assistons aux débats et aux discussions de l'ange et du diable en nous, et tous nous avons une conscience éveillée, attentive, clairvoyante, qui voit bien le danger sans toujours savoir ou vouloir l'éviter.

Chez les natures foncièrement bonnes mais faibles, le danger s'accroît du manque de résistance, et de concessions en concessions, d'entraînements en entraînements, elles arrivent parfois à atteindre le fond de l'abîme où les attire leur diable: elles y tombent sans lutte et elles sont perdues sans presque avoir eu conscience de leur chute.

Et on lit encore mieux dans les âmes que dans les livres le bienfait d'une volonté forte et exercée qui sait résister, et au besoin, com-

battre. Cette force combative devrait être développée chez les enfants: on cherche le plus souvent à la faire disparaître.

Pour ma part j'aime mieux un petit révolté qui se cabre d'instinct sous le joug, que ces natures passives qui subissent sans dire mot, en courbant la tête, toutes les tyrannies et toutes les exigences.

Le premier est plus difficile à former: il y faut beaucoup de fermeté douce et tenace, mais s'il est bien élevé, dans toute la force du mot et de la chose, il fera un homme qui saura ce qu'il veut, qui ne subira pas les influences presque inconsciemment, qui saura enfin se résister à lui-même aussi bien que résister aux autres.

Ceux qui tombent aux pires dégradations sont les mous, les lâches, les oisifs, les irrésolus, et il n'est pas d'efforts que nous ne devions faire pour faire grandir chez les enfants l'initiative et la conscience de leur force, afin qu'ils sentent la possibilité de résister à tout ce que réprouvent leur conscience et leur cœur.

Vous pensez bien que les pauvres parents qui font devant leurs enfants cet humiliant avœu: "Je ne puis en venir à bout", n'auront pas un brillant succès dans cette formation sérieuse d'un caractère! Je le répète et on me croira sans peine, c'est difficile de développer la force en demandant l'obéissance et de faire céder la volonté sans la briser. J'éprouve toujours une impression pénible

quand j'entends parler de briser une volonté: quelle erreur! Il faut la diriger, ce qui est bien différent.

Quelle insouciance est apportée généralement à cette grande œuvre de l'éducation par les jeunes mères pour qui les enfants sont de jolies poupées avec lesquelles elles jouent jusqu'à ce qu'elles deviennent de vrais petits diables. Alors, elles les éloignent et demandent aux éducateurs et aux religieuses d'en faire des anges. Et elles s'en lavent les mains! Croyez-moi, mesdames, aucun dévouement, aucune sollicitude étrangère ne pourra jamais refaire le commencement négligé par vous. L'âme de votre enfant se sentira toujours d'avoir été moralement orpheline pendant ses premières années.

XVIII

Flânerie

L'air est transparent, le soleil descend au milieu d'un embrasement rose; dans le jardin, le jet d'eau monte joyeusement pendant que les ombres s'allongent et que les roses embaument. Tout sent bon et tout chante sous le ciel qui se décolore. La fine odeur des foins coupés, les parfums du jardin et du bois voisin nous grisent, et nonchalamment nous rêvons. Sur le chemin gris, devant nous, passent des hommes et des femmes, leur fourche sur l'épaule... ils reviennent

du champ, et le vent rafraîchi souffle sur leur fatigue avec un bruit d'ailes qui s'agitent.

La douceur du soir nous pénètre. Sans volonté, sans désir, presque sans pensée, nous demeurons à demi-étendus sur les fauteuils de la galerie, à peine conscients des bonsoirs des travailleurs qui saluent poliment notre paresse béate.

Et soudain, le son de la cloche tombe dans le silence et nous tire brusquement de la somnolence où nous glissions. Les glas tintent lugubrement, et nos cœurs se serrent, car nous pensons au pauvre petit soldat tué en Belgique et dont le service sera chanté demain... et à la mère qui se désole tout près ... et à toutes les mères d'Europe et d'Amérique qui tremblent et qui pleurent!

Oui, pendant que nous nous laissons être heureux ici, la guerre continue furieuse là-bas. Les hommes se tuent, les blessés agonisent dans les hôpitaux, tout comme l'automne dernier et plus encore!

Mais notre sympathie ne s'exprime plus qu'en exclamations apitoyées! Oh! je le sais, vous allez protester et me dire: "Nous avons travaillé tout l'hiver, nous avons donné et même beaucoup, et nous ne sommes pas égoïstes..." En êtes-vous bien sûres? et notre élan n'est-il pas bien arrêté? Cependant, le besoin dure, le malheur augmente et logiquement, les secours doivent continuer et même se multiplier.

Il faudra beaucoup de lainages et de tricots cet automne, et c'est maintenant qu'il

faut les préparer, et au lieu de flâner comme nous le faisions ce soir, ne perdons pas une minute, mes amies, et tricotons pour tous les soldats qui auront si froid en novembre!

Ah! défions-nous de nos beaux discours sympathiques, des jolis mouvements de sensibilité qui nous mettent les larmes aux yeux; tout ce remuement d'émotion nous donne peut-être l'impression que nous avons beaucoup de cœur; c'est une illusion si nous pleurons de pitié sans bouger un doigt pour donner du secours.

N'être pas méchante, ce n'est pas nécessairement être bonne. La bonté est active, dévouée, désintéressée, et les phrases et les larmes n'avanceront pas beaucoup tous les malheureux qu'il est de notre devoir d'aider.

Afin de ne pas troubler notre quiétude, nous préférons ne pas nous arrêter longtemps à cette pensée de la guerre qui nous obsédait il y a quelques mois.

Nous serions-nous donc habituées à l'horreur de la souffrance et de la misère?

Je ne veux pas le croire, nous nous reposions seulement. Maintenant, c'est fait, et nous serons bonnes. Et n'oublions pas que nous ne le serions pas, en courant après le plaisir et en fuyant tout ce qui ressemble à une gêne ou à un effort.

XIX

Un sermon en musique

J'entendais dernièrement, pour la seconde fois, la splendide "Neuvième symphonie" de Beethoven, magistralement exécutée par des artistes, des artistes touchés jusqu'au fond de l'âme par la joie divine qui s'en dégage et nous la transmettant, vibrante et belle, comme une action de grâce à la Vie elle-même.

Et c'est miraculeux, que de toutes ses détresses, Beethoven ait pu faire sortir cet hymne triomphal si grandiosement serein.

Infortune matérielle, ennuis de famille, solitude morale, amours irréalisés et la suprême épreuve, cette surdité qui le murait en lui-même et lui dérobait en partie son propre génie, ne voilà-t-il pas le bilan de la vie du grand musicien? Une âme faible se fût jetée dans le désespoir, lui, fut vraiment purifié et divinisé par la douleur; il s'en servit comme d'ailes immenses qui l'élevèrent au-dessus de lui-même. La souffrance ne l'empêcha pas d'aimer la vie d'un amour démesuré dont l'écho ravit encore le monde d'admiration, et dont cette Neuvième Symphonie semble l'expression la plus parfaite.

Dans la vie des grands hommes nous pouvons souvent puiser du courage et du goût à vivre. Sans cesse, elle nous fournit l'occasion de comparer nos jours trop légers avec

ces existences toutes chargées, et nous déplorons alors notre inaction, la mesquinerie de notre destin que nous pouvons élargir pourtant, en l'acceptant bravement tel qu'il est au lieu de le subir en nous lamentant sur notre triste sort! Si l'on vit avec son intelligence, son activité, son cœur, toute son âme, on n'a pas l'occasion de trouver sa vie "terne et plate", comme me l'écrivait ces jours-ci, une lointaine amie inconnue qui voudrait faire des choses héroïques pour "sortir de la banalité qui l'étouffe."

Ma petite amie, le premier des héroïsmes c'est d'accepter la vie telle qu'elle nous est faite par les circonstances permises par Dieu. Oh! ce n'est pas un héroïsme à panaches et à fanfares qui attire l'attention et provoque les applaudissements. C'est un héroïsme obscur, continue, manifesté dans les plus petites choses: comme un génie bienfaisant, il embellit tout ce qu'il touche, colore les vies ternes, féconde les vies stériles, et donne de l'air aux âmes étouffées par la banalité.

Laisser filer ses jours dans le gris, se désintéresser de tout parce que notre milieu ne nous convient pas, c'est vraiment une lâcheté et le fait d'un "cœur mou", comme disait la vieille.

C'est nous-mêmes qui devons donner sa valeur à notre vie et au lieu de dédaigner la vôtre, appliquez-vous à en dégager la beauté et à l'aimer.

Voulez-vous une bonne recette pour être heureuse?

Ayez foi dans la vie, acceptez-en tous les devoirs, cherchez toutes ses joies et vous n'attendrez pas longtemps un bonheur paisible qui saura vous trouver au milieu des occupations les plus humbles.

Ceux qui ont une vie manquée ne sont pas ceux qui ont beaucoup d'épreuves, ce sont ceux qui n'aiment pas la vie et qui se fatiguent et fatiguent les autres de leurs lamentations sur ce qui "devrait être!".

Là! vous direz que je n'ai pas de sympathie!

XX

La sympathie

Nous étions en petit comité, hier, sous les grands arbres qui, en frissonnant, secouaient leurs feuilles sur nos têtes, et nous parlions du mystérieux instinct qu'est la sympathie. Chacune émettait son idée et il s'est dit de bien jolies choses, car on sait que si les femmes raisonnent peu leurs impressions, elles ont le don de les rendre vivantes à ceux à qui elles en font part.

Et le sujet nous intéressait toutes: la sympathie joue dans la vie féminine un rôle si considérable! Elle décide de nos choix, et par eux de notre bonheur. Elle décide avec une liberté complète, sans tenir compte de la fortune, du rang, des raisons de convenance ou d'intérêt. Aussi y a-t-il des attractions déraisonnables, et les Grecs, pour en

fixer les causes, ont eu recours à un subterfuge: ils ont bandé les yeux de l'Amour et mis ensuite toutes ses erreurs sur le compte de la cécité!

Contre cette boutade, plusieurs protestèrent, et prétendirent que si la passion est aveugle, la sympathie est clairvoyante et devine généralement juste. Je suis de cette opinion. Et plus les âmes sont délicatement impressionnables, plus leurs intuitions sont rapides et sûres.

Mais où nous étions toutes d'accord, c'est qu'on nous plaît ou qu'on nous déplaît avant d'avoir ouvert la bouche, pour des raisons que nous ne saurions toujours formuler et que nous exprimons par le fameux "parce que" qui fait sourire dédaigneusement les hommes si raisonnables qui ont la prétention de tout expliquer... on sait avec quel succès, parfois!

Nous expliquons moins, c'est vrai, mais nous sentons, nous voyons et nous vivons nos sympathies. Ne semble-t-il pas, en effet, que la sympathie soit comme la vision de l'en-dedans d'une âme pareille à la nôtre; doucement elle nous tire à elle car elle nous devine aussi.

Cette prescience porte immédiatement les âmes à se chercher dans tout ce qui les révèle, et si elles s'abandonnent à cette curiosité, alors commence un des plus charmants moments de la vie.

On se connaît à peine mais on se devine. On parle... et chacun fait juste la réponse

attendue par l'autre. On n'achève pas sa phrase et l'autre la complète. On se tait, et les esprits, suivant le même chemin, s'aperçoivent avec une surprise ravie, par un mot semblable dit dans le même moment, qu'ils ne se sont pas quittés.

L'une écoute l'autre dire ce qu'elle a toujours pensé, et cet écho d'une âme qui est la voix d'une autre âme, crée une harmonie si parfaite, que bientôt, les deux voix n'en font qu'une; elles sont fondues ensemble dans la douceur de cette sympathie magique.

Bientôt le temps n'a plus de signification pour eux, c'est un mot! Ils oublient que six mois auparavant ils ignoraient l'existence l'un de l'autre. Si vous exprimiez une surprise sur l'intimité si promptement établie entre eux, ils vous répondraient: "Nous ne nous trouvons pas, nous nous retrouvons, nous nous cherchions, nous nous attendions."... Et c'est peut-être vrai? Qu'en savons-nous? C'est un plaisir bien délicat que cette découverte graduelle d'un être vers lequel vous conduit une sympathie intelligente et qui cherche.

J'ai parlé de ressemblances; encore faut-il qu'elles ne soient pas trop grandes. Les divergences entre elles, fournissent, au contraire, l'élément mystérieux, la part d'inconnu qui tente toujours les âmes humaines, et cette dernière condition est, hélas, facilement réalisable! Les âmes sont si inconnaissables et armées de tant de ressorts inconnus, que

la part d'imprévu reste intacte dans celles que nous croyons connaître le mieux. C'est un peu triste, puisque nous avons toujours l'inquiétude de ce que nous ignorons... mais en y réfléchissant, cette tristesse est peut-être un de nos bonheurs! L'impossibilité de lire couramment dans les âmes les uns des autres est peut-être une des plus sages bénédictions du ciel.

XXI

L'éteignoir

Un hasard m'a ramenée, après quinze ans, dans cette ancienne maison de vieille petite ville où pas un clou n'a été changé. Parmi les meubles reluisants et dans le décor raide et péniblement correct, la même femme austère, plus sèche et plus ridée qu'autrefois, impose sa volonté inflexible aux deux jeunes filles d'antan qu'elle traite encore comme des enfants, ne leur laissant pas la moindre initiative et les privant de toute liberté personnelle.

C'est le même intérieur clos, fermé au soleil et aux bruits du dehors, où, au lieu de vivre, végètent les trois femmes: elles tuent le temps à coups de plumeau et d'aiguille, et elles se laissent tuer lentement par lui.

Je revois dans le passé les fillettes vives et espiègles, cherchant déjà à se dérober aux sévères surveillances de leur mère, et je

pleurerais de pitié en constatant ce qu'elles sont devenues dans la vie cloîtrée et comprimée à laquelle elles ont dû finir par se soumettre.

L'aînée passe à peine la trentaine: c'est une vieille femme! Tout le long du jour, quand elle ne souffle pas sur d'invisibles poussières, elle se tâte le pouls, la tête et l'estomac, concentrant l'intérêt de sa vie à se découvrir un mal nouveau et un remède approprié.

La seconde, d'une nature ardente, active et très intelligente, a essayé d'arracher un peu d'indépendance à l'inintelligent despotisme de sa mère, mais elle s'est usé les ailes à frapper contre les barreaux de sa cage... la main de fer a écarté les amies, réglé les sorties, rempli les heures d'occupations manuelles, honni les livres, et peu à peu les enthousiasmes juvéniles se sont éteints, et les élans charitables se sont arrêtés. On a jeté tant d'eau froide sur cette âme ardente, qu'elle dort maintenant sous les cendres accumulées de ses désappointements, de ses rêves et de son morne ennui.

J'ai passé trois jours dans cette maison : moralement et physiquement on y étouffe. Ma présence donna cependant un peu d'air à la seule vivante de ce sarcophage meublé. Un soir elle me fit le récit simple et navrant de sa vie manquée. Les années de pension furent les seules années heureuses: elle ne connut ni les plaisirs, ni l'insouciance heu-

reuse de la jeunesse. Elle se fut peut-être mariée, — elle est douce et tendre, — mais elle n'eut jamais l'occasion de rencontrer un jeune homme. Elle eut pu avoir une amie, mais toutes les intimités étaient proscrites: on n'allait nulle part et les invitations étaient refusées. Du 1er janvier au 31 décembre tournait la roue des occupations manuelles avec un répit, le dimanche, pour aller à l'église, et trois ou quatre fois par année, pour faire une cérémonieuse tournée de visites indispensables. Pas de voyages, pas même de réunions familiales, la vie plus austère que celle du cloître où tout est illuminé et vivifié par l'intimité de Dieu. Dans cette inhospitalière demeure, Dieu est un hôte imposant, mais Il est craint plutôt qu'Il n'est aimé et on va Le voir parce que c'est une obligation!

J'entends encore l'écho de sa dernière plainte: "Moi, vous savez, tout m'est égal maintenant. Tout se tait dans mon âme; la pensée, la prière, les regrets, les rêves... j'ai vingt-huit ans et je me sens vieille, si vieille, que cela ne me chagrine même pas de l'être! Je veux vous dire une chose qui vous paraîtra peut-être monstrueuse, et cependant, il ne faudrait pas avoir trop mauvaise opinion de moi! La semaine dernière mourut une de nos voisines. Elle était de mon âge, nous nous connaissions bien, et sa mort presque subite me fit vraiment de la peine... comment comprendrez-vous, alors, que j'ai "joui"

de cette tristesse, des larmes que je versais librement, des stations dans la chambre mortuaire, de l'émotion profonde qui me bouleversait: "mon cœur n'est pas tout à fait mort!" me disais-je. Mais ensuite, en y réfléchissant, j'ai eu horreur de l'espèce de plaisir que j'ai pris à ce malheur... et j'ai bien vu que mon cœur est bien mort... j'ai trop épousseté, c'est évident!"

Et son pauvre petit rire saccadé finit dans un sanglot.

Ma pauvre petite âme, vous êtes bien vivante encore, mais on est en train de vous tuer. Oh! pouvoir vous faire franchir le cercle magique où vous enferme l'inconsciente étroitesse d'une mère qui se croît irréprochable et qui se scandaliserait si on l'accusait d'avoir été cruelle et injuste en mettant sous le boisseau la jeunesse, la beauté et l'intelligence de ses filles, pour les vouer, comme elle-même, à ces seules occupations ménagères, incessantes et inutiles et qui ne s'imposaient pas puisque la famille vit dans l'aisance.

Mais écoutez bien. On ne peut vous sortir de votre cadre, mais votre âme est à vous, indépendante et libre, susceptible d'une vie profonde et intense que personne ne peut vous enlever. Vous n'y avez pas assez réfléchi, et vous vous êtes abandonnée un peu lâchement, sans résistance et sans lutte. Il faut vous réveiller, recréer en vous de l'espérance: c'est de la vie nouvelle. Affirmez

un peu vos droits et réclamez au moins des livres, de bons livres qui agrandiront et élèveront votre âme au-dessus des petitesses qui vous étreignent.

Croyez bien que l'avenir n'est pas entièrement déterminé par le passé connu de vous, et soyez prête à l'accueillir en demeurant très vivante comme on doit l'être à votre âge. Vous n'avez pas été créée pour épousseter, uniquement. Préparez-vous à autre chose: gardez dans votre cœur un coin de verdure et de jeunesse, pour y semer un jour une plante nouvelle... et attendez!

XXII

Incertitude

Dehors, la rafale effeuille les arbres, la pluie fouette les vitres, un brouillard s'étend sur tout, et comme les nuages au vent, mes pensées roulent, et ce mouvement les déchire et les disperse.

Tout se confond: impression de solitude, souvenirs, projets, un peu de lassitude domine l'ensemble, et mes idées ressemblent à des petits personnages agités qui sautilleraient en se bousculant entre mes meubles et dans l'ombre des tentures.

J'en voudrais arrêter une, et la voir sous tous ses aspects, pour avoir quelque chose à vous dire! Ce n'est pas chose si facile! Je vous ai déjà tant conté mes impressions et fait tant de confidences, — sans parler des

petits conseils, — que ce soir, j'ai l'impression que je vous ennuie, que je me répète et que je ferais mieux de me taire.

Hélas! je ne suis pas libre de le faire et l'inexorable jeudi approche! Après avoir interrogé le ciel menaçant, et soupiré en voyant les feuilles tourbillonner avant de tomber dans la boue, je reviens à mon fauteuil et je renonce à trouver un "sujet" intéressant.

J'écoute la respiration de la lampe, le chuchotement de la pendule; c'est, tout autour de moi, les petites choses et les petits bruits familiers qui m'environnent d'une atmosphère de douceur et de sincérité. C'est le cher chez moi, et d'y être si bien ne me fait pas oublier les pauvres gens chassés de leurs foyers dans tous les pays envahis.

Eux aussi, il y a un an, se trouvaient en sécurité chez eux, et croyaient y habiter toujours et y mourir... la guerre les a surpris avec ses horreurs et ses misères: ils n'ont plus ni maisons, ni meubles, ni chers souvenirs. La famille a été brutalement divisée et chaque minute peut faire la séparation définitive.

Et nous aussi, demain, pouvons être atteints par le malheur qui nous sépare des nôtres et nous déracine des endroits aimés. Nous ignorons ce que nous réservent même les jours prochains... c'est le mystère de la vie!

Et nous vivons tous dans ce mystère: mystère de l'avenir, mystère des autres et de leurs pensées, mystère de notre propre cœur et de ses volontés!

A certains moments, nous sentons intolérablement l'oppression de cet inconnu qui est partout autour de nous: dans toutes les âmes et dans tous les yeux, dans toutes les choses et dans toutes les heures.

Le présent ne peut nous renseigner sur le lendemain, et toujours l'imprévu arrive. Quand nous sommes accablés par ce mystère incessant, Dieu qui est si grand, doit avoir bien pitié de nous qui nous sentons si petits et si faibles, et comme perdus dans toute cette ombre!...

XXIII

Entre amies

Il faisait froid hier soir: le vent du Nord s'était levé et rugissait parmi les sapins: à sa voix se mêlait celle des vagues furieuses déferlant sur les grosses roches de la grève. Mais de tout cela se dégageait pour moi une impression de force, et non de tristesse, car, dans le ciel pur, les étoiles étincelaient, et la lune montant derrière les hautes montagnes éclairait magiquement leurs sommets.

Je fus donc surprise d'entendre mon amie soupirer d'une voix lasse: "Que c'est désolant, ce vent, il me glace! Voyez-le essayer d'arracher les feuilles, secouer les choses frêles, charrier tout ce qu'il peut soulever! Il est méchant comme la vie qui remplit nos cœurs d'amours et d'amitiés précieuses, et

qui nous les arrache dans des tourmentes comme celles-ci!"

Et la voilà qui me parle de l'amertume des séparations volontaires ou imposées, des déceptions que nous préparent nos espoirs et nos confiances: elle me fait une peinture poussée au noir du désappointement que nous sommes pour les autres et de celui qu'ils sont pour nous...

Il me semblait entendre l'écho de mes propres plaintes aux jours gris où c'est mon tour d'être accablée par la vie, mais hier soir, le vent bienfaisant me soufflait de la philosophie sereine, et à la dernière exclamation de mon amie: "Je la déteste la Vie!" Je répondis vivement :—"Des mots! Des mots, ma petite! et la preuve, c'est que vous aimeriez mieux, tous les ans, au lieu de vieillir, rajeunir d'une année, c'est-à-dire avoir l'espoir de vivre plus longtemps, pas vrai? —Elle ne répondit pas, et je repris, conciliante : —Vous, comme moi, disons un tas de choses que nous ne croyons pas! Chacune notre tour, nous nous plaignons de la vie, mais nous l'aimons quand même. Et nous avons raisons. Le bon Dieu a voulu que nous aimions la vie, et Il a si bien réussi, qu'il n'y a que les fous qui se tuent! La vie est bonne, et la Sagesse, ce serait de ne pas attendre d'être menacés de la perdre pour s'en apercevoir.

Je prêche ici pour moi comme pour vous, j'ai mes heures de lâcheté aussi, et quand une parole raisonnable m'encourage, je me ressaisis.

Souvent nous sommes la cause de nos maux, soit que nos désirs soient irréalisables, soit que notre sort nous paraisse terne et au-dessous de ce que nous croyons mériter. Est-ce que, pour la plupart, nous ne désirons pas vivre ailleurs que là où nous sommes fixés?

Quand un bon jardinier plante ses arbustes et ses fleurs, il choisit avec soin, pour chacune, l'endroit d'ombre ou de soleil qui convient à sa croissance... Sûrement, le bon Dieu est aussi intelligent que le jardinier, et là où il nous a plantés ou transplantés, Il ne nous demanderait pas de fleurir, d'être heureux, si ce n'était pas possible? Eh bien, voici ce que nous voudrions nous faire croire! "Je n'ai pas assez de soleil! —C'est la chaleur qui me sèche! — Il pleut trop ou il ne pleut pas assez!", crions-nous pour nous excuser d'être des plantes chétives. Ce n'est pas vrai. Dans notre petit jardin nous avons tout ce qu'il faut pour croître et donner des fruits, mais il faut le vouloir et cesser de désirer d'être ailleurs.

Vous dites que nous désappointons ceux qui nous aiment... oui, si nous nous aimons plus que nous ne les aimons, et cela nous arrive souvent, hélas! Et quand ce sont eux qui nous désappointent, n'est-ce pas parce que nous attendons trop d'eux, et que nous nous sommes illusionnés sur leur compte?

Je crois que dans la création de notre bonheur, qui est toujours une œuvre person-

nelle, il doit entrer beaucoup de bon sens et une grande sincérité. Qnand on se connaît à fond, on n'a pas l'audace d'exiger de ses amis qu'ils ne fassent jamais d'erreurs!

Si nous étions plus simples, nous ne nous défierions ni de nos amis, ni de nous-mêmes. Au lieu de nous demander si nous les désappointons, nous nous contenterions de les aimer en le leur prouvant dans toutes les circonstances, et en appréciant ce qu'ils font pour nous sans la vilaine arrière-pensée qu'ils auraient pu faire davantage.

. . . .

Un long silence, puis je repris doucement: Les tristesses inévitables, les grands malheurs ne peuvent être évités, et il nous semble à certaines heures terribles que nous ne sortirons jamais de leur ombre. C'est une erreur. Toute douleur s'apaise avec le temps, les deuils les plus cruels deviennent légers à porter, et j'ai déjà pensé que cet oubli relatif était une honte pour nous. Je ne le crois plus. Dieu permet à la douleur de passer mais il ne veut pas qu'elle demeure, car pour vivre, il faut du courage et la tristesse prolongée le mine et nuit à l'accomplissement de notre devoir.

Et tout ce que je viens de vous dire je le sens et je le comprends mieux dans la solitude et le recueillement de la campagne. Toute la beauté, toute la lumière du dehors, m'entrent dans l'âme et me permettent de voir et d'entendre la vérité que me parle.

XXIV

Comme nous les oublions !

Dans une grande boîte remplie de lettres, je cherchais un papier, quand, d'une enveloppe ouverte, s'échappèrent en voltigeant comme des papillons noirs, un nombre de cartes mortuaires. Sur chacune de ces images, je lisais: "Souvenez-nous de", — "A la mémoire de," — "N'oubliez pas dans vos prières."

Et d'hier, de deux ans, de cinq ans, de dix ans, de plus longtemps encore, surgirent les noms de ces disparus connus et aimés et cependant presque oubliés.

Hélas, l'oubli fait toujours son œuvre désagrégeante dans les cours humains, les pauvres petits cœurs humains qui peuvent bien quelquefois être fidèles à un grand amour, à une amitié profonde, mais qui oublient si facilement les affections délicates et charmantes rencontrées sur leur route et qui la semèrent de joies exquises.

Je prenais ces images une à une, et des figures familières me souriaient, j'entendais leur voix, et en lisant les texte des psaumes, au bas de leur nom, j'y voyais figurées les qualités qui me les avaient fait aimer. — La droiture de son caractère a fait l'honneur de sa vie. — Il combattit le bon combat. — Frappée par la main de Dieu, elle n'a connu ni

la plainte ni le murmure. — Elle ne semblait vivre que pour les autres.

Que les vivants sont égoïstes et oublieux! Je le constatais avec une tristesse navrée en comptant toutes ces cartes, tous ces "Souvenez-vous" si nécessaires et qui ne suffisent pas hélas à préserver de l'oubli les pauvres morts.

Je me rappelais les foules qui se pressent dans les chambres mortuaires, les masses de fleurs, les centaines de messes, les regrets et les larmes sincères, la tristesse douloureuse des enterrements, les retours désolés du cimetière quand tout est fini!

Tout est fini, bien plus que nous ne le pensons dans les jours de deuil... la vie recommence pendant que les morts dorment, et elle s'empare de nos vies, de nos cœurs, et peu à peu les vides sont comblés, et les chères amitiés s'effacent et sont à peine distinctes dans le brouillard du passé...

Il faut peut-être qu'il en soit ainsi, puisqu'il faut vivre et que pour vivre bien il faut aimer la vie. Et comment pourrions-nous aimer la vie si nous vivions tellement avec le souvenir des morts que le commerce des vivants nous serait importun?

En reprenant contact avec ces amis d'autrefois je n'y ai trouvé que de la douceur. Ils savent tout, maintenant, et ils nous comprennent mieux que nous ne le faisons nous-mêmes.

Je ne conçois pas qu'on puisse nier l'immortalité des âmes. Il me semble impossi-

ble d'en douter, moins pour les raisons qu'en donnent les philosophes et les théologiens que par les impressions les plus simples de la vie quotidienne. En nous, autour de nous, tout nous crie l'existence d'une autre vie: la fragilité de nos affections et l'infini de nos rêves, notre soif d'unité et notre besoin de perfection, la dualité qui agite nos âmes jusqu'au dernier soupir, ce qu'il y a en nous d'irrassasiable et d'impossible à satisfaire; tout cela fait de nous des mortels conscients de leur immortalité, qui sentent que cette vie n'est que le portique du temple mystérieux et désirable où nous espérons entrer un jour mais dont nous avons peur parce que c'est la Mort qui nous en ouvre la porte. Afin d'oublier que nous y allons, nous pensons peu à ceux qui sont entrés et qui nous attendent.

Les chers esprits évoqués par nous aux jours de solitude comprennent sûrement cette grande faiblesse des vivants, et ils pardonnent avec une indulgence intelligente nos oublis qui viennent de nos lâchetés.

XXV

Les maladroits

Je suis une petite personne pacifique, très féminine, pas féministe pour deux sous, et j'admets sans répugnance la théorie de la domination masculine. Encore ne faudrait-il pas y mettre d'exagération, et je proteste contre la superbe de l'homme orgueilleux qui,

se proclamant le maître de la femme, tremble sans cesse qu'elle ne lui échappe et ne voudrait pas qu'elle se soustraie, si peu que ce soit, à son influence. C'est une pure extravagance et la cause d'une foule de petites tyrannies insupportables et propres à révolter les femmes qui ne sont pas des saintes auréolées.

Ces grands despotes dont je veux faire le procès aujourd'hui se défient des amies, des lectures, des œuvres de charité, de l'étude de la musique, des réunions mondaines ou religieuses, et tenant leur femme bien enfermée dans une belle cage dorée, ils sont surpris et offensés si elle ose trouver l'esclavage dur et la prison monotone.

Messieurs, ne vous êtes-vous jamais avisés, que là où vos beaux discours et vos commandements échouent à faire accepter doucement cette main-mise absolue, l'amour réussit miraculeusement? La femme qui aime discute peu: elle admire son grand homme les yeux fermés et elle se soumet facilement à toutes ses exigences. Alors, rien de plus simple que d'établir votre empire! Soyez aimable et l'on vous aimera, soyez admirable et l'on vous admirera et vos femmes seront dociles comme des agneaux.

Mais n'allez pas croire qu'en étant grincheux, autoritaires et détestables vous aurez des femmes soumises! C'est par trop naïf!

D'ailleurs, seigneurs jaloux, quoi que vous fassiez, la femme, même celle qui vous aime,

vous échappera toujours par quelque côté, et cela, à son insu et sans l'avoir voulu.

Elle a des ailes qui vous manquent: qu'il s'agisse d'idéal ou d'amour, comme elle est guidée par le sentiment et que l'égoïsme lui nuit moins qu'à vous, elle a tôt fait de vous dépasser. Ne lui en veuillez pas, plaignez-la plutôt; c'est la source de ses plus cruels désappointements. Vous oubliez trop sa délicatesse et sa sensibilité. Si vous étiez un peu attentifs, vous devineriez la prière sans parole, l'appel timide, le serrement de cœur, la tristesse et l'inquiétude déguisées sous le sourire.

Le bruit de vos paroles rudes, le lointain de vos réponses, l'absence évidente de votre cœur effarouchent la confidence nécessaire, et involontairement mais sûrement, vous brisez un à un les liens délicats qui reliaient votre âme à cette âme de femme qui comptait uniquement sur vous et qui s'attendait à être traitée au moins d'égale à égal.

XXVI

La pierre des bavardes

Il y a au Musée historique de la ville d'Orléans une curieuse tête de pierre sculptée, elle est très laide, un peu plus grande que demi-nature: ce n'est pas le débris d'une statue décapitée, mais un objet complet, dont le crâne dénudé porte un anneau, dans lequel passe une chaîne de fer forte et courte. Au-

dessous, un cartouche, avec l'inscription en caractères gothiques :

"On m'appelle la Pierre des Bavardes
Bien connue des mauvaises langues.
Qui est d'humeur querelleuse, médisante,
Sera contraint de me porter par la ville."

En effet, porter cette pierre au cou était un châtiment en usage au treizième siècle, et il était spécialement réservé aux femmes "qui disent vilain laid à autrui et d'autrui."

Ce "vilain laid", vous l'avez deviné, c'étaient les injures, imprécations, médisances et calomnies que les femmes du Moyen-Age ne se gênaient pas de répandre, et que les législateurs de l'époque, animés du désir de les mettre à la raison, punissaient en les condamnant soit à l'amende, soit à porter cette pierre lourde et grimaçante à leur cou, pendant qu'on les promenait par la ville, exposées aux sarcasmes et à la risée de la population.

Il est heureux pour les Commères de nos jours qu'il ne soit plus question de cette peine infamante et ridicule, car nous verrions souvent cette grotesque cérémonie dans les rues de nos villes et de nos villégiatures à la mode, où les femmes désœuvrées et bavardes deviennent méchantes à faire frémir ceux qui les écoutent!

Ces femmes sont des petits carnassiers à qui il faut des âmes toutes vives à dévorer:

elles recherchent de préférence celles dont la beauté et le charme les relèguent au second plan. Ces monstres étranges et cruels ont les cheveux soyeux, la peau fine et des griffes roses; elles vous happent une réputation au passage et la dévorent dans l'espace d'un clin d'œil.

Elles trouvent à dire du "vilain laid" de toutes leurs connaissances et de toutes celles qu'elles nomment hypocritement leurs amies et qu'elles mangent allègrement en prenant le ciel à témoin du regret qu'elles en ont.

Il se fait ainsi, sur les plages et sur les galeries, de la chronique scandaleuse qui n'épargne personne. Aucune réputation n'est à l'abri des insinuations perfides, des accusations catégoriques, et tout cela basé sur de simples suppositions répétées et colportées par ces méchantes personnes qui se croient vertueuses! Oui, voilà le comble! C'est au nom de la vertu qu'elles font ce vil et cruel métier d'attaquer et de condamner tout le monde. Que ne savent-elles jusqu'à quel point elles-mêmes sont méprisées par les honnêtes gens qui parlent moins de leur vertu mais pratiquent mieux la charité!

Rien de plus pénible que d'être forcé d'entendre ces tristes propos. Une grande tristesse vous saisit à rencontrer tant de malice. Vous ne pouvez invoquer ni la passion, ni la faiblesse pour excuser ces mauvais cœurs et ces mauvaises langues: non, c'est la méchanceté humaine qui déborde, qui mord, qui

déchire, et vous en avez peur, et vous voudriez n'avoir rien entendu, car votre confiance dans la bonté féminine est ébranlée...

XXVII

Simples réflexions

Quels êtres étranges nous sommes, si légers, si insouciants, du mystère dans lequel nous vivons!

Comme des enfants qui ferment les yeux en voiture et ne s'inquiètent ni du chemin à suivre, ni du but à atteindre, nous allons, sans penser à autre chose qu'au présent: quand nous envisageons l'avenir, c'est pour le rêver très beau, le voir à une lumière qui transforme les êtres, les choses et nous-mêmes!

Et nous allons ainsi, incapables d'arrêter une seconde, de prolonger les heures douces, d'abréger les heures cruelles, nous poursuivons le chemin inconnu où il faut toujours avancer, gais ou désolés, menés par des lois auxquelles nul ne saurait échapper; mais jamais corrigés de notre insouciance, nous prenons les ombres pour des réalités et ne reconnaissons celles-ci que lorsqu'elles nous étreignent rudement.

On nous dit, comme aux enfants: "Voici le meilleur chemin, ne t'en écarte pas, il y a du danger à droite et à gauche." Nous partons bien disposés, mais il est monotone le bon chemin, et les sentiers de traverse que nous

rencontrons sont bien séduisants: nous nous y attardons, riant des sages qui voulaient nous en détourner. “Ils ne savent pas ce qu’ils perdent, nous disons-nous, et les fous ce sont eux!”

Ça va bien quelque temps, nous sommes non seulement heureux et libres, mais très bons aussi, et nous nous en vantons à qui veut l’entendre.

Cependant, en suivant la lumière fuyante des Chimères que nous poursuivons, nous arrivons à un sol mouvant qui nous inquiète, et en nous désaltérant aux sources empoisonnées, voilà que nous sentons notre faiblesse... nous commençons à avoir peur, nous soupçonnons la possibilité d’être entraînés plus loin que nous ne le voudrions; volontiers nous reviendrions au bon chemin monotone et abandonné. Mais voilà, nous serions seuls, et nos compagnons se moqueraient de nous. Lâches, mal à l’aise, nous poursuivons la route que nous savons ne pas être la bonne, un peu dégoûtés de ce qui nous avait séduits, mais incapables de la seule résolution qui nous sauverait. Ne voilà-t-il pas l’histoire de presque tous?

Et quelle que soit la route suivie, nous serions écrasés par notre ignorance de tout, si nous réfléchissions un peu sérieusement. Nous ne connaissons ni la vie, ni la mort, ni le cœur de nos amis, ni le nôtre. Nous ne savons rien de demain qui peut être notre dernier jour... est-ce que cela nous empêche de gaspiller l’aujourd’hui?

Nous constatons notre propre inconstance et notre égoïsme, est-ce que cela nous empêche d'attribuer à ceux que nous aimons une puissance de fidélité et de dévouement surhumains, et de les trouver impardonnables quand ils nous déçoivent?

Nous sommes si inconséquents et si puérils que nous ne nous en rendons pas même compte... et quand nous commençons à voir clair, à comprendre, c'est que nous sommes près de nous en aller au fond du mystère... et jamais nous n'en reviendrons pour l'expliquer aux autres, et ils continueront d'être inconséquents et puérils!

XXVIII

Désespoir

La soirée est douce, remplie de chansons et de parfums: on dirait la prière des oiseaux et l'encens de la terre, avant que s'en aille dans la nuit la journée lumineuse et chaude. Les rayons du couchant allument des moires roses sur le grand lac immobile, et les pins, tout autour, ressemblent à une foule grave et recueillie attendant patiemment quelqu'un qui va venir.

Elle attend aussi, la pauvre fille, au bord des eaux profondes ou a disparu son fiancé: les recherches ont été vaines et le lac ne rend pas sa victime... Que cherche-t-elle de ses yeux navrés et tristes? Croit-elle retrouver la dernière pensée de son ami à qui un

petit salut souriant a été son adieu éternel?

Elle ne sait peut-être pas pourquoi, mais il lui faut suivre la trace de ses derniers pas, le sillage indéfini que laisse derrière elle l'âme qui a été brusquement arrachée à la vie, la poursuivre à l'endroit où elle a vibré désespérément avant de tomber dans l'éternité!

Elle est seule dans ce petit village perdu, et seule dans le monde entier! Personne ne soupçonne que le disparu était son fiancé; les autres jeunes filles de la pension rient entre elles de son "air tragique", et la trouvent mal mise.

Personne ne s'occupe d'elle et ne peut deviner que sa douleur silencieuse et exaltée devient un danger pour sa raison. L'eau l'attire, elle passe des heures à vouloir pénétrer son mystère. Depuis quelques jours elle devrait retourner en ville, à son travail, et des lettres du bureau la rappellent: elle les lit distraitement et les met de côté, indifférente à tout. Sa raison de vivre s'enténèbre, le but si doucement rêvé n'existe plus, et elle glisse peu à peu dans l'inconscience.

Ce n'est pas de la révolte, ce n'est pas un chagrin violent, c'est une obsession maladive qui lui fait passer des journées entières à fixer les vagues, qui, inlassablement, roulent les unes sur les autres sans aller nulle part dans ce lac sans issue. Voilà qu'après les journées, elle passe là ses soirées, guettant un signe, évoquant une vision qu'elle tremble d'apercevoir. L'ombre se peuple pour

elle de plaintes et d'appels plaintifs, et ses crises de désespoir et de terreur se compliquant de détresses physiques, détruisent toute espèce d'équilibre, et le corps suit l'âme dans cette course à l'abîme.

On l'aperçoit rarement à la pension, et pas une des désœuvrées qui l'habitent n'a la charité de s'approcher de l'enfant, nulle ne s'inquiète de l'éclat de ses yeux, de sa pâleur, de son apparence étrange. Elle ne dort plus et s'alimente à peine, et c'est machinalement à présent qu'elle continue à se traîner près du lac. Couchée sur le sable, immobile, elle ne souffre même pas et elle ne sait plus pourquoi elle est là. La faiblesse l'envahit, et elle glisse dans une somnolence étrange et douce: des roseaux et des joncs, des vagues et du vent sortent de graves harmonies, des fredons légers qui la bercent, les herbes mouillées l'effleurent de leur caresse fraîche, et elle rêve qu'elle s'en va vers son ami, qu'il est là tout près, qu'il lui fait signe de venir, et un soir, péniblement, elle se lève et s'avance, les mains en avant, tendues vers l'ombre évoquée par sa fièvre... l'eau bat ses genoux, elle avance encore, et l'eau monte, frappe sa poitrine, lui arrache un halètement; un court arrêt et elle repart, fait encore quelques pas et s'abat, s'abîme dans l'eau, sans une plainte, sans un cri.

Des promeneurs qui l'ont vue de loin l'ont prise pour une baigneuse et ne s'en inquiètent qu'en la voyant disparaître. Quand elle

est ramenée à terre il est trop tard: sa pauvre âme désemparée a trouvé le grand repos.

. . . .

A la pension, le lendemain ,il n'était question que de ces deux noyades, où l'on voyait deux drames distincts. Il est si rare que nous connaissions de façon exacte la nature et la valeur des choses! N'est-il venu à la pensée d'aucune de ces femmes, qu'elles avaient été égoïstes, indifférentes et aveugles, et aucune d'elles n'aura-t-elle un vague remords d'avoir vécu des semaines près de cette tristesse sans lui offrir de la simple sympathie humaine?

XXIX

Ma vieille cousine

Depuis quelques jours, je suis chez une très vieille parente que j'appelle ma tante et que j'aime en l'admirant, ce qui est la plus haute manière d'aimer. Elle marche avec peine et sa figure ridée est toute petite dans l'auréole de ses jolies coiffes d'autrefois. Son esprit est alerte, son cœur renferme des trésors de délicatesse et de bonté intelligente, et je recueille toutes ses paroles avec le sentiment que jamais plus je ne rencontrerai un jugement aussi éclairant et une sagesse aussi persuasive.

Elle me disait ce matin: "Comme on est heureux quand il fait aussi beau temps!"

Je la regardai, hésitant à répondre et elle devina ma pensée: "Tu crois peut-être, que lorsqu'on est ratatinée et usée comme moi, il ne suffit pas d'un beau soleil pour donner du bonheur? C'est une erreur, ma fille. En fait de bonheur, je me contente plus facilement que toi... Vous autres, les gens d'aujourd'hui, vous compliquez trop les choses, et à force de chercher le pourquoi des pourquoi, vous perdez toutes vos chances de jouir tout simplement de ce que le bon Dieu nous donne avec tant de magnificence. A la ville surtout, vous méconnaissez les joies simples, et vous ignorez les meilleurs amis des campagnards: notre soleil, notre jardin, notre ciel, nos blés d'un vert si tendre d'abord, et que j'ai vu mûrir depuis des jours, du fond de mon fauteuil. Tiens, regarde-les qui s'inclinent et se relèvent, ne dirait-on pas les vagues d'un océan d'or?"

Je la laissais penser tout haut et une émotion complexe m'emplissait les yeux de larmes.

Sa chère âme qui se rythme si parfaitement aux mouvements de la nature semble se préparer d'elle-même aux harmonies plus hautes, et une souffrance naissait de l'angoisse de la perdre... puis, je sentais comme si je l'eusse vue, la complaisance de Dieu pour ce cœur droit et simple qui s'est élargi dans le sacrifice et les larmes, et qui ne trouve à la fin d'une vie d'épreuves que des paroles de reconnaissance et de louanges. A

ma vénération s'ajoutait de la confusion, — vous la comprenez sans explication, — et aussi, une curiosité de pénétrer plus intimement cette âme si belle. —Mais n'avez-vous jamais été malheureuse, ma cousine?

—J'ai eu de grands chagrins, mais je n'ai pas été malheureuse, parce que je ne me suis jamais sentie abandonnée de Dieu. Avec un ami comme Lui, on sait que tout finira par s'arranger, et come on le connaît plus intelligent que soi, on ne s'inquiète pas des moyens qu'Il prendra pour améliorer nos affaires. Quand tu étais toute petite tu venais à moi en pleurs me tendre ta poupée cassée, et tu criais: "La coller, tantan, la coller!" Dès que la blessée était entre ses mains, tu retournais à tes jeux consolée et confiante.

J'ai agi de la sorte avec le bon Dieu: je Lui tendais mes bonheurs brisés. Dès que je les Lui avais confiés j'attendais doucement qu'Il me les raccommodât. Il est tout puissant et Il nous aime, pourquoi tant nous tourmenter? Crois-moi, mon enfant, si nous Le laissions faire, notre vie serait meilleure et plus calme.

C'est en nous préoccupant trop de notre bonheur que nous nous rendons malheureux. Si tu voulais essayer ce qui m'a si bien réussi, ta plume ne suffirait pas à dire et à redire, qu'après tout, il n'y a rien de plus facile et de plus simple que d'être heureux."

Pour vous, mes amis qui peut-être me res-

semblez plus qu'à la si bonne cousine, j'ai transcrit à peu près textuellement ces délicieux conseils, je vous les adresse avec le vœu qu'ils vous conduisent tout droit au paradis, par des chemins où vous ne vous sentirez jamais abandonnés si vous avez appris à y marcher en compagnie de l'Ami dont la chère âme parle avec une confiance si communicative!

XXX

Parlez d'eux !

Eh bien, je les ai reçus les reproches attendus, devinés dans l'air! On m'accuse d'être bien sévère pour les femmes et partiale pour les hommes... Etant donné qu'on vit dans l'illusion sur soi-même et sur les autres, je ne me doutais pas de cela! Je me sens si indulgente pour nous, et je vois si clairement les défauts des hommes! L'amie inconnue qui me critique, me somme de dire "honnêtement, sans parti-pris, en toute vérité", si je trouve les hommes supérieurs aux femmes, en quoi, et comment.

Ce qui veut dire, à qui sait lire une lettre féminine, qu'on s'attend à ce que je fasse ici un grand éloge des femmes! Et j'aborde encore une fois le délicat problème discuté depuis si longtemps et qui ne sera jamais résolu sur cette planète.

Les hommes se croiront toujours supérieurs aux femmes qui ne l'admettront jamais.

Si, au moins, cette séculaire rivalité engendrait une émulation dans la course vers le bien intellectuel et moral, le monde serait transformé.

Il faut bien avouer que nous sommes loin de ces belles démonstrations!

Les hommes affirment bien haut leur supériorité, mais ils entendent que les femmes les croient sur parole, et ils ne s'inquiètent guère de prouver qu'ils sont plus sages, plus honnêtes et meilleurs. Ne voit-on pas, au contraire, que sentant en eux des lacunes du côté de la bonne volonté, ils ont établi deux morales et se sont réservé toutes les indulgences.

Ils parlent très bien de l'honnêteté, mais ils la pratiquent avec des restrictions: tel homme qui ne déroberait pas un sou à son voisin, lui prend sa femme sans scrupules!

Ils sont tous d'accord pour honnir l'ivrognerie dans ce qu'elle a de dégradant, mais combien s'y acheminent en s'alcoolisant insensiblement.

Ils se disent catholiques, mais ils n'en font les gestes que lorsque cela ne les dérange pas. Un peu de paresse le dimanche, et ils omettent la messe; une invitation à dîner le vendredi et l'abstinence est mise de côté...

Je ne continuerai pas à citer des exemples: nous voyons assez qu'ils ne se mettent pas

beaucoup en peine d'accorder leur conduite avec leurs beaux discours.

On accuse la femme d'illogisme, il est cependant un point où elle est plus logique que l'homme: c'est dans l'application de ses principes. "Encore faut-il qu'elle en ait", disent les malins.

C'est vrai. Mais les femmes qui n'ont pas de principes ne posent pas à la vertu. Elles auraient même honte qu'on les croie religieuses ou sages...

Et les honnêtes femmes ne transigent pas avec le mal, même quand ça ferait leur affaire: elles ne volent pas et elles ne sont pas coquettes; elles ne boivent pas et n'encouragent pas à boire; elles pratiquent leur religion scrupuleusement et n'omettent pas sans remords leurs obligations essentielles.

Je ne ferai qu'indiquer aussi les différences entre le dévouement et la charité des deux.

Les hommes souscrivent, souvent en bougonnant, aux bonnes œuvres qu'ils trouvent trop nombreuses; les femmes y consacrent leur temps, leur travail et leur cœur. Elles sont inlassables et si ingénieuses pour intéresser et amuser les indifférences masculines!

Alors, la femme serait-elle supérieure à l'homme? Moralement, elle a des supériorités sur lui; intellectuellement, il en a sur elle, mais cela ne paraît pas toujours!

Moi, je trouve ces comparaisons idiotes et inutiles... et ce que je vois de plus clair dans

tout ceci, c'est qu'hommes et femmes devraient mieux s'entendre puisqu'ils ne se passent pas les uns des autres!

XXXI

Un appel

"Je vous en prie, m'écrivait-on dernièrement, engagez vos lectrices, qui passent l'été à se reposer et à s'amuser, à ne pas oublier que l'automne ramènera la lamentable procession des misères et des maladies chez les pauvres. Tant de femmes et de jeunes filles ont de la fortune et ne font rien de leurs dix doigts. Elles gaspillent l'argent follement, et leur temps passe elles ne savent comment, à la recherche de plaisirs qui ne les amusent même pas, pendant que nos œuvres de charité manquent d'argent et de travailleuses!"

Et me voilà prête à vous crier, comme les prédicateurs ambulants du Moyen-Age, non pas: "Faites pénitence!", mais: "Faites la charité!"

On a besoin de l'argent que vous dépensez sans compter, des vêtements qui encombrent vos armoires, des victuailles qui se gaspillent dans vos cuisines! On a besoin de vous, de vos bonnes paroles, de votre activité!

"Les gens du monde n'ont pas de cœur!" me disait avec indignation une ardente directrice d'œuvre.

Et j'ai protesté, j'ai dit que souvent ils ignorent qu'on a besoin d'eux, ils ne savent comment s'y prendre pour aider les pauvres... —"Alors, dites-leur de venir à nous qui travaillons, qui visitons les pauvres, qui connaissons leurs besoins..."

Et celle-là aussi, mes amies, me demandait de faire appel aux trésors de pitié que renferme tout cœur de vraie femme.

Si, dans les cinémas où vous perdez beaucoup de temps et d'argent, on pouvait faire défiler sous vos yeux les seuls malheureux visités par les dames de l'Assistance maternelle, par exemple, vous verriez des misères que vous n'avez jamais soupçonnées! De pauvres femmes malades qui n'ont pas même un lit, des bébés enveloppés dans de vieux chiffons, des garde-manger vides, et des petits affamés qui pleurent pour avoir du pain. Vous ne croyez donc pas à cette misère dont on vous parle si souvent? Ou peut-être préférez-vous l'ignorer afin de n'être pas troublées dans votre petite vie égoïste et vide? Alors vous n'auriez pas de cœur? comme le disait cette femme charitable qui consacre le meilleur de sa vie à ses pauvres.

Je vous pose la question, vous pouvez y répondre tout en flânant sur la grève en robe écourtée et en souliers pointus! Vous découvrirez peut-être que vous n'êtes qu'un mannequin bien habillé ou une poupée comme celles des contes d'Hoffmnann qu'il faut remonter à la manivelle pour la faire agir?

Et pourtant... pourtant, j'ai confiance... sous vos airs évaporés il y a peut-être quelques pensées sérieuses, et votre âme assoupie peut se réveiller et alors vous seriez transformée! Ne le voulez-vous pas?

C'est si vrai, voyez-vous, que la religion, toute la religion tient dans la charité. Je pense souvent à saint Jean qui ne savait plus que répéter: "Aimez-vous les uns les autres!" La religion toute simple, toute vraie, toute nue qui n'a rien de commun avec les vagues religiosités qui tentent trop d'âmes pures et molles, c'est d'aimer Dieu et de Lui rendre ce que nous lui devons, et d'aimer les autres et de les aider de tout notre pouvoir. C'est simple et beau comme tout ce qui est vrai. C'est la religion qui enseigne toutes les pitiés; c'est la religion des humbles, des faibles, des petits, celle du pauvre publicain et celle du bon Samaritain.

O petites âmes puériles! Vous assourdissez saint Antoine de demandes saugrenues, de promesses vaines pour obtenir des faveurs que vous n'oseriez avouer peut-être! Faites mieux, jouez vous-mêmes le rôle de celle qui donne et qui aide: vous y gagnerez, non pas les grâces que vous sollicitez peut-être, mais une âme bien vivante et bien belle.

Et avec elle vous ferez toute la charité matérielle et morale qu'on attend de vous. Vous pouvez exercer cette dernière même si vous êtes pauvre comme Job! Et vous le devez: sur votre chemin, vous rencontrerez

toujours quelqu'un à consoler... et donner de l'espoir à un cœur endolori, c'est peut-être plus beau que de donner un morceau de pain à un affamé.

Mes petites et mes grandes amies, semez à pleines mains l'argent de votre bourse et la pitié de votre âme. Faites régner dans votre cœur un idéal si noble, si généreux et si pur qu'à votre contact on devienne plus heureux.

Et surtout croyez à la régénération des âmes par les âmes meilleures. Il faut vous persuader que votre charité sera victorieuse et que vous soulagerez beaucoup de misères physiques et morales. Mais soyez patientes comme le semeur: il sait bien qu'il faut que le grain germe invisible avant de percer la terre. Vous croirez quelquefois que vos secours ou vos conseils sont inutiles: non, ayez la foi, ne vous découragez pas: tout ce que vous semez lèvera, vous le verrez, et si vous ne le voyez pas, soyez assurées que le bien que vous faites n'est pas perdu.

XXXII

Petites curieuses

Elles étaient trois: jeunes, fraîches et bavardes, et elles allaient en tramway chez une vulgaire chiromanciene, dans un quartier douteux. Je les entendais se raconter les révélations déjà faites, le prix des consul-

tations, etc. Je n'ai jamais été si tentée de faire ce que je m'interdis toujours: me mêler de ce qui ne me regarde pas!

Ces prédictions fantaisistes sont souvent très nuisibles aux folles imaginations, et je ne conçois pas bien que la délicatesse d'une jeune fille ne se révolte pas à la seule idée de faire lire les jolis secrets de son cœur par ces femmes grossières.

Il faut pourtant reconnaître que c'est une tentation pour les jeunes d'essayer de percer le mystère vers lequel nous allons. Il me semble que celles qui ont souffert sont moins curieuses: elles savent que pour conserver leurs forces, il faut arriver dans le malheur les yeux fermés et qu'une longue prévoyance minerait leur courage.

Et cependant, il s'en trouve, même parmi celles-là, qui vont toutes tremblantes consulter les voyantes, les cartomanciennes et autres prétendues prophétesses. Est-ce simple inconséquence humaine, ou compliqué illogisme féminin, ce désir de livrer leurs mains à l'étude des lignes mystérieuses de vie et d'amour, de déboires et de succès, et de savoir, ou de croire savoir, ce qui les attend demain?

Etrange curiosité des âmes humaines qui demandent à la graphologie l'énigme de leur caractère, à la chiromancie le mystère de leur avenir et qui négligent ou redoutent de descendre dans les retraites intimes de l'âme pour y voir leurs faiblesses et leurs forces

qui feront pourtant cet avenir à la mesure de leur âme. Porter le passé et le présent, c'est assez; ne convoitez pas, petits filles imprudentes, d'y ajouter la connaissance du futur — dans tous les sens!

Le deviner, le rêver ,le créer à la nuance de vos désirs, ne savez-vous pas que c'est une des joies les plus délicates de vos heures douces?

Pourquoi vous donner l'inutile appréhension du malheur qui vous attend au tournant de la route?

Pourquoi enlever au bonheur le charme de l'imprévu?

Vous ignorez encore, peut-être, que pour nos cœurs puérils, le bonheur qui n'est plus nouveau cesse d'être un trésor: on s'y habitue, on n'y pense plus... par le fait même, ne cesse-t-il pas d'être un bonheur?

Non, ne consultez pas ces vilaines femmes; vous chercheriez à donner à votre vie la forme de leurs mensonges — des mensonges que vous payez trop cher, je vous assure. Je puis bien vous dire, moi, ce qu'il sera votre avenir?

Il sera ce que vous le préparez maintenant.

Si vous saviez quelle puissance vous possédez pour commencer à créer en vous une réserve de bonheur où vous pourrez puiser toujours!

Que votre âme vivante et profonde s'unisse à votre volonté dans la recherche de l'harmonie, l'harmonie qui naît de l'accord entre

votre conscience et votre devoir, et ce sera toujours en votre âme une source inépuisable de joie intérieure que nulle épreuve ne pourra tarir.

XXXIII

Le rêve effacé

Cet après-midi sombre, j'allais seule par la rue presque déserte, j'étais lasse de la lutte contre un vent froid qui me coupait la respiration, et triste de la tristesse de toutes les choses frissonnantes qui gémissaient dans l'air... j'avais l'impression d'avoir déjà vécu cette minute, dans un décor identique et avec mon âme d'aujourd'hui... oui, c'était bien cela, et, de la rue, tout près, il était venu une mendiante à qui j'avais fait l'aumône... Machinalement j'ouvris ma bourse pour y chercher de la monnaie, et, en relevant la tête, j'aperçus, débouchant de la rue voisine, une petite vieille serrée dans un châle rapiécé, ridée, misérable et pâle comme l'ombre même de mon rêve! Je lui donnai des sous et je continuai mon chemin: mon rêve était effacé.

O esprits forts, ô gens qui raisonnez tout, vous souriez et vous me trouvez bien puérile d'avoir cette croyance qui n'est pas accessible au raisonnement puisqu'elle tient aux états mystérieux de l'âme. Et pourtant qui parmi vous n'a pas eu de ces réminiscences, et qui ne s'est dit à un moment donné:

"Où donc ai-je été chercher telle pensée? D'où m'est venu ce pressentiment?..."

Comme j'aimerais saisir la trame flottante des songes, dévider leur fil ténu, parfiler nœud par nœud les ramages qu'ils brodent dans les voiles du sommeil! Que ce serait charmant de savoir ce qu'il passe, à mon insu, de ma vie dans mes rêves et de mes rêves dans ma vie... mystérieux enlacement que tous observent et que chacun explique à sa manière.

Pour l'imagination populaire, crédule et naïvement fataliste, les songes sont des présages, ils ont des "signifiances", comme ils disent joliment, et ils sont comme des images anticipées de ce qu'ourdit le destin dans l'ombre de l'inconnu. Ils ont des interprétations toutes trouvées pour une variété de rêves, ils sont inquiets ou rassurés suivant les "signifiances" découvertes, et les plus mauvais augures sont détruits par le "rêve effacé". Sans attacher une importance démesurée à mes rêves, ils m'intéressent, et ils m'ont quelquefois annoncé une lettre, fait attendre une visite imprévue qui venait; je les considère comme des heures heureuses d'émancipation de mon âme, faisant audacieusement des incursions dans les domaines inaccessibles où elle entrevoit vaguement ce qui devrait lui être cachée encore.

Quand j'étais enfant, j'ai reçu la croyance du "rêve effacé" sans explication. Pour une fleur donnée, un froncement de sourcils, je

m'écriais : "Mon rêve est effacé". Plus tard, ma raison a repoussé cette naïveté, mais à certains jours mes rêves qui se réalisant, — comme hier, — font la nique à ma raison scandalisée!

Le rêve tissé dans l'ombre et le silence avec des souvenirs et des aspirations, le rêve qui est le refus obstiné de l'esprit de s'anéantir dans le sommeil est étrangement mystérieux. Il est peut-être le vestibule du grand au-delà vers lequel nous allons jour par jour, heure par heure, oublieux et insouciants dans l'action, mais curieux et troublés, dès que notre âme, s'isolant du tumulte extérieur, cherche à deviner l'impénétrable.

Les rêves m'impressionnent parce que, devant eux, mon âme sent l'envahissement du mystère et comme un frisson d'inconnu, et rien ne m'ôtera de l'esprit que, lorsque nous rêvons, nous sommes sur la limite des deux mondes, le visible où nous sommes, et l'invisible où nous allons... Les sages qui me font l'honneur de me lire s'écrieront sûrement: O Fadette illogique, qui mettez les autres en garde contre les sciences occultes et qui croyez si naïvement à vos propres rêves!

Je leur tire ma révérence.

XXXIV

Boudoir er grognoir

Quand je ne sais quoi vous dire, je vais me promener, et il arrive presque toujours que je rencontre sur mon chemin ma petite chronique toute faite: je n'ai qu'à l'écrire... alors, c'est souvent de l'esprit des autres que je vous sers, vous en doutiez-vous, chers lecteurs?

Hier, chez Morgan, une petite femme bien fatiguée achetait des meubles... je lui dis un mot, puis beaucoup de mots, parce que son commis s'était éclipsé et que le mien n'était pas encore arrivé... "et alors, me disait-elle, je choisis pour mon mari qui ne peut pas venir lui-même et je voudrais tant que ce petit salon fût de son goût!... il veut un coin à lui! —Son boudoir? fis-je en souriant. —Il ne boude jamais,... mais il grogne quelquefois... —Son grognoir, alors?... —S'il pouvait y rester pour grogner! dit-elle en riant.

Et je pensai en la laissant à la boutade de Max O'Rell qui voulait assurer la paix des ménages en mettant les femmes dans leur boudoir, les hommes dans leur grognoir jusqu'à ce que les nuages fussent dissipés.

Max O'Rell n'est évidemment pas de la race des grognons: il saurait qu'on n'enferme pas un homme qui veut grogner!

Une femme de mauvaise humeur aime la solitude de son petit salon: elle s'y réfugie pour calmer ses nerfs, pour réfléchir, et aussi

pour se cacher, car elle a honte de se sentir si maussade. Et peu à peu, entre toutes les choses familières et douces, témoins d'heures heureuses, elle mijote de bons petits remords salutaires.

Mais à l'homme qui grogne, il faut un auditoire. Grogner tout seul... c'est bon pour l'animal que je préfère ne pas nommer!

Les hommes, eux, grognent pour être entendus, et il leur faut de l'espace; ils grognent avec plus de facilité et de conviction, si, au cours de leurs arpentages, ils trouvent quelques nouveaux sujets de critique. Oh! ils ne sont pas difficles, et tout leur sert; une broderie qui traîne, un journal disparu, un gant décousu, un bouton qui branle, un porte-monnaie oublié sur un meuble... voilà plus qu'il n'en faut pour alimenter leur besoin de trouver à redire!

Ils deviennent parfois si puérils, si enfantins, qu'ils sont parfaitement ridicules: ils le sentent et leur irritation s'en augmente. Mais l'embarras, quand ils ont commencé, c'est qu'ils ne savent pas comment finir! Il ne reste que la ressource de sortir de la maison, en tirant la porte avec fracas, pour bien marquer qu'ils reviendront pour grogner encore!

Donc, n'instituons pas le grognoir, la promenade vaut mieux, et pendant qu'elle dure, on soigne le dîner, on fait un brin de toilette, on essaie de s'imaginer que l'homme qui va revenir est le mari de la lune de miel, et on

l'attend... sans en avoir l'air. Au piano, c'est un bon endroit, propre à faire oublier le départ, et c'est important!

S'il revient affamé, il y a des chances pour que le dîner ait raison de sa mauvaise humeur. Au café, il dirait volontiers: "Etais-je bête, tout à l'heure!" Mais il résiste à cette impulsion intelligente. Un vrai grognon n'admet jamais qu'il ait eu tort de grogner! Cela engagerait son avenir, et je suppose que grogner est une volupté qu'il faut éprouver pour la bien comprendre.

La plupart des femmes, tout en trouvant l'homme grognon très désagréable, s'en amusent beaucoup et ne regrettent que de ne pouvoir leur rire franchement au nez. C'est si amusant de les voir, eux, si importants, devenus si déraisonnables, si enfantinement grincheux, si ridicules! S'ils pouvaient se voir et s'entendre... ils désireraient un grognoir pour s'y cacher!

XXXV

Une halte dans l'église

Dans l'église déserte j'entrai hier vers la fin du jour. J'étais fatiguée, triste, avec un immense désir d'arrêter de vivre, sans mourrir, pour me reposer!

Dans une telle disposition, la prière n'est pas longue: elle se borne à déposer son âme accablée devant Celui qui sait.

Je me laissais donc tout simplement pénétrer par la douceur du silence et de l'ombre qui envahissait l'église, quand l'orgue se mit à chanter. Quelques notes de plain-chant, des arpèges et des accords, puis la mélodie s'éleva très douce et monta peu à peu en un chœur puissant et grandiose de voix qui priaient pour toutes les âmes de la terre qui ne savent pas prier, et pour toutes les âmes de l'au-delà qui ne peuvent plus prier! Et pendant que les invocations et les sanglots de l'orgue se répercutaient sous les voûtes, il me semblait que l'église se remplissait d'une foule invisible, d'un cortège d'âmes accourues pour retrouver les gestes augustes de bénédiction qui protègent, les paroles divines de pardon qui sauvent, et au milieu de ce glissement d'êtres, de ces chants, et de l'attente frémissante, l'âme même de l'église palpita et répondit jusqu'au plus profond des consciences à toutes les angoisses, à tous les repentirs et à tous les doutes.

Après un silence, l'orgue avait repris en sourdine la mélodie du "Crucifix" de Faure. Belle dans sa simplicité un peu ancienne, elle touchera toujours les âmes douloureuses!

Vous qui souffrez, vous qui pleurez, vous qui tremblez, venez à Lui!

C'était la réponse! Et par toutes ses voix, l'église appelait à Dieu les âmes, les pauvres âmes humaines.

L'orgue se tût... j'entendis le pas lourd de l'organiste descendant l'escalier; ce n'était

qu'un rêve de plus que j'avais eu... dont il ne resterait rien!

L'air était doux quand je sortis, et au ciel pur les étoiles brillaient claires. Les gens pressés montaient à l'assaut des tramways, les petits vendeurs de journaux criaient à tue-tête, la vie trépidante agitait toutes les pauvres marionnettes, et je marchais lentement, comme pour protester contre tant d'agitation.

En route je rencontrai des amies. Les unes revenaient du Ritz-Carlton où la fête au profit de l'Assistance Maternelle avait eu un grand succès, les autres rentraient dîner à la hâte, pour retourner après à l'exposition de poupées de l'hôpital Sainte-Justine. Elles étaient affairées, fatiguées et heureuses, et j'eus honte de moi, de ma lâcheté, de mon inaction, et ce fut bon de me réveiller dans un remords bienfaisant!

De tous côtés, en ce moment, des appels d'une redoutable éloquence s'adressent à nos cœurs. La misère est partout. Dans les foyers autrefois heureux, dans les hôpitaux d'ici, dans ceux d'outremer, et il y a vraiment autre chose à faire qu'à rêver!

Les femmes charitables dont la fortune, le cœur et la volonté font vivre les œuvres de secours ont trouvé le vrai chemin qui mène à Dieu. "Car la charité contient tout, comme le dit saint Paul, avec des accents de poésie surnaturelle. Elle seule est fluide et vivante, toute grâce et tout esprit, sans forme,

mais apte à pénétrer toute forme. Fléchissant s'il est bon de fléchir, résistant s'il est bon de résister, ferme et douce, énergique et suave, elle porte tous les noms, s'accommode de tous les milieux; elle est souple, subtile, délicate, pénétrante, elle est joie et lumière, non effort et tension, puisqu'elle est amour, et toutes les vertus ne sont que ses attitudes."

XXXVI

Conte du coin du feu

La veillée s'avançait et tout s'endormait dans le petit village, où, à l'automne, l'Angelus du soir est l'un des derniers bruits du dehors. Dans la grande salle où mes hôtes m'avaient installée, je n'entendais que le bruit égal et lent du lourd balancier de l'horloge enfermé dans sa boîte de chêne, et le murmure du chapelet ronronné dans la chambre voisine par les deux bons vieux qui m'hébergeaient depuis des semaines dans ce joli pays du nord.

Une belle attisée de bois franc pétillait dans l'énorme poêle et les rayons de la flamme montaient et descendaient, découpant sur la muraille et les meubles, des plaques de lumière rougeâtre et tremblante, et laissant de ces coins d'ombre sans fond qui préoccupent et attirent le regard.

L'heure était douce de toute la tiédeur de ce bon intérieur où ne pénétrait rien de la

tristesse du froid humide qui embuait les vitres. J'aurais aimé rester seule avec mes pensées, mais leur prière finie, les deux vieux revinrent auprès du feu: elle, toute menue, serrée dans son châle de laine, pour tricoter "par cœur"; lui, pour "tirer une touche" et m'offrir l'histoire du coin du feu que je réclamais presque tous les soirs. Il avait tout un répertoire de ce qu'il appelait "des peurs", où la vérité et la fantaisie se mêlaient d'une façon étrange et saisissante.

Il racontait merveilleusement: je vous dirai bien son histoire, mais je ne puis vous faire entendre le langage pittoresque, le ton convaincu, mystérieux, qui m'impressionnait malgré mon scepticisme qu'il sentait et qui l'indignait.

"Il y a bien sûr trente ans, — c'était en octobre et il faisait un brouillard glacé comme ce soir, — que le curé, revenant des malades, trouva sur les marches du presbytère, une petite fille de trois à quatre ans, enveloppée dans une méchante couverte et transie de froid et de peur. Pendant deux jours on n'en put tirer un mot et on la crut muette. Elle n'était ni muette, ni infirme, et nos voisins, des habitants riches et sans enfants, offrirent au curé de l'élever, car malgré toutes ses recherches, celui-ci n'avait pu savoir d'où elle venait. Il se passa quatre ou cinq années, puis, je ne sais ni pourquoi, ni comment, le bruit se répandit, peu à peu, que l'enfant était ensorcelée, et qu'on lui avait jeté un sort. Elle aurait été bien jolie si elle

n'eût été si blême, que sans ses yeux clairs à la manière d'une eau qui luit, elle eût ressemblé à une déterrée.

"Sauvage comme un petit chat de grange, elle fuyait les autres enfants et ne savait pas même répondre au monde honnête qui lui voulait du bien. La nuit, elle se levait, allait et venait par la maison, et elle parlait aux esprits; elle ne marchait pas comme le monde en vie, elle glissait comme une ombre... et nos voisins étaient bien tourmentés à son sujet!

"Quand La Grite eut à peu près seize ans, elle parut affaiblir: elle se mourait comme une lampe à bout d'huile sans qu'on lui connût de maladie. Mais elle continuait de vagabonder, et ses parents qui ne l'avaient jamais contrariée, la laissaient passer le plus clair de son temps dans les bois qui entouraient les quelques maisons du village. C'est vers ce temps qu'il commença à se passer des choses bien curieuses chez elle. Des fois, c'était, dans le grenier, comme de grosses boules qui roulaient sur le plancher, ou bien, c'étaient, dans le tuyau du poêle, des voix qui jacassaient ensemble, ou bien encore, c'était le bruit du rouet dans la chambre où personne ne couchait. C'était évident que le diable s'en mêlait. Tout le village était épeuré et les parents de la Grite auraient bien voulu s'en débarrasser, — honnêtement, s'entend!

"Mais ce n'était pas facile! A dix lieues à la ronde, on n'eût pas trouvé une âme assez

hasardée de son salut pour prendre chez soi une fille possédée, et on voyait de plus en plus qu'elle l'était! On n'aurait pas eu, non plus, le cœur de mettre la pauvre innocente dehors, tout de même! Il arriva que le père Marouette, le meunier, se laissa gagner à travailler fort avant dans la nuit. La mouture pressait, et il était autour de minuit quand il revint chez lui en longeant le bord de l'eau. Entendant un bruit de rames, il se retourne, et les cheveux lui en dressent sur la tête, quand il aperçoit une grande barque toute noire, et la Grite, morte, étendue au fond. A l'avant, un squelette pointait le chemin, tandis qu'un autre squelette ramait avec un cliquetis d'ossements. Epouvanté, le père Marouette voulut se sauver, mais, nix! ses pieds collaient à la terre. Il écrasa sur place, et au matin on le trouva quasiment mort.—Il était saoul, peut-être? fit placidement la vieille. —Pour dire le vrai, le père prenait son petit coup quelquefois, mais il nous a juré que cette nuit-là il était correct. —Et la Grite? —Disparue, ma chère Dame... on ne l'a plus revue... puisque le diable était venu la chercher, c'est pas bien étonnant. —Voyons, Monsieur François, elle a dû se noyer ou s'égarer dans la montagne? —Justement ce que le curé nous disait! Il nous força de la chercher, et j'en étais de ceux-là, mais c'était pas la peine, allez! On ne va pas chez le diable chercher le monde! Les loups l'auront mangée, fis-je, entêtée. —Pour des loups, il y en avait gros dans le

temps, et un moyen loup n'aurait fait qu'une bouchée de la pauvre Grite, mais je vous dis, moi, que les loups n'en auraient pas voulu! C'était le bien du diable, voyez-vous, et son bien il le garde pour lui."

XXXVII

Mauvaise humeur féminine

Quand un homme témoigne de l'humeur, c'est qu'il en a et il la manifeste ouvertement. Personne ne le tire de son mutisme si c'est un boudeur; personne n'échappe à ses boutades si c'est un grognon: il critique à tort et à travers, il gronde et tempête et il est franchement détestable avec tout le monde.

L'humeur d'une femme est chose plus compliquée, et elle ressemble aux statues qui rient d'un côté et pleurent de l'autre, car elle se choisit généralement une victime. Supposons une minute que ce soit son mari. Cela s'est déjà vu!

Sombre et maussade en sa présence, elle devient souriante dès qu'il s'éloigne. Pour lui les regards durs, les haussements d'épaules dédaigneux, les airs excédés les soupirs de victime... mais cette pauvre personne accablée se transforme dès qu'il disparait : gaie, animée, charmante, elle a oublié tous ses maux!

Joue-t-elle donc la comédie? Il faut bien avouer qu'il y en entre une bonne part, et

c'est pourquoi la mauvaise humeur féminine ne m'inspire pas de sympathie. Cette mauvaise humeur n'est pas la suite du chagrin causé par un autre, mais de la rancune qu'elle en conserve et du dépit qu'elle veut lui en témoigner, ou bien, cette mauvaise humeur est tout simplement l'expression d'un vilain caractère.

Je ne cesse pas de m'étonner que la finesse d'une femme ne l'avertisse pas de la gaucherie d'un tel procédé. Croit-elle améliorer ainsi des relations déjà tendues? Si son prestige diminue, pense-t-elle le rétablir en étant désagréable et revêche? Ne suit-elle pas plutôt un instinct aveugle sans se demander à quoi il la mène?

L'entêtement accompagne généralement la mauvaise humeur féminine et rien n'est plus curieux que d'en suivre le développement. Il s'exerce sur la première chose venue. Au hasard de la conversation, elle saisit une occasion de contredire et cela d'une façon péremptoire, absolue, qui, en un clin-d'œil devient agressive et irritante. Ecoutez-la, vous ne lui trouverez ni bonne foi, ni bon sens: les raisons n'ont aucune prise sur elle, elle contredit sans s'occuper de vous blesser; pour vous tenir tête, elle accumule les faussetés et les sottises, elle ne vous concède rien, et elle se résigne à être absurde plutôt que de céder d'une ligne. Si ce n'est pas une sotte, son irritation s'augmente de la confusion de se sentir ridicule et fausse.

Mettons que peu de femmes aillent aussi loin dans leurs entêtements, il n'en reste pas moins vrai que la disposition ordinaire de la femme de mauvaise humeur est de contredire, et aussi, qu'elle peut vous faire visage de bois à la maison et être charmante et gracieuse, cinq minutes après, avec des étrangers.

L'égalité d'humeur est une des très jolies qualités de la femme, et avec elle on trouve presque toujours la simplicité intelligente qui sait reconnaître ses torts et admettre avec indulgence les erreurs des autres.

Les discussions, surtout en famille, ont plus d'inconvénients que d'avantages. Elles ne servent ni à éclairer les autres, ni à s'améliorer soi-même: elles sont irritantes pour ceux qui discutent, fatigantes pour ceux qui écoutent. Alors s'il y a tant à gagner à nous taire, nous pourrions l'essayer plus souvent peut-être?

XXXVIII

Jour des morts

Toute la nuit et toute la matinée, le vent furieux a couru de la montagne au fleuve, arrachant les dernières feuilles qui s'accrochaient aux branches dépouillées; et maintenant on ne l'entend plus, et sur le ciel plombé, les arbres se profilent nus, immobiles et tragiques. Rien ne sourit et rien ne bouge.

Au ciel bas pas un nuage, les chemins passent tout noirs entre les champs dévastés, les oiseaux se taisent, les portes sont fermées: on dirait l'endroit inhabité.

Dans ce décor désolé, toute la tristesse de ce jour des Morts, grelottant et brumeux, fait jaillir des larmes, de vaines larmes sorties des profondeurs de tous nos désespoirs!

O la mort vivante des jours qui ne sont plus! O la mort à jamais muette de ceux à qui nous disions: nous ne nous séparerons jamais.

Ils ont disparu dans l'au-de-là mystérieux et nous avons vécu sans eux; nous les aimions tant, et nous avons pu être heureux sans eux!

Et dans les cimetières, devant ces tombes remplies de morts qui furent aimés, oubliés et remplacés, une révolte nous soulève contre la cruauté de la destinée humaine qui voue la vie à tant de larmes et la mort à tant d'abandon!

Dans notre fièvre de vivre, nous oublions trop les morts!

Nous nous plaignons de l'inconstance et de l'infidélité des vivants, comme les morts auraient bien plus le droit de se plaindre de nos défaillances et de l'insuffisance de nos cœurs! Mais j'aime mieux croire qu'étant dans l'infini, ils comprennent et excusent le fini des pauvres petites âmes terrestres. Et c'est parce qu'ils nous comprennent si bien qu'ils pourraient nous aider puissamment si

nous savions rester en communion avec eux. Ils savent maintenant le secret des grands pourquoi qui font gémir l'humanité, ils comprennent le divin et le surnaturel que nous cherchons si fort à ne pas percevoir autour de nous; avec leur seule âme dépouillée des imperfections mortelles et des ignorances humaines, comme ils nous parleraient si nous les interrogions!

Le souvenir de leur vie si bien remplie ou si brusquement arrêtée ferait naître en nous une inquiétude salutaire. Regardant notre vie, ce que nous avons fait en regard de ce que nous avons voulu faire, nous sentirions qu'il faut nous hâter d'agir, car nous ignorons quel temps nous sera encore accordé. J'arrivai au cimetière en méditant ainsi. Tout était mort autour... partout... Le ciel lui-même semblait une chose éteinte couvert d'un linceul gris. Je frissonnai comme si la mort eût touché mon cœur et je sentis profondément la désolation de ce cimetière d'où si peu de prières s'élèvent à cette heure tardive.

Soudain, un rayon du soleil couchant fit une trouée, dans ce gris, souleva les atômes humides suspendus en l'air, les fit scintiller et mit dans l'espace comme la tombée de larmes pleurées doucement. Puis le rayon se posa sur le grand Christ du Calvaire qui en recueillit toute la lumière et devint un Christ resplendissant dont les bras étendus bénissaient les morts et appelaient les vivants.

A genoux devant lui, je sentis une grande douceur pénétrer dans mon âme avec la conviction qu'Il garde et aime les uns et les autres, et qu'il faut avoir confiance, comme les petits enfants avec leur mère.

XXXIX

Nous passons . . .

Je regardais sur le ciel les nuages flotter, s'éloigner, se rapprocher, se détacher en fines mousselines ou se fondre en des formes tourmentées. Puis cet ondoiement s'immobilisa, et là, sous mes yeux, se dessina une cité... une cité fantastique, grise et mauve, où se dressaient des palais, des tours crénelées, des églises à clochetons, de longues flèches d'argent, et sur ces coupoles et ces murailles, la lumière rouge et or du soleil couchant accrochait des bannières et des oriflammes. C'était une grande ville en fête!

Et pendant que j'essayais de tout voir de cette création merveilleuse, la lumière peu à peu se voila; la cité aérienne, ses tours coiffées de nuages, ses châteaux et ses cathédrales s'effritèrent dans l'espace; les étoiles se mirent à briller parmi leurs ruines, et derrière la montagne de neige, la lune claire et froide monta dans l'azur nettoyé.

C'est le même ciel, toujours, mais les nuages n'ont fait qu'y passer, et c'est le monde, toujours le même monde, où nos vies passent

et s'effacent! Elles passent, nos vies, en traçant des dessins plus ou moins vagues, que les autres regardent avec plus ou moins d'intérêt, puis elles disparaissent dans l'infini, mais nos âmes durent!

Et quand on sait qu'aucune ne meurt, que, depuis le commencement, toutes les âmes qui ont animé des corps humains n'ont fait que traverser de l'autre côté, qu'aucune n'a pu être anéantie, que par-delà la vie elles sont toutes vivantes dans la gloire, ou dans l'attente, ou dans la souffrance, un indicible frisson nous saisit devant ce mystère de l'infini!

Songez donc! Depuis la création comme il y en a eu des hommes, et tant que la terre existera, comme il y en aura! Et sans trêve, les âmes s'en iront peupler l'au-delà dont la mort leur ouvre la porte!

Je savais cela, vous aussi, mais je n'y avais jamais assez pensé pour "le voir" comme ce soir, et j'ai eu peur! J'ai joint les mains en disant: "Mon Dieu!" comme le petit enfant appelle sa mère quand il est effrayé.

Et je pense qu'Il est venu, puisque, dans l'ombre qui envahissait ma chambre, le calme a succédé à l'angoisse qui était une défiance, un doute de la puissance divine de concilier ce qui nous semble contradictoire.

Puisque nous ne trouverions jamais en nous la possibilité de désirer faire mal à ceux que nous aimons, de les désappointer volontairement, encore moins de les tromper, ne

faisons-nous pas une injure grave à Dieu qui a fait la tendresse de nos cœurs humains, de Le soupçonner de dureté, de dureté éternelle?

Et je n'ai plus été malheureuse. Nous comprendrons plus tard, quand pour nous aussi la porte s'ouvrira...

XL

La soldanelle

Il neige et je suis un peu paresseuse. Le silence est si grand, dehors et dedans, que j'entends le frolis des flocons de neige qui se pressent dans les vitres comme s'ils demandaient de leur ouvrir... c'est joli toute cette neige qui monte le long des pentes, s'arrondit en dôme sur les clôtures et les objets dont elle reproduit les formes en courbes si moelleuses! Les branches sont garnies de moineaux: transis, le cou dans la plume, en pétites boules noires, ils frissonnent dans la mousse blanche qui épaissit.

J'ai pris un livre que mes doigts effeuillent distraitement, pendant que je regarde dehors, toute au plaisir de flâner si doucement. Une fleur séchée glisse du livre sur ma main, et voilà que mes pensées qui se dispersaient comme la neige folle, commencent à vivre autour de cette activité faite fleur que l'on appelle la soldanelle. La vie de cette petite plante ressemble à un conte de fée par son côté merveilleux, et à un cours de morale par son côté profond.

La soldanelle est une plante des Alpes qui vit aux grandes altitudes. Quand l'hiver achève, que le soleil est chaud sans avoir encore fondu les neiges, cette impatiente petite fleur, devançant toutes les autres, commence à pousser sous la terre gelée. Par un miracle d'énergie, elle se fait jour à travers les couches de glace, et l'on voit bientôt deux petites cloches jumelles, exquises de fraîcheur et de fragilité, se balancer au-dessus de la glace qui souvent, pendant les nuits froides, se reforme autour de la tige verte.

Et le procédé employé par la soldanelle pour se frayer un chemin dans la glace? Elle la fait fondre par la chaleur dont ses feuilles sont à la fois la réservoir et le foyer.

C'est un miracle qui se reproduit assez exactement chez certaines âmes vivant également sur les hauteurs. Ne connaissez-vous pas de vaillantes et patientes soldanelles, qui, après avoir accumulé dans leur cœur des réserves de chaleur aimante et de patience généreuse, finissent par avoir raison des cœurs glacés?

Lentement, sous l'indifférence et la froideur, elles ont poussé leurs tiges frêles, et peu à peu, par la force du rayonnement de leur cœur ardent et tenace, elles franchissent les obstacles qui paraissaient insurmontables, pour s'épanouir dans le bonheur si chèrement conquis, et leur grâce redonne la vie à des cœurs qui se croyaient gelés à tout jamais.

Ce qui fait la force étrange de la soldanelle, c'est sa prévoyance: tout l'été, elle a chargé ses feuilles, recueilli le combustible qu'elle brûle quand vient la saison de vivre et de grandir malgré les forces contraires.

Les jeunes filles devraient imiter la fleur mystérieuse. Quand la vie leur sourit, que les hommages les couronnent, qu'elles sont comme des petites déesses dont les désirs sont des ordres, elles oublient trop que le printemps est une saison courte, que les temps rudes viendront, et qu'alors la déesse recevra plus d'ordres qu'elles n'en donnera; elle sera souvent transie par le froid si elle n'a pas, en temps opportun, fait une ample provision de douceur, de bonté chaude, de gaieté rayonnante qui défient le froid des cœurs atteints par l'indifférence dont souffrent, par accès, les cœurs d'hommes ordinaires!

La bêtise serait alors de renoncer tristement au bonheur qui fait mine de s'enfuir. Elles furent conquises, à leur tour de conquérir, et en vraies petites soldanelles, de percer les neiges et les glaces, et de fleurir dans l'amour qu'elles auront regagné ou réveillé à force de grâce patiente et de bonté indulgente et tendre.

Ah! mes chères petites amies! Avant de vous jeter dans l'aventure du mariage, étudiez la botanique! Vous ignoriez sans doute que c'est une science bienfaisante et... pratique!

XLI

Nous changeons . . .

Nous serions bien surpris, si au bout de chaque année nous pouvions voir distinctement ce que nous ont appris ces douze mois... et qui sait, si, au bout de dix ans, nous reconnaîtrions notre âme tant elle a évolué et parfois s'est transformée. Mais nous réfléchissons si peu que nous ne savons pas de quelle manière elle a subi l'enseignement quotidien de la vie, la leçon des choses vues et comparées, l'exemple des existences coudoyées, l'influence si puissante des grandes affections, l'impitoyable morale du temps qui va, sans arrêt, au milieu de nos joies et de nos détresses.

Non, nous nous croyons toujours les mêmes, surtout si la vie, nous emportant dans son tourbillon, nous a enlevé le loisir et la curiosité de tourner nos yeux en dedans. Cependant nous sommes autres. Meilleurs? Quelquefois, la souffrance affine une âme et vit-on dix ans sans souffrir?... Pires?... oui, si nous ne sommes pas meilleurs: la douleur qui n'élève pas l'âme la rétrécit et la durcit.

Mais, puisque nous nous modifions tant sans le vouloir, sans même le savoir, de quelles transformations morales ne serions-nous pas capables consciemment et volontaire-

ment? Cela ne vous ouvre-t-il pas des horizons infinis?

Quand nous sommes las et tristes, et très souvent, parce que nous créons en nous la fatigue et les chagrins, il est bon de pouvoir nous dire qu'il dépend de nous d'être plus intelligents, meilleurs et plus aptes au bonheur.

Je vous ai déjà exprimé le regret, que parmi tant de professeurs, il n'y eût pas de professeurs de joie pour apprendre aux aveugles de ce monde à voir les joies qu'ils dédaignent. Pourquoi ne serions-nous pas nos propres professeurs de joie?

Nous le deviendrions en nous appliquant à ne laisser perdre autour de nous aucune parcelle de beauté et de bonté. Dieu en a mis partout, mais il faut avoir l'âme bien éveillée, bien vivante, pour les sentir et les deviner, et le bien, deviné chez ceux, quelquefois, que l'on était porté à dédaigner, c'est la plainte chétive mise au soleil qui retige et fleurit. Soyons attentifs... et au lieu de gémir: "La vie est triste, les hommes sont méchants!...", efforçons-nous de faire la vie meilleure en découvrant la bonté cachée chez tous! Beaucoup, beaucoup de femmes sont tristes parce que leur âme est vide... elles ont cessé d'aimer parce qu'elles sont désappointées, et leur tristesse les tue et tue aussi leur entourage! Elles pourraient vivre pourtant et faire vivre aussi si elles le voulaient! Leur cœur fragile qui paraît brisé se rempli-

rait à nouveau d'un amour plus large, de charité qui s'épanouirait dans le dévouement vivant, au lieu de mourir lentement dans l'acceptation morne de devoirs détestés. Qu'elles y pensent, qu'elles méditent la parole du sage :

"O femmes! Gardez-nous la beauté du monde!"

XLII

Noel

Demain ce sera Noël... un autre de ces Noëls qui passent et s'en vont, si semblables par ce qu'ils remuent en nous de meilleur, si différents par les changements que la vie nous apporte entre chacun d'eux.

Quand, d'un clocher à l'autre, les carillons de minuit se répondent en chantant Noël, ils éveillent en notre âme toutes les choses douces et tristes qui sommeillaient, et si, dans le silence de la veillée de Noël, on est recueilli et attentif, elles font notre âme plus vivante: renouvelée, libérée des entraves quotidiennes, c'est dans une grande lumière qu'elle regarde passer sa vie. Est-ce d'en voir ainsi se dérouler la suite, qu'elle arrive à comprendre que tout est bien, et que nos pires épreuves furent des bénédictions si elles nous rendirent meilleurs?

Oui, depuis le berceau où nous apprenions à vivre dans la chaude tendresse maternelle, jusqu'à la fin, dont le mystère insondable ne

nous effraie plus, tout est bien et Dieu a raison.

Il a toujours raison, c'est entendu, mais c'est de le sentir en son cœur qui met l'âme dans la paix, la paix divine promise par les anges de Bethléem aux hommes de bonne volonté!

Et ne voilà-t-il pas une bonne préparation pour entrer dans l'inconnu de l'année nouvelle? Le bonheur que nous nous souhaitons les uns aux autres, que nous attendons avec un espoir inlassable pour ceux que nous aimons et pour nous-même, nous paraît tout de même bien incertain. Sous nos vœux souriants, il y a l'angoisse vague des maux possibles, probables même si l'on en croit l'expérience passée. Il ne serait pas bon de céder à cette tentation d'inquiétude... elle est inutile et nuisible. En jetant un coup d'œil sur le chemin parcouru, nous y rencontrons rarement les épreuves redoutées et les joies rêvées... ce sont d'autres bonheurs, d'autres chagrins, toujours de l'imprévu joyeux ou triste qui a surgi dans les vies même les plus calmes. Alors à quoi bon se tourmenter?

Au lieu de regarder bien loin dans l'avenir, regardons en nous-mêmes: voyons les forces vives qui sauront accueillir bravement ce qui nous est réservé. Il ne nous sera rien imposé que nous ne puissions supporter puisque nous avons confiance en Dieu. Et avoir confiance en Dieu c'est également avoir con-

fiance en soi, dans les autres, dans la vie, et aller de l'avant, courageux et actifs, prêtant de notre énergie à ceux qui en manquent donnant, avec notre sourire, notre foi tranquille à ceux qui refusent de croire la vie bonne. S'ils pouvaient comprendre qu'il faut l'aimer pour qu'elle nous traite doucement!

XLIII

Les écoles d'Ontario

C'est dimanche, et je vous écris dans l'inquiétude de ce qui se passera demain à Ottawa. Lentement, logiquement, les événements se sont déroulés jusqu'à cette crise tragique, et des jeunes filles, des femmes souffriront pour une cause de laquelle nous nous sommes peut-être trop désintéressées, ici, endormies dans la sécurité que nous pensions acquise pour toujours.

Cette sécurité était faite en partie de notre impuissance à croire à tant de mesquinerie et d'injustice des gouvernants d'Ontario, qui, lâchement, veulent écraser les petits et les faibles, ou du moins, ceux qu'ils jugent tels. Tant pis pour eux, les gouvernants! Ils y perdent notre estime et leur prestige et nous n'y perdrons rien, puisque nous ne cèderons pas.

Les Français d'Ontario, conscients de leur droit, attachés à leur langue, les défendent contre tous et contre tout, dans une révolte que partage tout Canadien-français digne de ce nom.

Il me semble que les femmes de la province de Québec ont été lentes à s'éveiller à la réalité du drame qui se joue dans l'Ontario, et que les luttes de ces trois dernières années les ont laissées indifférentes. Il y a de brillantes exceptions que je me dispense de nommer: comme moi vous les connaissez et vous les admirez. Mais, en général, peu de femmes ont été au courant des événements qui préparaient la crise actuelle, et celles qui savaient ne comprenaient pas très bien, peut-être, que notre vie française qui est notre vie nationale, notre vraie vie, était en jeu.

Mais rien ne vaut les leçons en action, et la vaillance et le patriotisme des Français de l'Ontario ouvriront les yeux des Françaises du Québec, et toutes ensemble, animées du même esprit, nous ferons ce qu'il faut pour demeurer français dans l'Ontario où l'on nous persécute, et dans le Québec, où nous glissions mollement aux concessions dangereuses. L'une d'elles, c'est notre facilité à parler l'anglais de préférence au français quand ce n'est pas nécessaire.

Certes, il faut apprendre l'anglais et le bien parler, quand ce ne serait que pour prouver notre supériorité sur les Anglais incapables d'apprendre le français et qui s'en excusent en prétendant que nous ne parlons pas le français de France!

Ne nous gênons pas pour leur dire que leur ignorance seule peut leur faire débiter de pareilles inepties, mais ayons la sincé-

rité de reconnaître que nous sommes souvent inexcusables de n'être pas plus soigneux de notre langage et que certaines de nos négligences et de nos ignorances sont coupables.

N'est-ce pas révoltant! Pendant que le sang canadien-français coule sur les champs de bataille anglais, les Anglais fanatiques empêchent les enfants de ces braves soldats d'apprendre le français dans leurs propres écoles.

Il n'y avait vraiment rien à faire qu'à résister: ce ne sera pas la première fois, ni la dernière!

Dans cette résistance, apportons aux Canadiens d'Ontario notre sympathie et notre conviction et qu'ils sentent que nous leur sommes étroitement unis! Et la communion une fois établie produira des vibrations puissantes qui soulèveront les opinions larges et généreuses et feront tomber tous les obstacles.

XLIV

Dans un couvent

Passer de l'agitation du monde, du tourbillon de vos propres pensées, du bruit des allées et venues des autres qui vous donnent tant de fatigue quand vous êtes faible, à la vie d'un couvent si tranquille qu'on s'y entend respirer, voilà une aventure qui vous donne la sensation d'avoir été transportée dans un pays enchanté.

Je faisais part de cette impression à une jeune femme américaine, pensionnaire de hasard, comme moi, de ce ravissant couvent où tout est silencieux et froid même quand le soleil brille! Chaque pièce ensoleillée ressemble à une glacière où la lumière serait venue se rafraîchir, et cependant les calorifères donnent une température égale et agréable. C'est un soleil éblouissant qui rayonne, mais sur ces murs blancs, ces rideaux blancs, ces parquets cirés, les rayons sont fragiles et sans chaleur. Ma compagne est protestante et un peu poète et elle me répondit: Oui, c'est un palais enchanté habité par des princesses qui dorment. Quand on leur coupa les cheveux, avant de les coucher dans leur cercueil, quand on ramena sur leur figure, comme un linceul, leur voile de professe, elles s'endormirent... et leur sommeil dure... Le prince qui viendra les réveiller pasera à travers les ronces et les épines combattant les géants du Désespoir, les dragons du Regret, et il les tuera... et les princesses attendent ce prince et c'est la Mort.

C'est pour cette heure de liberté qu'elles respirent et qu'elles prient jusqu'au moment de leur délivrance.

Chaque soir elles se disent qu'un jour a passé qui les rapproche de l'instant de l'arrivée du Prince qui leur ouvrira les yeux.

Elles dorment, les princesses : vous me direz qu'elles prient? Oui, presque toute la journée, mais comme font ceux qui parlent

dans leur sommeil: c'est un murmure incohérent et doux, de mots si souvent répétés, que leur signification en est usée! Regardez les princesses remuer les lèvres pour psalmodier les vêpres: elles rythment les psaumes d'une voix si égale, si monotone, que je suis sûre que le ruisseau bavard, sous nos fenêtres, a plus conscience de sa course sur les cailloux, qu'elles, du mouvement de leurs lèvres articulant les syllabes latines. Jamais, Madame, je n'avais imaginé une vie si étrange, si douce mais si inconsciente! On se croit dans une autre planète... et c'est ça qui repose! conclut-elle d'un air las.

Je l'avais écoutée sans l'interrompre, amusée et charmée par ce conte gracieux, mais un peu scandalisée de cette incompréhension absolue de la vie intérieure, de la vie religieuse, qui font de toutes celles qu'elle appelle des princesses endormies, des âmes si vivantes, si ardentes, qu'à leur contact on respire Dieu, Dieu dont elles vivent et qu'elles exhalent. Sans doute le ciel les attire, mais elles aiment la vie où Dieu les veut et comme Il la fait pour elle!

Elles prient, et leur inlassable et vivante prière accompagne une activité qui s'exerce au profit de toutes les faiblesses et de toutes les misères humaines: vieillards qu'elles hébergent, orphelins qu'elles recueillent, malades qu'elles soignent, morts qu'elles ensevelissent, enfants qu'elles instruisent! Et celles-ci? Ces contemplatives? Oh! non, elles

ne dorment pas! Elles s'offrent en silencieux et brûlant holocauste pour ceux qui vivent dans le monde comme s'il n'y avait ni Dieu, ni âme, ni vie future! Elles ne dorment pas, ces saintes! Elles goûtent, dès maintenant, les choses éternelles qu'elles trouveront au-delà de la mort. Des profanes comme nous se figurent difficilement l'intensité de vie intérieure des âmes à ce point purifiées!

A son tour, ma compagne écoutait, étonnée, elle entrevoyait, peut-être pour la première fois, Dieu présent, l'Invisible rendu sensible aux âmes de lumière.

XLV

Dans un rayon

Dans le large rayon de soleil qui traverse la pièce, une infinité d'atômes lumineux dansent, montent et descendent; ils paraissent retenus dans la bande de lumière par une force irrésistible, et je pense que chacune de nos vies est fixée dans un rayon, où flottent ainsi toutes les joies et toutes les douleurs qui nous sont destinées. Que de germes de souffrance ou de bonheur se fixent sur nous, à notre insu, dont nous vivons, que nous respirons, sans le savoir... que d'autres s'agitent autour de nous qui ne seront pas des joies vivantes et des chagrins cruels, parce qu'ils ne pénétreront jamais au-delà de la surface de nos cœurs. C'est en ce sens que bonheur ou malheur sont choses si relatives.

Le bonheur que nous ignorons ne nous rend pas heureux, et si les plus grands malheurs ne font pas saigner notre cœur, ils n'existent pas en réalité; ce sont des fantômes qui errent autour de nous: nous fermons les yeux, ils disparaissent, nous n'y pensons plus!

La mort est un malheur... mais que de mortalités ne rendent pas malheureux ceux qui devraient s'affliger!

Et dans un autre ordre d'idées, ce qui enchante votre voisin vous causerait de l'ennui, et ce qui vous fait pleurer le laisserait bien indifférent!

Car est-il rien au monde de plus personnel, de plus "incommunicable" qu'une âme?

Aussi ne faut-il pas se flatter d'avoir pénétré l'âme, toute l'âme de nos amis. Nous connaissons ce qu'ils veulent bien nous en livrer et peut-être un peu plus, si nous sommes bien perspicaces, mais ces âmes ont des profondeurs ignorées d'eux-mêmes, et le mystère et l'imprévu qu'ils y découvrent chaque jour leur causent de l'inquiétude et de l'effarement. Comment croire sérieusement, alors, que nous, du dehors, pouvons tout deviner!

Rien ne démontre plus cette impuissance des autres à connaître la véritable physionomie des âmes, que les appréciations variées que nous entendons émettre au sujet de ceux que nous connaissons bien et que nous aimons.

Nous sommes stupéfaits des accusations futiles ou graves portées contre eux; nous ne les trouvons même pas fondées sur des apparences, nos protestations soulèvent tant d'incrédulité, que nous nous taisons devant l'absolue inutilité d'un plaidoyer dont le seul résultat serait de remuer un peu d'air autour de nos paroles.

Comme il faudrait être prudents, réserver nos propres jugements sur ceux qui vivent autour de nous!

C'est difficile à cause des élans de sympathie qui entrent en jeu pour nous induire en illusion ou nous jeter dans l'injustice!

"Regardons avec des yeux d'amour et nous épellerons des choses sublimes." Oui, c'est bien vrai, et le contraire aussi!

La sympathie-instinct donne ces yeux d'amour, visionnaires de "choses sublimes", et chimériques, défions-nous-en!

Certes, je veux des yeux d'amour pour regarder ceux que j'aime, mais c'est la sympathie-sentiment qui doit me les donner: ils regarderont avec attention, ils aimeront l'âme qui m'attire parce qu'ils l'auront comprise, et ils verront les "choses sublimes" cachées aux profanes.

Un nuage a éteint la bande de lumière rose, les atomes ne sont plus visibles... il y a longtemps que je bavarde!

XLVI

La petite sœur de charité

La petite Sœur Saint-Benoit est une de mes amies. Quand elle apprit que je passerais l'été à X, elle me pria d'aller voir son oncle, vieux et infirme, mais "si intelligent et si bon, que vous ferez cette belle charité avec un vrai plaisir", dit-elle. J'ai donc fait la connaissance du vieux monsieur, puis je gagnai son amitié en lui disant du bien de Sœur Saint-Benoît, et dernièrement, il me raconta la simple et tragique histoire de sa pauvre vie, illuminée quelques années par la présence d'une enfant dont le départ l'a encore laissé seul, mais, cette fois, résigné et patient.

"Ma petite Marie, madame, avait deux ans quand mourut sa mère: c'était ma sœur et l'enfant n'avait pas d'autre parent que moi. Je l'apportai ici, me demandant, ahuri, ce que j'en ferais bien! J'étais un singulier protecteur! Déjà vieux, infirme, pas riche, sauvage comme un ours, laid... comme vous voyez, je vivais seul, redoutant les sympathies intempestives autant que la malveillance. J'avais eu une enfance pénible: les gamins de mon âge s'étaient tant moqués de ma bosse et de ma petite taille, que je m'étais sauvé du collège dans un accès de désespoir. L'ancien curé d'ici, chez qui je me réfugiai, et qui comprit et eut pitié de ma misère morale, me garda chez lui, m'enseigna tout ce qu'il

savait, et poussa la charité jusqu'à vivre assez longtemps pour que je puisse me tirer d'affaires tout seul. J'avais recueilli un petit héritage qui me rendit propriétaire de cette maison: j'y vécus bien des années entre mes livres et mes fleurs. Je n'aimais personne, personne ne m'aimait, et j'en voulais à toute l'humanité d'avoir une taille de nain et une bosse sur le dos!

Mais quand la petite se mit à m'aimer, à m'appeler "mon beau vieux Nonc", je me transformai. J'oubliai ma difformité et la malice des hommes, j'eus un magnifique dédain de l'impression que je créais. Et même, Dieu me pardonne, je me souviens que lorsque je me promenais avec la menotte de la petite dans la mienne, je poussai la fatuité jusqu'à me croire un objet d'envie.

Elle grandissait et j'étudiais, ravi, le développement de cette petite âme humaine, la première dont je m'approchais. J'y découvris le germe de mes curiosités, de mes inquiétudes, de mes aspirations, j'y vis ma sensibilité encore affinée, et je n'eus plus d'autre intérêt dans la vie que la chère mignonne. Elle était intelligente et sérieuse, attirée comme moi vers le mystère de l'infini: elle ne se lassait pas de me questionner; moi, pauvre homme, j'étudiais encore, et je répondais de mon mieux, mais si peu bien, en somme, qu'elle est allée dans la maison de Dieu, Lui demander à Lui-même ses secrets!

Toute petite, quand elle eut compris que tout dans la nature est vie et mort, elle donna

une âme à toutes les choses. Avons-nous devisé ensemble sur l'angoisse des arbres qui soupirent dans l'espace, sans que nous, étrangers à leur langage, puissions deviner ce qu'ils désirent ou regrettent! Nous observions les oiseaux, leurs voyages, leurs fêtes, leurs nids remplis de beaux œufs couleur de pierres précieuses. Pour elle les fleurs avaient un visage et elle leur parlait comme à des petites personnes. Elle aimait toutes les bêtes avec une sollicitude touchante. Patiemment, nous cherchions ensemble ce qui peut s'élaborer dans ces cervelles obscures, au fond de ce rêve dont ils ne s'éveillent jamais: idées sans conscience qui n'ont pas de mots pour s'exprimer.

Le soir où je lui appris que les étoiles ont des noms, comme les fleurs, elle fut charmée. Son regard plongeant dans la transparence profonde, elle apprenait à les distinguer, et son cri de joie quand elle réussissait était tel, qu'on aurait dit qu'elle cueillait l'étoile et s'en emparait! Une nuit que je m'étais laissé entraîner à lui parler des myriades de soleils semés dans l'espace, si nombreux que leurs pointillements se confondent en des lueurs lactées, si lointains que leurs flèches de lumière percent l'éther pendant des années avant de pénétrer dans nos pupilles, je la sentis se serrer contre moi et m'étreindre, comme si la terre eût manqué sous ses pieds: c'était le grand frisson de l'infini qui venait d'envahir sa petite âme trop faible pour de si écrasantes visions: "Rentrons, dit-elle, j'ai peur!"

Mais les années passèrent, son âme grandit en s'emplissant de Dieu et en s'habituant à l'infini... et un jour, avec des précautions délicates et une douceur cruelle, l'enfant me demanda sa liberté pour l'offrir à Dieu... je fus atterré; mais qu'avais-je à dire? Elle n'était même pas à moi... et puis, avec elle j'avais appris bien des choses, et l'une d'elles, que je ne pouvais la disputer à Dieu. Un soir, elle partit et je fus tout seul, comme avant!

Mais quand on a vécu avec les anges, on ne doute pas de l'existence du ciel, et quand on est vieux comme moi, on le voit tout près; ma petite Marie prie bien, je sais, pour que j'y aie une place pas loin d'elle, car c'est bien triste de ne plus la voir ici!"

O ce "tragique" quotidien! Si on est attentif on le sent gémir dans toutes les âmes humaines, surtout celles qui se sont renfermées dans le silence. Quelquefois, au contact d'une sympathie vraie, ces âmes s'ouvrent et livrent leur secret douloureux. Ce remuement de la souffrance soulage les uns, blesse les autres, mais fait toujours du bien à qui apprend de plus en plus les âmes, la vie, les voies mystérieuses de la Providence. Pourquoi était-elle venue dans cette vie isolée, la petite Marie? Pour mettre Dieu dans l'âme du vieux savant, puis elle est partie parce que d'autres âmes avaient besoin de Dieu aussi, et que Sœur Saint-Benoît pouvait le leur révéler.

XLVII

Autour du feu

Une fin d'après-midi dans le salon tiède et fleuri de narcisses au cœur d'or; le feu brûle doucement en jetant des lueurs roses dans l'ombre qui envahit la pièce... Nous sommes quatre qui avons dédaigné le bridge de rigueur pour philosopher à notre manière en remontant aux méfaits de la première Eve et à la lâcheté du premier Adam, qui repoussa la responsabilité de la faute partagée et qui cria comme un enfant peureux: "Ce n'est pas ma faute! C'est elle!" Vrai, j'aime mieux Eve qu'Adam, il eut un piteux rôle, le roi de la création!

Un petit silence où flottent des pensées qui frémissent, et l'une de nous s'avise de demander: "Avez-vous jamais pensé qui vous voudriez être si vous n'étiez pas vous?"

Cela vous étonnera peut-être, aucune ne put trouver quelqu'un qui lui parut, "en tout", préférable à elle-même. Notez bien, je vous prie, les mots "en tout" qui nous défendront contre l'accusation d'une vanité indue et d'une prétention exagérée.

L'une nous plaît par sa grâce et son charme, nous admirons l'intelligence d'une autre, et la beauté d'une troisième nous paraît enviable. Volontiers, nous cueillerions un peu d'exquis à toutes les femmes que nous admirons pour nous faire une personnalité idéale,

mais en face du rêve irréalisable nous concluons après des délibérations amusantes que nous préférons être nous-mêmes.

Etre "soi" est donc un élément de satisfaction dont on pourrait tirer un meilleur parti en cherchant, d'abord, à ne pas trop nous maltraiter et, ensuite, à nous rendre de plus en plus aimable.

Nous sommes quelquefois trop sévères pour nous-mêmes: nous nous ingénions à nous critiquer et à nous décourager. Nous comparons notre rêve qui plane à nos petites actions qui cheminent, et nous nous faisons croire que nous n'avons rien fait parce que nous n'avons rien à montrer, que notre vie est nulle parce que notre rôle est effacé. C'est faux et c'est injuste.

L'erreur est d'ignorer que tout être qui remplit sa tâche ou son devoir d'état, — comme vous voudrez l'appeler, — est dans la vérité et ne saurait être inutile. L'injustice, c'est de ne pas comprendre qu'on n'est pas tenu à faire plus que "son possible". Ne soyons pas plus exigeants que le bon Dieu!

Quand on peut se dire: "Je fais tout ce que je peux", il faut être satisfait de cela qui est très bon, et demeurer dans la sérénité qui fait la vie belle même si elle est remplie de médiocrités. Il est nécessaire d'avoir foi en soi-même pour faire œuvre qui compte... et pour cela, il faut bien se connaître: se rendre compte de ses défauts est sage, mais se rendre compte de ses qualités l'est tout au-

tant. Quand nous avons fait le calcul de nos lacunes et de nos faiblesses, mettons en regard la somme de nos forces qui sont nos richesses.

Les craintifs, les hésitants, ceux qui se défient trop d'eux-mêmes vont sûrement à la défaite dans toutes les luttes où l'on ne peut compter que sur soi-même.

XLVIII

Sur le mariage

Enfin l'Hiver s'en va! Il n'y a pas à admirer la nature en ce moment et on ne peut guère s'exclamer que sur la quantité de boue dans laquelle on force les habitants d'une ville civilisée à patauger! Et cependant le soleil sème de la joie, et l'air vous caresse, et les fiancés tendent leurs mains vers Pâques pour saisir le bonheur dont ils rêvent depuis si longtemps.

De tout mon cœur je leur souhaite toute la félicité possible, mais je ne puis m'empêcher de penser que de conjuger assidûment le verbe aimer ne peut seul la leur assurer. Les jeunes mariés sont généralement mal préparés pour la vie à deux et ils entrent dans le mariage avec des idées inconciliables.

La jeune fille, si libre pourtant dans sa famille, rêve d'une plus grande indépendance, et elle se heurte gauchement à un homme qui a la naïveté de croire que sa volonté sera

la loi joyeusement observée parce que c'est lui qui l'impose.

Je suis bien d'avis, pour ma part, qu'un homme intelligent, délicat, assez "supérieur" pour s'occuper moralement de sa femme, la façonnerait telle qu'il la souhaite. Seulement je suis forcée de reconnaître que les maris ont rarement cette bonne influence parce que, en général, ils sont au-dessous de leur rôle. Plaçant toute leur supériorité dans leur qualité de mari, ils perdent de vue le danger d'être jugés par des yeux clairvoyants que l'amour tient moins longtemps fermés que la plupart ne se l'imaginent: ils ne se donnent aucune peine pour conserver l'amour qu'ils considèrent leur appartenir de droit, et ils exigent de leur femme toutes les perfections humaines et surhumaines dont ils donnent l'exemple comme nous savons!

Aussi faut-il voir filer leur prestige et l'amour qu'ils inspiraient remplacé par l'amertume et la rancune! Et voilà l'histoire de bien des amoureux que l'approche de Pâques jetait en extase et que les neiges de Noël verront pleurer.

Cette triste histoire se modifierait cependant, si on faisait comprendre au jeune homme que sa prétention peut bien le gonfler à en crever, mais qu'elle n'empêchera pas sa femme de le juger "à sa valeur"; et à la jeune fille, que dans cette question du bonheur à créer et à conserver, il ne faut pas tout laisser à l'impulsion et au hasard.

La plupart n'ont pas prévu d'avance la vie qu'elles auraient et la ligne de conduite à suivre, et il arrive, ou qu'elles se laissent aller au courant des choses, et, amoureuses et dociles, ne réfléchissant jamais, elles permettent à leur mari de les annihiler et perdent ainsi toute l'influence que plus de personnalité leur eût donnée. Ou, au contraire, elles apportent avec elles un fagot d'idées toutes faites dont elles ne veulent rien céder, ce qui les rend intolérantes et tracassières.

Entre ces deux voies dont l'une mène à l'écrasement total et l'autre à la dislocation, il y a un chemin à suivre et il serait bon de l'étudier d'avance.

L'entente et l'affection sont choses rares et précieuses: il faut vous en persuader tous les deux pour les entretenir avec soin et adresse. Sachez qu'on doit à propos tenir à ses idées ou les faire céder, sacrifier ses goûts ou savoir s'y prendre pour qu'on y satisfasse, choisir son moment pour dire ou obtenir certaines choses, être tolérant et savoir s'arrêter avant la faiblesse.

Et tout cela s'apprend par la réflexion, l'habitude d'observer et de voir au-delà de la surface des choses, par la faculté de prévoir la conséquence de ses actes... Mais alors, c'est toute une éducation à faire? Certainement, et n'attendez pas de la faire aux dépens de la paix de votre foyer et de votre bonheur à tous deux... Amen!

XLIX

Confession

Tout mystérieux, incompréhensible et compliqués que nous soyons, nous ne le savons qu'un peu tard dans la vie, quand nous avons souffert des étranges jugements portés sur nous et quand nous nous sommes trompés en jugeant les autres.

On ne livre à personne, pas même à sa plume, le dernier mot de sa nature. Notre âme ressemble à ces coffrets à double fond dont le dessus est seul accessible à tous : ils se croient bien fixés sur la nature des objets que le coffret renferme, alors qu'il y a, sous ce qu'ils voient, une cachette dont nul que le propriétaire ne soupçonne l'existence.

Ceux même qui nous aiment le plus ne font qu'entrevoir à travers leur sympathie, ce qu'ils croient ou désirent être nos qualités. Voilà pourquoi, quand ils cessent de nous aimer, ils trouvent mille raisons d'expliquer et de justifier leur inconstance.

Nous ne sommes pas devenus imparfaits du jour au lendemain, mais ils ont cessé de nous regarder avec complaisance.

Et ces courants de sympathie et d'antipathie des mêmes personnes pour les mêmes personnes se trouvent dans toutes les affections humaines, qu'elles se nomment amour ou amitié: ils sont la cause des plus grandes

injustices, puisque ce qui plaisait quand nous aimions, fatigue et ennuie quand nous n'aimons plus. Alors ce n'est pas nous qui nous modifions quand nous plaisons moins, c'est l'autre qui nous retire son affection, et avec elle, tout le prestige dont elle nous revêtait à ses yeux.

Nous causions de cela, mon amie et moi, auprès d'un beau feu où les souvenirs de tant de déceptions devinées se dessinaient dans les longues flammes bleues: nous n'étions pas tristes, peut-être, mais émues et pensives, en frôlant tout l'inconu des retraites profondes de nos âmes.

"Et cependant, avoua mon amie, nous sommes quelquefois moins aimées parce que nous devenons moins bonnes à aimer... Moi qui vous parle, j'ai éprouvé pendant un certain temps quelque chose qui ressemblait à de l'antipathie pour mon mari: il m'agaçait tellement que je me tenais à quatre pour ne pas l'égratigner. —Et comment vous êtes-vous guérie de cette maladie, fis-je en riant, car vous me paraissez bien unis et heureux maintenant? —En découvrant que c'était moi-même qui devenais grincheuse et insupportable. Au travers des difficultés inséparables et laborieuses des premières années de ménage, je m'étais laissé envahir par le mécontentement et l'amertume, et c'est à travers ces fumées que je voyais mon mari. Il était le même, ni mieux ni pire, qu'à l'époque de notre mariage, mais, étant devenue détesta-

ble moi-même, je ne pouvais plus l'endurer! Et j'étais en train de le lasser et de lui faire oublier qu'il m'avait tant aimée. M'étant éveillée à la réalité, je me mis à l'œuvre pour reconquérir mon bonheur, mon mari, et mon amabilité! Ce fut dur: il fallut lutter contre mes nerfs, la faiblesse physique, l'habitude prise d'exprimer mes mécontentements, toutes mes petites lâchetés morales... D'une semaine à l'autre je me sentais redevenir la moi d'autrefois. Et quand enfin j'eus repris possession de ma meilleure âme, j'y retrouvai mon amour pour mon mari, le cher bon, qui jouissait de l'amélioration sans trop chercher d'où elle venait. Il avait failli être détesté, sans s'en douter heureusement et simplement parce que j'étais méchante!"

Cette confidence me fit beaucoup réfléchir, et je me suis dit depuis qu'elle peut être utile à ceux qui voient s'éteindre en eux des lumières, et qui, dans les ténèbres, pleurent des bonheurs qui ne sont pas perdus encore, mais qu'il faudrait saisir fortement pour les conserver.

LI

Semaine sainte

Le train file entre les champs jaunes aux sillons durs, d'où sortiront bientôt des herbes fines et des blés légers... mais les teintes d'automne sur ces terres d'avril font oublier la sève montante, et dans le wagon

fermé on ne sent pas la douceur du vent qui incline les branches nues. La tristesse du paysage s'harmonise bien avec les souvenirs sacrés de la Semaine Sainte que nous finissons.

Et pourtant, c'est dans l'éblouissement de lumière d'un printemps d'Orient que Jésus vécut ses derniers jours et qu'il connut jusqu'au fond la méchanceté des hommes. Et toute la beauté du monde extérieur lui rendit peut-être plus pénible encore la laideur des cœurs humains.

Car Jésus était homme, et le divin en lui n'atténua pas les tristesses et les douleurs de son humanité.

Il prêchait la loi d'amour pendant que la haine de ses compatriotes montait autour de lui; Il les guérissait, Il les consolait et les aimait pendant qu'ils méditaient sa perte. La trahison de Judas, le reniement de Pierre, la lâcheté de ses disciples le remplirent d'une angoisse indicible: nous le lisons dans les récits évangéliques avec un cœur froid: c'est que nous oublions trop qu'il souffrit cette détresse et cette passion avec son cœur et sa nature d'homme. —Je pense aussi aux amitiés féminines qui entourèrent Jésus: délicates et aimantes, ces âmes se livrèrent sans réserve à l'action pure du mystère qui émanait de Lui. Eurent-elles l'intuition d'une présence invisible et puissante, et cela les fit-elles inébranlables dans leur fidélité? Ou leur suffisait-il d'aimer Jésus pour qu'aucun doute

ne les effleurât, et qu'inaccessibles à la peur qui faisait fuir les apôtres, elles demeurassent tout près de Lui sur la croix, l'aimant dans la mort comme dans la vie?

Marthe était là avec les autres... la douce et patiente Marthe, à qui Jésus avait dit la grande et mystérieuse parole: "Tu te préoccupes de beaucoup de choses, Marthe, et une seule est nécessaire."

Une seule! Et les Marthe d'aujourd'hui l'oublient comme celle d'autrefois. Et au milieu des choses secondaires qui absorbent leur vie, elles négligent la seule chose nécessaire: la vie profonde de leur âme.

Marthe ne fut pas froissée de ce que lui disait Jésus: elle était trop vraiment son amie pour ne pas comprendre que ce n'était pas un blâme de Jésus mais un appel à se rapprocher de lui en se pénétrant davantage de son esprit.

Il arrive que de vrais amis disent la même vérité aux âmes trop terrestres: ils ont moins d'onction et de douceur, celles qui les entendent ont moins d'intelligence aimante et d'humilité que Marthe, et les transformations sont lentes.

Mais elles finissent par se faire, et nous devrions bénir ceux qui nous arrêtent, fût-ce brusquement, au milieu de "beaucoup de choses qui nous préoccupent", pour nous dire de ces paroles qui ne s'oublient pas: elles nous poursuivent, elles nous hantent et nous donnent la nostalgie de "la seule chose nécessaire."

Le train roule toujours dans la nuit commençante: je ne distingue plus rien dehors, mais en moi je sens vivre tant de pensées bonnes et fortes entendues souvent sans que mon esprit distrait ne les ait remarquées: elles ont, quand même, en silence, habité mon âme, elles y ont creusé un profond et mystérieux chemin, et m'ont conduite à la conviction, que si l'on peut ignorer la vérité, on n'a pas le droit de la rejeter ou de l'oublier après l'avoir "vue" et comprise.

LII

La politesse des Canadiens

S'il suffisait de faire un joli tapage pour affirmer une vérité, il aurait été incontestablement prouvé, hier, à ce thé intime, que les Canadiens ont perdu cette fine fleur de politesse qui croissait ici il y a cinquante ans.

Oui, messieurs, on vous traita avec sévérité, mais il ne tient qu'à vous de prouver qu'on fut injuste.

Une bonne petite âme essaya de vous défendre: une clameur couvrit sa voix indulgente: toutes parlaient à la fois, et à travers les exclamations, les éclats de rire, les fusées d'esprit, se firent jour des anecdotes comiques, des exemples illustrés et mimés de manques d'égards, de réponses cavalières, de paresse à se déranger, des messieurs dits bien élevés, que mes amies ont l'occasion de rencontrer sans sortir de la bonne société.

Votre procès, messieurs, fut mené avec vigueur et entrain: l'une se plaignit des hommes d'affaires qui, appelés au téléphone par des femmes, leur parlent sur le ton qu'ils prendraient avec leur garçon de bureau. —"Quand nous dérangeons ces messieurs pourtant, disait la dame, c'est que nous y sommes obligées, et ils nous le font vraiment trop regretter!"

Ils sont pressés, occupés, risqua la bonne petite âme. —D'être polis ne leur ferait pas perdre un temps notable, lui fût-il répondu.

Et une autre: "Pouvez-vous m'expliquer pourquoi un homme cesse d'être poli avec une femme uniquement parce que c'est la sienne? La lune de miel passée, il ne sait plus ni la débarrasser d'un paquet, ni ouvrir une porte pour elle, ni la remercier d'un service, ni différer d'opinion avec elle sans lui dire des choses désagréables. Et pourtant il sait mieux: il l'a prouvé avant son mariage avec sa fiancée, et depuis, avec les autres femmes.. son sans-façon, son manque de courtoisie sont réservés à sa femme... —C'est qu'il l'aime tant, et que les hommes sont des êtres si logiques!—ricana une malicieuse personne.

—"Mais, reprend la bonne petite âme, les femmes qui souffrent ainsi de l'impolitesse des hommes sont-elles donc irréprochables? Tous les jours, ont voit des hommes heurter et bousculer des femmes, sans s'en excuser, c'est vrai, mais tous les jours aussi, on voit des femmes accepter dans le tramway la place

offerte par les hommes sans daigner les remercier par un mot ou un salut." Ce fut admis, et aussi, qu'au fond de ce laisser-aller général, on trouve un formidable égoïsme.

Etre poli, c'est penser aux autres et se déranger pour eux: les êtres très égoïstes ne sauraient être bien polis. Satisfaits et souriants tant que les autres font les frais et les avances aimables, ils se retirent dès que c'est à leur tour de s'oublier. Arrangez-vous, ce n'est plus leur affaire, et si les vôtres vont mal, tant pis pour vous! Autrefois on a écrit des Canadiens: "C'est un peuple de gentilshommes."

Hélas, nous ne méritons plus ce joli compliment, du moins c'est ce qui ressortait de l'amusante discussion d'hier où le mot de la fin fut dit par la grand'mère de notre hôtesse, une exquise vieille dame qui avait écouté en silence et qui prit la parole quand les jeunes furent à bout de souffle. —"Ne vous étonnez pas que les hommes d'aujourd'hui soient si peu polis: si vous n'y veillez, mes enfants, ceux de demain seront pires. On ne se donne plus la peine d'élever les enfants, ils poussent comme ils peuvent. On tolère leur sans-gêne et leur impertinence avec les parents, leur grossièreté avec les domestiques, leur brusquerie et leur rudesse entre eux. Ils entrent au collège où ils sont instruits sans être éduqués et ils vont ensuite à l'Université! Il n'y en a pas une, parmi vous, qui ne faites un détour pour ne pas passer devant les étu-

diants, tapageurs et grossiers qui se croient chez eux sur le pavé de la rue, et s'imaginent être très spirituels quand ils interpellent les passants et gênent la circulation. Et l'Université est la dernière étape, presque, avant le mariage! Où donc voulez-vous que les jeunes gens aient appris la politesse?

Mes petites dames, il n'y a que vous pour nous sauver de la grossièreté vulgaire qui nous envahit. Les personnes parfaitement polies sont celles qui ont été bien élevées dans leur famille. Les bonnes manières s'héritent et sont enseignées surtout par l'exemple. C'est donc à vous de faire mieux que celles qui ont élevé les hommes que vous critiquez avec raison." Elle avait un petit air narquois... Elle n'est pas facile la tâche qu'elle nous indique, mais elle est possible, vous savez!

LIV

A celles qui travaillent

J'ai beaucoup d'amies inconnues et charmantes: elles m'écrivent quelquefois pour me faire des confidences qui appellent des réponses, et j'essaie dans ma causerie hebdomadaire de leur dire un mot qui les atteigne et les aide peut-être... oh! très peu, à la manière d'un rayon ou d'un sourire qui font des éclairs de lumière dans le noir. Quand je passe dans les rues, je me dis que je frôle

là aussi des sympathies, de celles qui me lisent, et qui attendent de moi autre chose que ce que je leur offre, et alors je voudrais avoir le pouvoir de lire dans ces âmes pour me faire dicter par leurs besoins mes pauvres petites lettres qui seraient alors utiles et bienfaisantes.

J'ai eu cette impression très vive, l'autre matin entre huit et neuf heures, dans un tramway qui se remplissait de jeunes filles allant à leur travail; j'ai été frappée par l'absence de gaieté sur leurs frais visages. Je crus que le ciel gris déteignait sur leur humeur, et je renouvelai l'expérience par une journée lumineuse et tiède, mais avec le même résultat! Et je suis prise de pitié pour cette jeunesse si grave, et je voudrais dire à chacune la belle parole d'Henri Bordeaux: "Pour être heureuse il faut se donner bravement à la vie." Pas à la vie qu'on rêve, mes petites amies, mais à celle qui est la vôtre; il faut s'y donner sans envie ni rancune contre personne, sans amertume contre notre sort.

De toute condition, si modeste soit-elle, acceptée courageusement avec toutes ses obligations, rejaillit, sur celle qui l'occupe, beaucoup de considération et de dignité.

La plus jolie forme de courage c'est la gaieté: c'est celle du brave soldat français, c'est celle de tant de femmes qui cachent sous leurs sourires de si douloureux secrets, et pour qui le rire n'est que la pudeur des

larmes. Se donner bravement à la vie, c'est avoir ce courage gai et la force de chercher son bonheur dans le travail et le devoir accomplis.

Nous ne devrions jamais oublier qu'un des privilèges et une des puissances les plus redoutables de notre âme, mais aussi une des plus enviables, c'est de poser son empreinte sur les âmes voisines et de communiquer à d'autres une part de ses joies ou de ses souffrances.

Votre jeunesse est une grâce et une force. Auprès de vous, au même comptoir, dans le même bureau, il y a de pauvres êtres usés, vieillis par la tristesse et le travail; donnez-leur de vos richesses, prodiguez autour de vous votre sourire et le rayonnement de votre jeunesse. Ils sont trop las pour chercher la joie, ils ne croient plus à son existence, apportez-leur celle qui est en vous et ils vous béniront.

Cette joie, retrouvez-la si vous l'avez perdue, puisque vous avez l'espérance de l'avenir et l'espérance de l'amour, le vrai amour créateur du foyer, dons vous rêvez les soirs de printemps quand vous vous sentez trop isolées dans la grande ville bruyante.

C'est pour attendre cet amour que vous êtes pauvre et que vous êtes fière. C'est en y pensant que vous vous en allez tous les jours, à l'aurore, travailler, peiner et garder votre cœur; c'est cet amour espéré qui vous rend jolies, douces et joyeuses, car vous sa-

vez qu'il viendra un jour et que vous jetterez dans ses mains, comme une moisson de fleurs, tant de tendresses jalousement gardées pour celui, qui, en prenant votre cœur, vous demandera toute votre vie.

Ah! n'enviez pas les oisives et les inutiles qui ont trop souvent la tête vide et le cœur sec! Comme vous leur êtes supérieures, chères petites travailleuses, qui ne devez qu'à vous le pain qui vous nourrit et la robe qui vous habille!

Relevez votre jolie tête, portez-la bien haut, et bravement, donnez-vous à la vie en lui disant qu'elle vous doit une revanche. Elle vous la donnera sûrement si vous l'aimez telle qu'elle se présente.

Admirez les richesses qui ne sont pas pour vous, aimez les plaisirs dont vous n'avez qu'une si mince part, et n'enviez ni les unes ni les autres. Soyez heureuses, vous, dans la Beauté, Dieu l'a faite pour vous et personne ne vous l'enlèvera... elle est partout autour de vous, elle remplit votre âme. Précédées de votre rêve, marchez donc allègrement dans la gloire de votre jeunesse vaillante et pure!

LV

Fadette enseigne l'hérésie

C'est une histoire triste que je vous conterai aujourd'hui, toutes les mamans pleureront car c'est l'histoire d'un petit enfant qui mourut de chagrin.

Son père et sa mère furent emportés par la typhoïde il y a deux ans. Il fut recueilli ici, au village, par la tante de son père, vieille femme avare, égoïste et dure qui ne le prit pas par charité, mais pour toucher la pension que le tuteur payait sans la connaître.

Il avait sept ans quand il arriva: blond, vif comme un oiseau, il avait de beaux yeux caressants, les jolis gestes d'un enfant bien élevé et un peu gâté. Intelligent, développé pour son âge, il était d'une sensibilité un peu morbide qui se réflétait dans sa physionomie si mobile. Il eût fallu, pour l'élever, de l'affection, de la douceur et de la fermeté. Hélas! cette vieille femme n'avait à lui donner aucun de ces trésors! Elle entreprit ce qu'elle appelait son éducation. C'était une ancienne maîtresse d'école et elle voulut essayer avec lui d'un système qui tendait à l'éteindre pour le rendre sage!

Il était grondé s'il courait dans la maison, puni s'il renversait une chaise ou tachait ses hardes: soumis à un règlement inflexible, toujours seul, privé d'affection, il désapprit le rire et devint silencieux, gauche et triste. Sa tante lui parlait pour commander, gronder, instruire et l'entretenir des diables!

Les diables étaient le grand facteur dans cette belle éducation. Ils entraient en scène pour le moindre délit et le pauvre petit homme avait aussi peur d'eux que de sa tante.

Imaginez un peu ses terreurs et ses désespoirs, lorsqu'enfermé dans sa chambre noire,

tout seul dans son étage, il se sentait si abandonné et exposé aux fureurs de ces êtres surnaturels rôdant autour de lui et prêts à l'emporter au bout de leurs grandes fourches. Comme il dut appeler sa mère! Non, les morts n'ont plus rien à faire avec les vivants puisqu'une mère ne peut venir doucement la nuit rassurer son petit qui tremble!

Je l'ai vu souvent à l'église: il se tenait droit comme un I, ce qui ne l'empêchait pas d'être gourmandé plusieurs fois pendant la messe: de grosses larmes tombaient sur son livre, et il ne faisait pas un geste pour les essuyer.

Je le perdis de vue pendant quelques mois, et quand je revins ce printemps il ressemblait à un petit fantôme; il n'avait de vivant que les yeux... de grands yeux affamés, chercheurs, un peu effarés, des yeux de petite bête traquée.

Surmontant la répugnance que m'inspirait la veille femme, j'arrivai, en flattant ses manies, à entrer assez familièrement chez elle, non sans subir quelques rebuffades quand je laissais trop paraître ma pitié pour le petit malade. Car il était tout à fait malade et on le voyait s'en aller de jour en jour. Je lui portais des fleurs qu'il aimait et qu'elle lui avait toujours défendu de cueillir dans son jardin où elles se fanaient sur pied. Je lui racontais des histoires, et quand la tante disparaissait je le caressais comme sa mère l'eût fait, et il se serrait dans mes bras en fermant les yeux.

Un jour j'avais renversé sur son lit un panier de roses qui embaumaient, il plongea son petit visage pâle dans les pétales parfumés: "Y aura-t-il des fleurs au ciel? —Oui, mon chéri, des fleurs, des anges, mais il y aura surtout papa, maman et grand'père... —Je voudrais tant y aller! fit-il en joignant les mains, et, plus bas: mais j'ai peur que les diables m'empêchent d'y entrer... ma tante dit que je suis souvent méchant, et qu'ils me garderont avec eux pour l'éternité... et l'éternité, c'est long, vous savez, elle dit que ça ne finit jamais!"

Sa voix tremblait et ses yeux étaient pleins de larmes. —Mon petit Lucien, tu ne sais donc pas que tu es l'enfant du bon Dieu, c'est à Lui que ta maman t'a donné au baptême, et Il est le plus Grand et le plus Fort, et Il ne permettra à personne de te prendre à Lui. Ne pense plus aux diables.

—J'en ai tant peur! Et il y en a beaucoup vous savez, ici... partout... ils viennent la nuit autour de moi... et leurs yeux brûlent...

Il cacha sa figure sur mon épaule, il était tout tremblant.

Alors, Dieu me pardonne, je lui enseignai l'erreur. —Regarde-moi, mon petit Lucien et crois-moi: il n'y a pas de diables, ce sont des inventions de ta tante pour t'effrayer. Il y a un ciel, et dans le ciel le bon Dieu, les anges, et tous les bons qui sont devenus des saints.

Il buvait mes paroles: Et les méchants, où vont-ils?

—Ils deviennent bons avant de mourir, Dieu leur pardonne et ils vont au ciel aussi. —Vous êtes bien, bien sûre de cela? —Oui. —Si je le demandais à monsieur le curé, dirait-il "sûr" qu'il n'y a pas de diables? —Oui... demande-le-lui, il m'a dit qu'il venait te voir demain, pour te préparer à communier... tu verras qu'il n'y a pas de diables!"

Quand je partis, il me dit avec son petit sourire d'autrefois: "On ne le dira pas à ma tante, pour les diables... et comme je dormirai bien... puisqu'il n'y en a pas!"

Je mis le curé au courant et il consentit à ne pas me contredire. Nous ne devions pas enseigner l'hérésie longtemps!

Trois jours après, le jour de sa première communion, Lucien mourut et alla apprendre de l'autre côté pourquoi il avait été si malheureux, lui qui n'était coupable que d'être orphelin!

LVI

Nos filles

Se doute-t-on qu'un des grands obstacles à l'effort personnel et à l'initiative privée des jeunes filles se trouverait dans la simple et prosaïque question d'argent? Ceci est vrai même pour celles qui appartiennent à la classe aisée.

Il est admis, élevé à la hauteur d'une sorte de dogme, dans nos familles, qu'un jeune

homme doit avoir son argent de poche: ses cigarettes, ses journaux, ses plaisirs, ses "politesses", sont reconnus des nécessités pour lui, et à quinze ans une certaine indépendance lui est acquise par la somme régulièrement mise à sa disposition.

Quant à ses sœurs, c'est une autre histoire: elles n'ont jamais un sou à elles: pour le moindre achat, un cadeau insignifiant ou une petite aumône, elles doivent demander de l'argent et expliquer par le menu l'usage qu'elles en feront. J'entends les bons parents indignés se récrier: "Mais nous les comblons, nous leur donnons des toilettes et des bijoux: elles n'ont qu'à exprimer un désir pour qu'il soit satisfait...

Faisons la port de l'exagération des bons parents, et admettons ensuite que, même lorsque les jeunes filles sont gâtées par eux, elles préfèreraient souvent à des cadeaux inutiles et à des surprises qui ne leur plaisent pas, un peu d'argent dont elles disposeraient à leur guise.

J'entends encore le soupir triste d'une jeune fille dont j'admirais la robe: "Oui, elle est bien jolie, mais avec l'argent qu'elle coûte j'aurais pris des leçons de chant pendant quatre mois. —Vous le désirez beaucoup? —Je le demande à mes parents depuis deux ans et ils m'appellent extravagante, j'accepterais pourtant d'être mise très simplement pour avoir ce grand plaisir.

Mon humble opinion, c'est que les jeunes filles devraient avoir la libre disposition d'une

certaine somme avec laquelle elles s'habilleraient et paieraient leurs menues fantaisies. Elles apprendraient à leurs dépens à équilibrer leur petit budget et à connaître la valeur de l'argent qu'elles ignorent totalement. Pour quelques-unes, cinq dollars, ce n'est rien, et avec vingt dollars, d'autres croient pouvoir acheter tout ce qui les tente.

Et quand ces enfants prennent la direction d'une maison, on leur reproche de ne pas savoir acheter, contrôler les achats, régler leurs dépenses d'après leur revenu! Où veut-on qu'elles aient appris tout cela! Dans la plupart des ménages dont l'équilibre et la paix sont menacés par l'inexpérience et l'incurie des jeunes femmes, il ne serait que juste d'établir les responsabilités des mères qui ont oublié d'enseigner à leur fille à penser, à juger, à faire œuvre d'initiative personnelle. Mais aveuglés jusqu'au bout, loin de se blâmer de leur erreur, elles la couronnent en taxant leur gendre de mesquinerie s'il s'avise de protester contre le gaspillage et la mauvaise administration de sa femme!

On ne le répètera jamais assez: le sacrement de mariage ne donne pas la science infuse, et une jeune fille qui ne sait rien ne peut devenir, par la seule vertu du sacrement, une personne économe et capable.

C'est donc aux mères de les former en leur accordant chez elle une plus grande liberté d'action et en confiant peu à peu à leur initiative une partie des responsabilités d'une maîtresse de maison.

Il faut pour cela que les jeunes filles vivent chez elles, et voilà un autre côté de la question.

Au risque d'en scandaliser plusieurs, je vous dirai que, hors le cas de nécessité, je n'admire pas du tout celles qui, sous prétexte "de faire quelque chose d'utile", s'éloignent de leur famille pour dépenser ailleurs leur activité et faire jouir les étrangers de leurs talents. L'occasion d'être utile et dévouée ne manque pas dans la famille et les mères ont tant compté sur leur fille pour qui elles n'ont rien épargné!

Au point de vue de l'intérêt réel de l'enfant, il est clair que sa place est près de sa mère, et j'ai bien peur que ses projets d'émancipation ne cachent, sous des petits discours très sages, le désir d'échapper aux surveillances maternelles et à la vie de famille qu'elle trouve monotone et ennuyeuse.

LVII

Quand on ne sait pas quoi dire

La bonne, l'heureuse, l'inépuisable ressource que la température, à l'usage des pauvres d'esprit et des intelligences paresseuses!" On se figure généralement que Dieu a créé la pluie, le soleil, la neige, toutes les vicissitudes des saisons pour les besoins de la terre, les moissons et les fruits. C'est une erreur profonde: il est évident que toutes ces péripéties n'ont d'autre but que de fournir un ali-

ment intarissable, toujours le même, et toujours nouveau, aux conversations des habitants du globe. Sans cela, Seigneur, où en serions-nous donc? Et comment les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes se tireraient-ils d'affaire en société? On ne peut songer sans frémir aux conséquences désastreuses qu'entraînerait la suppression de cet inappréciable sujet! La moitié du monde serait réduite au silence, et l'autre moitié fort gênée dans ses entretiens."

En vérité, les changements de température sont une création charmante et bien aimable de la Providence. On cause d'autres choses, je l'admets, on cause du cours de la Bourse, des affaires du voisin, des singularités de la voisine, de la couleur et de la forme de ses chapeaux, de ses allées et venues... et quand on a fini, on recommence, et on dit toujours les mêmes choses toujours aux mêmes personnes.

Cela fait comprendre un peu qu'on éprouve le besoin de se dédommager avec les cartes, et il ne faut pas chercher d'autre explication de l'épidémie de Bridge qui sévit toujours.

Si les hommes et les femmes prenaient la peine de causer, et ne se croyaient pas obligés, pour être aimables, d'être insignifiants, puérils et monotones, nous verrions les femmes du monde jouer aux cartes pour se distraire, soit, de temps de temps, mais non en faire l'abus qui les rend un peu ridicules, il

faut l'avouer. On croirait vraiment que tout le monde se met l'esprit à la torture pour dire des riens. Les sujets sérieux effarouchent et effrayent. Vous passeriez pour un professeur ou pour une pédante, si vous osiez aborder, en causant, des régions plus élevées que cette sphère mitoyenne où s'endort paresseusement la conversation. C'est si gênant et si dangereux de remuer une idée! Il est vrai encore que pour remuer les idées, il faut en avoir, et quand il pleut comme aujourd'hui, elles se dissolvent, et... voilà pourquoi je vous parle du temps et que je critique si à propos ceux qui ne peuvent parler d'autre chose!

C'est facile de critiquer les autres et c'est avantageux! Je connais des sages qui ne doivent leur réputation qu'à leur talent de trouver à redire à tout et à tous! Ils sont si convaincus de leur supériorité, voyez-vous, qu'ils l'imposent aux autres par la seule force de la suggestion.

Et puis? Et puis, c'est tout! Il continue à pleuvoir...

LIX

Gardons nos anges sur la terre

En pleines grandes chaleurs! Sous le soleil implacable les fleurs brûlent et les bébés agonisent, et dans les maisons closes tant de mères pleurent près des berceaux vides! Et

il se trouve d'autres mères étranges pour venir dire à ces désolées: "Vous êtes bien heureuse! C'est un petit ange au ciel!"

Quand déracinera-t-on cette idée fausse que l'on trouve presque généralement dans la classe pauvre, et trop souvent aussi dans la classe aisée, que la perte d'un bébé est une "chance", suivant leur déplorable expression, image de leur déplorable faux sens chrétien!

Car il s'est trouvé des gens qui ont voulu expliquer à la glorification de l'esprit religieux canadien ce misérable sentiment: "Ce sont autant de petits anges", fait-on dire à ces mères extraordinaires.

Allez voir comme on néglige et soigne sans intelligence ces pauvres futurs anges, et vous me direz si vous voyez là briller un sens chrétien admirable?

Oh! non, il n'y a rien de beau dans cette résignation passive qui laisse le bébé dépérir sans même appeler le médecin. Ce n'est pas de la foi, c'est une paresse et une indifférence coupables, et il faut enseigner aux mères non seulement à soigner leurs enfants, mais aussi à vouloir qu'ils vivent; elles consentent trop facilement à les voir mourir!

Et c'est là, certainement, une des causes de la mortalité infantile, et elle en tue autant que la chaleur et la qualité inférieure du lait.

Les enfants sont donnés aux parents pour qu'ils les élèvent: quand ils les perdent, c'est un malheur, un grand malheur et jamais un bonheur dont il convient de les féliciter!

Il est extraordinaire de se sentir obligée d'exprimer une vérité si évidente et si naturelle dans un pays qui n'est pourtant pas un pays de sauvages!

La notion des "petits anges au ciel" nuit singulièrement au bien-être "des anges sur la terre", et elle a certainement contribué à diminuer le sentiment maternel populaire... pour en avoir la preuve pensez au nombre de femmes pauvres qui vous disent tout tranquillement: "J'ai eu huit enfants, mais j'ai eu la chance d'en perdre quatre!" C'est tout simplement scandaleux et cela relève autant de la morale que de la religion bien comprise. Il faudrait des apôtres pour faire l'éducation maternelle des femmes qui mettent au monde dix ou douze enfants et qui en élèvent trois ou quatre en se réjouissant de la mort des autres. Ce sentiment de soulagement éprouvé à la mort de leurs bébés est contre nature, et pour peu qu'il s'y mêle de la négligence consciente, il est criminel.

Les malheureuses petites mères qui ont lutté pour sauver leur enfant malade, qui l'ont veillé nuit et jour et qui l'ont perdu quand même, sont indignées et révoltées devant cette dureté de cœur des mères indifférentes! Il y a autre chose à faire que de les blâmer: elles pêchent par ignorance, ces pauvres femmes, dans une misère qu'il faut avoir vue pour la réaliser, et c'est aux femmes instruites et riches à chercher à les éclairer et à adoucir leur vie. C'est un apostolat qui peut s'exer-

cer autour de soi, et souvent parmi nos amies de la classe aisée.

Car l'incurie des mères s'y manifeste également quoique d'une façon différente. Les conséquences en sont aussi fatales. On dit que les pauvres ne savent pas alimenter leurs enfants et c'est vrai; vous voyez chez les riches, une jeune femme se donner un mal infini pour procurer au bébé la nourriture convenable, et ensuite le confier à une bonne insouciante qui le promène au grand soleil par une chaleur de 90 degrés et plus. Si l'enfant meurt d'une méningite, pensez-vous que la mère s'accuse?

Il y aurait tant à dire sur le sujet! Je reçois souvent des lettres remplies d'élans généreux, de désirs d'être secourables et bonnes... Les occasions ne manquent pas, mes amies: il faut non seulement les voir, mais se hâter de les saisir, une à une, à mesure qu'elles passent, ou bien ce sont d'autres qui feront le bien que nous aurions dû faire.

LX

Par les chemins verts

Partout sur les chemins verts, à l'ombre des vieux arbres, on rencontre les amoureux tout en blanc: ils ont les yeux caressants et des voix douces; ils marchent lentement et paraissent ne rien voir qu'eux-mêmes: ils sont vraiment les "deux qui vont ensemble",

et on les regarde en souriant car ils sont gentils, et on les aime de s'aimer! S'en vont-ils pourtant vers la grande déception qui brise tant de vies?... peut-être, hélas, peut-être! On en a tant vus croire qu'ils ne pourraient vivre l'un sans l'autre en venir à ne plus pouvoir se supporter!

Et pourquoi, sinon parce qu'ils ont cru s'aimer et qu'ils ne se connaissaient pas et n'aimaient que l'amour et leur chimère! Parmi tous ces jeunes qui égrènent le chapelet d'amour dans le vent qui chante, il y a trop d'êtres légers et papillonnants qui n'ont jamais été sérieux, et Dieu sait, pourtant, que rien n'est plus grave que l'amour, et que s'il n'atteint pas les profondeurs de l'âme il n'existe pas.

La jeune fille est flattée des attentions qu'elle reçoit, de l'admiration qu'elle provoque; à cela s'ajoute le joli plaisir de recevoir son ami et de sortir avec lui, et le vilain plaisir d'exciter ainsi l'envie de ses amies. Après quelques semaines de ce passe-temps, elle est convaincue qu'elle aime celui qui lui fait la cour et qui lui a peut-être donné le meilleur de son cœur, lui! Et la voilà qui se laisse aller sur la pente douce qui la conduit au mariage: elle s'y prépare en respirant le parfum des fleurs et en croquant des bonbons qu'il lui apporte sans songer à se demander de quelles qualités et de quels défauts est fait l'homme qu'elle va jurer d'aimer uniquement et à qui elle va promettre d'obéir toujours?

Ce bel amoureux peut-il être un bon mari? Elle n'y pense pas. A-t-elle en lui une confiance basée sur l'estime? Elle n'en sait rien. Au moins, l'aime-t-elle, d'un amour fait de tendresse intelligente et de dévouement prêt à l'action? Elle n'y a jamais réfléchi.

Elle va au mariage comme à une fête perpétuelle: c'est son trousseau qui l'occupe, et ses cadeaux et tout le tralala!

Certes elle répondrait à votre question qu'elle aime son fiancé, mais elle parle de ce qu'elle ignore: elle ne connaît ni son ami, ni l'amour, ni la vie, ni elle-même.

Et lui? Se laisse-t-il prendre aux seuls charmes extérieurs de sa petite amie? Croit-il que filer le parfait amour le long des ruisseaux bavards ou marcher côte à côte dans la vie toute leur vie, cela offre bien des points de ressemblance? Sait-il si sa fiancée a du bon sens, du cœur, et si elle l'aime vraiment? S'il est intelligent et cultivé, a-t-il pensé qu'il faut que sa femme puisse s'intéresser à ce qui l'intéresse lui-même, s'il ne veut courir de risque de s'ennuyer avec elle? Si elle ne sait rien et ne lit jamais, si elle interrompt par des questions niaises tous les essais de conversations sérieuses, c'est plus grave qu'il ne le croit: elle ne pourra jamais être son amie, sa confidente et au besoin sa conseillère.

Voilà à quoi il faudrait penser, chers amoureux, que je rencontre, tout en blanc, dans les chemins fleuris: vous ne me voyez pas quand je vous frôle en souriant à votre bonheur fragile...

XLI

Fleurs éphémères

Ma petite voisine n'est pas plus haute que la table; elle est fine et jolie comme un bijou, vive comme un coup de vente, volontaire comme un petit Napoléon! Dès qu'une chose la tente, il la lui faut, sans tarder. Or, hier, elle vit dans le gazon des dandelions passé-fleurs, et elle vint en courant, les bras tendus vers ces fleurs légèrès et étranges. D'un geste brusque elle les enlève, et à sa consternation, voilà tout leur duvet dispersé autour d'elle. Tenace, elle en cueille encore, plus doucement, cette fois, et elle plonge son nez rose dans la soie duveteuse qui s'envole ! Alors, indignée, elle me crie: "C'est des fleurs-semblant! Leurs plumes ne sont pas collées!" Et en vraie femme, elle pleure toutes ses larmes, et il faut la consoler avec des caresses.

Ah! qu'elle ressemble aux jeunes filles élevées dans l'illusion d'un monde tel qu'il devrait être et non tel qu'il est!

Avec les intentions les plus louables, on leur a instillé dans l'âme un idéal qu'il serait peut-être désirable d'atteindre, mais qui, marchant côte à côte avec la réalité, en est bien vite déconcerté et ébranlé, surtout si l'idéal n'a jamais soupçonné qu'il est le rêve et que la réalité est la vie.

Voilà donc nos petites filles élevées dans l'ignorance complète de tout, dans un milieu où la vertu et la perfection sont, ou paraissent être, l'apanage de tous. Il est évident qu'en prenant contact avec les faits précis et les gens vivants, il y aura des heurts, car les jeunes filles ne sont ni prévenues de ce qui les attend, ni préparées à accepter les choses comme elles sont.

L'inconvénient grave de cet idéal, c'est qu'il est dressé de toutes pièces au moyen de toutes les perfections: mais on a oublié une chose! C'est que c'est un homme ou une femme qui doit le représenter!

L'être humain, quel qu'il soit, est sujet aux doutes, aux défaillances et aux chutes, et lorsque la jeunesse a élevé, loin du monde, la statue de son rêve, et qu'elle lui découvre des pieds d'argile, son enthousiasme trompé est trop prompt à la croire changée en statue de boue.

Les jeunes sont entiers dans leurs jugements, et ils ne sont pas indulgents. Quand une jeune fille — par suite de son éducation — ignore non seulement l'existence du mal, mais celle des réalités de la vie, quand elle a attribué à l'homme qu'elle aime toutes les vertus qu'on lui a appris devoir seules le rendre digne d'elle, et qu'elle le découvre comme il est, avec des défauts et des qualités, elle croit tout perdu parce que son idole n'est qu'un homme!

On a négligé de lui apprendre ce qu'elle est elle-même: un petit composé de beaucoup

de faiblesses et d'imperfections. Il ne s'agissait pas seulement de faire d'elle une petite fille studieuse, sage et pieuse, il aurait fallu lui apprendre à mieux observer, à réfléchir davantage; il fallait la préparer à vivre, non derrière les grilles d'un cloître, mais dans un monde que personne ne refera et où il faut voir clair pour marcher en sûreté.

Faisons donc comprendre aux jeunes que nul n'est tout à fait bon ou tout à fait mauvais; que la somme des qualités laisse toujours place au désappointement, et celle des défauts à l'espoir d'une amélioration. Démontrons-leur — et c'est facile, — que leurs imperfections causent aux autres les mêmes déceptions dont elles se plaignent. Et on arrive à tout cela, moins avec des reproches et des gronderies, qu'avec des raisonnaments et des démonstrations pratiques.

Plus vous aidez la jeune fille à se connaître ele-même, en détruisant les jolies façades qui lui masquent la vérité sur elle-même, plus vous la rendez capable d'étudier et de comprendre les autres, et par conséquent, plus vous la disposez à l'indulgence. L'indulgence! Comment peut-on en manquer pour les autres quand on se connaît bien soi-même? Trop de jeunes ménages sont malheureux parce que les jeunes femmes ne sont pas des êtres raisonnables et qu'elles ne sont pas, préparées à la vie sérieuse. On leur a fait croire que la vie est toujours prête à leur apporter un bonheur auquel elles pensent avoir droit, et elles l'attendent avec foi,

ce bonheur promis, sans se douter qu'elles doivent l'édifier avec les ressources qu'elles ont en elles.

Enseignons-leur donc que tout est le prix de l'effort personnel, et que celui qui végète dans sa mollesse s'amoindrit, s'efface, et finit par ne plus compter. C'est aux parents, c'est à tous ceux qui forment les jeunes de les aimer sagement, de les éclairer délicatement, de se servir de leur expérience pour ne pas les abandonner au hasard des circonstances sous prétexte de les ménager!

LXII

Tristesse

C'est un dimanche lamentable: il pleut, le vent est plein de reproches... on voudrait s'approcher d'un grand feu qui flambe...

J'ai laissé tomber mon livre: il est rempli de mots sonores enfilés en mesure, mais l'âme en est absente: sur la table s'empilent des journaux, j'y lirais des récits de scandales, les horreurs de la guerre, toute la misère humaine! Je n'y trouverais rien pour me tirer de la tristesse où j'enfonce. Les vêpres sonnent: sous la pluie, et courbant le dos, les gens pieux se rendent à l'église, et les gamins aussi: ils n'entendent rien au latin des psaumes, et ils se feront des niches dans l'église à moitié vide.

Indolente et lasse dans mon fauteuil, je regarde la pluie qui fait des ronds dans l'eau,

et je me dis machinalement: “Il faut pourtant trouver quelque chose à dire aux lecteurs de Fadette!” Mais je ne trouve rien et je devrais avoir des scrupules de vous faire partager l’impression opprimante qui se dégage d’une grande solitude perdue dans le brouillard.

Peut-être quelques-uns parmi vous auront déjà senti profondément que malgré les amitiés et les sympathies, chacun de nous est terriblement seul en ce monde! Nous sommes parfois longtemps sans nous en douter, nous sommes si entourés extérieurement ; puis, subitement se fait l’angoissante révélation. Nous sentons tout à coup que nous sommes hors d’atteinte de toute aide et de toute consolation, et nous n’avons personne à accuser, puisque c’est notre incapacité à nous expliquer et à nous révéler qui nous isole ainsi.

Quand vous avez voulu dire ce qui vous consume en dedans: angoisse, doute, regret ou joie profonde, avez-vous remarqué, sur la figure de celui qui écoute, cette expression de non compréhension qui vous force à reculer en vous-même? C’est dans ces moments que l’âme sent sa solitude, et qu’elle entrevoit dans un éclair lumineux qu’elle sera encore plus seule pour mourir qu’elle ne l’a été pour vivre.

Je me dis souvent que nos morts, ceux dont la pensée nous suit toujours, nous comprennent mieux que les vivants, et c’est très doux

cette pensée, que Dieu en nous les enlevant leur permet une union plus étroite avec nous. Dans la première douleur de la séparation nous ne pouvons comprendre cette intimité nouvelle, ce n'est que plus tard, quand les petites amitiés de la terre nous ont manqué, que nous avons senti autour de nous et en nous des voix connues qui dominent les rumeurs du monde et reprennent contact avec tout ce qui nous intéressa ensemble, autrefois... mais comme ils voient tout de très haut, ils nous élèvent avec eux dans les régions supérieures. Aimer toujours nos morts, c'est savoir les entendre quand ils nous parlent.

Laissons pénétrer en nous la conviction, qu'à notre tour, quand nous serons partis, nous possèderons nos amis par tout le mystère de leur âme qui n'aura plus de secrets pour nous, et que nous pourrons leur être plus secourables et plus bienfaisants que maintenant.

Que cette pensée nous rende patients avec ceux qui se taisent et indulgents pour ceux qui ne comprennent pas très bien.

Il pleut toujours: à travers le grand silence de la rue déserte m'arrivent les sons un peu vagues de l'orgue grêle de la petite église... les accords monotones arrêtent, puis, reprennent avec chaque psaume nouveau, et il me semble que ma tristesse, comme un voile qui se lève, se fond peu à peu dans une douceur apaisante qui vient de très loin... peut-être des bonheurs passés...

Table des matières

LETTRES
DE
FADETTE

QUATRIÈME SÉRIE



Imprimé au *DEVOIR*
43, rue St-Vincent
MONTRÉAL

1918

I

A travers les vergers

Le ciel d'un bleu très pâle se fondait à l'horizon en une longue barre grise, les feuilles roses et les feuilles d'or pleuvaient autour de nous, la rivière colorée de nuances de pastel courait avec un petit murmure bavard, et l'auto filait et nous emportait, doucement engourdis par le mouvement, l'air frais et le bon parfum des sous-bois humides.

Je ne sais à quoi pensaient les autres, moi je me laissais vivre dans une quiétude reposante et rare : je regardais et j'admirais, sans dire les mots qui troublent et ennuient le silence.

La route longeait le Richelieu, nous passâmes le long des vergers, et les pommiers brillaient au soleil. Des hommes et des femmes cueillaient les beaux fruits, mais, parce que nous allions vite et qu'ils étaient loin, nous ne les entendions pas parler et ils étaient les personnages du ravissant tableau !

Puis il fallut traverser un village où l'on remuait tout de même un peu : la cloche de l'église sonnait un baptême, les gens sur leur porte nous saluaient, des gamins de l'école se poursuivaient en se bousculant, des chiens aboyaient, des poules voulaient

absolument se faire écraser sous les roues de l'auto et tout cela rompit le charme !

Mais les instants de paix merveilleuse s'imprimèrent en moi, souvenir charmant que je retrouverai quand je serai bien lasse de m'agiter.

Nous serions vraiment très malheureux s'il fallait toujours parler et répondre. Et vous trouvez peut-être, comme moi, que l'une des meilleures joies de la vie c'est d'être seul quelquefois, et de sentir alors que nous sommes libres. Ce n'est évidemment pas l'avis de ceux qu'un courant entraîne sans cesse à la suite des autres, et qui sont si en peine quand rien d'extérieur ne vient les *distraire* comme ils disent !

Tout étant pour le mieux dans le meilleur des mondes, ces personnes si sociables sont utiles, et c'est grâce à elles que tant d'initiatives charitables de forme mondaine, ont un si grand succès. Thés, ventes de charité, parties de cartes, soupers, cercles divers sont organisés au prix de grandes fatigues quelquefois, mais le travail préliminaire fait par les personnes charitables marche ensuite sur des roulettes avec le concours et l'assistance de toutes celles qui adorent être ailleurs que chez elles et qui ont un besoin insatiable de s'amuser.

Et de cette façon l'argent tombe dans les caisses de secours comme les feuilles d'automne sur les routes blanches, et beaucoup d'aide ira aux blessés de là-bas, aux pauvres

d'ici, à tous les malheureux pour qui l'on s'amuse avec tant d'entrain.

Nous sommes trop portés à critiquer ceux dont les goûts et les habitudes diffèrent des nôtres. Chacun pourtant, avec son esprit, sa nature, son éducation, remplit son petit rôle, et il le remplit bien parce qu'il est lui.

Les uns sont faits pour prêcher, d'autres pour s'amuser; les uns donnent sans cesse, et les autres reçoivent toujours; il y a les sages et il y a les fous : les critiques sont utiles et ceux qui sont critiqués le sont également.

C'est une erreur de vouloir tout le monde dans un même moule. Une chose importe davantage, c'est de nous aimer et d'essayer de nous entendre, tout différents que nous soyons les uns des autres.

II

La criée pour les âmes

Je causais un jour avec un voyageur français qui se plaignait de n'avoir pas vu au Canada assez de « couleur locale ». C'est évident qu'on n'en rencontre pas beaucoup sur la rue Sainte-Catherine, mais on peut en *entendre* et je lui dis aussi un mot des choses et des usages curieux bien propres au pays. Il n'avait pas vu d'aurore boréale, ni entendu mugir de *wowarons*,—il croyait même que les mugissements de ces grenouil-

les était une fable ! Je lui parlai des « épluchettes de blé d'Inde », de « La passée de Monseigneur », « Des Sucres », de la « Criée pour les âmes », et il avoua un vif désir de connaître la vie des campagnes canadiennes. C'était quelques semaines avant la guerre : il partit dès le premier appel : il se bat maintenant en brave, en vrai français.

Hier, au sortir de la grand'messe, je pensai à lui en voyant la foule endimanchée se diriger vers le « husting » de la place de l'église, et le crieur de la paroisse, un type de Canadien, sans gêne, bavard et spirituel, monta sur la plate-forme au milieu des plaisanteries et des interpellations familières. Et la « Criée pour les âmes » commença. Mon ami eût été réjoui par cette scène très « couleur locale » !

Didas, c'est ainsi que l'appelaient ses amis, faisait l'article avec une verve endiablée qui plaisait évidemment à l'auditoire. Il offrit à l'enchère successivement des volailles et des lapins, des cochons et des pommes fameuses, des choux et des sacs de patates, puis des lés de catalogne, de la laine, des tricots. La vente allait bon train, et les produits de la ferme, donnés généreusement par les uns, étaient rachetés généreusement par les autres, et je pense qu'une jolie somme fut versée au curé qui dira beaucoup de messes pour les morts pendant le mois de novembre.

C'était d'un comique irrésistible ce « pour les âmes », accolé aux offres du bonhomme. « Messieurs et dames, *v'la* une volaille dépareillée ! C'est gras, *pleumé, ben vidé itou !* Une poule pour les âmes ! Une bonne offre pour la poule ! » Et il l'agitait en recommençant à décrire d'autres beautés de la bête. Et le « petit goret rose et tout en soie », et les pommes fameuses « chacune de *la make* de la celle qui tenta si fort notre grand'mère Ève ! »

Au sourire qu'amène le souvenir de la scène pittoresque se mêle une émotion attendrie. Elle est si belle la pensée qui a créé cet usage répandu dans le pays. Simple, naïve et généreuse, cette pensée associe ceux qui sont partis à la vie de ceux qui sont restés. Longtemps ils travaillèrent et peinèrent ensemble, il est juste qu'une part soit faite aux morts de la richesse que chaque fin d'année apporte aux vivants.

Ils préparent leurs dons à l'avance et ils offrent ce qu'ils ont de mieux; tous les voisins rivalisent de générosité, et c'est d'autant plus admirable que nous savons que les campagnards ne sont pas « donnants » comme ils disent.

Cette coutume nous est-elle venue de la Normandie riche et fertile, dont l'automne, comme ici, remplit les greniers et les bourses ? Ou bien de la Bretagne pieuse où l'on a un culte si fervent pour les morts ? Est-ce un usage essentiellement canadien, et nos anciens l'établirent-ils au temps où chaque

disparu était un lutteur de moins contre la forêt mauvaise et les sauvages féroces ?

Ce soir, je l'ignore, mais je chercherai, et un jour, Fadette, fière de sa science toute neuve, vous dira l'origine de cette curieuse « Criée pour les âmes ».

III

La légende de toujours

Dans une jolie Légende Védique, j'ai lu que le dieu Iwastri, après avoir créé l'homme, constata qu'il s'ennuyait à mourir au milieu des plantes et des bêtes de son paradis terrestre. Il imagina de lui donner une compagne. Mais l'homme s'en fatigua bientôt, il se plaignit au dieu de cette petite créature vive, impulsive, curieuse et bavarde qui le déroutait, et il pria le Maître de l'en débarrasser.

Iwastri considéra avec intérêt la femme si dédaigneusement ramenée par l'homme, et la questionna :

— Tu *le* regrettes, peut-être ?

— Peuh! — et son petit nez de primitive se releva drôlement, dans un mouvement caractéristique reproduit fidèlement à travers les siècles,— franchement, Seigneur, il n'en vaut guère la peine ! Sous prétexte de m'aimer il me tyrannise; parce qu'il est arrivé le premier, il se croit supérieur à moi : il décrète et décide comme s'il comprenait tout, et pourtant, il ne comprend que

ce qu'il voit et ce qu'il touche ! Il ne sait rien pressentir, rien imaginer, rien deviner ! Il faut tout lui expliquer ! Ah ! Seigneur ! Vous lui avez donné un gros corps, mais quelle petite âme et comme il s'en sert peu ! C'est un grand enfant raisonneur, gourmand, inconstant et exigeant. Il m'en voulait si je n'avais pas faim, il me grondait quand j'avais l'humeur folâtre, et il était stupéfait quand je savais sa pensée avant qu'il ne me l'eût dite.

Le dieu, amusé, la trouvait bien jolie et il continua son enquête :

— Alors, tu n'es pas malheureuse de son abandon et tu ne l'aimes pas ?

Rougissante, un peu émue :

— Pardon, Seigneur, je n'ai pas dit que je ne l'aime pas...

— Tu m'as dit qu'il ne vaut pas la peine d'être regretté.

— Hélas ! c'est bien vrai.

— Alors ?

— Je le regrette tout de même, et je l'aime de tout l'amour de mon cœur.

— Quels êtres étranges, ai-je donc créés là ? s'écria le dieu exaspéré qui s'était toujours gouverné à coups de syllogismes.

Après avoir réfléchi longuement il reprit doucement :

— Ce que j'ai fait est bien et tu ne dois pas agir suivant les lois inflexibles de la pure raison. C'est ton cœur qui te gouverne et c'est bien. N'aime pas uniquement les belles choses, mais aime ce qui est beau dans

les êtres et dans les choses. L'homme reviendra te chercher : suis-le et porte avec toi de la lumière, de la gaieté et de l'espérance. Sans toi la vie l'écraserait ! Laisse-lui le monde extérieur; toi, gouverne le monde de l'âme et du sentiment. Adoucis les instincts brutaux, relève la nature masculine que le labeur matériel retient à ras de terre. Là où il met son orgueil, mets ta douceur; là où il apporte son égoïsme, prodigue ton dévouement. Sois généreuse et bonne afin qu'il t'aime. Plus il t'aimera meilleur il sera; plus il te mettra haut, plus il s'élèvera lui-même. Il se croit très fort ? Le pauvre homme ! Sa force est plus faible que ta faiblesse ! Quand il sera las de tourner dans le cercle étroit et vain du raisonnement, appelle-le afin que, près de toi, il ravive son âme dans la foi et dans l'amour. Quand tout l'aura blessé, qu'il se confie à toi qui es pitoyable et qui l'aimes. Tout le trahira, mais il croira encore en toi qui détestes instinctivement ce qui l'abaisse et le rend méchant. Va, sois sa compagne, son aide, plus tu le sers, mieux tu règnes sur lui.

Elle écoutait le dieu avec une flamme nouvelle dans les yeux : elle avait compris sa mission, la nature de l'homme et son propre cœur.

Et quand l'homme revint la chercher, elle le suivit, modestement triomphante mais ayant deviné que cette victoire n'était pas définitive, et qu'inlassablement il lui faudrait conquérir son maître.

IV

Entre chien et loup

Fin de jour... une tristesse s'est glissée avec l'ombre dans le joli salon où nous cousons pour les pauvres. Et le silence peu habituel n'est même pas remarqué par les bavardes que nous sommes ! Avons-nous parlé, ici, tous les vendredis, depuis tant d'années et sur tous les sujets imaginables ! Dans le petit cercle intime nous avons appris à déposer le masque obligatoire, et nous risquons nos opinions sans compromettre notre réputation de personne raisonnable ! Le soleil ou la pluie, les chansons ou les plaintes du vent ont nuancé ces conversations intimes, où plus d'une, exprimant d'un air détaché une idée générale, laissait apercevoir, sans s'en douter, les propres mystères de son cœur. Aujourd'hui nous étions silencieuses et chaque essai de conversation retombait comme un oiseau dont l'aile est brisée.

L'horloge égrenait les minutes lentement, et la première neige, dans un frôlement délicat, se plaquait sur les vitres avec un petit bruit d'insecte qui gruge; l'ombre grandissait, les ouvrages glissèrent sur les genoux des travailleuses, pendant que leurs doigts fins jouaient distraitement avec les dés et les ciseaux qui jetaient des lueurs claires quand un rayon du foyer les touchait. — « Comme

nous sommes bien ici ! Mais j'ai peur, moi, de ce qui vient. Et l'année prochaine, à cette même date, nous serons peut-être dans l'angoisse de l'inquiétude... ou dans le deuil ! »

Ce spectre de la conscription était tapi au fond de nos cœurs, et de l'en sortir avec des mots conjura le silence qui avait pesé sur nous.

Nos langues se délièrent et dans la demi-obscurité de la pièce qu'on refusa de faire éclairer, nous laissâmes nos cœurs déborder, et il se dit bien des choses dans mon petit salon !... bien des choses tristes, libertaires, amusantes; généreuses et charitables aussi, bonnes gens, rassurez-vous !

Car il y a des gens qui voudraient qu'on ne soit bon qu'à leur façon, qu'on n'entende les choses que de leur oreille, qu'on ne soit charitable que pour leurs œuvres, et qu'on fasse table rase de toutes nos opinions pour adopter les leurs, en les remerciant gentiment de nous enlever la peine de penser par nous-mêmes.

Ceux-là auraient peut-être un peu dressé les oreilles en entendant nos petits discours et ils n'auraient pas manqué une si belle occasion de nous crtiquer.

Mais aucun de ces fâcheux n'était là, et je vous prie de croire que personne ne se gêna pour dire sa façon de penser. J'ajoute modestement que si notre façon de penser a ses audaces, elle demeure raisonnable, et nous aurions certainement étonné nos

détracteurs qui prétendent que les femmes ne sont pas logiques. Notre animation avait chassé la tristesse du commencement de l'après-midi, et quand vint l'heure de nous séparer, ce fut au milieu de joyeux bonsoirs, que se dispersèrent, dans la neige toute fraîche, les « fidèles » de notre vendredi.

V

Le Grand Maître

La Bruyère voulait probablement dire une grande méchanceté aux femmes en affirmant « qu'elles guérissent de la paresse par la vanité et par l'amour. » Il est bien charmant ! Plût au ciel qu'on pût dire des hommes que l'amour les guérit de leurs défauts !

N'en déplaise à La Bruyère, ce serait plutôt à l'éloge des femmes qu'un de leurs défauts pût se guérir par le sentiment, et que la femme qui aime fût susceptible d'une transformation totale.

Hélas ! l'expérience est là pour démontrer lamentablement que l amour qui prétend tout transformer et renouveler dans les âmes n'a pas un règne assez long pour que ces changements à vue soient durables. J'ai une tendance irrésistible à donner des figures aux choses abstraites, et je me représente les âmes habitées par des esprits bons et mauvais qui conseillent, suggèrent, entraînent

discutent et sont à tour de rôle moralistes et séducteurs. Quand l'Amour entre dans l'âme, tous ces petits esprits se taisent, s'inclinent, car il a grande allure, ce Vainqueur, mais je leur vois une ironie discrète : ils attendent... et chacun garde sa place. C'est qu'ils savent parfaitement que leur effacement est temporaire et qu'il n'est pas d'amour assez grand pour empêcher un caractère humain de se manifester.

Que le grand amour dure ou qu'il passe en étoile filante, les petits esprits intérieurs, un instant éblouis et étourdis, recommencent bientôt à s'agiter dans les pauvres âmes que le plus parfait amour ne peut refaire !

Je conseillerais donc aux jeunes filles qui croient fermement que leurs défauts dépendent de leur entourage et que le mariage fera épanouir leurs perfections, de se guérir vite de cette illusion, et de chercher à se bien connaître afin d'être en garde contre leurs tendances fâcheuses.

Oh ! je ne médis pas de l'Amour, c'est un grand maître et qui les aidera certainement à trouver le meilleur de leur âme, mais qu'elles ne se flattent pas de devenir des anges sous son empire ; elles seront ce qu'elles sont, et peut-être un peu pires, car elles auront plus de contrariétés et plus de causes d'énervement.

L'Amour qui transforme — car il existe — est de qualité précieuse et rare et on le chercherait en vain dans les petites âmes fri-

voles et légères : elles ont surtout besoin d'adulations et elles ignorent la grandeur du don absolu de soi que met dans un être humain l'étincelle qui accroît les facultés, fait rayonner la vie et donne de l'intérêt aux choses les plus banales.

On a vu des petites filles vaines et égoïstes devenir des femmes dévouées et sérieuses parce qu'elles aimaient... mais c'est l'exception, comme tout ce qui est très beau. Ces petites filles avaient conservé un cœur pur qui ne s'était pas éparpillé dans les flirts et les jeux de coquetterie, et c'est pourquoi l'Amour y devint le souverain et sut commander aux esprits intérieurs qui se soumirent et furent ses esclaves.

VI

Une création féministe

Les amusantes initiatives que peuvent avoir les femmes quelquefois ! Heureusement, il faut regarder au delà des mers ou par-dessus la frontière pour voir les véritables extravagances qui font rire les gens qui ne se piquent que d'être ordinaires et raisonnables.

Dans le Texas, une Américaine — Miss Mary Hayden, — a acheté cinq mille âcres de terre pour y établir une colonie agricole à l'usage exclusif des femmes qui ne veulent ni de la compagnie ni de l'aide des hommes. Ai-je besoin de vous dire que cette création

a germé dans le cerveau d'une romancière, célibataire et d'âge mûr ? Il faut toutes ces conditions réunies pour avoir pris en telle aversion les pauvres hommes qui attendent philosophiquement les résultats de l'entreprise.

L'appel de Miss Hayden à « toutes les femmes éprises de liberté et d'exercice », — elles en auront, c'est sûr, — est typique. Elle demande aux candidates l'apport d'un petit capital et le concours de leur travail pour les travaux extérieurs ou intérieurs de la colonie; et elle assure que toutes celles qui désrent s'affranchir du joug masculin seront les bienvenues. »

Ces « colons » nouveau jeu ne s'effrayent d'aucune tâche et ne reculent pas devant les plus rudes labeurs : elles prétendent labourer, semer, faucher, moissonner, soigner les animaux et bien démontrer que la femme peut se passer des hommes sur la ferme comme partout ailleurs.

Mais voici que nous arrivons à une clause réjouissante et qui fera sourire ceux dont ces enragées féministes se gardent si fort ! Prévoyant le cas où le retour à la vie de la nature les engagerait à sortir d'un isolement farouche, elles disent, que s'il en est parmi elles qui désirent se marier, elles auront le droit d'établir leur époux sur le territoire colonial, mais il demeurera exclus de l'administration... Non ! mais les voyez-vous, ces princes consorts !

C'est à donner envie d'être homme pour aller voir ce qui se passe dans cette singulière colonie de vieilles filles, qui, je me l'imagine, ressemblent aux hommes qu'elles prétendent détester. Je dis « prétendent », parce que leur dernière clause me paraît louche, et dans dix ans, la colonie pourrait fort bien être peuplée normalement, et ce sera la fin d'un rêve ! Il est évident que ces femmes s'ignorent elles-mêmes quand elles croient sincèrement préférer se passer des hommes. Elles commenceront leur vie nouvelle avec ardeur, mais outre la fatigue physique, l'ennui « naîtra de l'uniformité », ou peut-être aussi, — tout est possible, — du peu d'entente entre ces femmes qui ne seront pas plus disposées à céder à leurs compagnes qu'aux hommes qu'elles fuient, et sans concessions réciproques, on sait que les communautés comme les ménages deviennent des enfers.

C'est après quelques combats à la fourche et au rateau que nos fermières se diront que la vie normale, malgré ses inconvénients, est peut-être encore la plus heureuse !

Si jamais j'apprends quelque chose sur leur sort, j'aurai du plaisir à vous le communiquer.

En attendant, voyons ce qu'il y a de bon dans le projet de ces Américaines; cet amour de la vie agricole devrait être encouragé dans nos campagnes qu'abandonnent tant de jeunes femmes et de jeunes filles pour venir dans les villes faire un travail d'esclave

dans les usines malsaines : pour un peu d'argent elles consentent à perdre leur indépendance et à compromettre leur santé physique et morale, et on comprend difficilement qu'elles aient fait volontairement un choix si désavantageux.

Il serait bien utile de faire connaître à la campagne tous les éléments de bonheur et de bien-être que comporte la vie agricole; ce serait une œuvre nécessaire même, et cette prédication aux femmes devrait être faite par des femmes qui ont pu faire des comparaisons et qui ont vu gâchées et empoisonnées des vies qui eussent été saines et heureuses.

VII

Avant le féminisme

Vers 1633, les Jésuites avaient bâti leur « Résidence de Saint-Joseph » à Ihonatiria, importante bourgade des Hurons, à mi-chemin entre Québec et les Trois-Rivières. Ils n'y étaient que depuis peu de temps et leur influence était considérable sur ces sauvages de mœurs plus douces et moins vagabondes que celles des autres tribus.

On était aux premiers jours d'octobre : la belle saison se mourait doucement dans la gloire rutilante qu'apportent aux arbres canadiens les premières atteintes de la gelée. Après quelques jours de froid, la

chaleur avait ramené l'été des sauvages, doux, voilé, d'une grâce mélancolique si profondément belle ! Le village silencieux paraissait dormir dans cette fin de jour : le départ de tous les chasseurs pour la *grande saison* rendait la bourgade singulièrement tranquille. En pays sauvage ou en pays civilisé, on accuse volontiers les femmes d'être bruyantes, mais là ou ici, que les hommes disparaissent et on n'entend plus rien. Je n'essaie pas d'expliquer le phénomène, je le constate.

Ces réflexions ne préoccupaient pas Ourontinouconeu (Petite Lumière), qui, d'un pas lassé, revenait à la bourgade en longeant le fleuve. Une inquiétude voilait ses yeux sombres; elle marchait sans voir, ne regardant qu'en elle-même, indifférente aux grandes vagues murmurantes, au vol des mouettes, à la chanson des arbres qu'un vent léger balançait avec un froissement doux de feuilles sèches qui tombent. Elle était si absorbée qu'elle passait, sans le voir, près du Père Richard qui l'arrêta pour lui demander de quel côté chassait son père. — Par là, fit-elle brièvement en étendant le bras vers le nord, et elle continuait son chemin, mais le vieux prêtre posa légèrement la main sur son bras pour la retenir : — Qu'as-tu, mon enfant ? On t'a fait du chagrin ? — Et la voix cassée s'était faite si paternelle pour prononcer les mots de l'idiome étranger, que la jeune fille releva la tête et une expression ardente fit étinceler ses

beaux yeux. Elle eut une seconde d'hésitation, puis elle dit moins sèchement : — Regarde dans ton cœur, Robe Noire, tu y trouveras mon chagrin. — Je ne comprends pas, ma pauvre petite, explique-toi, que puis-je faire pour te rendre service ?

Farouche, elle secoua la tête, refusant de répondre. Le bon Père reprit : — Tu sais que le bon Dieu, mon Manitou à moi, entend mes prières, je lui demanderai de te consoler. — Elle haussa les épaules, froidement dédaigneuse, puis, un éclair méchant dans les yeux, elle murmura passionnément : — Ton Manitou, je le déteste... et toi aussi ! — Et elle s'enfuit si rapidement que le religieux, interloqué, resta planté là, la regardant disparaître en se demandant ce qui pouvait bien se passer dans cette petite tête de primitive qui lui rappelait en ce moment les mystérieuses complications de ses sœurs de France.

Pendant ce temps, la jeune indienne poursuivait sa course : elle traversa la bourgade, et s'engageant dans un sentier de la forêt, légère et rapide, elle continua son chemin sans souci de l'ombre qui descendait et des branches qui accrochaient ses cheveux.

Elle s'était sauvée afin de ne pas céder au désir de se plaindre à la Robe Noire. Non, elle ne s'humilierait pas jusqu'à le prier de lui rendre celui qu'elle aimait, le beau Nitahokan !

Il lui avait dit, quand les pommiers étaient en fleurs, qu'elle lui plaisait, que ses yeux

ressemblaient à des étoiles; hélas ! maintenant, attiré par la Robe Noire, ensorcelé par une chose qu'il feuillette en marmottant, il n'a plus pour elle ni regards, ni sourires.

La Robe Noire lui a jeté un sort : il n'a même pas suivi les chasseurs, cette année, il reste à la bourgade, comme une femme ! Ces odieux petits signes noirs sur les feuilles blanches, ont-ils donc le pouvoir de l'empêcher de voir que les yeux de son amie sont toujours beaux et que son cœur est rempli d'amour ? Reprise par son grand chagrin, lasse de sa course folle, elle se laisse glisser sur la mousse, et désolée, elle regarde le ciel où, une à une, les étoiles s'allument. Mais, comment n'y a-t-elle pas songé, encore ! Elle interrogera les esprits, ils lui diront, eux, ce qu'il faut faire pour reprendre la pensée de son ami !

Et dans le sentier sauvage, elle attend le passage des âmes pour les questionner. Car tout le monde sait que la voie lactée, appelée par les Hurons le « Chemin des Ames », est la route suivie par les esprits des morts se rendant à leur dernier repos, là-bas, très loin, où le soleil se couche.

...Enfin paraît dans l'azur profond la voie blanche où les étoiles innombrables brillent de plus en plus attirantes. Petite Lumière de la terre interroge, anxieuse, les petites lumières du ciel, âmes d'ancêtres qu'elle appelle à son secours. Soufflent-ils de l'espoir dans le cœur de l'enfant désolée ? Qui peut savoir... mais voici qu'un bruit

de branches cassées et une voix connue la tirent de son extase. — Que fais-tu là, Petite Lumière, toute seule dans la nuit?

La voix grave, le beau visage impassible du jeune chef ne trahissent aucune émotion, pas même la surprise. Troublée, la jeune fille baisse les yeux sans répondre. Il insiste, avec, dans la voix, une note impérieuse, à laquelle elle cède : — Je demandais aux Ames de me rendre ton cœur, Nitahokan. — Mon cœur cherche le tien, Petite Lumière, et quand trois lunes auront vécu, j'irai trouver ton père, et je lui dirai : « Donne-moi ta fille, je veux en faire ma femme. »

Un éclair de joie illumina la figure de la jeune fille et cependant elle répondit froidement : — Je ne serai ta femme, Nitahokan, que si tu rends à la Robe Noire l'objet du Mauvais qui retient dans ses feuilles maudites tes yeux et ton cœur. — Tais-toi, Petite, tu n'as pas d'esprit, fit-il condescendant et flatté de la jalousie de la jolie enfant. Le livre ne vient pas du Mauvais, il me rendra savant, aussi savant que les chefs blancs, aussi sage peut-être que la Robe Noire ! — A rien ne sert d'être si savant et si sage, mon cœur; en seras-tu plus habile chasseur et plus brave guerrier? Je ne serai jamais heureuse si tu mets ta pensée dans ce livre qui t'éloigne de moi ! Rends-le à la Robe Noire, il est vieux et il lui appartient d'être sage ! Aime-moi, Nitahokan, cela seul est bon!

VIII

L'âme de la race

Dans la classe aux murs blancs couverts de tableaux noirs et de cartes géographiques, trente petits Ontariens, de dix à douze ans, écoutent de toutes leurs oreilles et de tous leurs yeux la jeune fille qui vient de leur expliquer l'immortalité de l'âme : « Donc notre âme ne meurt pas, vous avez bien compris cela ? Dans notre âme immortelle humaine qui ne peut pas mourir, il y a, chez chacun de nous, une autre âme, l'âme de notre race qui ne doit pas mourir. Or, je vous ai bien expliqué que l'âme, c'est notre esprit, notre cœur, notre manière de penser et de sentir qui se manifestent dans notre langage; c'est cela qui est l'âme d'une race, parce que c'est l'âme transmise de tous ceux qui nous ont précédés dans le monde et dont nous descendons directement : nos pères et nos grands-pères. Si nous, les Canadiens français, reculons très loin dans le passé, de bisaïeul en trisaïeul, nous rejoignons ceux qui partirent de France, il y a plus ou moins longtemps, pour venir ici défricher et peupler le Canada qui appartenait alors au roi de France.

Et voilà pourquoi, mes petits, nous sommes français, pensant, parlant, sentant comme nos ancêtres français qui étaient honnêtes, braves, désintéressés, travailleurs, et dont nous devons être fiers.

Mais c'est ici, sur la terre canadienne, qu'ils vinrent labourer, fonder des familles, se battre contre les sauvages qui voulaient se débarrasser d'eux. C'est avec leurs sueurs, leur sang, leur courage, leurs peines et leur foi qu'ils ont fait ce beau Canada où nous vivons, et voilà comment nous sommes Canadiens. Et alors notre âme est canadienne-française, et vous comprenez qu'elle ne doit pas mourir, puisqu'elle tient par toutes ses racines profondes, immédiates et vivantes à la terre de France et à la terre du Canada !

Mes petits enfants, cette âme de notre race pourrait s'affaiblir, si on coupait les racines qui la relient à ses origines françaises. Ces racines sont nombreuses et fortes, et parmi elles il y a notre religion et notre langue. Si l'on vous empêchait de penser français, de parler français, de prier français, l'âme de votre race serait toute déformée, et en danger de mourir. Avez-vous vu déjà déraciner de grands arbres pour les planter ailleurs ? Ils sont quelquefois des années avant d'avoir de maigres bourgeons, et s'ils réussissent à vivre ils ne sont jamais beaux. Chez mon grand-père, il y avait un beau lilas blanc, très vieux, je l'aimais tant que je me le fis donner pour notre jardin. Il fut transplanté avec toutes sortes de précautions et il ne mourut pas, mais il ne voulut jamais fleurir : trop de ses racines avaient été coupées.

Mes petits, il faut conserver, à tout prix, toutes les racines de votre âme canadienne-française ! Comme elle vous a été transmise, ainsi devez-vous la léguer à ceux qui viendront après vous, à vos enfants, à vos petits enfants. La race, c'est une chaîne, une chaîne très solide, très longue qui relie le passé lointain à l'avenir infini.

Les âmes, mes petits, ont une vie bien supérieure à la vie de nos corps, et ce qui nuit à ces derniers, les misères, les persécutions, la souffrance donnent aux premières plus de beauté et plus de force.

Si l'on vous opprime, si l'on veut vous empêcher d'apprendre le français et de le parler, cela ne peut pas du tout nuire à votre âme canadienne-française; au contraire : tenez bon, ne cédez ni à l'injustice, ni à la tentation de vivre plus tranquilles en devenant anglais et vous serez de braves petits hommes dignes de vos ascendances françaises et canadiennes, et dans des centaines d'années, ceux qui descendront de vous, continuant la chaîne française, vous loueront et seront fiers de vous appartenir. »

Les enfants écoutaient et leur âme enfantine s'éveillait à une vie nouvelle qu'ils comprenaient après ne l'avoir qu'instinctivement sentie. En passant dans ces jeunes esprits que rien n'encombre, le doux enseignement de la petite maîtresse d'école a fait pénétrer la noblesse de leurs origines, la justice de leurs revendications, la beauté de l'âme de la race qu'ils doivent conserver à travers tout, malgré tout.

IX

Notre « chez nous »

L'âme humaine se révèle de bien des manières : le graphologue la cherche dans le tracé de l'écriture, le chiromancien dans les lignes de la main, les simples observateurs comme votre amie Fadette l'épient dans toutes ses manifestations.

Jamais ne sera satisfaite la curiosité qui nous pousse, moins à nous connaître qu'à connaître les autres; est-ce besoin de nous retrouver en eux; est-ce, au contraire pour nous reposer de nous-mêmes? Il y a des deux peut-être. Toujours est-il que tout nous sert pour chercher ce mystère qui nous attire irrésistiblement : la voix, les gestes, l'expression de la physionomie nous font leurs révélations à haute voix pour ainsi dire, mais les choses dont nous nous entourons chuchotent à qui sait les entendre beaucoup de nos petits secrets. Pour moi la maison de chacun est un livre que je feuillette avec un intérêt extrême.

Notre maison, mais c'est comme le vêtement de notre vie puisque c'est elle qui nous protège des intempéries de la nuit, des indiscrétions du dehors.

Quand nous choisissons nos vêtements quel soin nous prenons pour adopter ceux qui conviennent à notre figure, à notre âge, à notre taille... pourquoi apporterions-nous

moins de goût pour réunir dans notre maison ce qui s'harmonise mieux avec notre personnalité ?

Au fait, instinctivement, sans presque nous en douter, nous nous entourons de ce qui nous exprime, et voilà la raison des maisons banales des insignifiants et des maisons captivantes des personnels.

Ce n'est ni une question de richesse, ni une question de mode, c'est une question de goût et de convenance.

Nous devons paraître « chez nous » dans un cadre fait pour nous; c'est à cette condition que la maison sera notre maison, là où nous avons nos habitudes, où notre âme vit et où on la trouve en abrégé.

On n'installe pas une maison en quinze jours... c'est petit à petit, sans hâte, en suivant son rêve, que l'on choisit ce que l'on aime, consultant ses préférences plutôt que la mode; et chaque addition est une note discrète qui se joint à un ensemble si harmonieux, si homogène que tous les détails paraissent nécessaires.

Quand vous achetez un meuble, que votre imagination puisse le voir d'avance, exactement dans la pièce qu'il occupera et au milieu des meubles qui l'attendent. Que ce ne soit pas un intrus, un personnage qui gênera la petite société déjà réunie, soit en l'écrasant de sa richesse, soit par ses allures trop humbles.

Et quand cette harmonie préalable est atteinte, apportons tout notre art à ne pas

encombrer d'objets inutiles, de bibelots sans valeur, les pièces où il ne faudrait voir que ce qui peut ajouter au plaisir des yeux et au confort de chacun.

Les salons ultra modernes de nos petites dames très élégantes peuvent bien être des modèles parfaits de la mode actuelle, mais ils ne seront que cela si elles n'aiment pas d'amour leur *home* et si elles n'y vivent pas. Le voilà le secret du charme subtil de certaines demeures : on y vit, on y a mis les sourires et les larmes de son passé, — il n'a pas besoin d'être très long pour contenir des regrets, — on y travaille, on y cause, on y reçoit ceux qu'on aime, et les objets qui les remplissent s'animent, vivent ensemble d'une vie qu'ils tirent de ceux qui les habitent, et quand vous y entrez ils vous font place, vous sourient et leur hospitalité vous est douce. Dans ces conditions, recevoir ses amis, c'est véritablement les admettre dans son intimité, puisque tout, isolément ou en chœur, leur parle de ce qui fait notre vie intérieure, la seule qui vaille.

X

Le chemin de Dieu

« *Il est des jours où, fous d'espaces sans bords,*
Rien ne paraît assez grand pour nos âmes ! »

Ni les océans, ni les tempêtes, ni les altitudes, ni les affections qui passent, ni les rêves

toujours déçus, ni la vie qui mène à la mort, ni la mort qui nous jette dans l'insondable mystère. Dans ces jours, l'âme a la sensation de se tenir seule dans ce tout qui n'est rien, et dans un mouvement éperdu d'impuissance, elle crie à Dieu : « Il n'y a que Toi ! »

C'est à ce cri, à ce sentiment de foi, et d'abandon que nous amènent les désillusions, les vides, l'inachevé de tout ce qui nous a séduits, et à bien observer autour de soi, on peut voir peu à peu se dessiner le chemin de Dieu s'ouvrant dans la vie de chaque âme. On le voit quelquefois plus clairement dans la vie des autres que dans la sienne propre.

Le premier tracé est souvent le choc de la rencontre du rêve de la jeune fille à peine femme et de la grossière réalité qui la fait reculer... puis la vie commence à se dérouler terne et quelquefois dure : chaque jour enlève une illusion et recule un peu le voile, et l'âme désappointée s'écrie : « Ce n'est donc que cela l'amour, le bonheur ! » — Après ce premier heurt, l'âme se ressaisit, et se dit que, puisqu'il faut vivre avec les autres, il faut penser comme eux, agir comme eux... elle oublie ses rêves puérils, et la voilà qui se matérialise : à respirer l'air ambiant, elle devient lourde : elle replie ses ailes, elle suit tout le monde sur les grands chemins de la vie. Frivole, agitée, elle pense peu et se laisse vivre.

Est-ce un arrêt...on le dirait... le chemin de Dieu n'est plus visible. Mais cet arrêt ne dure guère, car la Vie perd vite ses airs séduisants et chaque jour la fait plus sévère.

Après les soucis matériels qui se multiplient, voilà la déception qui entre en scène. Les amis choisis deviennent indifférents; les dévouements sont méconnus; ce qu'elle croit posséder n'existe pas et elle recommence à dire, mais avec quelle angoisse plus poignante : « Est-ce donc tout ce que je reçois après avoir tant donné ? »

Elle est consternée... mais avec la ténacité propre à la pauvre humanité, elle repart encore, un peu plus fière, un peu plus défiante de ce qu'elle juge indigne de son attachement et de son intérêt, mais avec encore l'espérance de trouver mieux.

Sans le savoir, elle est entrée dans le chemin de Dieu, mais elle y marche lentement et sans goût, car elle ne se doute pas que c'est Lui qui l'attend un peu plus loin.

Ce sentiment ne lui vient qu'avec la douleur, la vraie, celle qui atteint l'âme jusque dans ses profondeurs, quand les aimés lui sont arrachés par la mort ou l'abandon, que les confiances sont trahies, que ce qu'elle croyait solide s'écroule. Pour la première fois elle a peur de la vie, de ses laideurs, de ses cruautés, de sa propre solitude : elle ferme les yeux, car la lumière qui viendrait éclairer tant de tristesses lui fait horreur.

Mais elle reprend pied, — on ne meurt pas de chagrin ! — et elle se retrouve sur

le chemin de Dieu, mais cette fois elle le sait, car elle a marché jusqu'à Lui à travers ses épreuves et Il a eu pitié de sa détresse. Elle a enfin compris : tout est bien : ce qui fut et ce qui sera. Une grande lumière éclaire la route, elle y marche désormais sereine et forte.

XI

Les ailes inutiles

J'allai hier chez un marchand d'oiseaux, un vieux monsieur qui me fit les honneurs de ses volières comme s'il m'eût reçu chez lui. Parmi les plantes vertes des deux salles inondées de soleil, toutes les cages, alignées de chaque côté des allées, ressemblaient aux maisons d'un village minuscule où les pignons dorés voisinaient avec d'humbles petites cabanes à barreaux de bois. Et tout cela était rempli d'oiseaux de toutes les couleurs, gracieux, vifs, jolis comme des bijoux.

L'impresssion était-elle en moi, ou me vint-elle d'eux ? Ils me parurent tristes... tristes comme tout ce qui est emprisonné. Avoir des ailes et vivre entre des barreaux, voilà une angoisse que comprennent beaucoup d'humains.

En plaignant les oiseaux, j'ai pensé à toutes les choses prisonnières dans les âmes. Pensées captives, sentiments cachés, confidences retenues, émotions déguisées, tout ce qui palpite dans une âme, la fait vivante

et qu'on y enferme par prudence, convention, timidité ou fierté! Pauvres choses prisonnières, oiseaux ou pensées, vous repliez vos ailes devant les espaces inaccessibles où il vous est interdit de vous élancer, et les passants distraits ne se doutent pas de la tristesse de vos silences!

Ce qui doit vous consoler, ô vous qui vous taisez, c'est que les pensées qui vivent en vous ne sont pas perdues, même pour les autres, même si elles ne sont jamais exprimées. Plus elles sont nombreuses, plus elles vous sont chères, et plus elles font votre âme grande et profonde, et votre vie ne sera-t-elle pas le reflet de ce qui vit invisible mais vivant dans votre cœur?

Comme il arrive souvent, mes réflexions sérieuses aboutirent à une question puérile dont je savais d'avance la réponse : « Ne sont-ils pas malheureux, ces pauvres petits oiseaux, d'être privés de leur liberté? — Malheureux ! mes oiseaux ! cria le bonhomme indigné... mais ils mourraient de froid et de faim si je les lâchais ! »

Ne soyons pas tristes quand il faut nous taire, nos pensées aussi mourraient peut-être de froid et de faim devant l'incompréhension et l'hostilité de ceux qui mangent et qui boivent et qui trouvent la vie bonne pourvu qu'ils y soient installés confortablement. Engourdis dans le bien-être matériel, ils ne sentent que faiblement la vie intellectuelle, pas du tout la vie de l'âme. Ils trouvent exagéré ce qu'ils ne peuvent com-

prendre, et privés de bon sens ceux qui ne sont pas intéressés et égoïstes comme eux. Saluez-les, ils se disent les Heureux de ce monde.

XII

Son Noël

Dans la chambre fraîche au papier clair, fleuri de bluets, la petite malade, presqu'assise dans ses oreillers, prête l'oreille aux bruits du dehors qui lui arrivent par la fenêtre entr'ouverte : c'est la sonnerie légère des attelages d'hiver, le crissement des traîneaux qui filent sur la neige froide, les voix des groupes joyeux qui se rendent à l'église pendant que du clocher pointu là-haut, les trois grosses cloches appellent les fidèles à la messe de minuit.

Ce Noël dans son lit ne ressemble guère à ceux qu'elle regarde en elle-même, et elle ferme les yeux pour les mieux voir.

Souvent, elle aussi a marché dans la neige molle qui enveloppait les choses grises et vieilles comme un grand manteau tombé du ciel, et la lune, aux lueurs caressantes, mettait des frissons et des étincelles sur le paysage blanc.

De loin, on apercevait l'église tout illuminée, et le givre qui argentait sa façade la faisait ressembler aux palais qu'elle n'avait vus qu'en images. Comme sur un théâtre lointain, elle voit se succéder beaucoup de

petits tableaux. Tout au fond de l'église un peu sombre, se détache l'autel, où la clarté des cierges minces pique des étoiles roses; à droite le rideau fermé cache le mystère de la crèche rustique et attire les curiosités chaque année renouvelées, malgré le décor toujours semblable.

Et voilà que l'église se remplit; les bonnes sœurs, lentes et graves, précèdent les petites filles, qui, deux à deux, se prosternent en cadence au signal de la tapette de bois : les femmes tout emmitoufflées, les enfants aux yeux gonflés de sommeil, les cavaliers et leurs blondes et enfin, tout juste avant l'entrée solennelle des enfants de chœur, les hommes, après avoir mis leurs chevaux à l'abri, apportent un parfum de fauve dans leurs gros *capots* de fourrures couverts de neige qui fond à la tiédeur de l'église, et dont la vapeur se mêle à la fumée bleue de l'encens. Derrière ses yeux fermés, passe et repasse le curé, affairé et hospitalier, et à la tribune, l'organiste essaie en sourdine les cantiques que chanteront à tue-tête, tout à l'heure, les petits garçons de l'école.

... Les dernières vibrations des cloches expirent dans l'espace, et le grand silence qui suit fait ouvrir les yeux de la petite rêveuse. Elle se sent très lasse comme si elle avait parcouru une longue, longue route, et elle se laisse glisser sur ses oreillers dans un demi-sommeil, où elle perçoit vaguement des pas furtifs et des chuchotements... peut-être les préparatifs du réveillon ?

Quand elle s'éveille, une table, dressée pour la communion, est près de son lit, et sa mère penchée sur elle lui dit tendrement : « Tu auras aussi ton Noël, ma mignonne, tout est prêt, dans quelques minutes le bon curé viendra... »

Quelque chose de brisé dans la voix basse, la surprise de ces préparatifs, l'étrange faiblesse qui l'engourdit, révèlent soudain à la jeune fille ce qu'on n'a pas encore osé lui dire, et c'est comme si elle avait toujours su qu'elle s'en irait ce soir. Elle regarde longuement sa mère et celle-ci devine que l'enfant a compris.

... Ainsi c'est fini, elle est presque de l'autre côté de la vie et elle a si peu connu celui-ci ! Ses jeux, ses études, ses rêves, la tendresse donnée et reçue, c'était donc toute la vie ? Elle a parfois entendu parler de la douleur, du mal, des difficultés qui remplissent l'existence, elle n'en a connu que la beauté et la joie. Le ciel si difficile à conquérir, disait-on, est là, à sa portée, on le lui donne, comme ça... pour rien.

L'heure grave n'a pour elle ni terreurs, ni angoisse, elle éprouve plutôt un étonnement que ce soit si simple de mourir, et cela la sort de sa torpeur; son âme est attentive pendant que des mains invisibles et douces continuent à détacher les liens fragiles qui la retiennent encore. Et dans l'ombre de la mort, une grande lumière pénètre en elle, son visage pur rayonne, et quand le prêtre

s'avance, elle tend les mains vers Jésus qu'elle entrevoit dans une extase.

La mère, à genoux, comprime en elle sa douleur afin d'en dérober toute l'amertume à la petite âme qui passe de la terre au ciel sans même soupçonner que la mort est un brisement et une douleur.

XIII

A bâtons rompus

On ne parle que du froid intense, de la neige qui veut nous ensevelir, des pauvres qui manquent de charbon, des riches qui se plaignent de le payer trop cher, des torpillages allemands, de l'attente anxieuse des États-Unis, et quand *on* a discuté tout cela, on recommence. Alors, vous comprenez que Fadette, qui fait partie de cet on indéfini et quelconque, se demande ce qu'elle vous dira que vous ne sachiez déjà.

Tous aussi vous êtes au courant de la campagne pour apporter encore plus d'argent au Fonds patriotique et à la Croix-Rouge et vous êtes remplis de zèle pour faire largement votre part. De tous côtés les invitations pleuvent, et il n'y a même pas l'embarras du choix puisqu'on s'attend à ce que vous les acceptiez toutes.

Il semble bien que la tendance de cette année soit de demander aux gens de donner l'aumône en s'amusant : les jeunes s'en ré-

jouissent et goûtent assez l'idée de gagner le ciel en dansant.

Mais soyons juste : il y avait dans les gares ce matin, par une température à geler un ours blanc, de braves petites dames qui mendiaient bien gentiment : celles-là ne s'amusaient pas, je vous l'assure, et elles y risquaient leur vie.

On annonce l'arrivée très prochaine du prédicateur de Notre-Dame. C'est presque une nouvelle mondaine, puisque c'est à l'église que bientôt nous suivrons la Mode.

« Les femmes sont de singuliers petits composés ! » Voilà ce que soupirent d'austères personnages qui philosophent devant leur table de travail en souriant de nos enthousiasmes, de nos activités et de nos engouements. Ils paraissent très sages, mais ils se dérangent peu pour les autres, et si les pauvres comptaient sur eux, ils gèleraient et mourraient de faim sans obstacles.

Et si nous potinions un peu ? Certains d'entre vous ont dû lire, dans un journal anglais, cette étrange lettre de la femme d'un pasteur protestant qui se plaint amèrement de l'indifférence de son mari : elle expose ses griefs au public et en appelle à lui pour juger le différend entre eux.

Les réponses sont venues variées et nombreuses, et elles m'ont amusée. Il faut vous dire que l'accusé est poète. Et que dans un poème un peu incohérent il gémit aussi du peu d'entente entre sa femme et lui. Elle

a trouvé cette plainte et, à l'insu du pasteur, elle nous la met sous les yeux comme pièce à conviction.

Tout cela est d'un comique un peu triste et fait réfléchir sur les avantages du célibat pour nos pasteurs catholiques.

Des drames, il y en a des grands et des petits autour de nous. Ce matin, c'est un pauvre moineau tombé à demi-gelé au milieu des miettes de pain que je jette tous les jours pour les oiseaux sur la galerie. Je l'ai ranimé avec une goutte de vin : il s'est réchauffé, et maintenant il se jette avec rage contre les barreaux de la cage où je l'ai enfermé en attendant que le froid soit moins grand.

Il ne soupçonne pas mes bonnes intentions et dans son cœur d'oiseau il m'accuse d'avoir un cœur d'Allemand.

Ces si bons Allemands, qui, pour le bien de l'humanité, activent leurs tueries et nourrissent avec tant de prodigalité les monstres marins avec de la chair humaine! Ils s'étonnent que nous leur souhaitions de crever de leur propre malice!

Pendant que je bavarde à bâtons rompus, un soleil froid fait étinceler la neige sèche, le vent la soulève en tourbillons aveuglants, et j'ai peur du froid, comme j'aurais peur d'un être malfaisant qui me guetterait pour m'étouffer, aussi, je ne bouge pas.

XIV

Élizabeth Browning

Pour la troisième fois, au moins, j'ai relu « Aurora Leigh », ce chef-d'œuvre d'Élisabeth Barrett-Browning, que toutes les femmes qui savent l'anglais devraient connaître. Ce poème est la plus exquise expression de l'âme féminine, et en le feuilletant, vous ne résistez pas au désir de le crayonner, — pour souligner ou annoter, — tant vous retrouvez là votre cœur, votre façon de sentir, les plus précieux souvenirs de votre propre vie. C'est un livre à garder près de soi, pour le rouvrir aux heures de grandes émotions, car de ses pages se dégage une vie intense dans laquelle l'âme ressent plus profondément ce qui la fait vibrer.

On a déjà dit : « Dans Elisabeth Browning il y eut un poète chez la femme, et cela est bien, mais il y eut une femme exquise chez le poète et cela est mieux. »

Aurora Leigh, c'est la révélation de la femme dont la passion est imprégnée de Beauté, et la poésie qui colore le poème ne nuit jamais à une sincérité si étrange, si parfaite, qu'on pourrait dire que ce livre est une confession, une confession faite dans un style unique et merveilleux.

Je veux vous laisser le plaisir de découvrir Aurora Leigh, et je vous dirai un peu l'histoire d'Elisabeth Browning, l'un des plus

grands poètes anglais et qui fut la femme d'un poète, Robert Browning : il l'adora et reconnut sa supériorité avec une générosité peu banale.

Monsieur Barrett, le père d'Elisabeth, perdit sa femme quand ses enfants étaient jeunes : Elisabeth était l'aînée de plusieurs filles. Elle était maladive et fut souvent immobilisée sur une chaise longue. Elle acquit une forte culture classique, et elle se mit à écrire des vers en le cachant à son père, vieillard sévère, froid et irascible, dont ses enfants avaient grand peur. Ce père tyrannique leur défendait de sortir, de recevoir des visites, de prendre leur part des plaisirs de leur âge, et il leur avait signifié sa volonté de les empêcher de se marier. Il avait donc banni l'amour de chez lui, mais l'amour, en tapinois, s'y introduisait. Les fiançailles s'y nouaient en cachette; les mariages étaient des fuites accomplies avec la complicité aveugle et muette des sœurs qui attendaient dans leur prison la venue de leur libérateur.

Une à une, les petites sœurs s'en allèrent, et Elisabeth devenait célèbre dans le monde des lettres, pendant que sa vie s'écoulait solitaire et monotone dans la maison de son père. Un jour, elle envoya un recueil de ses vers à un poète qui se mit à l'aimer d'amour sur la foi de sa poésie dont il était enthousiaste. Ils se rencontrèrent et la vieille et belle et toujours nouvelle histoire recommença. Ils s'aimèrent d'un bel amour

qui ne devait mourir qu'avec eux. Pendant vingt mois ils se virent et s'écrivirent en grand mystère, puis ne pouvant vaincre l'opposition du vieux toqué qu'était Monsieur Barrett, ils s'épousèrent clandestinement, le 12 septembre 1846.

La correspondance des deux amoureux fut publiée en 1899, et jamais je n'ai lu de plus exquises lettres d'amour que celles d'Elisabeth : elles suffiraient à l'illustrer : elles renferment des trésors de tendresse délicate et douce et elles sont en même temps si spirituelles, si gracieuses, si judicieuses que chacune est un petit chef-d'œuvre.

Lui est un peu lourd, un peu prétentieux, mais on lui pardonne ces défauts de style en faveur de l'amour profond et sincère qu'il ne cessa d'avoir pour sa charmante femme. Elle mourut en Italie où ils s'étaient fixés après leur mariage et c'est à Florence qu'ils reposent tous les deux sous une colonnade de marbre blanc.

XV

Les perles

Une perle, dit la poésie orientale, c'est une goutte de rosée solidifiée, c'est une larme imbibée d'un rayon de soleil.

Cela semble faire venir de bien loin le préjugé qui fait regarder les perles comme un sinistre présage, comme un cadeau de mauvais augure.

Pourquoi cette signification a-t-elle dominé quand il y en a tant d'autres? Les perles, dans l'Évangile, sont présentées, là, comme emblèmes des choses saintes, ici, comme emblèmes du bonheur éternel : « Un homme cherche des perles, de bonnes perles. Il en trouve une, il reconnaît qu'elle est bonne, qu'elle est précieuse; il s'en va, il vend tout ce qu'il possède et il l'achète ...et il ne l'a pas payée trop cher, car la perle précieuse c'est le ciel, c'est Dieu même... »

« Et le vrai prix de cette perle, dit saint Augustin en commentant ce texte, ce n'est pas seulement tout ce que nous possédons, c'est nous-mêmes : car c'est seulement quand on s'est donné soi-même, qu'on ne peut pas donner plus. »

Il est étrange que malgré leur éclat chatoyant, leur grâce, leur beauté délicate et fine, on hésite tant à donner des perles à une fiancée.

Elles sont des symboles de larmes... mais est-il besoin d'une bague ou d'un collier de perles, pour présager que la fiancée pleurera dans sa vie nouvelle? Vous le savez bien, vous tous qui vous obstinez à lui chanter l'éternel mensonge. Donnez-lui des perles, et laissez-lui soupçonner les larmes possibles, donnez-lui des perles, car elles sont aussi un symbole de pureté par leur blancheur, leur éclat translucide, leur facilité à s'altérer et les précautions qu'exige leur parfaite conservation. En donnant à la

petite fiancée des perles blanches et douces comme elle, ne lui laissez pas trop ignorer la réalité vers laquelle elle marche, les yeux bandés et le cœur joyeux. Dites-lui d'être heureuse, parce qu'elle aime, mais dites-lui d'être forte parce que toute sa noblesse, toute sa grandeur consistera dans l'acceptation simple de sa vie telle que Dieu la veut, et Dieu la veut, bien souvent, hélas! remplie de larmes, et il faut croire que les larmes ennoblissent les vies et embellissent les âmes.

Il faut bien le croire, puisque les femmes qui n'ont pas pleuré ne sont ni bonnes, ni indulgentes, ni compatissantes comme celles qui ont souffert. N'ayons pas peur, pour les petites fiancées que nous aimons, des larmes qui feront d'elles des mères dont la tendresse est inépuisable, et des femmes qui savent tout comprendre. Et donnons-leur des perles, et souhaitons que leurs larmes ressemblent à des perles, et que, suivant la définition orientale, elles soient imbibées d'un rayon de soleil.

XVI

Le mystère

Certains moments de notre vie se détachent en relief sur la trame tout unie des jours tous pareils. Il ne s'est rien passé... si ce n'est rien, de voir vivante, une vérité

vague qu'on laissait indolemment flotter autour de soi.

L'heure que j'évoque ce soir m'apparaît comme l'*heure* de ces semaines passées dans les montagnes où la vie était si douce.

Je revois tout : la voix des choses qui ne dorment pas la nuit était très distincte, ce soir-là. Des aunes du rivage, le cri triste des grenouilles, alternant avec le dernier appel des oiseaux, perçait le silence qui se reformait plus profond, et où je percevais le bruissement des insectes, les frôlements d'ailes des papillons de nuit, toute l'activité de la vie que rien n'interrompt. Et peu à peu, j'étais envahie par l'impression d'être perdue dans l'immensité de cette nuit peuplée de mondes innombrables, dont quelques-uns paraissaient se désagréger, filaient lumineux et rapides et s'éteignaient dans l'espace.

Derrière la montagne, la lune apparut soudain, rouge, ardente, énorme et tragique, une lune qui avait vu des choses terribles : la trahison de Judas, l'agonie du Christ, tous les crimes de l'humanité. Je fermai les yeux pour mieux créer ce rêve de la lune qui se souvient... et pendant ce temps, elle s'éleva blanche, claire, et si loin de nous, pauvres de la terre!

Dans le sillon qu'elle projetait sur le lac, l'eau grésillait comme du métal en fusion, et de chaque côté de ce pont lumineux, les étoiles resplendissaient dans l'eau immobile et sombre.

Les montagnes semblaient d'énormes murailles noires qui fermaient l'horizon et le sentiment de solitude s'accentua, devint une angoisse : des voix humaines ne l'eussent pas dissipée... je la sentais, cette solitude, comme une vie en dehors des choses extérieures et des meilleures amitiés, c'était vraiment l'isolement de l'âme qui n'est pas d'ici, que Dieu nous prête, qu'Il attend pour la reprendre, et que rien d'humain ne peut posséder longtemps. J'ai souvent lu et entendu cette vérité; ce soir-là, je la *vis*, et je compris peut-être un peu ce que nous ne nous résignons pas à accepter, et dont nous souffrons tant : l'impossibilité de nous révéler complètement et de pénétrer le mystère des autres. Aucune confidence, aucune confession, aucune intimité ne peuvent ouvrir l'âme assez grande pour qu'un œil humain y lise tout ce qui s'y passe. Et c'est peut-être parce que, passées les zones accessibles aux sentiments et aux émotions de la terre, il y a un point central, le cœur de notre âme, où habite Dieu qui nous donne la vie, et où Il garde jalousement ce qui est plus profond, plus précieux et plus digne de Lui en nous.

Pendant que se précisait en moi cette pensée, les mots d'un chant oriental, entendu il y a longtemps et jamais oublié, se formulèrent en moi avec leur accent plaintif : « Nul autre que Dieu et moi ne peut savoir ce qu'il y a dans mon cœur. »

C'est vrai, tragiquement vrai, quand on paie avec son bonheur l'impossibilité de faire comprendre l'indicible. C'est cruellement vrai quand certains silences de ceux que nous aimons nous font douter d'eux.

Mais toute cette douleur née des silences inquiétants et inexplicables, ne serait-elle pas allégée, si nous avions la conviction que ce qui n'est pas dit est le plus pur, le meilleur des âmes, leur divin ?

XVII

Christine de Pisan

Cela intéressera peut-être mes sœurs de faire la connaissance de la première femme qui vécut de sa plume, « la première professionnelle de l'effort littéraire ». Beaucoup de grandes dames avant elle avaient écrit et s'étaient même illustrées, mais elles écrivaient en grandes dames, et elles se seraient crues déshonorées par une rémunération. Christine de Pisan était elle-même une grande dame. J'ai vu son portrait à la Bibliothèque Nationale à Paris. Coiffée d'un hennin, vêtue d'une lourde robe à traîne, elle est assise dans un fauteuil ogival... en la regardant, il faut un grand effort d'imagination pour se la représenter dans son rôle de femme de lettres professionnelle.

Elle vivait à Paris au quinzième siècle. Italienne de naissance, elle était venue en

France quand elle était petite enfant, avec son père qui était astrologue et médecin de Charles V. Le savant instruisit sa fille avec soin, car il la voulait « aussi savante qu'elle était belle », et il « n'opinait pas que les femmes fussent pires pour apprendre ».

Et dire que dans notre vanité de modernes, nous nous prenons pour des novateurs !

Christine épousa, à quinze ans, un gentilhomme picard, Étienne du Castel qui était notaire du roi.

Devenue veuve à vingt-cinq ans, elle se trouva avec trois enfants, — son père était mort, — dans une situation de fortune fort embarrassée.

Elle se mit à composer alors quelques petites pièces de poésie, lais et ballades, qui eurent du succès à la cour. Elle avait une plume alerte, gracieuse et fine, et afin de faire vivre sa petite famille elle se livra d'abord à maintes besognes plutôt ennuyeuses : correspondances amoureuses en prose et en vers, rimes pour célébrer les joies, les deuils ou les amours d'autrui. Malgré son courage, il lui arriva d'être bien lasse de ce rôle de secrétaire à la mode, et elle laissa échapper un jour ce soupir de détresse : « Je chante par couverture. »

Mais elle plaisait, et peu à peu elle devenait célèbre. Le comte de Salisbury voulut l'attirer à la cour d'Angleterre, le duc de Milan lui fit des offres analogues : elle refusa les unes et les autres. Française de cœur,

elle ne voulut pas quitter son pays d'adoption dont elle était déjà une des gloires, nouvelle et étrange. A la demande du duc de Bourgogne, elle écrivit une vie de Charles V, et à la suite, une quinzaine de volumes qui ne l'enrichirent pas mais lui procurèrent l'aisance.

Une jeune veuve très jolie, qui composait des vers et faisait profession d'écrire plutôt que de filer la laine au logis, devait nécessairement attirer la calomnie, et on ne la lui épargna pas. Mais la malice de ses accusateurs nous paraît être une vengeance de littérateurs licencieux qu'elle eut le rare courage de condamner au nom du respect dû aux mœurs, et du respect dû aux femmes.

Il est joli ce geste de la femme, ayant à compter avec la sympathie du public lettré pour gagner sa vie, et qui ne craint pas cependant de protester avec indignation contre « L'art d'aimer », d'Ovide, et le « Roman de la Rose », si répandus alors dans le grand monde où elle vivait.

Il fallait pour faire une telle critique, une indépendance d'esprit et un courage moral dont toute sa vie d'ailleurs est l'illustration.

Cette charmante Christine de Pisan est un joli type d'intellectuelle très féminine qui n'eut rien du bas-bleu stigmatisé plus tard par Molière, rien non plus de la féministe moderne. Sa vocation d'écrivain fut créée par l'amour maternel, et sa grâce de femme égala son talent d'écrivain. On

l'admira beaucoup pour sa beauté et pour son esprit, et ses détracteurs se trouvent parmi ceux que flagella sa vertu.

Elle eut la gloire d'être la première femme auteur qui devina et comprit l'âme de Jeanne d'Arc et les vers qui exaltent l'Héroïne française furent parmi les derniers et les meilleurs qu'elle composa.

XVIII

Nos « petites personnes »

Les petits enfants sont de grands philosophes et des peintres merveilleux. Après avoir observé avec une rare finesse, ils nous présentent leurs idées en images si précises que nous les voyons aussi bien que nous les entendons.

Voici un délicieux exemple de ces illustrations enfantines : mon histoire est courte, et il se peut qu'elle vous fasse rêver et même réfléchir sérieusement.

Mon héros a 6 ans : il a été très malade et il paraît encore bien fragile dans son petit lit où on l'a assis dans des oreillers. Deux fois, sa mère lui a offert du lait, mais le petit homme, absorbé, n'a pas répondu. — Enfin, Pierrot, oui ou non, veux-tu du lait ? — Mais, maman proteste-t-il en larmoyant, laisse-moi le temps ! Il faut que je le demande à mes petites personnes. — De qui parles-tu, mon chéri ? — Mais, de toutes les petites personnes dans mon cœur qui veu-

lent des choses différentes. L'une dit : j'en voudrais, moi, du lait. — L'autre : je n'en veux pas. — Une troisième grogne : cela m'ennuie de me remuer pour le boire... Il faut que tu me donnes le temps de les écouter ! — Et à laquelle obéiras-tu ? — A celle qui veut plus fort que les autres. N'as-tu pas tes petites personnes, maman, dans toi ?

Oui, petit Pierre, et Dieu sait si elles sont raisonneuses, turbulentes et tourmentantes, nos petites personnes. J'en sais même, qui, tout en se contredisant, paraissent avoir également raison...

Heureux sommes-nous, encore, quand toutes nos petites personnes sont bien éveillées et que les meilleures n'ont pas été réduites au silence par les autres.

Dans notre monde intérieur, comme dans le grand monde extérieur, les voix les plus fortes cherchent à dominer les autres et à tout conduire. Il ne faut pas s'en laisser imposer par leur tapage, et il est sage de voir en chacun de nous, à quelle idée, à quel sentiment ou à quel caprice nous abandonnons la direction de notre vie.

Ne laissons-nous pas paresseusement nos petites personnes discuter, se quereller et régler nos affaires sans nous inquiéter de leurs qualités de directrices ?

Petit Pierre a raison d'entendre ce que dit chaque voix avant de se décider, mais il a tort de céder à celle qui crie plus fort que les autres : c'est ordinairement la plus vulgaire.

Ce n'est que lorsque nous faisons taire les voix tapageuses, que nous percevons les voix discrètes et douces que le vacarme effarouche. Interrogeons-les, permettons-leur de s'exprimer librement et d'avoir droit de conseil dans nos conflits intérieurs. C'est cela vivre avec son âme, et à cette condition seulement, nous sommes des êtres intelligents et libres qui choisissons notre voie.

Nous nous plaignons des jours monotones, des heures vides de notre vie... il dépend de nous d'y mettre de la grandeur. Laissons notre âme vivante rejoindre Dieu au moyen de la chaîne des petites actions que nous avons le grand tort de faire machinalement.

XIX

Besoin de solitude

Dans la grande ville, l'atmosphère lourde d'anxiété, de défiance et de haine, rend l'air irrespirable, et j'entrevois comme une délivrance l'éloignement de cette agitation inquiète. J'ai la nostalgie de la petite maison plantée dans le bois, si loin, si loin de tout, que les journaux n'y arrivent pas tous les jours.

Tant désirer se réfugier dans le silence quand on est découragé de son impuissance, et triste de l'amertume qui remplit son cœur, est bien une preuve que la vraie vie est celle de nos âmes, et que tout ce qui nuit à notre

vie intérieure finit par créer en nous une lassitude infinie.

Il faut quelquefois s'éloigner du mouvement et du bruit des petites actions et des vaines paroles, afin de retrouver son âme qui n'ose se montrer, comme si elle avait honte d'être belle au milieu de ceux qui oublient qu'ils ont une âme.

Hélas! c'est vrai, pourtant, que nous défendons à notre âme d'être belle, que nous avons peur qu'elle soit trop sensible, trop généreuse ou trop sincère.

A vivre dans l'artificiel et le mensonge du monde, nous devenons si timides et si pusillanimes que nous rougissons d'être autrement que les autres, même si cet autrement est meilleur.

Mais « dès que les lèvres dorment et que les âmes se mettent à l'œuvre », toute cette comédie cesse.

N'avez-vous pas le souvenir d'heures de solitude qui vous ont ouvert un coin de ciel, et qui resteront dans votre vie comme des échelons que vous avez gravis vers plus de vérité ?

N'avez-vous pas éprouvé par moments, l'impression délicieuse d'être allégés de tout fardeau, d'avoir les bras libres pour les tendre vers les choses sereines et pures où vous sentiez Dieu lui-même ?

Ces heures bénies, je les ai vécues, plus d'une fois, dans la solitude des bois où chaque âme d'arbre me parlait avec une voix distincte. En les écoutant, j'ai sou-

vent pensé à ce que Dante dit des âmes des violents qui sont emprisonnées dans certains arbres. A côté de leurs colères, que de plaintes douces et de murmures caressants ont plus fait pour calmer mes agitations que les discours et les livres les plus sages.

S'en aller dans les belles solitudes, c'est laisser loin de soi les hommes, et leur sagesse courte, et leur malveillance, et leur égoïsme, et leurs calculs et leurs mesquineries. C'est prendre possession des trésors de Dieu et l'entrevoir Lui-même tellement plus près de nous dès que nous avons le loisir de penser à Lui.

C'est dans la splendeur des journées éblouissantes où tout fleurit et embaume, c'est dans la douceur des soirs recueillis où tout prie et bénit, que l'on fait de ces examens de conscience qui évoquent toute une vie...

Depuis toujours nous avons prié et prié pour demander non seulement « le pain quotidien », mais tant de choses inutiles. « Encore ! Encore ! » disions-nous sans cesse. Avons-nous jamais remercié Dieu en trouvant que nous avions tout ce qu'il nous fallait ? Jamais. Et Lui, magnifique et bon nous prodiguait ses dons. Nous nous saisissions des uns, et négligemment nous laissions les autres glisser de nos mains. Avec des choses précieuses nous faisions des jouets que nous brisions quand ils cessaient de nous plaire.

Les dons se sont accumulés, notre vie a été comblée de bienfaits, mais sans cesse, la main tendue, nous disons encore : « Donnez encore ! Nous sommes malheureux, nous sommes pauvres, nous sommes seuls ! »

Et c'est vrai. Nous sommes misérables parce que nous avons gaspillé le temps, dédaigné nos bonheurs, négligé les affections, arrêté nos bons élans, perdu les occasions d'être bienfaisants. Nous avons toujours demandé et jamais rien donné.

Oh oui ! Allons bien loin dans le silence regarder au fond de nos âmes, et dans la retraite des grands bois, brisons les liens qui compriment nos âmes et les empêchent de grandir et de vivre en beauté.

XX

Au Château du Rêve

Tantôt, à l'heure indécise qui n'est plus le jour et qui n'est pas encore la nuit, nous avions laissé tomber tricots et broderies. Le grésil crépitait dans les vitres, le vent passait en grandes rafales rageuses, et l'ombre s'amassait dans les coins de la vaste pièce, pendant que la clarté mourante du jour faisait des carrés de lumière dans les fenêtres, et que les bûches embrasées brûlaient en s'amortissant.

En silence nous enfoncions dans la douceur de cette heure charmante lorsqu'on

réclama une romance promise, et j'avoue que je fus contrariée de la diversion qui rompait le charme exquis de notre recueillement.

C'est que je ne savais pas... Le murmure vague du prélude se précisa pour accompagner une voix pure comme un cristal, grave et douce, qui paraissait venir de ce passé mystérieux évoqué par la jeune fille frêle, dont l'ombre blanche se détachait sur le fond sombre du piano.

Et ce « Château du rêve » d'Augusta Holmès fut une réalité durant quelques minutes exquises.

« Dans un château d'autrefois,
Perdu dans les nues,
Perdu dans les bois,
Fleuri de fleurs inconnues,
Une princesse aux grands yeux,
Chante à sa fenêtre,
Sous les vagues cieux :
Mon Prince viendra,
Mon Prince viendra... peut-être !

Sous la gloire des vitraux,
Elle écrit un livre,
Où les vieux héros
Pourront combattre et revivre !
Sa robe est couleur de ciel,
Et de clair de lune,
Sa lèvre est de miel,
Tout bruit humain l'importune !

Cet être si loin d'ici,
C'est moi, c'est mon âme;
Contre le souci,
J'ai trouvé le pur dictame,
En mon esprit, pour jamais
L'aurore se lève;
Sur les blancs sommets,
Je chante, je chante, je chante
Au Château du rêve ! »

La mélodie s'insinue à travers l'accompagnement léger où passe le frisson des feuilles, le murmure des sources, toute la confuse rumeur des lointains crépusculaires. Fascinés par le rêve chanté qui réveille les rêves ensevelis, nous sommes bien loin, quand les vibrations des dernières notes s'éteignent lentement. Pour moi qui *vois* les sons, le dernier accord, effleuré à peine, me paraît une question en suspens, lasse d'avoir cherché le mystère impénétrable.

La petite chanteuse immobile est pensive, ses yeux sont tout embués du rêve qui dure... L'éternel rêve qui berce les humains et dans lequel ils puisent l'inspiration, l'espoir et la vaillance. Le rêve qui est le seul bonheur de quelques-uns.

Laissons-la rêver, la petite princesse. Hélas ! au sortir du songe heureux, elle sera étreinte par la Réalité. Il viendra peut-être, le Prince... Mais... Mais ! Prendra-t-il tout le cœur tendre et pur et lui donnera-t-il une pierre en échange ?

L'homme en s'emparant de la vie de la femme la fait toujours descendre du château « perdu dans les nues » ! Les blancs sommets, elle ne les apercevra qu'en levant les yeux jusqu'au ciel !

Et si, pourtant, le rêve se réalisait, si l'amour apportait le bonheur? Hélas ! Hélas ! La mort peut venir et jeter dans les abîmes, dans la désolation où il fait noir et où l'on est seule !

Rêve tout de même, petite Princesse. Par le rêve tu échappes à la terre, tu recules les dures réalités, quand elles te reprendront, — elles n'y manquent jamais, — ton rêve irradiera ta vie d'un reflet d'idéale beauté.

Il sera le souvenir que rien ne ternit, puisque rien ne le touche : tu pourras toujours y revoir ton âme toute blanche qui chantait si délicieusement « au Château du Rêve ».

XXI

Une antiféministe

Ne semble-t-il pas que l'agitation de tant de féministes eût dû faire naître beaucoup d'antiféministes? Il n'en est rien, cependant, et celles-ci sont plutôt rares. En y réfléchissant, je m'avise d'une raison qui donnera à penser à ceux qui prétendent que les femmes ne sont pas logiques. Cette fameuse raison, c'est que les femmes opposées à la vie si mouvementée des féministes

reculent devant la lutte dans laquelle les autres se jettent avec tant de hardiesse. Retirées dans leur vie de famille, elles laissent hurler les loups, et ayant fermé portes et fenêtres, elles jouissent en sécurité d'être personnellement hors d'atteinte.

C'est peut-être parce que si peu de femmes combattent publiquement le féminisme, que le livre de Laura Marlholm m'a tant frappée. Elle est une antiféministe qui combat ses adversaires avec leurs armes, la parole et la plume.

Elle est suédoise avec des origines allemandes et son ouvrage : Le *livre des femmes* fut traduit dans toutes les langues et fit en Europe beaucoup de tapage, ce qui veut dire qu'autour de lui les femmes firent un grand tapage.

Dans sa croisade antiféministe, l'auteur s'en prend aux deux livres également fameux qui ont servi de bases aux revendications féministes : *Le servage des femmes*, de Stuart Mill, et *La femme et le socialisme*, de Bebel. Elle dit qu'en se modelant sur les écrits de ces deux écrivains, les femmes se sont transformées en non-femmes. « Car les deux grands écrivains n'avaient oublié qu'une chose dans leurs courageux ouvrages, et par malheur cette chose est la principale, c'est la femme elle-même. Chers guides et maîtres, vos livres sont d'excellents, instructifs et progressifs ouvrages; il est seulement dommage que vous ne sachiez rien de nous. Il y a de tout dans vos écrits; il n'y manque

que l'étincelle qui révèle l'homme à la femme, et la femme à l'homme. » — Et plus loin, à propos de la maternité, de la dépendance des femmes, de la nécessité d'une vie retirée et familiale, elle apostrophe encore les deux fameux féministes : « Ce que vous considérez comme le bonheur pour nous, ce n'est pas notre bonheur, et ce que vous croyez notre malheur ne fait pas notre malheur. »

Dans ces citations, on voit s'esquisser le programme de sa campagne contre les féministes, et ce programme pourrait se résumer ainsi : Les féministes ne connaissent pas la vraie nature de la femme et ils travaillent à sa déchéance et à son malheur. Les femmes soumises d'autrefois trouvaient plus facilement le bonheur que les révoltées d'aujourd'hui. Elles étaient plus influentes et plus utiles parce qu'elles demeuraient femmes avant tout, confinées, mais souveraines, dans le domaine de leurs attributions naturelles. Devoirs conjugaux, devoirs maternels, telles sont les seules fins que madame Marlholm paraît assigner à l'activité des femmes. Elle a des pages saines, fortes, d'une délicatesse exquise sur les bonheurs à créer et les âmes d'enfant à faire épanouir.

En résumant ce beau programme, j'en ai extrait le bon, le vrai et le modéré, mais notre auteur est une polémiste ardente, une critique impitoyable qui a un style mordant et étincelant· elle pousse ses déductions jusqu'au paradoxe, et ses livres soulevèrent de grandes colères chez les féministes qui

voyaient cette femme, toute désignée pour combattre à leur côté, tourner sa vaillance contre elles, et passer armes et bagages dans le camp masculin.

Tous d'ailleurs, hommes et femmes, amis et ennemis, ne pouvaient refuser à l'auteur une pensée originale, un style merveilleux, une grâce souple et attendrie qui n'empêchait ni la vigueur, ni même la dureté au moment voulu.

Les critiques les plus bienveillants faisaient leurs réserves, cependant, car les exagérations sont nombreuses, et les contradictions abondent dans ce singulier plaidoyer. Madame Marlholm est une réactionnaire. Or les réactions ont toujours des conséquences utiles et saines, car elles naissent d'un excès, et leur premier soin est de signaler les abus, Mais d'ordinaire aussi, la réaction dépasse le but, exagère à son tour et risque d'arrêter les progrès qui ont été réalisés dans le sens opposé. Notre auteur étant réactionnaire-femme échappe moins que d'autres à ce travers : elle nie tous les bienfaits d'un féminisme modéré, elle affirme « que la femme n'a pas besoin de lire mais de vivre, et qu'elle doit tirer cette vie, non de son intelligence, mais de son admirable sensibilité. » Elle s'efforce en toutes choses de rendre les femmes dociles à la voix de l'instinct qui lui paraît devoir « être le conseiller naturel de son sexe », ce qui est un peu bien païen !

On le voit, elle n'a pas toujours la note juste.

Tout en s'élevant contre la culture intellectuelle des femmes, elle se laisse voir tellement pénétrée de l'esprit de son siècle, qu'on ne peut s'empêcher de sourire de la contradiction qui s'impose entre cette intellectuelle et ses théories simplistes. Mais sa psychologie est remarquable, et jamais la femme et les femmes n'ont été analysées avec une telle pénétration. Rien n'échappe à sa finesse et à sa perspicacité. Elle le dit elle-même et c'est vrai : « Je les ai toutes vues, interrogées et lues, comme nul homme ne les voit, ne les interroge et ne les lit. J'ai reçu de ces confidences qu'on n'échange que de femmes à femmes et dont la portée s'étend encore sous ce regard maçonnique avec lequel nous nous considérons les unes les autres et déchiffrons cette écriture secrète, intelligible aux savantes comme aux ignorantes, dans laquelle les plus bêtes comme les plus fines expriment leurs impressions intimes, tandis que devant ces signes mystérieux, les hommes les plus intelligents demeurent ahuris avec le même visage stupéfait. Je les connais toutes, avec les détails de leur histoire, ceux qu'elles m'ont racontés, ceux qu'elles ne m'ont pas confiés et ceux qu'elles m'ont présentés sous un jour faux : car je suis femme comme elles, et fille de la même époque. »

Elle a raison, son observation tient du prodige et son livre est l'un des plus captivants que je connaisse. Il donne le désir de lire ceux qui le suivirent et que malheureusement je n'ai pu me procurer.

XXII

Le grand accordeur

Dans l'église où je suis entrée, hier, on accordait l'orgue, et avant d'arriver à la note limpide qui n'hésite ni ne tremble, l'instrument gémissait et criait comme un être torturé. Et j'ai pensé que nos âmes ressemblent étrangement aux orgues, et que la vie est chargée de nous accorder et de nous harmoniser. Pour nous amener au point exact où toute notre âme donne la note juste, un long travail se fait, et une à une, chaque corde de notre cœur est travaillée et tendue, pendant que nous vacillons et faussons, jusqu'au jour, où grâce à l'action de la vie et à notre bonne volonté qui accepte de se mettre dans la volonté du grand accordeur, rien ne détonne et l'harmonie est atteinte.

Car pour les âmes comme pour les orgues, la perfection ne s'obtient qu'à travers les imperfections. Notre volonté et notre caractère ne progressent qu'en luttant constamment contre le mal et le désaccord qui existent en nous et hors de nous.

Si nous comprenions mieux ce travail de la Vie, nous accepterions plus doucement d'être montés par elle au diapason voulu, et prêtant le concours de notre volonté à la persévérance de l'accordeur, nous deviendrions plus rapidement des instruments

supérieurs qui oublient dans l'harmonie sereine toute la souffrance qui l'a précédée.

Dans les réflexions qui suivirent ce rapprochement, je voyais le rôle tout puissant de la volonté dans notre coopération au grand travail de la Vie en nous. La volonté, nous ne pouvons rien sans elle, et combien de faibles croient la posséder! C'est qu'ils la confondent avec l'impulsion ou la passion, élans aveugles que leur véhémence même fait passagers et nuisibles.

Pour savoir vouloir il faut certainement savoir réfléchir et raisonner, mais suffit-il d'être intelligent et d'avoir du jugement pour avoir de la volonté ?

A ce compte, quand nous connaîtrions la vérité, nous serions assurés d'y conformer notre vie et, ce n'est pas, hélas! ce qui arrive. Nous pouvons raisonner admirablement et agir très mal. Nous le constatons en nous avec tristesse, et chez les autres avec une satisfaction amère qui nous console de la contradiction évidente entre nos beaux discours et notre vie médiocre.

Que d'êtres intelligents ont la nostalgie du bien et du beau et voient s'écouler leur vie vide, stérile, triste de toute leur impuissance à réaliser leurs aspirations, et cette impuissance vient de la faiblesse de leur volonté.

Elle est rare la volonté éclairée et forte qui se possède elle-même. Si le caprice et la légèreté la détruisent chez les femmes,

n'est-ce pas la lâcheté qui empêche les hommes de la laisser régner en eux?

Ils prétendent à plus de connaissance et de jugement que nous? Cela leur sert-il à avoir plus de volonté éclairée et forte? Savent-ils plus énergiquement dire non à ce qui est défendu, oui à ce qui est commandé? Comprenant mieux la vérité, y conforment-ils davantage leur vie?

Pas plus que les femmes ils ne savent vouloir, et même, plus que les femmes, ils ne veulent pas vouloir! La plupart se laissent aller au gré de leurs passions sans lutter contre les courants mauvais. Et voilà pourquoi dans le monde, il y a tant de vies médiocres et manquées. Ce sont les faibles qui laissent commettre les injustices criantes sans s'émouvoir et sans protester; ce sont les faibles, qui sans être méchants, agissent cruellement, et déçoivent tant ceux qui ont le droit de compter sur eux. Ils laissent faire les autres, ils se laissent faire, et les ruines s'accumulent autour d'eux. Dans leurs moments de repentir, ils ne peuvent que murmurer: « c'est plus fort que moi! je n'ai pas pu faire autrement! »

S'ils étaient sincères ils avoueraient qu'ils ne l'ont pas voulu.

XXIII

Au hasard de la vie ?

« Que voulez-vous ! je vis au hasard de la vie. » Ces mots dits avec tristesse, par cet ami, dans le tramway, m'obsédèrent quand il fut parti. Ils étaient tombés dans ma propre tristesse à la manière d'une pierre lancée dans l'eau dont les cercles vont s'étendant toujours plus loin, et, tout le long de cet interminable parcours, je pensai à nos vies si remplies d'inconnu et de hasard.

Nous allons quand même, comme si nous étions maîtres de notre destin, faisant sans nous lasser des projets inutiles et des rêves jamais réalisés, nous heurtant et nous meurtrissant aux grands murs de l'impossible. Nous rencontrons également des joies imprévues, et nos heures tristes sont traversées soudain par de grands rayons lumineux qui éclairent le chemin et relèvent le courage.

Nous marchons ainsi vers un but et nous en atteignons un autre, observant avec surprise autour de nous des faiblesses inexplicables et des héroïsmes insoupçonnés, des mesquineries déconcertantes et des générosités admirables; nous subissons les égoïsmes, et nous acceptons les dévouements, toujours étonnés de l'inconnu que nous rencontrons dans ces âmes Puis un jour vient, où nous nous étonnons nous-mêmes. En

nous penchant au-dessus des abîmes que nous n'avions jamais sondés, nous y voyons des sentiments si étranges, que nous ne nous reconnaissons plus : nous cédons à des impulsions si nouvelles, nous faisons des actions qui ressemblent si peu à nos pensées habituelles, que nous avons l'impression angoissante d'être vraiment les jouets du hasard de la vie qui nous pousse, nous mène et nous domine.

Avoir éprouvé une seule fois cette détresse de nous juger inférieurs à nous-mêmes, c'est avoir touché le fond de la misère humaine, car, autant nous nous pardonnons aisément les fautes où nous entraînent nos penchants naturels, autant nous sommes humiliés de nous être démentis, d'avoir été différents et au-dessous de ce que nous croyions être.

Perdre confiance en soi, c'est infiniment triste mais cela peut toutefois être un bien. Car toucher le fond de sa misère et la repousser vigoureusement du pied, c'est remonter d'un bond vers la lumière, et à cette lumière nous saurons mieux regarder la vérité : la vérité de notre âme et la vérité de la vie.

Ce n'est pas vrai que nous sommes les jouets du hasard. Nous ne choisissons ni notre milieu, ni le cadre où nous évoluons; nous dépendons d'événements et d'accidents incontrôlables, mais il y a une part de notre vie qui dépend uniquement de nous, et toutes nos erreurs, explicables par ces choses qui ne dépendent pas de nous, sont cependant imputables aux défaillances de nos volontés.

Cette admission faite une fois pour toutes nous arme contre les surprises et contre l'illusion si chèrement entretenue de l'irresponsabilité due au hasard qui gouverne notre existence.

Notre faiblesse trouve son compte dans cette doctrine, mais l'admettre c'est croire à l'injustice et à la dureté de Dieu qui nous jetterait avec insouciance sur la terre pour être menés par les forces aveugles, bonnes ou mauvaises, parmi lesquelles le hasard nous fait vivre.

Croire cela et endurer certaines heures d'agonie est impossible et fait comprendre les pires désespoirs.

Comme c'est bon et plus simple de croire à l'Amour qui gouverne le monde, au mystère que nous comprendrons un jour, au commandement divin, le seul, celui qui sauve : le commandement de l'Amour qui embrasse et comprend tous les autres.

XXIV

Protestation

« Ah ! madame Fadette, c'est facile quand on est tranquillement assise à son bureau, de prodiguer les bons conseils aux jeunes femmes : « souriez à vos maris grognons; ne vous croyez pas malheureuses parce que vous avez beaucoup d'enfants; soyez économes et travailleuses; que votre mari ne s'aperçoi-

ve pas de vos ennuis; sacrifiez-vous sans cesse...et vous serez heureuses ! » O madame, il est bien chimérique le bonheur que vous créez, avec votre plume active, au moyen de devoirs accumulés les uns sur les autres ! Mais n'avez-vous jamais pensé qu'il finit par y avoir tant de devoirs, et de formes si disparates, que l'équilibre est rompu, et qu'ils s'écroulent en écrasant celle qui a eu la présomption de les accepter tous? Vous dites des choses sages : à les lire, elles paraissent la vérité facile à vivre, mais la réalité est plus vraie encore, et aucune jolie phrase ne l'empêchera d'être dure et, dans certains cas, d'une injustice révoltante. La réalité, c'est ma vie et celle de tant de jeunes femmes sacrifiées à la légèreté, à l'égoïsme et à l'immoralité des hommes qui nous ont épousées par caprice et qui nous délaissent pour satisfaire de nouveaux caprices.

Ils viennent à la maison pour y manger et quelquefois pour y dormir; ils fréquentent leur club, les buvettes, et autres lieux encore moins respectables. Leur travail leur donnerait de quoi faire vivre leur famille dans l'aisance, mais ils prennent la part du lion pour leurs plaisirs, et ils crient ensuite à l'extravagance quand il leur faut pourvoir aux nécessités de la famille. Leur femme travaille plus qu'aucune servante ne consentirait à le faire même pour un salaire élevé, mais elle n'a jamais un sou à elle, et il faut qu'elle mendie de son mari l'argent qu'elle doit au boulanger et au laitier. Du matin

au soir elle travaille, et elle passe bien des nuits sans sommeil à prendre soin de ses petits enfants; elle ne se trouverait pourtant pas malheureuse si elle était aimée et si son mari était bon pour elle. D'ailleurs, elle ne se plaint pas, c'est lui qui est la victime. Sa maison est mal tenue, son argent est gaspillé, les enfants crient le jour et la nuit parce qu'ils sont mal élevés et mal soignés! etc., etc.

Et ce féroce égoïste devient si fatigué de toute la lassitude de sa femme qu'il sort sans cesse pour se distraire et qu'il voyage pour se reposer. Sa femme maigrit et s'épuise; il ne le voit pas, ou plutôt, oui, il remarque qu'elle enlaidit et il le lui fait entendre. Quand, par hasard, ils sortent ensemble, il ne la trouve pas chic, et il lui signale madame X, qui est élégante et jolie, elle. Notez bien qu'il ne décolère pas quand sa femme lui demande de l'argent pour sa toilette, et que celle qui vous écrit n'a rien acheté pour s'habiller depuis dix-huit mois. Elle ne s'en plaindrait pas, si son mari ne lui reprochait pas son manque d'élégance. Ce que je vous demande, chère madame Fadette, c'est que les hommes aient leur part de vos bons conseils. Dites-leur donc que la jeune fille dont ils ont fait leur servante était heureuse et choyée chez elle, qu'elle a eu confiance en eux quand ils promettaient de la rendre heureuse. Elle accepterait joyeusement les ennuis inévitables de la vie conjugale si elle était la com-

pagne protégée et respectée, et si de bonnes paroles remplaçaient les grogneries perpétuelles. Dites-leur donc qu'il ne suffit pas à une femme d'être logée, nourrie et pas battue pour être heureuse. Dites-leur donc qu'ils ne supporteraient pas un mois la vie qu'ils font à leur femme depuis des années !

... Me croyez-vous une révoltée ? Vous vous tromperiez... j'endure, j'endure, et quand je n'aurai plus la force d'endurer, je me laisserai mourir avec un grand soulagement. Mes enfants ?... ce sont des garçons, ils se tireront d'affaire... comme leur père ! Il ne se fait pas de misère, allez ! Vous pensez que je déteste mon mari ? Il n'en vaut pas la peine : je le méprise pour sa lâcheté, sa veulerie, ses mensonges, sa mesquinerie. Il n'a ni cervelle, ni cœur ; c'est un mannequin bien mis qui fait la roue sur les boulevards pour se faire admirer des femmes qui lui ressemblent.

Madame, ce n'est pas de la littérature ce que j'écris là, c'est mon cœur qui vous crie son indignation et sa misère : c'est la première fois et probablement la dernière, qu'il prend une si grande liberté, il faut l'excuser et en avoir pitié pendant qu'il retourne s'enfermer dans sa coquille. »

XXV

La poignée d'argile

Le vent furieux et fou, dont les longs crescendos emplissent la cheminée de plaintes lamentables, ressemble à d'autres vents de mars lointains, ils évoquent l'image d'une petite fille, pelotonnée en rond, comme une chatte paresseuse, dans un fauteuil immense; elle lit de vieux contes anglais, et l'un d'eux pénétra un jour dans sa mémoire et s'y blottit dans un coin d'où il surgit, aux heures grises, où lasse, mécontente de soi ou de son sort, on est disposée à critiquer les dispositions de la mystérieuse Providence.

Ce conte que je n'ai pas inventé, est devenu mien cependant par l'usage que j'en ai fait. Je veux vous le dire, et plaise à Dieu, que pour vous comme pour moi, il éclaire parfois les parties sombres de votre âme où se groupent en murmurant les questions angoissantes.

Sur les bords d'une rivière, il y avait une poignée d'argile : c'était de l'argile commune et lourde, mais elle était remplie d'orgueil, et elle rêvait d'emplir le monde de sa gloire... quand on aurait découvert sa valeur. Elle vivait dans cette attente. Elle avait vu si souvent les arbres secs se garnir de feuillage, les plantes se couvrir de fleurs, la terre noire se parer de verdure ! Muette et désolée, la poignée d'argile avait assisté à

ces transformations, elle avait entendu ces voix triomphantes chanter dans le soleil, et elle se consolait en se disant : « Mon heure viendra... je deviendrai belle aussi un jour ! »

Il arriva que l'argile fut prise et emportée dans un tombereau rempli d'autre argile. Après un voyage pénible, on la jeta dans un immense mortier où elle fut roulée, pétrie et écrasée. Au milieu de cette torture, elle était soutenue par la pensée qu'une beauté sortirait de sa souffrance. Mais elle pensa mourir quand elle fut saisie par une meule qui la faisait tourner si rapidement qu'elle avait la sensation de s'éparpiller en atomes. Mais non, un pouvoir étrange la maintenait, la façonnait, et à travers son étourdissement elle sentit qu'elle se modifiait, qu'elle prenait une forme.

Hélas, à peine cet espoir était-il né, qu'une main brutale la glissa dans un four où la chaleur pénétrante, horrible, était plus intense que toutes les chaleurs de tous les étés réunis qu'elle avait endurées au bord de la petite rivière fraîche où elle s'était trouvée si à plaindre !

Elle ne perdait pas courage cependant, et elle éprouvait une confiance grandissante dans sa gloire future : « Puisqu'on se donne tant de peine pour moi, c'est que je deviendrai belle. »

La cuite terminée, elle fut sortie du four et déposée sur une planche, au bord d'un ruisseau ni profond, ni limpide, mais assez

clair, toutefois, pour refléter les objets qui s'y miraient.

Et alors la poignée d'argile s'aperçut dans sa forme nouvelle, la récompense de sa patience, de son endurance, le terme de son ambition et de ses grands espoirs ! — Elle était devenue un pot de terre ! Un misérable pot à fleur rouge, laid et bête !

Indignée, désespérée, elle cria à son créateur inconnu : « Pourquoi m'as-tu faite ainsi ! »

Les jours passèrent, des jours de tristesse amère et de révolte, et un soir, le pot à fleur fut rempli de terre humide, et une vilaine petite boule, sèche comme une chose morte, fut placée avec soin au milieu de cette terre noire et collante. Nouvelle indignation aussi vaine que les autres.

Bientôt, porté dans une serre, il fut réconforté par le bon soleil, et il vit qu'on s'occupait de lui avec sollicitude... et peu de jours après, il sentit frémir en lui comme un espoir de vie nouvelle : il ne comprenait pas ce que c'était, mais il était moins malheureux.

Les jours passèrent, et la poignée d'argile, sentant toujours l'étrange palpitation savait qu'enfin elle vivait.

Un matin, elle vit autour d'elle des figures émerveillées; des murmures d'admiration la tirèrent de sa béate tranquillité. Se penchant vers un autre pot à fleur elle lui dit : « Pourquoi me regarde-t-on avec tant de plaisir ? » — Ignores-tu donc que tu portes un lys royal ? Ses pétales sont plus blancs

que la neige et son cœur brille comme un or pur. Cette fleur est une merveille et sa racine est dans ton cœur. »

Alors la pauvre poignée d'argile fut heureuse. Elle avait subi tant d'humiliations et de douleur qu'elle n'avait plus d'orgueil. Elle n'était pas la Beauté, mais elle avait contribué à la faire croître et fleurir... et elle comprenait son utilité. Détachée d'elle-même, elle se complaisait dans la magnificence de la fleur royale sortie de ses propres abjections.

XXVI

« *Tout est pour l'Amour* »

En cette saison, le crépuscule qui se prolonge sur la terre glacée est d'une tristesse étrange. Cette fin de jour en cette fin d'hiver, qui semble interminable, donne comme un frisson de mort, et l'ombre qui envahit la maison se répand aussi dans nos âmes, et toutes enténébrées elles ont la sensation d'un vide immense qui ne peut être comblé.

Dans cette angoisse qui passe, si une amie arrête à notre porte, on la bénit de nous avoir *tirée en haut* dans la lumière qui réchauffe et rassure.

Et hier, je bénis, dans mon cœur, la chère visiteuse qui m'apportait son âme claire et forte.

Toujours en mission charitable, elle ne parle guère que des détresses secourues, et

de toutes celles, hélas! qui attendent de l'aide.

Par quel miracle, alors, fait-elle renaître le courage et réveille-t-elle l'activité en faisant défiler devant nos yeux la lamentable procession des misères, des abandons, des déchéances et des désespoirs? — Comme l'une des plus douces héroïnes de Dante, elle est « une dame aux yeux de pitié »; elle sait communiquer non seulement sa compassion, mais le désir de contribuer avec elle à soulever les fardeaux qui écrasent les malheureux. En primitive que je suis, je pense en images, et pendant qu'elle me parlait, j'ai vu son âme habitée par la Pitié et la Bienfaisance qui la tiennent toujours occupée et ne lui permettent jamais de savourer sa tristesse, et j'ai vu, presque aussi distinctement, d'autres âmes inquiètes, remplies de fantômes, regrets, souvenirs, rêves fous : ils errent sans but, apparaissent et s'évanouissent au caprice des heures, en laissant les cœurs las et désemparés.

J'ai dit à mon amie : — « J'envie votre sérénité; comment pouvez-vous avoir tant pitié de ces misères sans vous en affliger?

Elle me répondit ces mots étonnants : « Parce que je sais la joie qui en sortira... » et elle continua presque bas: « Autrefois j'ai lu la vie d'une sainte à qui Dieu dit un jour : « Tout est pour l'Amour... ne t'inquiète « pas, tout finira bien. » C'est devenu ma devise et mon acte de foi. »

Simple et douce, elle ignore sans doute qu'elle m'a révélé une sainteté que je ne soupçonnais pas, car vivre cette devise c'est accepter et bénir les pires épreuves.

J'installai ma sainte au coin de mon feu, et pendant que nous devisions, je cherchais l'auréole dorée au-dessus de sa jolie tête pensive.

Vaguement j'avais espéré pénétrer un peu l'intimité de son âme entrevue une seconde à travers ses paroles merveilleuses, mais je n'osai questionner et elle ne paraissait occupée que des grandes flammes qui dévoraient le bois.

Elle est partie mais sa devise a laissé un sillage lumineux que rien n'effacera de mon ciel. Il ne faut qu'un mot parfois pour éclairer la voie et réveiller les anges endormis.

Ce mot de mon amie est un trésor inconnu encore, mais en en cherchant le secret et les richesses, peut-être les longs crépuscules blafards n'auront-ils plus le pouvoir d'assombrir mon âme !

XXVII

En cage

C'était sa plus récente fantaisie, cette volière, où sept petits oiseaux effarouchés passaient par toutes les phases du désespoir. Pris dans les bois, par des gamins bien payés, ils n'étaient pas encore revenus de leur

effarement. Les uns, tout renflés dans leur plumage, ne bougeaient pas de leur perchoir, pendant que les autres voletaient éperdument, se meurtrissant, perdant leurs plumes ou se cramponnant désespérément aux barreaux de la cage.

Toute souriante, elle montrait son acquisition et je regardais avec tristesse, sans parler; devinant ma pensée, elle s'écria : « Oh ! ils s'habitueront... ils ne seront pas malheureux longtemps... » Quelques-uns peut-être, mais les autres y perdront leur vivacité, leur chant et leur joie d'oiseau libre.

Et pendant que se déroulait le verbiage sonore et vide de la jeune femme aux oiseaux, j'avais des visions d'âmes humaines prisonnières dans les cages qu'elles se sont faites ou dans lesquelles on les a enfermées.

Il y en a... et je ne parle pas ici de celles qui sont heureuses de leur captivité, mais des autres, des pauvres autres !

Par leur nature, ces âmes sont faites pour tendre vers tout; elles n'aboutissent à rien, parce qu'elles se heurtent sans cesse aux parois de leur prison. Comme les pauvres petits oiseaux de la volière, elles s'épuisent en révoltes stériles ou s'assoupissent dans une morne résignation.

Elles comprennent tout, elles sentent tout, mais elles ne peuvent ni dire ce qu'elles ont vu, ni crier ce qu'elles ont entendu, ni reproduire ce qu'elles ont senti.

Elles aiment tout : les humbles brins d'herbe, les grands lys fiers, les fleurs de

pourpre et les fleurs d'or, la mer qui fredonne dans le soleil ou la mer qui se lamente dans la tempête, les nuages mobiles aux couleurs toujours changeantes. Elles aiment l'humanité : les petits à cause de leur faiblesse, les souffrants à cause de leur douleur, les égarés et même les méchants, à cause de leur âme qui peut toujours sortir de son erreur et se délivrer de son péché. Elles aiment tout, et à leur amour, grand comme l'univers et comme l'humanité, ni la nature, ni l'humanité ne savent répondre.

Elles sont capables de tout, même d'héroïsme, et n'importe qui accomplit mieux qu'elles la moindre besogne pratique rend plus facilement le moindre service et supporte plus allègrement la moindre contrariété.

Comme elles sont malheureuses les âmes prisonnières ! Qu'elles soient enfermées dans l'enceinte étroite des sciences et des philosophies tout humaines, ou captives de leur égoïsme ou de celui des autres; qu'elles soient enchaînées par leur timidité ou gardées par des volontés despotiques, comme elles sont à plaindre !

Des rêves trop grands pour que jamais ils puissent devenir réalités, obsèdent sans la vouloir jamais quitter, leur âme qu'ils torturent de douloureux frissons. La hantise du mieux les étreint d'une inlassable emprise. La vie a beau leur crier : « Tu n'iras pas plus loin, contiens ton ambition, ta tendresse, ta soif de savoir, ta frénésie de

vivre, » leurs désirs refusent de s'arrêter en route : vaincus dès qu'ils essaient de se traduire, vaincus une fois, dix fois, cent fois, ils ne cessent pas d'affirmer leur puissance, mais leurs défaites répétées paralysent les énergies mises à leur service et usées à d'impossibles luttes.

Le dégoût de l'effort s'installe alors en eux pour y consommer son œuvre de ruines, et une douleur accablante pèse sur leur existence. Ils passent inutiles, grands quand même, et douloureux, faisant les gestes de la vie ordinaire, et sans mourir de la torture qui les ronge au dedans d'eux-mêmes.

Madame, donnez la liberté à vos oiseaux, et que le bon Dieu délivre les âmes captives.

XXVIII

Les Mères

Dans l'église sombre, je suis entrée transie, triste de toutes les tristesses rencontrées et partagées. Je me suis approchée de l'autel de la Vierge. Douce et blanche, elle élevait dans la lumière l'Enfant divin, et elle semblait se pencher sur les femmes agenouillées devant elle. Quelques-unes pleuraient et à chaque instant un cierge nouveau, allumé par une main pieuse, joignait sa flamme à celles qui s'élevaient en grésillant. « Gardez nos fils ! » Je devinais ce cri éperdu des

tendresses désolées : l'église était remplie de ce désespoir si longtemps contenu, caché, et qui jetait enfin sa plainte là où l'on peut pleurer librement.

Pourtant, une à une, elles s'en allèrent, laissant leur cierge prier en brûlant, et leur prière pleurer devant la Vierge; elles s'en allèrent, le cœur lourd mais prêtes à sourire afin de laisser à leurs aimés tout leur courage. Et presque seule dans l'ombre du temple, je ne pouvais que répéter ces mots : « Mère ! Mère ! Aie pitié des Mères ! »

Il y en a tant à qui l'on prendra leur fils pour les jeter dans la mêlée horrible. Elles frissonnent déjà du froid que leurs petits endureront, de la terreur qu'ils connaîtront, elles ont peur de la haine qui les jettera, enragés, sur les ennemis; elles les voient blessés, seuls sur les champs de bataille abandonnés, ou tués et enterrés si loin d'elles.

Cette désolation, d'autres mères l'ont connue et acceptée généreusement. C'est vrai... mais une force qui nous manque les animait, les grandissait : l'amour de la patrie attaquée et envahie.

Ici on demande aux mères un héroïsme désintéressé que n'aide pas même la conviction que notre sacrifice soit nécessaire. On nous force à donner ce que nous avons de plus précieux sans même nous dire merci ! Au contraire, on s'étonne et on se scandalise de notre peu d'enthousiasme pour aider la puissante, la riche et l'arrogante Angle-

terre. Et notre souffrance s'empreint d'une amertume qui fait saigner notre cœur.

Et cependant, dans ce désarroi où nous jettent les circonstances tragiques actuelles, il faut nous ressaisir, être courageuses et généreuses, oublier les causes immédiates du malheur qui nous frappe et voir le but de nos grands renoncements, du don cruel du sang de nos cœurs.

C'est un honneur pour nous d'avoir préparé nos fils aux tâches viriles, de les avoir accoutumés à l'idée de l'effort, de la lutte, des sacrifices héroïques, Ils comptent sur nous qui les avons faits généreux et braves, pour les aider à demeurer fermes au moment de l'épreuve : ne les désappointons pas.

O mères qui pleurez, les anges recueillent vos larmes et elles retomberont en bénédictions sur ceux qui s'en vont, après tout, combattre pour la bonne cause, sur la terre bénie de France où ils se sentiront un peu *chez eux.* Votre courage augmentera leur bravoure et ils soutiendront l'honneur du nom canadien déjà couvert de gloire avec ce que vous avez de meilleur et de plus fort dans vos âmes de femmes.

XXIX

Balançoire

Je donnais des sous à un mendiant, et ma compagne me dit: Vous encouragez la paresse. — En êtes-vous certaine ? Moi,

je suis sûre qu'il a faim. — Elle me fit un petit discours odieux et sage, et dès que je le pus, je m'empressai de la quitter et je revins toute seule en méditant sur son point de vue qui n'est pas le mien.

C'est qu'il n'y a presque pas d'actions, — en dehors de celles que la morale réprouve absolument, — qui ne puissent se réclamer d'un devoir. Si l'on donne un sou à un pauvre, on satisfait à la charité, si on le lui refuse, c'est pour ne pas encourager la paresse, et l'avare se retranche avec bonheur derrière l'intérêt public. Le désir de la paix mène aux plus lâches complaisances; le désir de justice remplit une maison de réclamations, de querelles, de l'insupportable tumulte d'une conscience perpétuellement indignée. Combien de gens font du mal en faisant le bien hors de propos, et combien se retranchent derrière une vertu inflexible et austère pour manquer à toutes les lois de la charité.

Toutefois il est évident que souvent un devoir paraît s'opposer à un devoir, qu'il y a un choix embarrassant à faire et que s'il est fait sans discernement, nous agissons mal avec la meilleure intention du monde.

Ce sont là des erreurs communes dont nous souffrons nous-mêmes, dont nous faisons peut-être souffrir les autres, parce que, pour faire le bien, il ne suffit pas de le vouloir et d'être bon, il faut avoir assez d'intelligence pour comprendre toute la portée de nos paroles et de nos actes et pour prévoir

les conséquences de notre zèle souvent intempestif.

A côté de ceux qui sont sincères et inintelligents, et par conséquent excusables, il y a ceux qui couvrent leurs actions laides du nom de Devoir.

Et c'est au nom de la morale et par l'inflexible rigueur de leur conscience si pure que sont perdues à jamais des réputations jugées d'après des apparences et des racontars. O les honnêtetés féroces et les vertus sans pitié, qui font plus de mal que les vices qu'elles condamnent! — Quelle hauteur d'orgueil établit souvent, entre deux femmes, toute la distance qui séparait le pharisien du publicain!

Comme ils rougiraient, ces hypocrites, drapés dans leurs fausses vertus, si nous découvrions dans leurs vilaines âmes, le mélange de sentiments bas, coalisés avec le mot de Devoir, qui fait pencher la balance contre le devoir infiniment plus simple de la charité!

Ne semble-t-il pas qu'une justice qui fait tort à la justice ne soit qu'une iniquité? La justice, qui contredit à une autre justice, ne peut plus être la justice, il me semble. Et lorsqu'un devoir est vraiment en conflit avec un autre, ne faudrait-il pas, pesant le pour et le contre, se décider pour l'accomplissement de celui d'où résulte le moindre mal pour autrui? Nous le devinons d'instinct, notre lâcheté en a peur, et notre choix est généralement dirigé par notre égoïsme.

Je philosophais ainsi, à ma façon, pendant que les feuilles tombaient dans l'ombre envahissante et douce de cette fin de jour, et je me disais que c'est bien difficile de vivre, d'être content de la vie et de soi !. . .

XXX

Causer

La longue journée de dimanche se traîne... je voudrais pousser sur le temps pour le faire avancer, et c'est fou, puisque avec tant d'autres, j'ai peur de ce que nous réserve la fin de la semaine.

Sur la table s'empilent revues et journaux : il y en a de toutes les couleurs, ils renferment les opinions les plus opposées, et chacune prétend être l'unique bonne ! Nous lisons ceux qui reflètent nos propres idées afin de nous prouver encore que nous pensons juste. Nous lisons les opinions adverses pour rager un peu, savoir de quoi il retourne, et pouvoir mieux discuter à l'occasion.

Trop de lecteurs pensent que ces articles écrits par des professionnels payés pour dire ceci ou le contraire, remplacent avantageusement la peine qu'il faudrait prendre pour remuer ces mêmes idées entre personnes qui en ont étudié tous les côtés. Et pourtant, rien ne vaut la conversation de gens renseignés, sincères, assez respectueux de la liberté des autres pour permettre l'expression d'idées différentes des leurs sans

recourir aux paroles agressives et blessantes, qui, en somme, ne prouvent que le vilain caractère de celui qui les lance à son adversaire.

Il est entendu qu'on doit lire les journaux, c'est nécessaire, utile, et en ces temps d'inquiétude et d'agitation, c'est un besoin qui se manifeste par une hâte fiévreuse de l'arrivée du facteur.

Mais après en avoir pris connaissance, quoi de plus bienfaisant que de causer avec ceux à qui l'on peut exprimer toute sa pensée, laisser voir son émotion, et qui nous disent avec la même sincérité ce qu'ils pensent, même quand leurs idées ne sont pas les nôtres. Nous leur devons de les écouter... Savoir écouter, ce n'est pas seulement une qualité, mais c'est un art. Mes sœurs me pardonneront-elles si je leur confie qu'il devrait être plus cultivé par les femmes?

Oui, c'est un art qui comporte tant de qualités qu'il est, en raccourci, le charme, ce don magique auquel personne ne résiste.

Celle qui sait écouter a d'abord appris à se taire, puis à s'oublier pour s'intéresser aux autres. Intelligente, elle s'applique à pénétrer toute la pensée de celui qui parle; elle a l'intuition de l'infini dans l'autre, et cela crée en elle une curiosité délicate qui ne va pas sans la sympathie, ce courant mystérieux qui relie l'esprit de celui qui parle à l'esprit de celui qui écoute.

Une âme qui se connaît elle-même sait que les trésors des autres âmes ne se tiennent

pas à la surface. Elle écoute donc pour entendre, non seulement ce que dit la voix, mais ce qu'elle suggère; elle est sensible aux nuances subtiles par lesquelles quelqu'un se révèle presque à son insu.

Presque toujours, ceux qui savent écouter savent répondre, et de la rencontre et du choc des idées peut et doit jaillir la vérité quand les esprits sont ouverts, sincères et ne se cramponnent pas aux préjugés. Les hommes sérieux qui conversent sérieusement ne rencontrent pas toujours des femmes qui les écoutent avec intelligence. C'est pourtant un hommage très délicat que les hommes distingués rendent aux femmes, quand ils traitent devant elles des questions importantes. Un trop grand nombre ne savent pas apprécier cet hommage : elles émiettent la conversation en l'interrompant par des propos futiles; elles la détournent de son but, souvent par des considérations à côté, elles découragent la bonne volonté des hommes qui attendent d'être entre eux pour parler sérieusement.

C'est un défaut et il faut nous en corriger. Savoir causer, émettre des opinions réfléchies, exprimer des convictions profondes, dire notre attachement à nos traditions, c'est sortir d'un isolement moral stérile, pour communier avec les autres : c'est donner de notre vie intérieure à nos amis en échange de la leur, c'est créer une force.

XXXI

Nos désirs et nos devoirs

Je lisais, l'autre jour, que, lorsque notre vie nous paraît compliquée et nos fardeaux trop lourds à porter, c'est que nous n'avons pas su les soulever adroitement, et qu'il existe un « système » qui remettrait partout de l'ordre et rétablirait l'équilibre entre nos forces et nos épreuves.

Je me suis dit en souriant que c'est bien facile d'écrire des théories. Je n'ai tout de même pas continué ma lecture, suivant une petite habitude à moi d'accrocher une pensée au passage, de la poser devant moi afin de l'examiner à loisir sous tous ses aspects.

J'ai le vilain orgueil de la regarder d'abord à mon point de vue : j'ai heureusement la sincérité de reconnaître souvent qu'il est puéril, étroit ou faux.

C'est à retenir par les ailes les pensées qui voltigent autour de soi, pour voir de *qui* elles viennent et à quoi elles tendent, que l'on apprend le mieux à connaître ses faiblesses et ses ignorances. Je vous recommande ce petit exercice aussi agréable qu'utile.

Donc, à la réflexion, il a raison, ce sage.

Instinctivement nous demandons l'unité dans notre vie, et quand elle devient compliquée, c'est que notre volonté contrarie

ce besoin d'unité et cherche à échapper à la loi gênante qui nous retiendrait dans l'ordre.

Ce « système » préconisé par le philosophe, ne serait-ce pas de mettre d'accord nos désirs et nos devoirs ?

Trop souvent nos désirs s'élancent vers l'inaccessible pendant que le devoir nous retient rudement en face des tâches ennuyeuses, et voilà déjà de quoi faire des journées bien lourdes à traîner jusqu'au soir.

Nous avons également un grand besoin d'harmonie, et quand des voix fausses s'élèvent en nous, les dissonances nous crispent l'âme. Il faudrait accorder toutes nos voix, et ne pas permettre à l'imagination, à la sentimentalité, à la lâcheté, de nuire à l'unisson sans laquelle nous ne faisons rien qui vaille.

Il y aurait aussi à ajouter au « système » la volonté de comprendre ce que nous faisons dans la vie et pourquoi nous le faisons.

Quand les enfants étudient l'alphabet, ils goûtent un plaisir médiocre à nommer une M. ou une F. Ils ignorent à quoi servent ces distinctions, et même à quoi les lettres leur seront utiles.

Quand, en les unissant, ils découvrent les mots, c'est déjà un petit plaisir qui les conduit graduellement à la grande joie de lire.

Quand notre âme ne voit dans le grand livre de la Vie que des petits faits, des actions détachées les unes des autres et qui ne signifient qu'un peu de joie, d'ennui ou de peine, elle s'ennuie profondément, car elle est

mécontente de ne pas comprendre à quoi servent ces gestes.

Il faut qu'elle apprenne à épeler, puis à lire dans la vie ce que Dieu a voulu qu'elle fût pour chacun de nous, et comment il veut que nous accomplissions ses desseins. Alors seulement elle voit la nécessité de sa tâche, elle éprouve la satisfaction de la remplir et elle est fière de l'honneur, du très grand honeur que Dieu lui fait en l'associant à son œuvre. Elle sent l'importance de son rôle, tout modeste qu'il paraisse, puisqu'il est celui que Dieu lui a choisi spécialement.

Votre « système », monsieur le philosophe, est donc tout simplement le « système » chrétien, qui en régissant notre âme dans ses profondeurs, rend notre vie simple et harmonieuse, et nous permet de soulever facilement nos fardeaux avec la force que nous prête Celui qui nous demande de les porter pour faire sa volonté.

XXXII

Les lettres

« Y a-t-il des règles à apprendre pour bien faire une lettre ? » me demande une correspondante qui m'avoue gentiment son désappointement quand elle relit les siennes.

Laissant de côté les règles générales qui s'appliquent à la bonne rédaction française, il me semble que le naturel et la simplicité qui

sont le principal mérite du style épistolaire ne s'apprennent pas : il faut en trouver le secret. Et d'abord il ne faut pas vouloir « bien *faire* une lettre ». Ce souci empêche sûrement la lettre d'être naturelle et votre pensée, au lieu de prendre son vol, cheminera un peu lourdement, ornée de clinquants, artificielle et décevante.

Le secret d'être naturel, enjoué, spirituel sans effort, un grand nombre l'ont connu parmi les épistoliers offerts à notre admiration.

Pour qui veut marcher sur leurs traces de très loin, il n'y a encore rien comme d'être « soi », de se montrer dans ses lettres tel qu'on est en réalité, avec ses élans, ses goûts, ses impressions, ses ignorances, ses petites lueurs, ses faiblesses. Alors seulement les lettres ont cet attrait séduisant qui échappe à l'analyse, mais qui fait d'une lettre un instant de tête à tête charmant avec l'auteur de la lettre.

Le hasard a déjà placé entre mes mains une trentaine de lettres intimes d'une inconnue morte depuis des années. Dès les premières pages, je fus prise par l'intensité de vie qu'elles dégageaient, et à mesure que je feuilletais cette âme, en lisant ses illusions, ses fantaisies, ses bonheurs, ses tristesses, — hélas ! elles sont toujours l'envers du bonheur, — mon intérêt devenait tel, qu'à vingt ans d'intervalle, je vibrais à toutes ses impressions et ses angoisses me navraient.

Le souvenir que j'ai conservé de ces lettres, c'est qu'elles étaient très belles parce que si humaines, si palpitantes de vie et de vérité. L'auteur n'avait certes jamais songé à écrire des *belles* lettres; elle avait simplement laissé parler son cœur, et voltiger son esprit autour de toutes ses confidences sincères, et son âme s'esquissait avec un tel relief que j'avais l'impression du visage penché sur le papier, j'entendais l'écho de sa gaieté et d'instinct je cherchais sur certaines pages la trace de ses larmes.

Quand les lettres d'une inconnue vous émeuvent à ce point, c'est qu'elles sont un chef-d'œuvre, et ce chef-d'œuvre ne peut être fait qu'avec de la sincérité, de la simplicité et une spontanéité qui ne calcule pas ses effets.

On reproche aux femmes de nos jours de négliger la correspondance et de pratiquer couramment le style nègre sur des cartes postales qui ressemblent à des dépêches télégraphiques.

Si ce reproche est mérité, c'est grand dommage, car les femmes ont le don d'écrire des lettres jolies et amusantes. Les moins cultivées même font de ces trouvailles de terme et de tournure qui évoquent une silhouette et font passer un sentiment par ses plus délicates nuances.

Celles-là, soyez-en sûres, ne s'appliquent pas à « bien faire une lettre », elles ne pensent qu'à communiquer leur pensée avec

une plume si fidèle que vous retrouvez leurs intonations de voix et leurs gestes familiers dans leur écriture qui vous les apporte toutes vives.

XXXIII

Aimons la vie !

Les premiers rayons chauds nous apportent de la joie et elle entre dans notre cœur comme une caresse de Dieu : les malades et les tristes reçoivent de leur chaleur bienfaisante une douceur de vivre qu'ils avaient oubliée.

Il me semble que ce n'est qu'avec cette joie dans le cœur que notre activité peut avoir tout son rayonnement. Dieu qui est toute Bonté et toute Bienfaisance doit aimer ceux qui apprécient la simple et grande joie de vivre. Je m'étonne souvent de constater que cette joie est rare, et j'entends plus de plaintes contre la dureté de la vie que de bénédictions sur le seul bienfait d'exister.

C'es peut-être parce que nous nous occupons trop de nous-mêmes, et que voyant tout par rapport à notre personnalité, nous fermons les yeux sur la beauté de la nature qui nous entoure et sur la beauté des âmes avec lesquelles nous vivons en les ignorant.

Nous ressemblons à des lampes remplies d'huile mais enfermées dans des armoires. Qu'une flamme allume la mèche toute prête, et la lampe donne de la lumière en éclairant

les autres et elle remplit ainsi le but pour lequel elle a été préparée.

L'étincelle qui allume notre lampe, c'est la joie de sentir que la vie est un bienfait. Sans elle nous restons sur la tablette de l'armoire fermée, éteints et inutiles.

Malgré la plus ferme détermination contraire, les égoïstes sont contraints de donner aux autres de leur temps, de leur travail, un peu d'eux-mêmes enfin. Ils sont mécontents et tristes parce que ces dons sont forcés, et leurs meilleures actions ont l'acidité des fruits verts. Ils détestent la vie et s'en plaignent amèrement. Mais pour ceux qui ont compris la magnificence du grand don de Dieu, l'égoïsme est à jamais chassé de leurs âmes : ils donnent avec la même joie qu'ils reçoivent; la vie qu'ils aiment les remplit de cette joie unique qui vous fait remercier Dieu d'un beau coucher de soleil.

La pensée de la mort ne saurait les assombrir. Ils savent qu'au delà de la barrière que la Mort leur fera franchir, ils retrouveront la Vie dans une plénitude qu'ils pressentent.

Je regarde les grands arbres nus : leurs pieds enfoncent encore dans la neige qui disparaît si lentement : leurs cimes, sur le ciel clair, ont déjà un frémissement. La sève ne verdit pas encore leurs branches, mais elle leur communique une souplesse vivante : ils sentent le Printemps tout près qui ranimera en eux la vie interrompue.

Je me figure que nous serons ainsi dans notre hiver, et qu'ils passeront paisibles et doux les jours qui nous rapprocheront du Grand Printemps où nous sera rendue la vie suspendue un instant.

Mais si la vieillesse ne tue pas la joie de vivre, que devient-elle, me dites-vous, au milieu des séparations, des deuils, des épreuves inévitables ?

La douleur qui passe ne fait pas nécessairement disparaître la joie de vivre qui accompagne le don de la vie même, et qui ne peut être étouffée, semble-t-il, que par le contact du mal voulu et consenti.

Chaque aurore rose et fraîche nous apporte la force de porter le fardeau quotidien. Ce jour qui sort de la nuit, c'est l'espoir qui sort de la souffrance, c'est la sérénité qui sort de l'acceptation, c'est surtout l'évidence que Dieu prodigue l'amour comme il prodigue la lumière, magnifiquement.

Aimons la vie, et de toute la bonne volonté de nos pauvres cœurs humains, rendons-la plus douce aux malheureux qui veulent être tristes.

XXXIV

Les rayonnantes

Madame de la Fayette écrivait un jour à Madame de Sévigné : « La joie est l'état véritable de votre âme. » Et c'est bien ainsi que nous apparaît encore Madame de

Sévigné, après deux siècles écoulés, joyeuse, non pas de la joie frivole qui ne connaît pas les tristesses de la condition humaine, mais de cette joie sereine qui marque la force de l'esprit et la santé de l'âme.

Cette joie haute, subsistant à travers les épreuves, la maladie, la vieillesse et rayonnant sans cesse pour éclairer le chemin des autres, est une force divine possédée par certaines âmes privilégiées, et il me semble qu'elle doit être le résultat d'un plein épanouissement physique et moral, et par conséquent d'une éducation supérieure.

Ces femmes peuvent manquer de force dans la décision et dans les idées, mais elles possèdent cette force spéciale de la douceur toute simple, de la joie dans l'oubli d'elles-mêmes, de la gaieté qui domine les petits ennuis quotidiens.

En face du monde elles gardent une éternelle fraîcheur de sensations, la simplicité et la franchise d'un cœur toujours jeune, et elles plaisent sans le chercher, sans le savoir, comme les fleurs nous plaisent, et elles sont bien véritablement les fleurs du monde.

Mais les fleurs ne naissent pas toutes seules, et le charme qui nous attire n'est que le reflet d'une formation profonde de la conscience et de la sensibilité.

Toujours et en tout, ces femmes démêlent et entendent une note dominante, celle du cœur; leur sensibilité guide leur raison, et si elles savent si bien apaiser et consoler c'est

qu'elles ont souffert et qu'elles ont toujours pitié, même des méchants, surtout des méchants, les plus à plaindre de tous les malheureux.

Elles vivent dans un flottement de lumière, dans une atmosphère ardente : tout ce qui est vivant les intéresse, tout ce qui est faible les apitoie; elles aiment les choses et elles aiment les âmes, et si elles ne sont jamais amères c'est qu'elles sont ingénieuses à découvrir la bonté cachée chez tous, et qu'elles prêtent à tout ce qui les entoure la beauté qui est en elles.

Elles savent, comme le poète, que « tout est plein d'âme », et c'est cette âme qui remplit tout ce qu'elles sentent et devinent, et elles sont elles-mêmes des âmes si vivantes et si belles que leur souvenir vivifie encore alors qu'elles sont disparues.

J'ai connu une de ces Rayonnantes. Après avoir été riche et heureuse, elle fut ruinée et perdit successivement ses enfants son mari, sa maison, sa santé, l'usage de ses jambes. Confinée dans sa chambre pendant des années rien ne put éteindre cette joie haute qui était « l'état de son âme ».

Près d'elle si éprouvée et si sereine, d'autres moins à plaindre allaient apprendre la résignation douce et la philosophie souriante dont elle ne se départit jamais. Elle mourut à quatre-vingts ans passés, et l'une de ses dernières paroles fut de ne pas la pleurer puisqu'elle était heureuse de s'en aller, mais de bien prier pour elle.

Elle était une chrétienne admirable, mais elle était aussi une artiste, de celles qui « trempent leurs mains dans la Beauté » pour en parer tout ce qui les approche, et elle avait le don incomparable de se donner, de donner son esprit, de donner son âme, de donner sa joie, et on la quittait en se sentant meilleur et plus riche.

XXXV

La folle entreprise

Les nuages gris se sont dispersés et du ciel bleu ruissellent les rayons clairs et chauds qui font s'entr'ouvrir les petits panaches verts accrochés aux fines branches souples. C'est le Printemps, et c'est l'Ascension, cette fête du Ciel qui tire en haut les pauvres âmes terrestres. Des sourires flottent dans l'air tiède et pour nous qui nous souvenons, des effluves du passé imprègnent l'atmosphère d'aujourd'hui. Notre passé. Il est merveilleux et si peu lointain. A compter les générations, il n'y en a pas six entre nous et ce 18 mai 1642, où Monsieur de Maisonneuve et ses compagnons venaient fonder une ville dans la forêt vierge.

On disait alors à Québec : « O la folle entreprise ! » Ce sont les plus belles quand elles réussissent, et Montréal est le fruit superbe de cette « folle entreprise » accomplie avec un héroïsme et une noblesse que nous ne connaissons pas assez peut-être.

Monsieur de Maisonneuve ayant été nommé, avec l'autorisation du roi, par la Compagnie des Associés, Gouverneur de l'île de Montréal, avait choisi quarante-six hommes forts, habiles à tous les métiers, en état de porter les armes, et dont la plupart étaient célibataires. Les derniers jours précédant le départ, ne voilà-t-il pas qu'il s'avise de l'inconvénient de se passer des secours du dévouement féminin. C'était une femme peu ordinaire qu'il fallait emmener. Intelligente, dévouée, sérieuse, courageuse, bien portante... et il lui restait trois jours pour découvrir cette merveille ! Mais Dieu veillait, et comme il arrive souvent quand les hommes légers oublient, Lui qui prévoit, avait préparé pour la fondation de Ville-Marie une femme exceptionnelle qui arriva presque miraculeusement, du fond de la Champagne, à La Rochelle, en quête d'une occasion pour traverser au Canada, afin de s'y dévouer à la conversion des sauvages. C'était Jeanne Mance, et elle fût partie seule avec l'expédition, si quatre des hommes de Maisonneuve n'eussent refusé de s'embarquer sans leurs femmes.

Arrivés à l'automne à Québec, les colons y passèrent l'hiver, préparant leur établissement. Madame de la Peltrie s'attacha si bien à Mademoiselle Mance que, le printemps venu, elle s'embarqua avec les voyageurs pour l'île de Montréal.

Voilà donc ces six femmes à l'œuvre pour organiser la vie de cette grande famille,

pourvoir à leur nourriture, à l'entretien des vêtements, et adoucir la vie des pionniers au travers de difficultés inouïes que l'on peut facilement imaginer.

Jeanne Mance était la directrice des travaux matériels et l'âme de ce fantastique foyer qu'elle essayait d'établir avec tant de charité et d'habileté que Monsieur de Maisonneuve ne cessait de dire qu'elle était un 'présent du Ciel'. A ses fortes vertus morales, Mademoiselle Mance joignait une distinction et un charme qui devaient s'exercer avec un empire souverain même sur les âmes primitives des sauvages.

Le printemps suivant, arriva de France une « nouvelle recrue », amenée par Monsieur D'Ailleboust, qu'accompagnait sa femme et sa belle-sœur, Philippine de Boulongne. Cet officier, distingué dans le génie militaire, fut chargé de la construction du Fort, véritable petite ville en miniature. Son enceinte renfermait une chapelle, un hôpital, des logements pour les colons et la garnison, des magasins et des entrepôts, et Jeanne Mance, Madame de la Peltrie, et leurs deux nouvelles compagnes, se multipliaient pour soigner les malades, distribuer les vivres, régler la vie de cette étrange communauté composée de femmes, de religieux, de seigneurs, de soldats et d'ouvriers. Bientôt s'ajouta à leur tâche la mission d'attirer les sauvages, de les instruire, de leur faire aimer la civilisation et la religion. Les Algonquins, paisibles et

doux, s'étaient peu à peu rapprochés de la colonie française, comptant sur la protection des blancs contre les incursions iroquoises qui se multipliaient et jetaient la terreur dans l'île.

Au milieu des craintes et des soucis continuels, Jeanne, vaillante et douce, agrandissait son hôpital, fondait une école pour les petits sauvages, assistait les femmes des colons, soignait les bébés, car les colons se mariaient et les bers de bois-franc se multipliaient dans la jeune Ville-Marie. Des religieuses venues avec Marguerite Bourgeois s'étaient jointes à elles et le bien poussait de fortes racines dans l'île bénie de Dieu.

Autour du fabuleux berceau de la ville naissante, j'aime à évoquer ces jeunes mères qui s'empressaient et dépensaient les trésors de leurs âmes françaises et chrétiennes. Et Ville-Marie sortit de ses langes, commença à grandir, à progresser, et les jeunes mères devinrent vieilles et donnèrent leur place à d'autres qui continuèrent noblement l'œuvre commencée.

Et elles se succédèrent, ces gardiennes des foyers menacés, toujours fortes, actives et bonnes : elles donnaient simplement leur inépuisable réserve d'amour, leur grâce, leurs sourires, et pendant que les hommes peinaient, elles conservaient pour eux dans leur âme profonde et pure, la foi qui sauve, la foi qui élève. Elles nous l'ont transmise, n'oublions pas que nous la devons à ceux qui viennent après nous.

XXXVI

Redites

La pluie fouette les vitres, il fait si sombre que la lampe a été allumée tout l'après-midi : mon amie fait de la dentelle, je lis pour elle, et j'en suis à cette amusante définition : « il y a deux sortes de cœurs d'hommes : ceux qui ressemblent à la pêche dont l'extérieur est doux et velouté mais dont le noyau est dur comme la pierre; et ceux qui ressemblent à la noix : apparemment impénétrables et durs, ils sont très bons quand on arrive à briser leur coquille... »

Je suis interrompue avec vivacité par mon amie dont les yeux jettent des éclairs : « et ceux qui sont durs *d'un travers à l'autre*, et ceux qui sont mous comme des éponges mouillées, et ceux qui sont élastiques comme du caoutchouc, et ceux qui ont l'âme raccornie comme des pruneaux secs, et ceux qui sont gonflés d'orgueil comme des ballons rouges, et... ! »

Elle s'arrête pour reprendre le souffle : — « Vous semblez connaître toute une collection de vilaines espèces... fis-je, mais il y a les autres ! — Oui, je sais : vous croyez ça, vous ! »

Elle ne riait plus : ses yeux étaient tristes et sa bouche amère.

J'admets que si l'on croit sincèrement que les hommes sont des monstres, cela suffise

à rendre triste et amer, mais je pense que c'est dommage de gâter sa vie et son caractère en cultivant cette croyance.

Ils ne sont pas parfaits, c'est entendu, mais les femmes se flatteraient-elles d'être sans défauts? Si elles entendaient leur meilleure amie parler d'elles en leur absence, elles sauraient à quoi s'en tenir sur le chapitre de leurs perfections.

Au fond, il s'agit moins d'être parfait que d'être aimable et de vouloir trouver les autres aimables, c'est-à-dire d'être bienveillant pour tous, et indulgent pour ceux qui se trompent. N'ayons donc pas peur de faire crédit aux autres, nous aurons à notre tour besoin d'indulgence : il est rare que ceux qui critiquent tout le monde ne soient pas jugés sévèrement, et c'est justice.

La plus élémentaire sagesse devrait nous porter à nous rendre compte de nos propres défauts, et de ce qui, en nous, peut déplaire et empêcher nos critiques et nos conseils de porter des fruits. De fréquents sondages dans nos propres âmes développent en nous le sens de la relativité des choses si utile dans nos relations de famille ou de société.

Les femmes les plus heureuses ne sont pas celles qui subissent leur vie, mais celles qui l'acceptent, et les femmes les plus aimées ne sont pas celles qui endurent les hommes, mais celles qui les comprennent.

Tout cela n'est pas bien neuf : d'autres l'ont dit avant moi, d'autres l'écriront après

moi, mais la preuve que ces vérités peuvent être redites utilement, c'est que les femmes et les hommes continuent à se plaindre les uns des autres, et à se dénigrer malicieusement sans cesser d'ailleurs de faire des frais d'amabilité et de coquetterie les uns pour les autres.

Oui ! Voilà l'illogisme humain. Il n'est dépassé que par l'illogisme féminin de celles qui disent pis que pendre des hommes, mais sont tout miel et tout sourire en leur présence, recherchent leur admiration et leur compagnie, en continuant à crier, entre temps, qu'ils sont détestables, et qu'elles n'ont aucune confiance en eux.

XXXVII

A Notre-Dame

Les nuages versent intarissablement leur eau claire qui fait les routes si noires, et sous le ciel sombre, et sur les chemins ruisselants, on rencontre de pauvres âmes lasses de leur vie monotone et découragées devant l'effort journalier qui use l'énergie et semble n'aboutir à rien. — C'est du moins la pensée des âmes tristes en ces jours de pluie froide.

Il y en avait sûrement, parmi celles qui s'enfoncèrent, avec moi, dans l'ombre de Notre-Dame qui a entendu tant de *Miserere* criés par les vivants et par les morts !

Les prières angoissées, les désirs innombrables se sont exhalés ici, loin des yeux

indiscrets et des curiosités vulgaires. Et toujours les tristes se sont relevés plus vaillants d'avoir au moins confié leur douloureux secret, eux qui ont tant pleuré en dedans, avec des larmes qui retombaient sur leur cœur.

Je me demande parfois si parmi les suppliants dont les prières sont restées inexaucées, il en est beaucoup qui, dans la suite, ont pu comprendre que le refus avait été un bienfait, et que l'énergique Miséricorde qui scrute les profondeurs des cœurs et des vies sait mieux que nous ce qu'il nous faut.

Il arrive à chacun de nous d'être un jour à un tournant de la vie, où l'on voit à la fois ce qui est passé et ce qui nous attend, et nous pouvons, avec sincérité et reconnaissance, dire avec le poète : « O Dieu, Tu m'as sauvé du péril de mes trop nombreux désirs ! » Si j'aime les églises désertes, c'est qu'on y sent plus distinctement flotter le meilleur des âmes humaines : ce qu'il y a de plus vrai, de plus profond, de plus aimant dans les cœurs humains s'est livré ici sans défiance et sans restriction... et ceux qui ont perdu la foi comme ceux qui en vivent, ont pleuré dans les églises silencieuses qui les enveloppaient de leur douceur. C'est bon de venir y déposer nos agitations, et de nous donner le temps d'y regarder la couleur de nos âmes. Quand elles sont grises comme le temps et molles comme la pluie, elles ont grand besoin des leçons de vie et de mort que donne l'église par toutes ses lumières et toutes ses ombres.

Non, chères âmes, ne nous laissons pas décourager par les très petites choses de la vie : elles en sont la trame, et les petites actions comme les grandes ont leur utilité.

Du jour de notre naissance au jour de notre mort, les petites choses s'emparent de nous, remplissent notre vie, ne nous quittent plus. Elles nous mènent et nous tyrannisent, elles interrompent nos bonheurs et importunent nos douleurs; elles ne nous laissent jamais tranquilles. De temps à autre, des grandes choses passent qui nous élèvent au ciel ou nous précipitent dans les abîmes de désolation. Mais après avoir percé nos vies ternes, comme de grands éclairs fulgurants, elles s'évanouissent, nous laissant en proie aux petites choses dont nous vivons et qui continuent à nous tourmenter. Et c'est parce que nous sommes les pauvres misérables chassés du paradis et regagnant péniblement les bonheurs perdus. Quand cette vérité s'est enfoncée dans nos âmes, nous devenons patients.

Et voilà ce que l'église murmure, dans l'obscurité, aux âmes dolentes, pendant que la pluie glisse sur les vitraux dont aucune lumière n'anime les saints personnages qui ont reconquis le paradis.

XXXVIII

Le Rouet

De ma fenêtre, j'ai vu le ciel mauve et rose descendre sur le clocher pointu, sur les maisons grises et sur les cottages blancs : il a plongé dans la rivière, et, sous sa caresse, elle est devenue mauve et rose aussi et elle a ressemblé à un arc-en-ciel qui se joue dans les vagues.

Quelques minutes ont suffi pour que s'éteigne cette splendeur : la nuit a jeté sa cendre grise sur le soir lumineux; il en est tombé un peu sur mon âme, peut-être; elle est devenue triste comme les choses qu'elle a touchées.

Dans la pièce, l'ombre enveloppe doucement toutes les formes et absorbe toutes les couleurs : les contours s'effacent, et, pendant quelques minutes, seule, une statuette de Psyché dans les bras de l'Amour paraît suspendue, toute blanche dans l'obscurité presque complète. Puis elle se fond dans l'ombre comme le reste, et je ferme les yeux, recommençant par jeu, ce geste de mon enfance, quand j'attendais ce qui sortirait du noir en les ouvrant après quelques minutes.

Et j'aperçus, se profilant dans le coin opposé à la fenêtre, la silhouette vague du rouet, reçu hier, legs de ma vieille bonne, une ancienne de l'ancien temps, qui servit notre

famille pendant trois générations. Elle est morte heureuse, en nous bénissant de l'avoir aimée, elle, la toute bonne, qui ne connut d'autre joie que de se dévouer en nous servant fidèlement.

Elle m'a souvent parlé de son *rouette*, comme elle disait; il lui venait de sa mère qui le tenait de la sienne. Il est bien vieux, et il nous dirait de longues et belles histoires si nous l'interrogions. Que de mains ont fait tourner son fuseau, que de pieds ont pédalé pour faire chanter sa roue.

Le lin, la laine, les jours ont été filés et ne sont plus, et le vieux rouet, silencieux dans la pénombre, me fait penser à l'heure où je serai aussi, l'une du passé, dont ils rêveront, ceux qui resteront, en se faisant mille questions et en évoquant mon fantôme qui ne leur répondra pas.

— Ce rouet, c'est le passé de la brave famille pour laquelle il travailla si joyeusement, c'est aussi le passé de notre race qui ne cultive plus le lin et qui commence à dédaigner de filer la laine.

Je n'ai qu'à me souvenir des récits de ma vieille Marie pour voir l'humble demeure des champs, peuplée d'enfants, dont la mère pourvoyait à tous les besoins : langes pour les bébés, *droguet* pour les robes, étoffes épaisses pour les hommes, toiles pour les lits, catalognes pour les planchers, bas, chaussures, chapeaux, la mère filait, tissait, tricotait, cousait, tressait; tout passait par ses mains actives et ingénieuses qui ne se reposaient guère.

Levée avant le soleil, la mère ne finissait toujours qu'à la lueur de la chandelle les tâches innombrables qu'elle s'était données pour la journée. Et pendant que les bébés dormaient dans les bers, qu'au ronronnement monotone et doux du rouet, les plus grands s'assoupissaient autour du poêle, que le père fumait sa pipe en songeant aux moissons prochaines, la maman, infatigable, travaillait pour que sa nichée fût vêtue, nourrie et heureuse.

Ce travail patient, ce dévouement humble et inlassable, reproduits d'une génération à l'autre, ont formé un trésor de vaillance, où puisent encore les jeunes mères d'aujourd'hui, plus fragiles, hélas ! mais dont le dévouement sublime ne se lasse pas; elles aussi donnent leur vie, l'usent et quelquefois la sacrifient au service des petits qu'elles aiment comme les mères seules savent aimer.

XXXIX

Petite grand'mère

Par cet après-midi clair et dans l'air frais tout chargé des bonnes senteurs printanières, l'auto file entre les talus reverdissants. Les chemins ne sont pas fameux, et nous sommes souvent retardés par de larges flaques boueuses où les pneus s'enfoncent d'une façon inquiétante... et voilà qu'au sortir d'un village, nous nous enlisons pour tout

de bon. presque en face du cimetière. Il faut de l'aide et du temps pour dégager l'auto, et j'entre avec ma compagne dans le cimetière propret où un vieil homme est en train de ratisser les allées. Dans tous les enclos, le gazon est fin et vert et les plantes poussent leurs petites têtes rousses à travers la terre brune. Un grand Christ, au centre, étend ses bras au-dessus de tous ces morts qui dorment dans le printemps sans le voir : le vent est caressant, les oiseaux pépient et on ne sent dans ce cimetière ensoleillé que de la douceur et de la paix. Nous suivons lentement les allées en lisant les inscriptions et nous nous arrêtons devant celle-ci : Stéphanie X, épouse de X, morte à vingt-six ans, le cinq juillet 1891. Autour de la croix de pierre, cinq petites croix de bois portent des noms de bébés de trois mois à deux ans, morts depuis 1912.

C'est étrange... et pendant que nous nous livrons à des suppositions, le vieux jardinier s'approche de nous. — Vous êtes des parentes ? dit-il en étendant la main vers le monument. — Non, et nous sommes intriguées. Qui est cette jeune femme au milieu de tous ces petits enfants ? — C'est la grand'mère des p'tits. — Leur grand'-mère ! à vingt-six ans ! fait étourdiment mon amie. Il sourit narquoisement : —A vingt-ans ans on peut avoir eu plusieurs enfants, à preuve qu'elle en a laissé quatre. Ils sont tous mariés, et tous les ans, ma chère dame, *ça achète !* Alors sur le nombre, il en meurt

quelques-uns, et c'est dans le terrain de la famille qu'ils sont enterrés... c'est grand... il peut en tenir gros ! achève-t-il gravement.

Pauvre petite grand'mère ! Morte en pleine jeunesse et qui se disait en se sentant mourir : tout est fini !

Mais rien n'était fini, et ses enfants l'ont continuée, et des enfants de ses enfants naîtront d'autres enfants encore...

C'est la chaîne, la longue chaîne humaine, qui, dans chaque famille, s'étend entre le ciel et la terre, et dont chacun de nous est l'un des anneaux; et dans ce cimetière, il me semblait qu'elle était visible, et que la jeune femme, au ciel, la regardait s'allonger, et qu'elle souriait d'être l'aïeule de tant de petits-enfants.

De l'autre côté du grand voile de mystère, elle ne s'étonne plus de ce qui nous trouble. Elle comprend pourquoi les mères sont enlevées aux petits enfants, et pourquoi la mort vient chercher les bébés dans les berceaux pour les coucher dans les tombes. Elle voit que ce douloureux mystère n'est pas cruel et elle ne se demande pas comme nous pourquoi Dieu donne aux mères des enfants qu'Il leur reprend si vite. Elle poursuit sa vie du côté des grandes lumières, et elle attend dans la joie que la destinée des siens s'accomplisse. L'imagination humaine peut-elle concevoir cette paix et cette félicité planant au-dessus de la souffrance humaine qui gémit et se lamente inlassablement sur la terre ?

XL

L'abandon de la terre

Dans une randonnée à travers la campagne, j'ai aperçu deux maisons fermées, dont les volets clos, les alentours négligés provoquèrent mes questions : Les vieux sont morts, et les enfants sont à la ville. » A la ville... cela veut dire qu'ils ont abandonné les travaux des champs, pour travailler dans l'air vicié des fabriques, qu'ils habitent des chambres petites, sans air et sans lumière, au lieu de la maison ouverte au bon soleil et parfumée de l'air des champs; cela veut dire aussi qu'ils ont plus d'argent et moins d'aisance, des plaisirs faciles et démoralisants, qu'ils prennent des habitudes de dépenses extravagantes et que leur avenir, presque toujours, sera misérable.

Que d'apôtres il faudrait pour prêcher dans les campagnes l'amour de la terre, la nécessité de s'y attacher et de se donner à elle, afin qu'en retour, elle nous donne abondamment ses richesses!

Pourquoi l'aime-t-on moins, cette vieille terre, et pourquoi l'exode grandissant vers les centres où l'argent attire et où la misère tue ?

N'y a-t-il pas une lacune dans l'éducation des enfants de la campagne, et ne pourrait-on leur inculquer, comme aux anciens, l'amour

de la terre qui les retienne fortement là où ils sont nés et où leurs parents ont grandi ?

Je le crois. Il est insensé de s'attendre à ce que, le petit campagnard, recevant exactement la formation du petit citadin, sorte des écoles et des collèges avec le goût des travaux de la ferme. Et les fillettes donc !

J'ai vu moi-même, dans les couvents, des petites snobinettes traiter du haut de leur grandeur des enfants campagnardes, les appeler « filles d'habitant », et celles-ci rougir de leurs parents, et des douceurs rustiques qu'ils leur apportaient pour manger au réfectoire. Je n'ai, par contre, jamais entendu une réprimande aux autres, ni un plaidoyer en faveur de la vie des champs. Les petites campagnardes comme les autres n'apprennent, en fait de travaux manuels, que de la couture de fantaisie : fils tirés, broderie, dentelle au fuseau ou au crochet. Ajoutez à cela, le pianotage et la peinture sur porcelaine, et essayez de vous imaginer l'arrivée de cette enfant chez elle pour y rester et y travailler à la terre!

Elle a appris à mépriser ce qu'elle devrait aimer, elle ne rêve que de robes de soie et de souliers à talons Louis XV. Elle ne sait pas et ne veut pas travailler sur la ferme. L'on se demande d'ailleurs comment il pourrait en être autrement.

Est-ce que dans les écoles normales on prépare réellement des éducatrices pour la campagne ? Savent-elles enseigner aux tout petits à distinguer les grains, les plantes,

les arbres, à connaître la propriété de chacun, à savoir nommer les fleurs ? c'est en la connaissant, qu'on commence à aimer la terre.

Mais les enfants de la campagne sont moins renseignés que nos enfants de la ville, bien souvent !

Et à qui la faute, sinon aux maîtresses d'école qui sont pourtant de la campagne, mais qui ne connaissent pas la terre et ne l'aiment pas!

Quand y aura-t-il assez d'écoles d'agriculture pour les filles comme pour les garçons, que là seulement soient formés tous ceux que l'on destine à la terre ?

Car c'est là qu'ils apprendront la noblesse de leur vocation, l'aisance qui est le résultat de labeurs intelligents et persévérants. C'est là qu'on leur enseignera qu'ils ne peuvent être heureux à la campagne qu'à la condition de se donner à la terre absolument et pour toujours. Alors seulement, ils l'aimeront et lui donneront toute leur confiance, malgré tout. Ils accepteront les durs travaux, les traîtrises de la température, la monotonie du cycle recommençant des mêmes travaux, et inlassablement, ils laboureront, sèmeront, moissonneront, et l'année suivante ils recommenceront, dans la joie paisible et confiante d'enfants de la terre qui savent que leur mère est généreuse et qu'elle rendra largement ce qu'ils font pour elle.

Petites maîtresses d'écoles campagnardes, si vous saviez la puissance dont vous dis-

poseriez avec une connaissance sérieuse de vos devoirs et de votre rôle, comme vous sauriez préparer les tout petits à être des amoureux de la Terre...

XLI

Suite du Pin Parlant

J'ai revu la source qui chante en dégringolant dans le ruisseau clair, où se mirait la jeune fille crédule, qui, il y a deux ans, demandait aux aiguilles de pin le secret de son timide amoureux. Le « pin parlant » ne fit que devancer l'aveu désiré, puisque j'appris, le printemps suivant, le mariage des deux enfants.

Dans beaucoup de romans, le mariage s'écrit à la dernière page, Dans le livre de la Vie, après le chapitre esquissé dans la fraîcheur des bois où jaillissent des eaux vives, suivent les pages sérieuses où le bonheur lui-même est grave, et où trop souvent l'amour meurt tragiquement.

Cette fois, ce n'est pas l'Amour qui est en faute, et les jeunes mariés du Pin Parlant font ce qu'ils peuvent pour défendre leur liberté et leur bonheur contre l'égoïsme d'un vieux cœur de femme qui ne veut rien céder de ce qu'il considère faussement comme ses droits.

Et voilà pourquoi dans la maison des champs que l'amour et le soleil devraient remplir de la grande joie de ceux qui s'ai-

ment, personne n'est heureux : ni la vieille fille acariâtre, ni la jeune femme tendre, ni le jeune homme indécis et faible.

Louis a été élevé par sa sœur qui était faite à l'idée qu'elle serait toujours maîtresse dans la maison du « petit ». Quand il parla de se marier ce furent des lamentations et des reproches amers qui retardèrent les aveux du jeune homme et rendirent bien inquiète sa petite amie.

Enfin l'amour l'emporta... pour le malheur de Marie, qui fut reçue dans la maison de ses rêves par la malveillance et la jalousie de la vieille exaspérée.

Louison, comme on l'appelle ici, est un bon garçon, et il aime sa femme, mais c'est un homme qui aime la paix et qui connaît peu les femmes. Parce que sa sœur a toujours été bonne pour lui et l'a même gâté, il croit à son bon cœur et à l'utilité des concessions; il les a conseillées, avec la conviction qu'avec un peu de patience tout irait bien. La petite, dont l'amour soutenait la bonne volonté, commença par se plier à toutes les volontés de la vieille. Celle-ci, sentant son empire, en abusa et ses exigences devinrent si tyranniques qu'une année a suffi pour faire de la femme du maître la servante de la vieille.

Quand la pauvre enfant risqua quelques objections, se plaignit de la fatigue ou réclama un peu de liberté, il y eut de telles scènes, que, terrorisée, elle cessa de lutter.

Vous me direz que dans tout cela, le rôle du mari n'est pas brillant? Peut-être, mais il y a des excuses. D'abord, il ne sait pas jusqu'où va la dureté de sa sœur qui continue à l'entourer de soins et de tendresse; il respire bien autour de lui la gêne, et quelquefois, des menaces de tempête, mais sa femme, avec le sublime désintéressement de l'amour, et afin de le ménager, lui cache bien des choses. Et il saurait tout, qu'il ne pourrait peut-être rien empêcher. Il faut que sa sœur vive chez lui : c'est stipulé dans le testament qui l'a fait héritier de la maison paternelle. Alors?

Alors, ses discours et même ses colères ne pourraient qu'aggraver une situation déjà pénible en augmentant la haine de la vieille fille qui est jalouse de la jeunesse et de l'amour. Et comme trop souvent en cette dure vie, c'est la force et la méchanceté qui triomphent. La ravissante idylle a sombré dans le drame muet où disparaîtra peu à peu un bonheur si légitime pourtant.

C'est en m'informant de la petite Marie que j'avais été renseignée avec les amplifications de rigueur, et tout à fait intéressée, je résolus de voir la jeune femme chez elle. C'est facile de trouver un prétexte à la campagne.

Elle est toujours jolie, peut-être plus qu'autrefois, mais bien différente... est-ce parce que je savais, que j'ai deviné tant de tristesse dans ses yeux pendant que bravement elle souriait en rappelant notre dernière rencontre?

La vieille, raide et défiante, ne nous laissa pas une seconde. Je dis gaiement à la petite femme : — Et quand y aura-t-il un berceau dans cette jolie maison ? — Avant qu'elle ne pût me répondre, la vieille jeta rudement : « Les temps sont trop durs, j'espère *ben* qu'il n'y aura pas d'enfant de sitôt ! » C'était la confirmation de tout ce qu'on m'avait dit au village et que j'hésitais à croire. Cette vieille femme n'a pas de cœur et que Dieu ait pitié des malheureux condamnés à vivre avec elle !

XLII

Le secret de son cœur

La lumière se meurt, le vent fatigué s'est tu, aucune étoile ne brille au ciel sombre, et le soir est triste comme la guerre et lourd comme les deuils de la terre.

Les mains calleuses du vieux maître de poste n'ont rien trouvé pour moi dans le sac regardé avec tant de convoitise, et je reviens lentement par la petite rue étroite et vieillotte où l'herbe pousse entre les planches du trottoir. L'*angelus*, tout à l'heure, la remplissait de sonorité dévote, mais c'est maintenant un silence à me faire croire que je suis seule dans ce village assoupi.

Pourtant en approchant des dernières maisons, je vois quelqu'un qui veille dans l'ombre grise. Assise sur le perron, la jeune

fille regarde vaguement, très loin; sur ses genoux il y a une enveloppe : elle la prend et la passe comme une caresse sur ses joues, puis sur ses lèvres, et elle la repose sur ses genoux et ses yeux recommencent à fixer son rêve. Intriguée, je ralentis le pas, et, la petite étant presque ma voisine je lui souris: « Bonsoir! il fait lourd ce soir, c'est de l'orage qui se prépare. Vous êtes bien heureuse, vous ! il y avait pas de lettres pour moi ce soir. — Oh ! la mienne n'est pas arrivée ce soir.. » Elle la passe encore sur sa joue, avec son petit geste tendre, et je vois qu'elle n'est pas décachetée. « Mais elle n'a pas été ouverte, votre lettre ! — Cela ne servirait à rien... je ne sais pas lire. — Mais on peut la lire pour vous ? — Oh ! non. C'est de mon ami qui est à la guerre. Il écrit pour moi toute seule. Je sais qu'il est bien, puisqu'il m'écrit, et, ajouta-t-elle en rougissant, je sais bien tout ce qu'il me dit encore. »

Sa voix tremblait et ses yeux s'emplirent de larmes.

Après un petit silence rempli d'émotion, j'offris en hésitant : « Si jamais vous vouliez connaître les mots de sa lettre, et peut-être lui faire écrire une réponse, voulez-vous me le demander ? Je serais très discrète, et je comprends si bien votre délicatesse et votre chagrin. — »

Elle serra l'enveloppe dans ses petites mains jointes : — « Merci, madame, j'irai peut-être... »

Et je la laissai, si mignonne avec ses grands yeux clairs qui illuminaient son visage mince et pâle dans l'obscurité grandissante. Je la laissai avec sa lettre fermée entre les doigts, demandant aux feuilles bruissantes de lui murmurer ce mystérieux message, et percevant la douceur des mots qu'elle « savait » mais qu'elle ne pouvait lire. Cette petite enveloppe intacte, quel acte de foi touchant ! Il vit et il l'aime... Risquera-t-elle de livrer les précieux aveux à des indifférents ? Elle n'a rien à apprendre, elle sait si bien... elle se souvient.

Elle est bien étrangère à nos ingénieuses complications, la petite âme confiante et fidèle, gardant pieusement ses lettres fermées, et attendant patiemment son soldat qui se bat en cette France lointaine qu'elle ne sait même pas imaginer. Et je pensais, en rentrant chez moi, à ces lettres reçues dans un délire de joie, puis relues et disséquées jusqu'à ce qu'elles créent de l'angoisse. Après avoir tiré des mots toute leur valeur, c'est entre les lignes que nous lisons, pour y chercher *plus* ou *moins* que les mots ne semblent dire.

Elle a des larmes dans les yeux, la petite fiancée, mais la joie habite son cœur, puisqu'elle vit dans le royaume de l'Amour qui est bien « le royaume des certitudes ».

XLIII

Vieilles lettres

Figurez-vous une longue malle étroite et basse, couverte de peau de bête non épilée mais bien usée : elle a de vieilles ferrures solides et une clef énorme qui fait rêver de trésors difficiles à garder.

Et ce sont des trésors, en effet, ces vieilles lettres jaunies dont un grand nombre sont centenaires. Et il y en a de ces lettres, le vieux coffre en est rempli. ! Lettres d'amis, de parents, voire même de bons serviteurs qui écrivent à la maîtresse au cours d'une absence. Ces dernières ne sont pas les moins curieuses : écrites d'après le son, les mots s'enfilent les uns aux autres ; il faut lire vite, vite: si on arrête pour respirer, c'est fini, on ne s'y retrouve plus, on a perdu la centaine.

Il y a d'amusantes lettres de vieilles demoiselles dont la mission semble être de tenir la famille au courant des nouvelles, et les familles sont grandes, les naissances nombreuses, les mariages aussi, et les plumes s'affilent et écrivent en grande écriture difficile à lire, parce que les s imitent les f, que c'est du vieux français, et qu'on a tant à dire qu'il faut bien se hâter afin de ne pas manquer l'occasion.

Ah ! les occasions, on les guette, allez, en 1804, lisez : « J'attends de vos nouvelles

par les sauvages qui vous auront vue, ma toute belle, ce qui va me donner la tentation de les embrasser. » C'est un cousin galant à sa cousine Cléophée.

Voyez-vous, par tout le pays, les gens à l'affût d'une chance pour faire partir leurs lettres, et parce que l'humanité est illogique, on en écrivait bien plus alors que maintenant. De longues lettres sur papier de format immense et d'une épaisseur à l'avenant. On laissait en blanc la quatrième page et elle formait enveloppe que l'on fermait avec de la cire ou des pains à cacheter. Comme on prodiguait la cire, il y a dans les lettres de grands trous qui nous obligent à reconstituer cinq ou six mots, et c'est amusant comme tout de compléter les phrases de ses aïeux. Les formules de politesse sont cérémonieuses; nos ancêtres seraient bien scandalisés de notre désinvolture et de nos saluts brefs.

J'ai vu une amusante collection de lettres de collégiens de 1804 à 1812 : ils écrivaient du collège de Québec où on leur permettait d'écrire une fois par mois. Les « culottes » et les « capots » occupent un espace considérable et prennent une grande importance dans ces lettres. Rien de plus comique que les détails de toilette donnés par ces enfants qui passaient toute l'année très loin de leurs parents et qui attendaient les occasions parfois longues à venir pour recevoir des objets indispensables. Pauvres petits ! Ils s'ennuyaient, et ils n'étaient pas toujours con-

solés doucement. Certaines lettres m'ont frappée par leur ton sévère. C'est une mère qui écrit à son enfant qui se désolait : elle l'appelle généralement « mon fils », rarement « mon enfant », et c'est le bout de sa tendresse. L'écolier vient d'avoir onze ans, elle le lui rappelle pour lui recommander de bien travailler, « parce que le temps perdu ne se *rattrappe* pas », — « je vous enjoins de cesser ces jérémiades inutiles qui sont une perte de temps et de papier. »

Pas un mot doux, pas une consolation, pas un encouragement maternel, c'est ce qu'on peut imaginer de plus froid, de plus sec et de plus austère. Quand elle ne gronde pas, elle tutoie son fils, c'est sa caresse.

Je serais curieuse de savoir ce que fut plus tard ce parent si durement traité : je m'en informerai sûrement avant de recommander la méthode de sa terrible mère.

Des lettres de jeunes filles m'ont paru délicieuses : sœurs, cousines, amies qui correspondent régulièrement. Il y a là une fraîcheur d'impressions, une activité gaie, et des boutades spirituelles bien françaises. Quelques confidences apportent la note sentimentale et sérieuse. On ne savait pas *flirter* en 1804, à Montréal et à Québec, et encore moins à la campagne d'où les parentes répondent si poliment aux lettres de la ville. Voici un extrait d'une lettre datée du 27 mai 1812, de Montréal. Une jeune femme écrit à une de ses amies, mariée depuis peu et qui habite un village où son mari est médecin.

« Monsieur Le Saulnier a prêché, le jour de l'Ascension, à la paroisse, et pendant le sermon, il y eut une terrible alarme; quelque chose ayant craqué dans l'église, on crut que le jubé s'effondroit, on cria et cela fit sortir le monde avec une grande précipitation. Les uns croyoient que c'était le jugement dernier, d'autres que les ennemis prenoient la ville, on pensait que la terre tremblait et on criait au feu... et imaginez, que pendant qu'on sortait en foule, avec beaucoup de presse et de grands cris, un bataillon passa, la baïonnette au bout du fusil, allant à l'exercice; quelqu'un courut dire aux religieuses de fermer les portes, que l'on massacrait les prêtres et le peuple. Les pensionnaires et les sœurs se sauvèrent par le chemin secret dans le plus grand désarroi, et tout cela pour rien. Monsieur Voux et monsieur Le Saulnier faisoient leurs efforts pour arrêter la panique, c'étoit inutile. A la fin, les esprits se remirent un peu, et une partie des gens revinrent à l'église, les autres se sauvèrent chez eux gardant leur épouvante.

Plusieurs ont été froissés dans la foule, pour moi, je n'y étais pas et j'en remercie Dieu.

Je voudrais écrire à Mademoiselle Angèle, mais cela ne se peut faute de tems. Vous qui en avez beaucoup, faites-moi, je vous prie, le détail de vos plaisirs champêtres. Enfin, je vous embrasse tout autant que mes bras peuvent s'étendre. Je suis obligée de finir, car tout me presse. »

Et voici, pour terminer, une finale de lettre, de la même à la même. « Votre jolie lettre n'a fait qu'augmenter mes désirs à en être exigeante, impatiente et insassiable, ainsi, ma reine, voyez ce que vous avez à faire ! Mais je ne vais pas jusqu'au murmure, vous m'en feriez ressentir toute la peine que vous en prendriez. J'espère avoir une part dans vos prières, sachant que vous connaissez la plus haute vertu. »

N'est-ce pas exquis, et ne vous ai-je pas régalés avec ces vieux échos d'autrefois ?

XLIV

Le vote des femmes

Il n'y a pas si longtemps encore que l'obtention du suffrage politique semblait être le but le plus éloigné et comme le sommet des ambitions féministes. Dans notre pays surtout, où le mouvement féministe est raisonnable et modéré, les femmes parlaient un peu en riant de ce grand privilège sans croire qu'elles l'obtiendraient de sitôt, et la plupart d'entre elles étaient peu désireuses d'un progrès en ce sens.

Pour ma part, il me semblait qu'on n'améliorerait pas la politique en y mêlant les femmes et je savais qu'on gâterait sûrement les femmes en les mêlant à la politique.

Ce que nous pensions pour ou contre n'y a rien fait : le vote pour les femmes, partiel pour le moment, est un fait accompli dont

il s'agit de tirer tout le bien possible. Tous les devoirs entraînent des responsabilités, et je me demande si les femmes qui voteront le 17 décembre, obéiront à autre chose qu'aux suggestions contraires qui vont tournoyer dans leur voisinage.

Une élite parmi elles aura une opinion personnelle basée sur la réflexion et le raisonnement, les autres vont être influencées par des considérations plus ou moins dignes de déterminer un vote et qui leur sont imposées par une cabale organisée.

C'est d'ailleurs un peu ce qui arrive pour beaucoup d'hommes.

J'ai entendu, il y a 3 ou 4 ans, un de nos savants juges, dans une conférence antiféministe, plaider contre le vote des femmes. Certaines de ses objections étaient bonnes, elles l'étaient même toutes, mais plusieurs auraient pu être invoquées également contre le vote des hommes. C'était très amusant d'entendre l'énumération de tout ce que les femmes devraient étudier et comprendre pour voter avec intelligence et en connaissance de cause, quand on sait que le premier imbécile venu a droit de vote, et qu'un trop grand nombre de voteurs louches attendent les élections « pour faire de l'argent ».

N'empêche qu'il avait raison, et si j'ai ri en faisant mes petites comparaisons, j'admettais avec lui qu'il faudrait une préparation sérieuse pour que les femmes puissent exercer sainement et utilement cette pré-

rogative qui lui semblait inadmissible à cette époque.

Et voici que, soudainement, une loi, qui tournera peut-être contre ses auteurs, lance les femmes dans la lutte politique. Elles y apportent leurs qualités et leurs défauts; elles y apportent surtout le sentiment. l'imagination, l'illogisme, créateurs de l'imprévu qui réserve toujours aux hommes des surprises déconcertantes. Et en attendant le résultat de l'agitation actuelle, je constate un curieux état de choses. Pour lutter contre les organisations gouvernementales qui se servent pour influencer les femmes de l'argent dont elles disposent, il a fallu des organisations libérales chargées d'expliquer et de faire comprendre aux femmes leur véritable intérêt et leurs devoirs de Canadiennes, et entre les deux camps, les pauvres voteuses, sollicitées à droite et à gauche, endoctrinées, tentées, menacées, tiraillées en tous sens sont bien à plaindre ! Et bien fin celui qui devinerait de quel côté elles seront en définitive ! Moi j'ai confiance que leur simple instinct les feront se lever en masse contre le gouvernement actuel.

Il est évident d'ailleurs que Borden se défiait du sentiment féminin, et qu'en accordant le droit de vote aux seules parentes des soldats, il a voulu réduire le risque au minimum.

XLV

Peut-être?

Ils discutèrent longtemps, ce soir-là, lui et elle, mais les discours du grand pessimiste ne pouvaient pas plus la convaincre de la prédominance du mal sur le bien dans le monde, qu'il n'aurait pu lui persuader qu'il n'était pas là, devant elle, pendant qu'il enfilait ses paradoxes.

Mais la vie elle-même nous prouverait presque qu'il n'y a pas de mal, puisque le mal est passager et qu'il sert finalement au triomphe du bien. Suivant le pouvoir que nous lui donnons, le mal ébranle, secoue, déchire, blesse, affaiblit, mais il ne détruit rien. Tout renaît, continue, recommence sans cesse, malgré le mal, parce que le Bien, la Vérité, Dieu enfin, ne peut être entamé. Le mal, tout malicieux qu'il puisse être, est limité, il passe... Je ne crois pas plus à la durée du mal que je ne puis croire que les cordes de violon ont été faites expressément pour créer la petite torture que causent les sons faux.

Plus on observe autour de soi, plus on suit le cours des événements, et l'évolution des âmes, plus s'enracine dans nos âmes cette foi à la toute-puissance du bien qui peut soutenir tous les courages et provoquer tous les héroïsmes.

— Mais, objectait-il, n'avez-vous donc jamais vu vos meilleures intentions causer

le malheur des autres et parfois le vôtre? N'avez-vous pas vu le mal dominer et faire misérables des êtres bons au fond, mais trop faibles pour se défendre contre lui. — Non, et vous ne l'avez pas vu, non plus, puisque rien de ce que vous avez vu est définitif. Je sais comme nous nous trompons souvent; notre erreur, en passant, peut faire du mal là où nous voulions faire du bien, mais notre bonne intention, qui est un commencement de réalisation de la vérité, ne peut nous laisser, nous et les victimes de nos erreurs, échoués dans le désert des choses irrévocables. Elles nous pousse plus loin, plus haut; et malgré les apparences, c'est le bien qui sortira du bien, autrement le mal serait le maître du monde; vous n'oseriez pas affirmer cela?

— Et que faites-vous du mensonge, de l'avarice, de l'injustice, de toutes les profondes misères dont tant d'innocents sont les victimes? Ne triomphent-ils pas de la confiance, de l'honnêteté, de la faiblesse?

— Temporairement cela paraît ainsi, mais cela n'est pas, puisque le mal est passager. Qui vous dit que ces innocents, comme vous les appelez, ne devaient pas être déçus et traités avec injustice pour se réaliser en beauté? Si par l'erreur nous arrivons à la vérité, l'erreur alors n'est qu'un marchepied.

J'ai lu quelque part que la science brûle continuellement les erreurs pour libérer la vérité. Notre esprit, notre volonté, toute

notre âme enfin se perfectionne dans la lutte contre les maux intérieurs et extérieurs.

Notre vie morale doit être semblable à notre vie physique qui consume sans cesse pour alimenter le feu de l'existence. La même chose doit se passer dans nos âmes, il me semble; le Bien absorbe le mal, le consume... combien de fois nous avons pris notre élan dans nos fautes pour atteindre le mieux, nous installer dans la bonne volonté. Ce n'est peut-être pas bien orthodoxe, ce que je vous dis là, mais c'est plus réconfortant que vos doutes et vos dénégations.

— Il secouait la cendre de son cigare d'un air perplexe. — Je voudrais croire cela, la vie serait plus facile, plus simple. — Et meilleure et plus heureuse, ajouta-t-elle vivement. Croire au bien, le voir même dans les âmes médiocres, ou qui nous paraissent telles, c'est lui permettre de s'épanouir partout où il germe. — Peut-être ?...

XLVI

Les âmes

La veille de la Toussaint, j'allai seule au cimetière, devançant les foules pieuses des deux grands jours du souvenir. Le soleil disparaissait dans une traînée d'or lumineux, les arbres à demi dépouillés avaient des tons fauves, et les jonchées de feuilles à terre complétaient une harmonie en teintes jaunes absolument exquise. Et je me laissais

prendre à cette beauté des choses qui s'en vont, mais dont l'adieu est une promesse de retour, et la lourde tristesse que j'avais apportée au cimetière devenait étrangement douce près des chers morts que je venais visiter et prier. Certes, je prie pour eux, mais depuis que je les ai entendues, j'ai toujours présentes à l'esprit, ces paroles d'un religieux : « Mais elles sont heureuses les âmes du purgatoire ! elles sont sauvées, elles aiment Dieu dont elles se savent aimées, et leur attente est l'attente d'un bonheur si certain ! »

Que c'est vrai ! L'attente du bonheur, c'est le bonheur commencé, et en cette vie décevante, c'est même, trop souvent, la seule joie qui nous viendra des bonheurs rêvés.

Mais les chères âmes sont des élues, et c'est mieux que dans l'espérance, c'est dans une certitude splendide qu'elles attendent l'heure de la béatitude parfaite. Elles n'ont ni les impatiences, ni les doutes qui rendent parfois pénibles les attentes de nos âmes terrestres. Des saintes déjà, faisant la volonté de Dieu en se purifiant davantage.

Cette pensée est si belle et si consolante, que je regrette qu'on ne l'exprime pas plus souvent ! Elle adoucirait les chagrins amers, où la douleur d'avoir perdu nos amis s'accroît de l'angoisse de les croire tourmentés et malheureux. — Longtemps, dans le soir gris et doux qui s'étendait sur le ciel et sur la terre, j'ai écouté les voix aimées, et j'ai senti

profondément que les disparus sont vivants, et de l'infini où ils ont été élevés, leurs conseils austères pénétraient dans mon cœur lâche comme des lumières qui faisaient des blessures.

« Il n'y a pas de grandeur morale sans souffrance, disaient-elles, vous l'admettez, et pourtant vous la fuyez, pauvres de la terre. Vous ne savez pas prier ! Vous demandez à Dieu d'écarter les obstacles et d'éloigner la douleur; priez seulement pour avoir la force de vaincre les uns et d'endurer tout ce qu'Il veut, sans conditions et sans limites. Lorsque Dieu vous comble de ses bienfaits, vous savez quelquefois le remercier et glorifier sa Bonté, mais dans la désolation de l'épreuve, vous refusez de reconnaître cette Bonté, et il vous arrive de la nier. Vos prières sont mesquines et égoïstes. Sans cesse, les mains tendues vous criez : donnez ! donnez ! Et que lui offrez-vous à ce Dieu à qui vous demandez tant ? Pourquoi détournez-vous de Lui tant de votre temps, tant de votre cœur, tant de votre vie, oubliant sans cesse qu'Il vous a tout donné et que vous Lui devez tout ? Vous ne comprenez rien, vous ne voulez rien savoir, vous avez peur de la Vérité, et nous qui savons, et dont la tendresse s'éclaire à la lumière divine, nous vous supplions de nous entendre, car nous vous voyons marcher vers la mort les mains vides et les yeux fermés. »

L'air était rempli du murmure des voix mystérieuses, et j'avais la sensation dis-

tincte de la présence immatérielle de tous les bienheureux qui regardent avec pitié les aveuglements et les misères de l'humanité.

XLVII

Soir d'élections

Tristement nous disons : Tout va mal dans le monde ! Tout va mal dans le pays ! Et nos âmes ont des tentations de découragement; n'y cédons pas, et les tenant bien éveillées et bien attentives, permettons-leur d'apercevoir les lueurs divines qui percent l'obscurité : elles nous disent d'espérer, que Dieu veille, et que par ses voies, que nous comprenons si peu, Il accomplit ses desseins.

Jérusalem rendue aux chrétiens, n'est-ce pas Jésus lui-même venant apporter au monde, en ce Noël de 1917, le grand pardon et l'espoir d'un renouveau mondial, où les âmes purifiées et grandies dans l'épreuve marcheront vers l'harmonie intellectuelle et morale ?

Le monde entier est dans la désolation, dans la haine et la rage, les peuples se massacrent, et il semble entendu que l'honneur des nations interdise les concessions, le pardon et l'accord. Et c'est au milieu de ce bouleversement, quand la situation paraît inextricable, que Jésus enlève, des mains des Turcs sa Jérusalem, où il se donnait tout entier pour la délivrance de l'humanité,

et qu'Il la rend enfin à ceux qui croient en Lui et qui font profession de suivre sa doctrine.

Ce grand geste divin qu'il faut *voir*, ne rapprochera-t-il pas les âmes des peuples comme les âmes des individus de Celui qui vient, encore et toujours, apporter au monde la paix et l'amour, avec la même autorité la même douleur grave avec lesquelles Il proclamait les Béatitudes qui ouvrent le Paradis aux âmes douloureuses?

...J'ai pensé longuement à ces choses et elles m'ont consolée, le soir des élections, quand le silence succéda aux appels de plus en plus inquiétants du téléphone.

La journée avait été anxieuse. Tout mon grand optimisme des jours précédents avait fait place à une agitation inquiète : dans le plus obscur de moi-même, je sentais que nous allions à la défaite. J'avais été envahie, heure par heure, d'un malaise subtil et grandissant. Vous comprenez n'est-ce pas, pour l'avoir éprouvé? Ce qu'il y a au fond de nous d'inexplicable, d'informulé, de plus savant que nous-mêmes, connaissait ce qui allait s'accomplir et s'efforçait de me le confier, mais mon espoir luttait et il ne mourut qu'avec la lumière qui s'éteignait une fois. L'heure qui suivit fut amère pour tout le Canada français.

— C'est un tournant dans notre histoire, un moment solennel, où, masques levés, deux adversaires se regardent en face, et se lancent un défi.

Mais ce n'est pas l'heure des regrets, des défaillances, des lâches concessions, ce n'est pas même l'heure de la tristesse, mais celle de l'action commune et énergique pour lutter contre les forces coalisées contre nous. Comprenons bien que le découragement nous conduirait à l'affaiblissement et à la mort, et devant la lutte qui est faite à notre race, soyons forts et unis comme jamais nous ne le fûmes, puisque le danger est plus grand que jamais. Que notre âme française que nous avons trop souvent laissée sommeiller, hélas ! se réveille, qu'elle brûle et qu'elle rayonne afin de prouver à ceux qui nous ont calomniés et méconnus, qu'elle est un principe de vie, non seulement pour la province de Québec, mais pour toutes les provinces du pays. Plus nous la rendrons belle, cette âme française, plus nous la ferons ardente, intelligente, généreuse et énergique, plus elle sera française et plus sa puissance s'affirmera en dépit de tout.

La lutte n'est pas terminée, j'ai même l'impression profonde qu'elle ne fait que commencer.

Il faut voir cela, et chacun dans notre sphère, travailler à la victoire finale qui est assurée à toutes les causes justes.

XLVIII

La petite sourde-muette

Vous pensez peut-être que, dans tout le pays, il n'y a pas une seule jeune fille qui file au rouet ?

Il y en a une au moins... et je l'ai vue; et il y en aura d'autres bientôt, car, je vous connais, ô chercheuses de fantaisies nouvelles. Vous désirerez maintenant un rouet qui chante pendant que votre petit pied pédale et que la laine blanche court entre vos doigts fins.

Ma fileuse n'habite ni une grande ni une petite ville. En pénétrant dans la vieille maison où les chemins de neige me conduisirent par tant de détours, j'ai pensé que je rêvais une des belles histoires qui enchantèrent mon enfance.

Une domestique ridée, noire, aux yeux durs, propre comme un sou neuf, et vêtue comme si elle sortait d'un coffre fermé depuis soixante ans, m'ouvrit la porte, et je fus tout de suite en présence d'un vieillard droit, sec, très digne dans sa longue redingote noire et sous la calotte de velours que dépassaient ses cheveux blancs. Sa fille, la maîtresse de maison, arriva tout essoufflée, hospitalière, un peu cérémonieuse pour commencer, mais si parfaitement aimable pour l'amie de ses amis. Quand elle fut calme, sa figure me plut, la bonté y était imprimée, et dans ses

yeux doux et rieurs passaient des ombres, comme le reflet d'une tristesse qui se tient derrière les sourires.

Les anciens meubles en acajou, trois larges fenêtres enfoncées dans des murs épais d'autrefois, le gros poêle qui pétillait en dessinant des lueurs roses, une glace dans un cadre doré mettant un paysage d'hiver au fond du salon, les bégonias et les géraniums en fleurs sur les allèges de fenêtres, donnaient à cette pièce un charme vieillot et magique. De plus en plus j'avais l'impression d'entrer dans une histoire dont j'étais l'un des personnages. Je me sentais bien loin de la vie ordinaire et j'attendais...

Après quelques minutes passées à nous connaître et à nous rattacher par nos amis communs, mon hôtesse m'amena près d'une des embrasures profondes. Une jeune fille, dont les yeux étranges se détachaient comme des étoiles dans le visage pâle, était là, assise devant un rouet dont le ronron m'avait intriguée depuis mon arrivée. — La mère posa sa main sur la tête blonde : « C'est ma fille, elle est sourde-muette. » L'enfant s'inclina légèrement sur un signe de sa mère, mais elle n'interrompit pas son travail, aussi attentive que si elle eût été seule.

Surprise, émue, je ne sus que sourire avec un étrange serrement de cœur. Mon hôtesse me ramena près du feu, où le grand-père était assis, et elle me raconta bien simplement que son mari était mort avant qu'ils

n'eussent découvert l'infirmité de la petite : avec amour et patience son père et elle se consacrèrent à son éducation et essayèrent de développer son intelligence, mais ils ne purent jamais se décider à se séparer d'elle pour la placer dans une institution spéciale. — Nous avons peut-être eu tort, nous n'avions pas le courage nécessaire.

Pendant que nous causons, la jeune fille file... la laine en rouleaux moelleux devient fine et mince, et s'allonge égale, unie, comme la petite vie qui se déroule entre ces deux affections protégeantes et exclusives qui ont eu peur du sacrifice.

Elle a grandi comme une plante bien soignée, mais que se passe-t-il dans cet esprit fermé à toutes les influences extérieures? A quoi pense-t-elle dans le silence éternel qui l'isole de tous? Y a-t-il seulement des pensées qui vivent et s'agitent dans cette âme mystérieuse?... ou bien, ses grands yeux clairs, qui suivent vaguement les nuages en marche, ne voient-ils que des formes, et ne réflètent-ils jamais ce qui passe dans son esprit?

Du matin au soir, elle file; quand la laine manque, elle est inquiète et malheureuse. Le bruit monotone du rouet actif couvre-t-il les soupirs d'une âme captive qui sent sa misère et voudrait s'élancer dans la vie dont vivent les autres?

Nous ne savons rien d'elle, elle ignore tout de nous...

Le chien qui vient d'entrer va poser sa bonne grosse tête sur les genoux de l'enfant, elle laisse un moment le rouet, flatte le chien et le regarde en souriant... il agite la queue et la regarde aussi : ils se parlent, peut-être ?

XLIX

Réconciliation

J'ai l'esprit un peu frondeur et d'où qu'elles viennent, je n'adopte pas aveuglément les modes qui passent.

Je m'étais imaginée, il y a quelques années, que la dévotion à saint Antoine était une mode et je souriais volontiers des histoires en parties doubles des offrandes de pain et des grâces obtenues. Mais tout arrive. Prise un jour dans des difficultés qui me paraissaient inextricables, j'eus la curiosité de voir comment saint Antoine s'en tirerait. Je ne voulais pas le traiter en commerçant et je répugnais à lui faire des promesses. Je lui exposai donc ma demande en lui faisant une généreuse offrande, et j'attendis son bon plaisir.

Il est probable que monsieur saint Antoine jugea sévèrement mes dispositions intérieures, qu'il trouva à ma curiosité une nuance de perversité; peut-être aussi, dans sa sagesse surnaturelle vit-il que ma très humaine recherche du mieux me serait nuisible... toujours est-il que, non seulement je n'obtins pas ce que je demandais, mais les choses

tournèrent au plus mal pour moi en cette difficile affaire.

J'eus une indignation un peu dédaigneuse qui s'exprima vertement en passant devant la statue de saint Antoine : « Vous n'êtes pas un gentilhomme et je n'aurai plus d'affaire à vous. »

Comme vous le voyez, nous étions en « délicatesse » et je ne pensais pas à lui sans un grain d'amertume. Un jour, accédant à la prière d'un de mes amis, à qui je ne l'avais pas demandée, saint Antoine, qui songeait évidemment à un rapprochement, me remit presque dans les mains un objet perdu, vainement cherché, et dont la disparition me désolait.

Je vis bien qu'il s'acquittait et je lui en sus gré, et comme un bon procédé en appelle un autre, je cherchais l'occasion d'être gentille pour lui. Je viens de la trouver. J'ai lu avec un vrai plaisir un petit livre tout à la louange de saint Antoine : le titre éveillera votre curiosité, et quand je vous en aurai nommé l'auteur, vous saurez qu'au rebours de toute morale bien faite, votre curiosité aura une jolie récompense. « Si Quaeris », si vous cherchez... et qui ne cherche pas dans le monde ? Tous nous cherchons sans cesse, nous cherchons Dieu, la vérité, des amitiés, le bonheur, la fortune, les succès, nous cherchons notre bourse ou nous cherchons notre canne, mais inlassablement nous essayons de trouver quelque chose.

Imaginez alors la joie de rencontrer quelqu'un qui vous persuade qu'un saint du ciel est préposé à ces recherches diverses, et qui établit, avec preuves à l'appui, qu'un cœur simple et confiant trouvera toujours le secours demandé. Les preuves sont des nouvelles courtes, vivantes du Père Valentin-M. Breton : elles sont écrites de cette plume alerte et élégante que vous connaissez. Ce sont des petits tableaux délicatement nuancés dont les personnages ont un tel cachet de vérité, qu'on les voit et qu'on les entend raconter leurs petites histoires; ils sont reconnaissants et un peu bavards comme nous le sommes tous dans la surprise des réussites inespérées.

Leur confiance est contagieuse et l'on s'y laisse prendre, en se disant que bien des choses difficiles seront simplifiées désormais si le bon saint Antoine veut bien s'en mêler.

L

Révélations

Suzanne est assise dans la fourrure auprès d'un joli feu clair qui accroche des lumières aux dorures des cadres et des lueurs d'or dans ses boucles soyeuses. Son livre d'images est tombé de ses mains, elle regarde dans le vague et elle se sent un peu malheureuse. Sa maman vient de sortir : elle entend encore le tintement gai des clochettes

de l'attelage qui lui disent : « Bonsoir, Suzette, bonsoir ! »

Oh ! ce n'est pas parce que sa maman est sortie que Suzanne est triste... à sept ans, on est raisonnable et Suzanne se pique de l'être. Elle se met à chercher, s'il n'y a pas eu dans la journée, quelque mal qui n'a pas été *défait*, car c'est le souci de son bon petit cœur de *défaire le mal*, que ce soit une tache à effacer, une blessure à guérir par une caresse, ou une faute à avouer. Mais non... ce jour-là tout a été bien.

Alors, elle examine si rien n'est changé parmi les êtres qui peuplent son petit monde, ces êtres que nous appelons froidement des *choses*, mais que Suzanne sent bien vivre, et dont elle respecte la sensibilité mystérieuse.

Elle jette un regard autour d'elle : chaque objet est bien à sa place... la pendule, au-dessus des volumes de la bibliothèque rose, continue à jeter ses petits grains de vie sonores, la poupée dort dans son berceau d'osier, l'ours Teddy semble trouver fort plaisant d'être écartelé sur le tapis dans un coin, car ses gros yeux ronds luisent de gaieté... et au fond de la chambre, le lampion allumé fait tout rose le Jésus de cire, dont la crèche minuscule, remplie de paille, est entourée de fleurs blanches aux feuillages givrés...

Alors, alors, pourquoi cette grosse envie de pleurer qui lui gonfle le cœur ? Elle s'allonge dans la fourrure blanche si douce, et elle regarde le feu qui chantonne pour la

consoler; peu à peu ses grands yeux se ferment.

L'oiseau agite ses ailes dans sa cage : — Tu ne dors pas, Botrel, fait-elle plaitivement. — Non, petite, et toi tu t'ennuies ? — Oh ! moi, dit Suzanne dans un grand soupir, je suis triste... j'ai été sage pourtant aujourd'hui, et il n'y a rien de changé dans la maison, ah ! mon pauvre Botrel, tu ne sais pas comme c'est ennuyeux de ne pas savoir seulement pourquoi l'on a tant de chagrin!

L'oiseau penche la tête avec des airs de vieux philosophe : — Je te le dirai bien moi : tu es triste, parce qu'une belle fleur vient de mourir dans la serre. — Tu l'as vue mourir ? — Non, mais je le sais, il en meurt tout le temps : elles s'épanouissent, elles embaument, elles s'ouvrent, elles s'ouvrent éperdument pour donner tout leur cœur au soleil, puis un à un leurs pétales tombent sur la terre noire au pied des plantes... elles finissent toutes ainsi.

Et ce n'est pas tout, continue l'oiseau, tu es triste aussi parce qu'une étoile du ciel est tombée dans le vide : vite, vite, plus vite qu'on ne peut penser, comme si elle avait peur du ciel d'où elle s'enfuyait, elle s'est précipitée dans le noir de la nuit qui l'a engloutie.

L'enfant écoute, toute pâle d'angoisse, en serrant ses petites mains sur son cœur.

— Il y a autre chose encore qui te rend triste, c'est la voix du vent qui passe sur le monde... L'entends-tu appeler ?... il ar-

rête son souffle pour écouter si le monde lui répondra, mais on ne s'occupe pas de lui, et il recommence à soupirer et à gémir.

— Et, dis-moi, Botrel, est-ce que, la nuit, il y a beaucoup de fleurs qui meurent, beaucoup d'étoiles qui tombent, beaucoup de ces voix qui appellent et auxquelles personne ne répond ? — Oui, répond l'oiseau gravement : toutes les fleurs meurent dès qu'elles sont belles; j'ai vu bien des étoiles qui resplendissaient se jeter dans les ténèbres, et le monde est rempli d'appels auxquels rien sur la terre n'a jamais répondu.

L'enfant et l'oiseau se taisent, l'une dort dans sa fourrure, l'autre dort sur son perchoir, mais l'enfant a appris dans son rêve pourquoi elle est triste, et qu'on peut avoir du chagrin sans avoir été méchante. Dans le mystère de son âme qui s'éveille, tout un monde lui a été révélé et la pitié, la divine pitié qui fait le cœur des femmes si grand est née cette nuit en elle.

Elle va aujourd'hui aux fleurs qui s'effeuillent, aux étoiles qui tombent, au vent qui pleure, mais Suzanne grandira, et la douce compassion grandira aussi, pour s'élancer vers tout ce qui souffre, et aux voix qui éternellement appellent, elle saura répondre avec la tendresse des femmes qui ont compris qu'aimer, se sacrifier et pardonner, c'est tout un.

LI

Triste ?

Dans le courrier de Fadette, il y avait ce matin une lettre grise, jolie et triste, où une amie inconnue me priait d'écrire cette semaine comme si je m'adressais à elle qui est « perdue dans un brouillard de tristesse où elle ne distingue plus rien ». Je veux bien lui parler, mais cela la consolera-t-il si je lui dis qu'en effet la tristesse est un brouillard éternel, qui sort matin et soir du cours agité de notre vie : le soleil de la joie ne réussit pas à le dissiper pour longtemps. La tristesse est en nous, autour de nous, nous l'apportons en venant au monde; elle nous précède ou nous accompagne comme notre ombre, suivant les heures.

Sans le savoir, nos âmes ont la nostalgie de l'Eden où nous devions être heureux : nous commençons à pleurer en entrant dans la vie, et nous allons ensuite des petites aux grandes déceptions, avec le désir insatiable du bonheur infini qui ne rencontre jamais que les joies brèves et précaires de la terre.

Tristes ! nous le sommes tous, ma pauvre petite. Que ce soit le présent qui nous inquiète, l'avenir plein d'appréhensions, ou les détresses passées qui font saigner en nous des blessures anciennes, notre cœur tremble toujours un peu, même s'il est très heureux !

C'est la vie : il n'y a que les âmes légères et vaines qui ne sentent pas leur tristesse parce qu'elles l'étourdissent, mais elle les saisit un jour, quand elles ont perdu le pouvoir de s'amuser.

Il faut donc accepter la tristesse et apprendre à la renfermer en nous. Notre gaieté a le droit de se communiquer puisqu'elle fait du bien aux autres, mais cachons bien notre tristesse. D'abord elle nous appartient davantage, elle est notre vie même dans ce qu'elle a de plus intime et de plus profond. Puis, si nous ne la tenions pas silencieuse et voilée, elle offusquerait ceux dont c'est le tour d'être heureux, — et ce sera si court, — et elle infligerait un surcroît de peine à d'autres tristes qui ont bien assez de leur infortune.

La tristesse est dans notre vie comme les journées de pluie dans le printemps : ils le font plus frais, plus vert, fleuri et tout étincelant. Ainsi la tristesse douce et sans révolte rend les âmes plus belles, et une femme qui n'a pas pleuré ne connaît ni l'indulgence ni la bonté profondes.

N'ayez pas peur de votre tristesse, ma petite sœur, et regardez les pensées qu'elle vous présente, elles sont généralement fécondes et vous font descendre en vous-même où il est bon pour tous de vivre un peu plus.

La tristesse n'est pas un mal, elle est une des conditions de la vie à laquelle nul ne peut se soustraire. Elle ne devient un mal que si elle engendre l'inaction et le découra-

gement, et cela n'arrive pas à ceux qui élargissent sans cesse leur cœur, à ceux qui ayant souffert veulent aider les autres à porter leur fardeau.

Votre âme a ses jours de pluie et de brouillard, mais le soleil qui se cache n'est pas éteint : il est derrière ces nuages qui vous font peur et il en sortira pour vous donner votre part de bonheur. Soyez assurée de cela et allez bravement votre chemin : quand vous êtes triste, vivez simplement comme si vous ne l'étiez pas. Vos dispositions changent mais votre devoir est invariable.

N'avez-vous jamais pensé que c'est de la nuit noire et mélancolique que montent les aubes roses? Quand en vous les voix joyeuses se taisent, c'est que dans l'obscurité les oiseaux dorment, mais vous avez vingt ans, la tristesse passera. Hélas ! rien ne dure dans nos âmes mobiles, la joie est éphémère, et la tristesse aussi... et vous connaîtrez des jours où vous pleurerez de ne plus être triste de vos anciens chagrins.

Ce qui ne passe pas, c'est la bonté qui pose des actes, la sincérité qui cherche la vérité et l'accepte toute, c'est la vie de l'âme croyante et courageuse qui sent qu'elle ne vaut que par ce qui la dépasse.

LII

Commérages et Bavardages

Petite ville, grand village ou petit village, c'est tout un quand on les considère au point de vue commérages et bavardages.

Ceux qui, un peu à l'écart, peuvent suivre le chemin d'une parole et le roman d'une supposition sont surpris, malgré l'habitude qu'ils en ont, de tout le tapage qui peut s'élever à propos de rien et à propos de tout.

C'est que, dans les centres étroits, on attache une importance extrême aux petites choses, de telle sorte qu'un événement grave est moins discuté que les détails qui l'accompagnent ou en relèvent.

Les silencieux qui sont aussi les spectateurs, parmi toutes les histoires qui courent, bouillonnent et s'évaporent, peuvent se croire au cinéma : ils regardent passer des instantanés dont la plupart sont insignifiants, mais il leur arrive de voir des tableaux typiques d'où ils peuvent tirer tout un petit bagage de philosophie utile.

Je ne crois pas qu'on bavarde beaucoup plus dans la petite ville que dans la grande, mais les histoires, au lieu de circuler dans des cercles restreints font le grand tour de l'endroit : elles entrent de porte en porte, et elles ressortent agrémentées de détails nouveaux. Elles subissent de telles transformations, que ceux qui les premiers les

ont lancées à la volée, les reconnaissent à peine, quand, au cours de leurs évolutions, elles repassent devant leur porte.

Dans la grande ville, la vie individuelle est plus secrète, mieux protégée contre la curiosité... on ne sait pas toujours le nom de ses voisins, en ville.

Dans la petite ville, chaque fenêtre a ses yeux grands ouverts sur les gestes, les démarches et les rencontres de tous et de chacun. Revenez-vous de l'église ? Qui est l'étanger qui entre chez vous ? Où votre domestique porte-t-il ce panier, et que peut-il bien contenir ? Etc., etc., etc.

La patience la mieux exercée cède quelquefois devant l'absurdité des suppositions et des commentaires de cette police cancanière.

La malice cependant n'est pas souvent le facteur principal de cette démangeaison de parler, et en face des résultats désastreux de leurs bavardages, certaines bonnes âmes sont désolées et protestent de l'innocence de leurs intentions, et je crois à leur sincérité qui égale leur inconséquence.

C'est un spectacle curieux de voir toute une population occupée du même petit scandale, du même accident, de la même histoire plaisante : dans les salons, les bureaux, les parloirs, les ateliers, les magasins vous tombez sur le sujet du jour que tout le monde raconte avec ses petits bouts d'allonge.

Après trente-six heures, il survient autre chose qui se discute avec la même effervescence.

Et de janvier à décembre, les potins vivent et meurent mais rarement sans laisser de traces. On a connaissance de rares accalmies pendant lesquelles, hélas ! il ne se passe rien. Rien... on interroge, on regarde, on flaire, rien...

Imaginez de quel élan éperdu l'on se jette sur le premier indice d'une nouvelle possible. C'est pendant ces mortes-saisons, peut-être, que l'on combine les mariages : les vraisemblables deviennent probables dès qu'une personne d'imagination a accolé deux noms. Du probable au certain, il n'y a qu'un pas, vous savez, et de là à fixer la date de la bénédiction, un tout petit bond que l'on fait allègrement, à l'ahurissement des deux intéressés, qui ne peuvent que rire de l'invention sans pouvoir remercier l'inventeur qui s'appelle « tout le monde ». Chacun y a mis son mot, sa remarque, un clignement d'yeux, un sourire entendu, et les coupables sont insaisissables.

C'est un peu ennuyeux, paraît-il, mais l'on s'y fait, comme à la poussière et à la pluie.

LIII

L'instinct

L'instinct féminin est un don incomparable et qui nous rend de fameux services. Si j'étais un homme, je dirais que cet instinct

nous tient presque toujours lieu de raisonnement et nous guide avec une sûreté et une rapidité prodigieuses là où toute la réflexion masculine avance à tâtons.

Mais ce serait aller bien loin, et je dois à mes sœurs de reconnaître que l'instinct féminin s'ajoute souvent à la raison et à la réflexion. Cependant les femmes n'aiment pas ce mot... l'instinct... fi donc ! — Vous parlez de notre instinct comme de l'instinct d'un enfant ou d'un chien, me disait une amie, une intellectuelle, qui est un peu humiliée par mes observations, je crois.

Et puis après ? Oui ou non en avons-nous de l'instinct, vous, moi, et toutes les femmes ?

Mais entendons-nous d'abord sur la chose, c'est le mot qui vous choque. Quand j'aurai expliqué ce qu'est notre instinct, toutes les Èves, petites et grandes souriront, ravies, car elles aiment les discours flatteurs, cette faiblesse date du paradis terrestre et du serpent astucieux qui parlait si bien. Je dirai donc que l'intelligence féminine a le flair plus délicat que celle de l'homme; qu'avec ses yeux, la femme voit en un clin d'œil, sans presque regarder, ce qu'un homme n'a pas remarqué après cinq minutes d'observation. Là où les hommes raisonnent et ergotent, les femmes devinent : elles pressentent et même prophétisent avec une si merveilleuse exactitude, que si les hommes se fiaient davantage à l'instinct des femmes, ils éviteraient bien des erreurs.

Admettons cet avantage tout simplement, et ne nous fâchons pas d'avoir une arme si utile. Ne méprisons ni le mot, ni la chose, et rendons-la admirable en cultivant l'esprit d'observation, le raisonnement, la tendance à ne négliger aucun détail, mais surtout, ayons confiance dans notre instinct. Comment voulez-vous qu'il nous serve bien, si nous le tenons en défiance?

Il nous avertit souvent sans que nous en tenions compte. Par petits coups, il nous répète les mêmes conseils, il nous met en garde contre telle personne, il essaie de vous rapprocher de telle autre... il nous suggère telle démarche, mais distraites et inattentives nous attendons souvent qu'il soit trop tard pour nous écrier : « Ça me le disait pourtant. » Oui, et vous ne vouliez pas entendre.

A propos d'instinct, le mien me dit de me défier d'une science nouvelle qui s'appelle l'Onomatologie, un grand mot qui désigne une chose incroyable. En effet l'onomatologie prétend tout simplement voir le caractère entier dans le prénom d'une personne. C'est hardi, nouveau et absurde, quelles chances de succès, chères sœurs! L'auteur, un ex-graphologue, traître à sa science, affirme que les prénoms subissent : 1. Les lois de l'atavisme; 2. Les lois de l'hérédité; 3. Des fatalités, vieilles quelques-unes de deux mille ans, d'autres, plus vieilles encore, comme les noms de Joseph et d'Hélène. Un Fernand ne pourrait donc ressembler à un

Paul, un Pierre à un Louis, une Julie à un Marthe, etc.

Mais, me direz-vous, cette science est très indiscrète puisque notre nom est connu de tous ceux qui veulent le savoir, elle est surtout cruelle, puisque nous ne pouvons changer ce nom fatal choisi par nos parents. Vous avez bien raison, mais qu'y faire? Ce que j'en pense? Et vous?

LIV

L'ami

Quand on est très jeune, on dévore les livres, on leur communique sa hâte de courir et de connaître les dénouements; les mots importent peu, les cadres, pas du tout : on veut une histoire, une histoire de guerre ou une histoire d'amour, mais des faits. On ignore l'âme du livre, la pensée qui a inspiré à l'auteur ces pages que l'on feuillette comme on effeuillerait des fleurs : après avoir respiré leur douce et vague odeur, on laisse glisser à terre les pétales froissés, et après avoir fermé le livre, on oublie le titre et le nom de l'auteur.

Mais on vieillit : les jours gris viennent qui paraissent longs, ou les journées encombrées où l'on vit dans le chaos; on lit alors plus lentement, en cherchant l'écho de son ennui ou le repos de ses agitations, et on commence à faire un choix parmi les auteurs. Les histoires nous intéressent moins que la

personnalité des héros, leurs sentiments et leur caractère. Nous nous cherchons nous-mêmes en eux, et parmi les auteurs, nous préférons ceux qui nous semblent répondre à nos questions et comprendre un peu notre cœur. Ils sont nos amis; quand ils nous offrent un livre, nous sommes presque sûrs que nous pourrons les en remercier. Ils sont nos amis, et chacun leur tour, nous les admettons dans notre vie, pas bien loin de notre cœur.

Mais parmi ces choisis, il arrive qu'avec l'un d'eux, un jour, on descende plus profond dans son âme. Il nous révèle le secret de nos impressions les plus intimes, et alors dans chacune de ses phrases nous voyons un reflet de nos pensées et de notre sensibilité, et nous sommes émerveillées d'être ainsi comprises et décrites par un inconnu qui écrivait pour nous avant que nous fussions nées quelquefois. Nous le lisons, nous le relisons et nous aimons à nous le représenter vivant, afin de pouvoir mieux le comprendre encore; nous l'aimons. Et parmi les livres de cet ami, il en est un que nous préférons : c'est notre livre.

Le livre que l'on aime ainsi, j'y pense souvent, n'est pas toujours un livre remarquable qui suscite l'admiration générale et que l'on trouve beau avec son goût un peu exercé. Non, il paraîtrait peut-être gauche et incomplet à des critiques avertis, il a déplu à notre meilleure amie. Il est bien notre livre pourtant, fait pour nous, compris par nous, et quoique nous puissions

expliquer à peu près d'où vient notre attachement pour lui, nous sommes davantage portées à dire : « je l'aime parce que je l'aime ». C'est la meilleure, sinon la seule raison de l'amour.

On juge toujours bien ce que l'on aime, on a la conviction d'avoir trouvé une beauté ignorée des autres, et le livre comme l'ami, d'ailleurs, sont peut-être plus *à nous* par le fait qu'ils restent plus mystérieux pour les autres. Enfin, si vraiment notre livre est ce que je viens de raconter, nous n'en parlons pas, nous ne le vantons pas, nous n'avouons pas tout ce qu'il représente pour nous, car ce serait faire notre confession, dire l'histoire et le résumé de la vie de notre cœur, et c'est un secret que nous gardons, bien, n'est-ce pas ?

Voilà les réflexions que je me faisais en classant les livres de ma bibliothèque. En vraie femme j'ai mes petites fantaisies, et je me disais, sans désirer être riche, que si je l'étais, j'aurais du plaisir à faire relier mes livres de la nuance qu'ils communiquent à mon âme, ou pour être plus exacte, à les revêtir de la nuance que mon âme retrouve constamment en eux.

LV

Les prisons

Le Soleil a enfin conquis l'hiver, et sous la force et la persistance de ses rayons, la glace qui recouvrait la rivière se laisse envahir par l'eau qui essaie d'échapper à sa prison. Sur les bords c'est un émiettement, et des morceaux commencent à se détacher, pendant que le travail invisible prépare la grande débâcle, où les vagues, enfin libres, charrieront avec grand fracas les énormes blocs brisés qui fondront dans le torrent.

Joyeuse et étincelante, la rivière reprendra sa course caressée par le soleil libérateur. Sous sa couverture blanche, elle était dans l'obscurité, et quelle prison est plus redoutable que la prison obscure. C'est pour échapper à l'obscurité que le grain sort de terre, que le bourgeon devient fleur, et je pense, ce matin, que c'est pour échapper à l'obscurité que nos idées cherchent sans cesse l'occasion de s'extérioriser dans l'action.

L'âme enveloppée dans le brouillard des vérités vagues, à peine perçues, cherche la clarté dans l'action et c'est ainsi qu'elle devient libre. L'âme inerte est toujours captive et retenue dans les ténèbres où elle dépérit, l'âme active cherche d'instinct la lumière, et ses erreurs même l'y conduisent.

Je vois toutes nos qualités au fond de nous, s'agitant pour se faire jour, comme la

rivière lutte pour briser la glace, et c'est le soleil de la vérité qui libère notre intelligence, notre bonté, notre activité, et plus le champ d'action qu'elle leur ouvre est vaste, plus notre âme est heureuse.

Ceux qui ayant compris la nature et les besoins de leur âme, lui donnent la liberté de vivre profondément et largement, ne se plaignent pas de la tristesse de la vie et de l'esclavage où les tient le devoir. Ils aiment la vie de toutes les forces de leur être, et leur âme l'accepte tout entière avec ses larmes et ses sourires. L'épreuve peut les blesser mais ne saurait les écraser : on n'est écrasé que par le poids de son propre cœur.

Leur énergie leur donne la joie de vivre et elle est à l'unisson de la joie de la nature qui sans cesse construit, démolit et rabâtit dans l'univers. La joie de la lumière du soleil, la joie de l'air pur se mêlent à la joie de leur vie qui également éclaire et vivifie, et l'harmonie règne dans leur cœur comme dans le monde extérieur.

Cette joie de vivre est donc celle de l'effort et du travail, de la difficulté vaincue, du devoir rempli, de la certitude de faire ce que Dieu veut, de l'emploi de nos facultés qui veulent sortir de prison, c'est-à-dire s'exercer librement.

Si l'activité n'était pas un besoin de notre nature, l'homme se serait contenté de trouver sa subsistance et les nécessités de la vie. Mais il n'a pas cessé de chercher, de découvrir, d'inventer, de créer, et si la vie est

devenue si compliquée c'est pour répondre à ce besoin d'activité qui se décuple en s'exerçant.

Délivrons-donc notre âme en la laissant vivre magnifiquement. Libérons notre bonté, libérons notre pitié, libérons notre amour que nous tenons enfermés en nous et laissons-les se prendre à des œuvres précises et prochaines.

« Vouloir faire du bien, » c'est si vague, ça n'engage à rien; et cette bonne volonté chimérique nous entretient dans l'illusion que nous sommes bons. Mais faire du bien à son foyer, aider au salut de cette âme, soulager la misère de telle famille, consoler ce chagrin qu'on a deviné, voilà des buts que l'on voit, vers lesquels on marche sûrement.

Et il ne faut pas trop compter sur les résultats visibles, et demeurer convaincus que rien ne se perd de notre action bienfaisante puisqu'elle fait notre âme meilleure et que la bonté crée la bonté.

LVI

Des ombres passent

Il y a des jours indécis où le soleil n'arrive pas à percer les nuages, le vent déplace les vagues grises, sans cesse remplacées par d'autres vagues grises : le soleil, en arrière, argente leurs contours, mais il ne réussit pas à les traverser. La journée passe sans pluie et sans soleil, dans l'attente du triomphe de la lumière.

Il y a des jours semblables dans l'amitié : des ombres passent qui étendent entre les amis du gris où tremblent des frissons : un silence, un mot injuste, une défiance que l'on sent, et voilà tristes des heures que l'amitié devait illuminer.

Le grand Artiste nous a créés vibrants, sensibles aux plus légères nuances, et il ne faut jamais nous en plaindre. De la même source viennent les angoisses sourdes et les joies radieuses, les souffrances aiguës et les bonheurs profonds. Notre esprit perçoit vite et notre cœur répond instantanément, semblable à la harpe éolienne que le plus léger souffle fait vibrer, et ce qui rend la vie belle c'est d'avoir toutes les cordes de son âme d'accord et bien tendues.

Que ce soit une journée sombre ou une journée de lumière, le soir vient toujours, et il absorbe les rayons et les ombres.

Et c'est bon, quand on est las, d'entrer dans les églises dont les portes grandes ouvertes vous attirent comme des bras protecteurs.

Dans l'air parfumé d'encens et de lilas, il palpite encore des prières, et l'on va tout près de l'autel déposer le fardeau de la journée. Les heureux même ont besoin de ce repos : certaines joies sont si lourdes à porter ! Et quand dans un soupir, on a laissé tomber son âme devant Celui qui la sait faible, on n'a plus qu'à se taire ou à murmurer son nom dans le grand silence des prières muettes.

On dit : « Mon Dieu ! » sans d'autres mots, sans une autre intention que celle de l'appeler, comme le petit enfant dit cent fois dans la journée « maman ». Il ne sait que ce mot et il le répète sans cesse sur tous les tons avec l'instinct que sa mère le comprend bien.

Cette fin de jour dans l'église sombre et silencieuse me représente si bien les dernières heures de notre vie. Nous serons las, seuls au milieu des êtres les plus chers, nous ne parlerons plus, et nous ne saurons que murmurer : mon Dieu !

J'aime à croire qu'au soir de notre vie comme aux soirs de nos journées, nous sentirons la douceur d'être venus tout près de Dieu, d'avoir déposé à ses pieds tous les fardeaux de notre vie, de lui avoir rendu nos âmes que la vie humaine ne retient plus. Et ce sera bon comme dans l'église, je crois.

Les heures de silence du soir font plus pleines les heures d'activité de la journée et leur font acquérir une importance qui les pare de beauté, même si elles sont remplies par de pauvres petites occupations.

C'est parce que nous ne les voyons pas de haut que nos petites actions nous fatiguent et nous écrasent. Si nous pouvions enfin comprendre et sentir que rien n'est perdu, que tout notre devoir est nécessaire dans le plan divin, et que nous *servons* en étant fidèles même à ce qui nous semble insignifiant. Le service de la sentinelle, du soldat qui aplanit la grande route, de celui qui

donne à manger aux bêtes, n'est-il pas aussi nécessaire au bon fonctionnement de l'armée que le service du soldat qui se bat à la baïonnette ?

Dans les églises désertes, le soir, on pense à ces choses...

LVII

Nos soldats

Hésitant et capricieux, notre printemps est arrivé avec sa succession de journées douces et frileuses, de caresses alternant avec des bourrasques rudes. Il est charmant quand même avec ses couchers de soleil roses, et ses promesses de résurrection dans les bourgeons frêles qui se recroquevillent par les nuits glacées.

Il est charmant comme tout ce qui est jeune, frais et palpitant de vie. Nous l'aimons après avoir eu froid si longtemps, nous l'aimons par ce besoin immense de croire à ce qui ne meurt pas, à ce qui recommence, nous qui sommes si cruellement blessés par ce qui est éphémère. Chaque printemps nous apporte le même message, la même assurance que la vie ne meurt pas, que c'est la mort qui meurt dans les résurrections.

Écoutons bien ses voix innombrables : elles parlent à tous d'amour, d'activité, d'énergie et de joie. Le printemps apporte au monde la joie même de Dieu, la joie créatrice : il crée et renouvelle tous les coins de

terre nus où il passe léger et fleuri, semant la vie. J'entends le cri désolé des mères : « Vous parlez de joie, et nos fils s'en vont et nos cœurs sont déchirés ! » Comment pouvez-vous croire que j'oublie la tristesse des départs prochains, de cet arrachement que nous n'avons pas voulu et auquel il faut consentir ! Et je dis pourtant que le printemps apporte la joie divine même à celles qui pleurent. Faites un grand silence en vous-mêmes, regardez au profond de votre cœur, vous l'y découvrirez, cette joie profonde d'avoir fait à vos fils une âme qui s'élève dans l'épreuve et qui l'accepte; ils vous étonnent par leur fermeté, vous sentez qu'ils feront honnêtement et bravement le devoir dur mais grand et beau qui leur est imposé. Tout ce qui est généreux et viril en eux grandira dans l'oubli d'eux-mêmes, et vous serez fière de votre soldat, pauvre mère qui cachez vos larmes afin de donner tout votre courage à votre petit qui compte sur vous.

Nos petits ! Sont-ils autre chose à vingt ans ? Et ne les sent-on pas davantage, nos petits, lorsqu'on nous les prend ? Et ils nous sont toujours pris par quelqu'un ou par quelque chose. Ils ne sont bien à nous que lorsque nous leur faisons un berceau de nos bras et qu'ils ne peuvent se passer de leur maman. Plus tard, ils sont de nous, faits de nos tendresses, de nos sollicitudes, de la sève de nos âmes, et notre suprême consolation, c'est de les découvrir un jour des hom-

mes sincères, énergiques et bons. Cet orgueil des mères bénies dans leurs fils est l'une des joies douloureuses que chante ce printemps : sûrement vous l'entendez.

Un officier m'a dit : « Ils sont merveilleux, nos petits conscrits, énergiques et gais. » Je sais : ils sont courageux et fiers, et ils feront payer cher aux Allemands les larmes de leurs mères.

Ils partiront sans amertume et sans récriminations. A l'appel du devoir impérieux ils ont répondu : Présent ! — Et pendant que nous prierons pour eux, que nous travaillerons pour eux, ils feront honneur au Canada, honneur à la race française que les soldats de France reconnaissent en nos soldats canadiens.

Ils s'en vont dans le grand bouleversement qui ensanglante le monde, ils rêvent de victoire et ils se sentent dans les mains de Dieu qui est leur père où qu'ils soient. Ils n'ont pas peur et ils se battront bien, et si hélas ! quelques-uns ne reviennent pas, ils n'auront pas été des vaincus, car ils seront partis avec la certitude que Dieu c'est la Vérité, que le Bien et la Justice c'est la vérité, que l'accomplissement de son devoir c'est la vérité, et qu'il n'y a pas de mort, mais « une porte qui s'ouvre », pour les admettre dans la meilleure vie où il n'y a plus ni guerre, ni angoisses.

LVIII

Précurseurs

Vous connaissez, n'est-ce pas, ces heures de lucidité, où l'âme, comme affranchie des mille liens qui l'attachent aux choses de la terre, s'élève, légère et ailée, au-dessus des petits intérêts, des petits soucis, des petites occupations ordinaires pour regarder la vie de haut et de loin, éclairée, par en dedans, d'une lumière qui se reflète sur tout ce qu'elle observe ? Quelques instants, elle vit pleinement sa vie spirituelle et magnifique, et même les secrets de Dieu lui laissent deviner un peu de leur mystère.

C'est durant une de ces heures rares et bénies que j'ai cru comprendre, qu'après avoir donné notre blé, notre argent, nos soldats pour le salut du monde, nous n'avons rien fait si nous gardons une âme mesquine, sourde aux grandes voix qui appellent l'humanité à une vie plus haute et plus surnaturelle.

Je me suis souvent plu à évoquer saint Jean-Baptiste parcourant la Judée, et criant sur les routes à ceux qui le suivaient : « Préparez les voies du Seigneur, car le royaume de Dieu est proche. » Il me semble que les anges, aujourd'hui, comme le prophète, autrefois, passent et repassent au-dessus de l'humanité en disant à tous : « Préparez les voies, car l'Esprit de Dieu vient re-

nouveler le monde, et son royaume est proche. » Bien avant nous, la France a entendu les anges. L'Esprit s'y est réveillé, ardent et merveilleux, et les vertus sublimes ont fleuri dans des milliers d'âmes que le poids des choses matérielles écrasait. Soulevée par le danger, l'indignation sainte, l'amour de la patrie, la douleur purificatrice, l'âme de la France a ébloui le monde et ses ennemis ont dû avouer qu'ils l'avaient méconnue.

Et pendant que s'opérait ce réveil miraculeux, là-bas, que devenaient nos âmes, ici? Ont-elles eu la générosité qui fait le sacrifice régénérateur? Je m'incline avec admiration et attendrissement devant les mères : aussi bravement que les mères de France, elles ont donné le sang de leur cœur en souriant à leur petit qui s'en allait. Mais en dehors d'elles, je vous le demande, qui a compris que l'Esprit annoncé par les anges, l'Esprit qui doit renouveler le monde devait d'abord s'établir dans les âmes?

Hélas! hélas! ne semblons-nous pas ignorer, même en face de la grande misère de la guerre qui ruine l'Europe, que l'aisance, la sécurité, le luxe sont des biens secondaires qu'on peut légitimement désirer, mais pas au point d'oublier dans leur poursuite, ou notre inquiétude de les perdre, le grand drame qui se poursuit là-bas et qui affecte l'humanité entière? Notre égoïsme est si étroit et s'étale de façon si humiliante que bien d'autres avec moi ont dû en rougir.

L'Esprit qui plane au-dessus du monde et qui fait si belles les âmes dans lesquelles il souffle, c'est l'esprit de solidarité, l'esprit de sacrifice qui élève les individus au-dessus de ce qui leur est personnel et qui demande aux peuples d'être au moins aussi humains que patriotes. Est-ce l'esprit qui nous anime ?

Pendant que le sang de la jeunesse du monde ensanglante les champs de bataille que les villes s'écroulent sous les obus, que les populations affamées meurent de douleur et de misère, nous gémissons parce que le pain est gris et que la vie coûte cher. Ce n'est pas qu'il ne faudrait pas s'apercevoir de nos épreuves, mais n'oublions pas que jamais il n'y eut de guerre si terrible et tant de souffrance sur la terre.

Nous ne comprenons pas encore ce qui se passe et que Dieu ébranle le monde en l'attirant à Lui. Absorbés tout entiers par nos soucis immédiats et étroits, nous ne soupçonnons même pas la beauté divine acquise par ceux qui ont retrouvé leur âme en permettant à l'Esprit de régner en eux et parmi eux.

Et pourtant c'est à nous aussi que les anges annoncent le royaume de Dieu et qu'ils disent de préparer les voies du Seigneur. Pour qu'il s'établisse, ce royaume, il faut que nos âmes soient délivrées de leurs petitesses, de leur égoïsme, qu'elles deviennent à la fois plus humaines et plus spiri-

tuelles, plus croyantes et plus généreuses; ce sera alors le monde régénéré, et pour nous, un Canada conscient de la Beauté supérieure et qui marche vers un Idéal splendide qu'il aura appris à désirer.

LIX

Chimères

Les arbres en dentelle verte, bruissent doucement en frôlant les vieux toits, les saules de la rive trempent leur chevelure fine dans la rivière étincelante qui court en bavardant; dans les vergers, les arbres fleuris ressemblent à d'énormes bouquets de mariées dont le parfum grise et attendrit, et sur la route qui dégringole en pente raide, les érables flambent, roses au-dessus du chemin blanc. Je le descends lentement, faisant ma petite revue intérieure, évoquant des souvenirs, appelant des pensées, cherchant une page pour vous, mes amis inconnus et lointains.

Au bas de la côte, sur le perron d'une maison pauvre et laide, j'aperçois de loin une petite fille qui berce en fredonnant, un objet qu'elle tient bien serré dans ses bras arrondis. Sa poupée sans doute, ou un petit chat ? Son air de sollicitude pique ma curiosité et je veux savoir. — Veux-tu des fleurs ? fis-je en lui tendant une gerbe fleurie cueillie en chemin. — Elle met un doigt sur ses lèvres et sans parler lève sur

moi ses yeux graves et doux. — Ton bébé dort ? — Oui, il est malade ! — Laisse voir, je connais ça, moi, les bébés malades. — Elle hésite puis voyant que je ne plaisante pas, elle découvre, non une poupée, mais une branche de bois tordu entourée d'un chiffon et qu'elle manie avec des délicatesses touchantes de petite maman. Je me garde bien de sourire en donnant la consultation, et je m'éloigne après avoir fait une caresse à la petite fille rose et au bébé de bois.

Et voilà que j'aurai beaucoup de choses à vous dire et que je vous ferai admettre avec moi que nous ressemblons tous à cette enfant : nous berçons dans nos âmes des chimères et des illusions que nous cachons bien à tous, mais dont nous vivons et qui, si peu substantielles, pourtant, alimentent nos forces morales.

O petite fille sage ! En berçant cet objet informe auquel tu prêtes ta petite âme d'enfant aimante, tu oublies que ta mère est pauvre, que d'autres fillettes ont de belles poupées qu'elles aiment moins peut-être que tu n'aimes ce bout de branche trouvé au bord du fossé.

Et nous, en donnant à nos pauvres chimères la vie de nos grands espoirs, nous oublions le vide que laissent toutes les déceptions. Combien de cœurs blessés verraient en eux s'éteindre toutes les lumières si l'illusion recréée, qui ne demeure pas, mais revient toujours, n'accrochait, au-dessus des cendres du passé, tous les espoirs de

l'avenir, gardant au cœur sa chaleur et à l'âme sa vie ardente.

Et c'est dans les cœurs restés jeunes, dans les âmes bien vivantes que vit l'adorable confiance dans les choses de la vie que donne aux âmes le culte de la beauté. Tôt ou tard, prises par ce besoin de beauté, elles sont emportées d'un vol puissant vers la Vérité plus belle que les chimères, vers l'Espérance divine qui recule les illusions comme de vains jeux d'enfants, qui ont eu leur utilité à leur heure, puisqu'elles entretenaient la flamme et préparaient la vie intérieure qui n'éclôt jamais dans les cœurs atrophiés.

Ces pauvres cœurs ont accepté sans luttes le vide et la désolation, ils se sont trop resserrés, trop attristés sans résultat pour personne, ils n'ont jamais su comme les enfants de bois sont bienfaisants et secourables !

LX

Le clocher de Saint-Pierre les Becquets

Je ne viens pas à Saint-Pierre les Becquets sans retomber sous le charme de sa petite église d'un style si harmonieusement simple. Ici rien de heurté, rien de tarabiscoté : elle est une prière et elle est un chant. Elle se dresse fière et fine au-dessus du grand fleuve, et elle semble une âme en extase dans un

décor dont chaque heure transforme la beauté : elle vit, elle est quelqu'un que l'on aime.

Hier soir, son clocher gris s'enlevait, élancé et gracieux, dans un ciel rose reflété sur les vagues moirées, et de son cœur, le premier soupir de l'*angelus* vint frapper mon cœur comme un sanglot. C'est qu'on m'avait dit que des projets de restauration rôdent, comme des ombres menaçantes autour de l'église ancienne dont le charme est rare dans notre Canada affairé où les véritables artistes sont si peu consultés. Il est question de remplacer le clocher ajouré et élégant par une tour massive et carrée qui détruirait le caractère de belle et pure unité qu'admirent ceux pour qui les pierres sont les phrases d'un poème.

Pendant qu'on me désolait avec ces récits de reconstruction, la cloche grêle pleurait dans le ravissant clocher qui s'effilait dans les profondeurs de l'espace comme cherchant, dans un élan désespéré, à échapper aux démolisseurs. Est-ce possible? Sous prétexte d'amélioration, va-t-on détruire ce bijou de clocher, si bien à sa place sur l'église, qu'elle semble être sortie toute faite du cœur même de l'artiste qui l'a rêvée en priant.

C'est un artiste encore qu'il faut consulter avant de porter une main imprudente sur ce joli monument dont la beauté est faite d'harmonie. On ne coiffe pas une tête d'évêque d'un chapeau fleuri, on ne place pas

une mitre sur le voile d'une religieuse, et on ne remplace pas, par une tour large et lourde, le clocher léger et pointu nécessaire à l'impression d'idéal et d'infini qu'exhale l'église douce, pieuse, d'une grâce si française dans sa robe de pierre grise.

C'est au Prince, je suppose, qu'il faut adresser notre prière, cher joli clocher qui m'a pris le cœur. Nous l'implorerons tous deux : de ta voix qui tremble, de ma main qui griffonne, nous dirons notre détresse à l'évêque tout-puissant qui étendra sur toi sa main protectrice.

S'il faut te soutenir, — car tu vieillis, et en dépit de ta grâce aérienne, on parle de faiblesse et de décadence, — Monseigneur ordonnera, et des ouvriers, respectueux de ta beauté, la rendront durable, petit clocher qui pleurais dans le soir rose, hier, sur la pointe du promontoire !

L'on pourrait peut-être, en même temps, rendre aux murs intérieurs de ton église leur fraîcheur toute simple d'autrefois. On la ferait toute blanche, drapée comme les archanges, avec de discrètes lueurs d'or que la lumière caresse.

LXI

A l'aube

Les clairs rayons du matin illuminent les collines : peu à peu, paresseusement, la vallée sort des pénombres bleues et le vil-

lage s'éveille à son tour : les volets s'ouvrent, des cheminées roses s'élancent des panaches légers que la brise fait ondoyer en courant secouer les fins aromes des bois d'alentour, et le soleil monte glorieux dans un ciel sans nuages. La sonnaille au cou, les vaches regagnent paisiblement le pacage, escortées par les gamins qui culbutent dans les fossés en criant de joie. La route blanche se déroule comme un ruban, elle escalade une pente rapide et contourne de gros buissons : je la vois semblable à une collerette de dentelle enveloppant un bouquet de fleurs vertes. Je longe un champ où le bruit d'une faulx siffle dans l'herbe fraîche; de l'autre côté, comme une mer blonde, les blés ondulent avec une petite musique crépitante. Puis, c'est un bois que le chemin traverse, les rayons et les ombres y dansent et s'y poursuivent pendant que les chansons des oiseaux et des pins remplissent l'air de rumeurs douces.

Je regarde, émerveillée, ce jour nouveau frais comme une fleur, et je pense que cette aube si jeune est cependant l'aube ancienne qui prit, au premier jour, la terre nouvelle-née pour l'envelopper de son manteau de lumière et l'envoyer parmi les étoiles dans son long pèlerinage : si ancienne et toujours jeune, chaque matin, elle apparaît dans la rosée perlée, vêtue de lumière fine, fraîche et parfumée !

Le vieux, vieux jour de la terre, après son grand plongeon dans l'abîme de la nuit, sort

étincelant et beau; s'il n'y avait pas de nuit obscure, le jour deviendrait sans doute vieux et poussiéreux.

Nos âmes ont des ressemblances étonnantes avec le vieux jour : c'est après nos descentes et nos chutes dans les abîmes de l'ignorance et de la faiblesse qu'elles remontent comme des aubes claires, éveillées aux pensées neuves, attentives à ce qu'elles n'avaient pas vu encore, jeunes et renouvelées en dépit de toutes les années passées, car pour les âmes comme pour les jours, c'est un perpétuel recommencement.

A la vérité nos âmes ne sont vivantes qu'à la condition de se transformer sans cesse. La mort, pour elles, c'est de ne plus sentir l'impulsion qui les porte vers la perfection et de s'immobiliser dans des limites étroites où elles cherchent un bonheur immédiat.

La souffrance, heureusement, délivre l'âme de cette petite mort et l'appelle à réaliser le désir profond de l'infini que recèle chacune mais qui n'est senti par elles que lorsque leur échappe ce qui ne peut durer.

Quand je regarde courir le fleuve, j'entends les vagues qui chantent : « Je serai la mer »... et c'est la vérité, le fleuve ne peut faire autrement que d'aller à la mer, il sera la mer, et il le sait. Sur ses rives il y a des champs et des villages, des forêts et des villes : il reflète leur vie, il leur prête de la sienne, il est pour eux un plaisir ou un danger, mais il ne peut ni s'arrêter, ni ralentir sa course : il va à son but, à la mer profonde et il s'y perdra en se confondant avec elle.

Il me semble que c'est ainsi que nous devons aller vers l'infini, vers Dieu, touchant aux choses de ce monde, participant à la vie universelle, mais toujours entraînés vers notre fin dans un mouvement qui soit notre joie et notre fierté. C'est quand nous entrerons dans l'infini, dans cet océan de repos, que toutes nos activités et toutes nos angoisses auront leur pleine signification. En attendant, je crois que la perfection de notre but prête une grande beauté aux imperfections de nos efforts pour l'atteindre.

LXII

Les nénuphars

Le silence m'isole délicieusement dans la beauté de ce clair après-midi : le soleil inonde les champs d'or, et l'eau, à mes pieds, sans une ride, est un miroir sur lequel courent des nuages vaporeux, et où s'allongent les longues tiges brunes des nénuphars, dont les petites têtes blanches et fermées se tournent vers le soleil, avides de plus de chaleur et de plus de lumière. J'essaie de lire, mais mes yeux reviennent aux grands champs où pas une tige ne bouge, au lac immobile et brillant, aux nénuphars qui seuls ne semblent pas dormir, et dont l'effort vers le plein épanouissement est presque visible et les rend très vivantes.

Elles ressemblent aux âmes tendues aussi vers la lumière, mais dont les racines,

comme celles de grands lis d'eau, sont retenues dans la vase qui les tirent en bas. C'est la lutte pour grandir et devenir belles, et les fleurs et les âmes s'épanouiront dans leur bonne volonté chercheuse et constante. La Bonne Volonté ! La vertu encourageante entre toutes, puisqu'elle n'est, en somme, que le désir sincère de toutes les perfections et l'effort persévérant de toujours « faire de son mieux ».

Pendant que les nénuphars entr'ouvrent leurs pétales au parfum subtil, que les cigales percent le silence de leur petite chanson monotone, je me dis que l'instant est bien choisi pour bavarder chers lecteurs amis. Quelques-uns d'entre vous m'ont déjà dit : « Vous nous aidez » ; j'en suis fière sans m'en enorgueillir : je connais ma faiblesse, et je sais bien que l'aide que j'apporte, c'est ma profonde sympathie pour toutes les âmes, toutes leurs joies et toutes leurs angoisses : je vous la dis simplement, et les heureux et les tristes s'écrient : « Elle nous comprend », et ils se sentent moins seuls, quand ce sont des silencieux qui n'expriment pas volontiers leurs impressions.

Ma grande flânerie reposante d'aujourd'hui n'est pas sans ombres. Je ne puis m'empêcher d'évoquer des silhouettes connues de femmes qui ne se reposent que le dimanche, et encore !

Le travail manuel qui prend la couturière par exemple, et l'assujettit de l'aube à la soirée avancée, me paraît l'un des plus

pénibles, et la vie de celle qui n'entend parler que de chiffons et de modes pour les autres est curieuse à étudier. Condamnée à subir les exigences et les caprices des femmes dont la mode est une déesse qu'elles servent dans le désappointement de n'être pas plus belles malgré leurs sacrifices d'argent et de temps, la couturière, si elle est intelligente et sérieuse, juge bientôt et méprise la vie creuse des mondaines. Dans son atelier, les bonheurs, les deuils, les drames intimes se frôlent comme les satins roses et les crêpes noirs : personne ne lui fait de confidence, mais le long miroir qui reflète les visages détendus et sans défiance, garde pour l'ouvrière le secret des mystères auxquels elle songe en tirant l'aiguille pendant les longues soirées solitaires. A deviner tant de choses, à tant observer et réfléchir, il y en a de ces dispensatrices de mode qui deviennent des sages, j'en connais même qui sont des saintes. Elles ne comprennent pas bien pourquoi c'est leur destin de parer le bonheur des autres sans avoir jamais eu le loisir de chercher le leur, mais elles ont compris les vérités hautes qui font leur âme sereine. A voir se briser tant de rêves, à regarder les vies si légères d'apparence devenir si lourdes à porter, elles sentent qu'elles ne sont pas si à plaindre après tout. Dans l'isolement de leur vie laborieuse, elles ont un coin de leur âme où elles conservent les bonnes paroles, les pages réconfortantes, les pensées que les anges leur suggèrent pendant qu'elles drapent les étof-

fes soyeuses : c'est leur petit paradis, où elles gardent même les rêves purs irréalisés; elles aiment à les retrouver et elles peuvent leur sourire avec une douceur attendrie, puisqu'ils ne furent jamais piétinés par ceux qui font pleurer les femmes.

TABLE DES MATIERES

LETTRES

DE

FADETTE

CINQUIÈME SÉRIE



Imprimé au *DEVOIR*
43, rue St-Vincent
MONTRÉAL.

1922

I

Les Ames que se Fanent

Nous voudrions croire que ce n'est pas l'automne encore, mais que de fuites d'oiseaux et quelles plaintes dans le vent, le soir, quand les feuilles sont mordues par le froid !

Et sans le vouloir nous reprenons notre âme d'automne qu'alanguissent les ciels gris et les fins brouillards. Entre le regret des verdures lumineuses dans les coulées d'ombre verte et l'imprécise inquiétude qui accompagne tous les déplacements, nos âmes s'amollissent et caressent leur tristesse.

Défions-nous, il y a un danger, là.

Les femmes courageuses réagissent contre l'ambiance énervante : elles font de grands nettoyages de maison, elles reprennent contact avec la vie courante et renouent leurs relations mondaines et charitables. Peu à peu le regret de la liberté estivale, le souvenir des grands espaces et de l'air parfumé des bois et des grèves perdent leur vivacité, il n'en reste plus qu'un plaisir réconfortant et elles continuent leur vie réelle qui ne peut être ni un rêve ni un plaisir !

Celles-là sont les sages, il faut les envier et les imiter. Mais il y a les autres dont les

âmes s'appesantissent au contact des premiers frôlements de l'automne, et qui, insouciantes, laissent tristement passer les journées vides et les soirées froides.

A celles-là je veux rappeler que les pauvres aussi voient avec angoisse revenir la mauvaise saison. Pour eux, c'est le froid des maisons mal closes et peu chauffées, c'est la faim et les maladies des petits peu vêtus et mal nourris. Ils ont peur et ils sont inquiets, non de l'inquiétude vague dans laquelle se complaisent les personnes inactives et rêveuses, mais d'une crainte poignante de la réalité déjà vécue et endurée, les années passées.

Pensons plus à eux et moins à nous ! Ils ne sont pas des personnages imaginaires, mais des êtres humains qui vivent près de nous privés du nécessaire et nous pouvons et nous devons les aider puisque nous avons plus que le nécessaire.

C'est très bien de nous joindre aux organisations charitables par lesquelles nous atteignons les malades, les sans abri, les enfants abandonnés ou souffrants, mais ô vous, qui qui vous ennuyez, faites un peu plus! Toutes, nous devrions nous faire une clientèle de pauvres à nous, à qui nous offrirons plus que nos secours matériels. Nous leur donnerons un peu du sourire de notre joie, un peu du courage de notre force, un peu du Dieu de notre piété, nous leur donnerons enfin du meilleur de notre coeur qui consolera et éclairera leurs âmes délaissées et déçues.

J'ai reçu hier une lettre d'une lectrice inconnue de l'Ouest lointain : elle me demandait un mot aidant pour les âmes faibles, mal entourées et qui se "fanent." Comme c'est trouvé cette expression ! On voit la fleur encore belle dont la tige molle s'abandonne, dont les pétales se froissent. C'est de l'eau pure à la racine qui va la redresser et lui rendre sa beauté. Mais dites-moi, quelle est l'eau vivifiante et forte qui ranime une âme de femme si ce n'est l'amour, le sentiment généreux et profond qui, s'accrochant au ciel, la tient debout sur la terre au milieu de ceux avec qui elle vit, de ses devoirs, de ses épreuves, de sa vie active et féconde ?

Non, les anges ne vous ont pas abandonnée et vous n'êtes pas seule regardant votre âme fragile et triste. Ce sont eux qui ont gardé votre rêve et qui vous chuchotent que les fleurs et les âmes négligées dépérissent; ce sont eux qui vous disent que la vie est grande et qu'il ne faut pas la vivre mesquinement en reculant devant les devoirs difficiles, en partageant ce qui doit être donné tout entier à ceux qui y ont droit. Ecoutez les anges, mon amie, et quand vous aurez rempli votre âme de leurs suggestions vous n'aurez plus de tristesse à la regarder !

II

Revenants

Quand on a l'âme bien lasse, un trou dans la tête autour duquel les idées tournoient sans pouvoir se fixer, ce devrait toujours être le signal du départ pour s'en aller loin de la vie trépidante et anormale des villes. Si, en cédant à cette impulsion sage, on tombe dans un petit village comme celui où me conduisit ma bonne étoile la semaine dernière, c'est d'un effet merveilleux et immédiat. Je me vois encore arrivant le soir à la petite station éclairée au pétrole. Mon hôte, propriétaire d'une maison de pension, fermée l'hiver, mais qui avait consenti à me louer une chambre, m'attendait avec sa voiture. Les chemins étaient mauvais et nous allions au pas, sous la lumière des étoiles qui frissonnaient dans l'eau noire et calme du fleuve. On prête naturellement ses propres sentiments à la nature et j'eus l'impression d'assister au grand repos des choses après une journée d'activité. Le vent avait dû courir comme un fou, les vagues rouler en écumant, et les feuilles sèches monter, descendre et tourbillonner sans but, et maintenant tout reposait, et l'apaisement de toutes ces agitations absorbait ma fatigue déjà.

On m'installa dans une chambre dont la porte ouvrait sur la grande salle, où la fa-

mille vivait le jour et où, le soir, les "veilleux," parents et voisins, se réunissaient souvent. Et c'est ainsi que, sans indiscrétion, simplement par nécessité de prendre ma part de la bonne chaleur du poêle, j'étais quelquefois le témoin invisible, attentif et amusé de conversations et de récits qui, peut-être en raison de l'angoissante épidémie, me parurent singulièrement macabres et lugubres. Si je m'en amusais, c'est que j'y apportais un scepticisme qui eût bien scandalisé ces bonnes gens dont la croyance aux revenants est inébranlable : bon gré mal gré, je fis connaissance avec ces revenants authentiques, puisque chaque conteur avait vu le sien !

Un des plus familliers avec ces âmes en peine et errantes était naturellement le bedeau;— aussi bavard que crédule, il avait un grand succès avec ses histoires ! En avait-il vu des esprits rôder dans son église, glisser le long des murailles et soupirer devant les quatorze stations ! Un frisson de l'autre monde passa sur son auditoire quand il raconta, qu'étant un soir à disposer les ornements pour la messe du lendemain, il vit un fantôme couvert des vêtements liturgiques s'avancer au pied de l'autel et dire par trois fois : "Y a-t-il quelqu'un ici pour servir ma messe ?" La voix de plus en plus basse mourait dans l'ombre sacrée... et puis ?

Le bonhomme épouvanté s'était enfui en laissant grande ouverte la porte de la sa-

cristie : "et ce que j'me suis fait ramasser par M. le curé pour c'te porte pas fermée ! Il voulait rien entendre et après m'avoir bien disputé, il riait de mes imaginations, qu'il appelait ça."

Bien entendu que, sauf le curé incrédule, personne ne doutait de la vérité de cette apparition : c'était évidemment l'ancien curé qui demandait des prières ! Pour eux les visions sont choses ordinaires dont personne ne s'étonne. Quand on est mort et enterré, on revient..... c'est ainsi, et ceux qui le nient auraient besoin d'une bonne petite apparition pour les remettre dans la vérité.

Lequel d'entre ces crédules n'a pas vu ses défunts revenir en blancheur indécise, en flamme phosphorescente au pied du lit, en ombres sur le miroir quand les lueurs du poêle sont éteintes et que les tisons deviennent gris dans les cendres ?.....

Les âmes simples ont le don poétique par excellence et à nous inconnu, qui est de croire à leur propre poésie. Aussi créent-elles sans cesse de nouvelles légendes. Comment ? Comme les anciennes ont été créées, d'une manière inconsciente et naïve, comme on se rappelle et comme on oublie. On se fait des fantômes avec des réalités.

Et tous tant que nous sommes nous leur ressemblons. Quand le temps a passé son estompe sur les contours atténués de leurs images, les êtres et les événements du passé

ne deviennent-ils pas, hélas ! de plus en plus semblables à des songes, tel qu'en s'éloignant dans la brume, un homme prend l'aprence d'un fantôme ?

III

Le Souvenir

Tout un monde nous reste fidèle quand celui dans lequel nous vivons nous trahit et nous décourage. Ce refuge s'ouvre toujours aux coeurs las, tristes ou tentés, et ils peuvent s'y enfermer quand ils n'en peuvent plus, après une journée harassante: ils ferment enfin les yeux et ils appellent les chers souvenirs, ils les revivent, ils se perdent dans leur douceur.

Les gens raisonnables et pratiques nous prêchent le culte des réalités présentes : "Le passé est mort disent-ils, l'avenir ne ressemblera pas à vos rêves; ne vous amollissez donc pas dans les chimères." Ces sages ont peur de la rêverie qu'ils considèrent l'ennemi de l'action, comme si les plus belles actions n'avaient pas leur source dans les plus grands rêves. Mais que ces énergiques et ces lutteurs soient blessés et trahis à leur tour, et la mémoire bienfaisante leur ouvre, comme aux autres, le refuge béni où ils retremperont leur courage et reprendront un nouvel élan vers l'action qui les appelle.

Il y a toujours dans le présent, des beautés que nous ne pouvons apprécier, car elles apparaissent au milieu des soucis, des tracas, de l'agitation, du désordre de nos vies mouvementées... alors ces beautés semblent glisser inaperçues, mais elles ne sont pas perdues; la mémoire attentive les retient et nous les donne plus tard, et leur lumière éclaire nos obscurités. C'est la mémoire qui imprime sur nos pensées et sur nos actes le sceau de leur valeur réelle : ce qu'elle a dédaigné était insignifiant, nous n'y avions rien mis de notre âme profonde, bonne ou mauvaise.

Par contre, elle a recueilli le souvenir des jours qui nous parurent vides et ternes, et voilà que nous les retrouvons étrangement transformés et nous acheminant vers les résolutions fortes et décisives. Si nous ne sommes pas très attentifs, nous ne soupçonnons même pas tout ce que la mémoire fait pour nous. Elle est une Puissance en nous, tout à fait indépendante de notre pauvre petite logique: sa logique, à elle, est plus subtile et plus juste, car elle n'a aucun de nos calculs mesquins. Elle tire ses inspirations de nos intérêts véritables que nous méconnaissons trop souvent. Son action lente témoigne d'une telle sagesse, qu'il est impossible de ne pas la voir comme un don divin, un refuge merveilleux où nous pouvons oublier nos dégoûts, nos grandes fatigues, nos déceptions, tout le triste du présent où nous lut-

tons pied à pied contre tant d'inlassables ennemis.

Hélas ! les mauvais souvenirs aussi habitent le Refuge. Est-ce que pendant dix ans, vingt ans, et plus, ils nous regarderont de leurs yeux hostiles qui crispent le coeur ? Dirons-nous qu'ils sont un bienfait aussi ? je le crois. Malgré leur amertume, peut-être à cause de leur amertume, ils purifient en brûlant, et la mémoire, clémente et juste, peu à peu atténue certaines choses, en excuse d'autres, et doucement les pardonne toutes. Elle est aussi indulgente que juste, aussi bonne que clairvoyante, cette grande amie des pauvres hommes faibles et tentés.

Que ne pratiquons-nous mieux le culte de la mémoire ! Nous hésiterions à lui créer de mauvais souvenirs lourds à porter. Ceux qui nous blessent et nous angoissent ne sont pas ceux de nos épreuves et de nos chagrins. Non, ce qui nous fait plus mal, c'est la mémoire de nos lâchetés, de nos trahisons d'un idéal librement choisi.

Il y a des méchants qui ne reculent pas devant l'indignité de salir les souvenirs dans une âme qui en conservait précieusement le culte. C'est un crime, le pire des crimes : c'est tuer l'âme de ceux qui vivent et tuer de nouveau ceux qui sont déjà morts. Il suppose tant de malice et d'habileté qu'il est rare. Nous gardons nos souvenirs si jalousement ! Pour les protéger nous les entourons de silence, ils habitent notre âme

comme des amis nécessaires à notre bonheur et à notre vie morale complète. Nous les voulons hors d'atteinte et nous les enfermons dans une arche sainte, et c'est dans cette solitude que nous les évoquons, que nous les questionnons, que nous appelons leur témoignage. Quelques-uns sont pour nous plus présents, plus réels que les réalités quotidiennes qui ne font que nous effleurer.

La plus grande preuve d'amour qu'un être humain puisse donner, et la plus rare, c'est d'admettre quelqu'un dans l'intimité de ses souvenirs. Tant de confiance et de tendresse sont requises pour introduire une autre âme dans le sanctuaire qui renferme les êtres et les choses que nous aimons par-dessus tout. Ceux qui ont un ami pour qui ils ouvrent toutes grandes les portes de la mémoire où sont gardés tous leurs souvenirs en lui disant: "Je n'ai plus rien de caché pour vous," ont trouvé le trésor dont parle l'Imitation. Qu'ils le conservent en le bénissant.

IV

Le *Roman de la Vieille tante*

Il y a quelque chose par où toutes les femmes se ressemblent. C'est qu'elles ont une personnalité double. Si cette dualité se retrouve chez les hommes, elle est moins marquée et moins intéressante. Un homme

s'identifie avec sa race, sa famille, son état, sa dignité, plus, infiniment plus que ne le fait une femme. De celle-ci on ne connaît presque rien si l'on sait seulement où elle est née, quelle éducation l'a formée, quelles aspirations elle a reçues de son milieu, de quels intérêts elle a rempli sa vie. C'est là presque tout l'homme, et c'est absolument le tout de bien des hommes, mais je le répète, au risque d'exagérer un peu, ce n'est presque rien de la femme ! Il y a chez toutes un être très intime, très mystérieux, tout à fait différent de ces autres êtres qui s'ajoutent à elle, auxquels elle s'adapte, et qui en reste toujours distinct.

Connaître cet être infiniment caché d'une femme, c'est l'avoir observée avec autant d'intelligence que d'amour, car elle se tient en garde contre toutes les incompréhensions et contre toutes les indifférences. Elle a la pudeur de ses émotions et de ses sentiments profonds, et même à ceux qui croient la bien connaître, elle réserve d'étonnantes surprises. Celle que l'on croit toutes simples sont quelquefois bien compliquées, et celles qui nous paraissent des merveilles de bon sens sont souvent aussi déraisonnables que leurs soeurs moins sages.

Moi qui suis une femme je sais tout cela, et cependant j'eus, hier encore, une de ces révélations qui renversent toutes les idées préconçues que l'on se forme sur les personnes que l'on croit bien connaître.

Je vous ai déjà parlé de cette vieille parente si fine, si calme, si juricieuse: j'ai appris qu'elle avait eu son roman, un pauvre petit roman désolé, où sa jeunesse s'est meurtrie et dont le souvenir fait encore trembler sa voix.

C'est en me racontant la mort de tous les siens, père, mère, frères et soeurs qui revenaient mourir dans la vieille maison familiale, qu'elle me dit gravement : "Ceux-là qui sont morts ne sont qu'absents : je vis avec leur souvenir et ils me tiennent compagnie. Mais les autres ! Les vivants dont le souvenir écrase le coeur comme le couvercle d'un cercueil ! Ceux qui ont menti, trahi, qui se sont enfuis comme des voleurs en emportant ma jeunesse, mon adorable confiance, mon amour si pur, mon pouvoir d'aimer la vie, ceux-là sont les vrais morts et ce fut long d'apprendre à penser à eux doucement !"

Elle se tut quelques secondes, et reprit plus bas : "Je suis bien vieille, j'ai eu des dueils et des chagrins, mais rien qui se puisse comparer à l'horreur d'avoir été trahie par mon fiancé qui épousa une de mes cousines, continuant jusqu'à la fin de me faire croire qu'il m'aimait. J'aurais dû le détester puisque je le méprisais, mais non ! A toute ma douleur s'ajoutait l'humiliation de l'aimer encore, de l'aimer si longtemps. Et ça, ma petite, c'est avoir l'enfer dans le coeur. On vieillit tout d'un coup à endurer ce supplice, et à vingt-quatre ans j'étais plus vieille

qu'aujourd'hui, car l'amertume remplissait mon âme : j'en voulais à l'univers entier de mon malheur, je ne savais ni oublier, ni pardonner : j'étais devenue méchante.

Puis, avec les années, le passé a reculé dans l'ombre, il est devenu comme un rêve cruel dont l'évocation me brisait, mais que peu à peu la vie active effaçait.

Quand j'appris qu'il n'était pas heureux, j'eus tant pitié de lui que je vis bien que je lui pardonnais et je retrouvai mon coeur : je compris tout ce qu'il importe de comprendre pour aimer la vie que Dieu nous donne et qu'Il prolonge à sa volonté. Je vais mourir bientôt... je puis bien te dire ma dernière folie, ma petite : C'est que j'aimerais ne pas être trop loin de lui, au paradis !"

Elle souriait, mais il y avait des larmes dans ses yeux où il s'était vu quand elle avait vingt ans. Et voilà les femmes ! Cette vieille demoiselle si digne, si sage, minutieuse et prosaïque, a dépensé beaucoup de sagesse au cours de sa longue vie, mais dans un coin secret de son coeur, elle a gardé l'amour de sa jeunesse et un de ses derniers souhaits c'est de "n'être pas trop loin de lui au paradis !"

V

Pendant L'Epidemie

J'aimais tant les cloches qui mettent dans l'air de grands frissons harmonieux : elles

m'apportaient la joie, la prière, et leur tristesse même m'était douce. Aujourd'hui elles me font peur : je tremble quand leurs coups espacés et lugubres se dispersent dans l'air. Du matin au soir les glas sonnent et les cloches des églises se remplacent pour sonner les adieux de tous ceux qui s'en vont ! Partout il y a des rumeurs de mort et le fléau guette et désigne ses victimes de son doigt terrible : elles tombent, luttent, et trop souvent, hélas ! elles ne se relèvent pas.

La tristesse nous enveloppe et quand nous ne pleurons pas sur nos deuils, nos amis sont frappés et nous nous désolons avec eux. Les tentations d'apathie découragée n'ont jamais été si fortes : rien ne semble valoir la peine d'être fait et nous vivons inactifs dans l'attente de choses terribles.C'est mal, c'est le geste de la mollesse égoïste qui ne sait pas se vaincre. C'est quand tout va mal qu'il faut hausser son courage à la hauteur de l'épreuve, et c'est quand il y a tant de malheureux que nous leur devons notre activité, notre énergie et l'espérance toujours vivante des âmes chrétiennes.

C'est dans les grandes épreuves publiques que nous sentons fortement que nous n'avons pas le droit de vivre seuls, à l'écart, dans une paix égoïste qui ne s'inquiète que de ses propres besoins. Et cette sympathie qu'éveille le malheur ne doit pas être un simple mouvement de notre sensibilité. Laissons-la s'extérioriser dans tous les actes de charité, de-

puis l'aumône matérielle si facile à faire, jusqu'à l'aumône spirituelle que nous hésitons trop souvent à offrir à ceux qui pleurent désespérément.

Les hôpitaux, l'Assistance Maternelle, l'hôpital Sainte-Justine, toutes les organisations improvisées pour combattre la grippe ont besoin d'argent, de hardes, de victuailles et c'est à ceux qui ne donnent pas leur temps en exposant leur vie, qu'on demande de donner généreusement leur argent.

Mais n'oublions pas les détresses morales. Allons à ceux qui ne tendent pas la main mais qui se renferment dans leur douleur, et demandons aux anges de nous accompagner et de nous inspirer les paroles qui ouvrent les coeurs blessés.

Ce qui rend la douleur insupportable, c'est de la porter seul, de la sentir cruelle et inexplicable, de ne pas comprendre que même quand Il frappe, Dieu nous aime.

Si vous avez compris cela, vous qui me lisez, vous devez aux malheureux de le leur faire voir, non en prêchant, mais en offrant une sympathie si délicate et si *comprenante*, que les âmes douleureuses vous admettent librement dans l'intimité de leur chagrin. Alors, sans effort, laissant simplement déborder la vérité qui remplit votre coeur, vous la communiquerez à ceux qui ont besoin de secours pour sortir des ténèbres du doute et de la révolte.

Toutes les âmes ont faim de Dieu : les unes

le savent et Le cherchent; les autres l'ignorent et quelquefois Le fuient. Ces dernières nous attendent peut-être : n'ayons pas, la "timidité du Divin" nous dit le poète : nous nous taisons en effet , quand nous devrions faire rayonner au dehors la vérité qui nous fut donnée gratuitement pour la répandre.

VI

Automne

Le soleil éphémère de novembre est voilé par de grands nuages menaçants, un vent aigre siffe dans les branches nues et les feuilles sèches tournoient avec ce bruit triste, ce bruit de plainte qui pleure le déclin des choses, et mon âme en détresse s'est sentie soudain pareille à ce jour de novembre avec son vent froid et ses rondes de feuilles mortes, j'ai partagé la désolation des choses qui se sentent impuissantes contre les forces lentes qui les fanent, les effeuillent et les dispersent! C'est l'étonnante histoire de nos âmes! Elles aussi, après les griseries des printemps radieux sentent qu'elles se modifient : elles assistent navrées aux transformations de leurs idées et de leurs sentiments. Si elles pouvaient rapprocher l'âme de leur jeunesse avec celle qui, dans le soir de novembre entend venir la mort, elles ne reconnaîtraient plus ce que fut autrefois leur esprit et leur coeur.

Quel douloureux mystère que celui qui nous oblige à changer d'âme et de visage et qui change également ceux que nous aimons!

Avez-vous déjà pensé à la béatitude d'un être qui n'aurait dans sa vie qu'un seul sentiment, un seul amour qui, sans fin, se renouvellerait et renaîtrait comme, sur un très vieux rosier, fleurissent sans cesse des roses nouvelles ?

J'y pense, c'est bien cela que sera le ciel: nous serons fixés dans un bonheur toujours le même et sans cesse renouvelé. Quel repos après toutes nos vacillations et tous nos tourments !

C'est ce besoin de trouver le bonheur dans un sentiment unique qui fait la ténacité des illusions de certaines femmes : elles résultent de leur volonté inconsciente de ne pas les perdre. Elles en ont besoin comme elles ont besoin l'air respirable. Elles sont des idéailstes que le vrai attire mais que la chimère séfuit. Elles souffrent de voir s'évanouir leurs rêves, mais avec une persévérance touchante elles les recommencent. Elles ont besoin de croire: de croire en un Dieu qui protège parce qu'elles se sentent faibles, et de croire en ceux qu'elles aiment parce qu'elles ne peuvent se passer d'aimer !

Et c'est parce qu'elles sont ainsi qu'elles sont plus vibrantes et plus bonnes, et que l'âge, loin de diminuer leur sensibilité et leur tendresse, les rend plus délicates et plus généreuses. Leur jeunesse passe, mais une

jeunesse survit à celle de leur âge, c'est celle de leur esprit et de leur coeur. On est toujours jeune quand on attend, et elles attendent toujours ! Sous leurs cheveux blancs elles sourient encore à l'avenir, et leur sourire est plus confiant, plus doux et plus simple que lorsqu'elles attendaient d'impossibles bonheurs pour elles-mêmes : elles attendent les bonheurs possibles pour ceux qu'elles aiment et qui ont l'avenir devant eux !

On dirait que la vie use l'âme des hommes : à souffrir, ils émoussent leur sensibilité; à être déçus, ils deviennent amers et sceptiques ; à lutter sans cesse, ils apprennent à chercher surtout leurs intérêts; et quand ils sont bien las, bien enfoncés dans la routine monotone à laquelle ils sont résignés, ils deviennent indifférents et ils perdent contact avec l'infini et le divin.

Heureux ceux qui ont près d'eux les compagnes qui n'ont pas cessé de sourire avec confiance à Celui qui mène le monde et dont les âmes ont gardé des fraîcheurs de sources vives. On a dit d'elles qu'elles "sont les soeurs voilées de toutes les grandes choses qu'on ne voit pas."

VII

Etes-vous Riche ?

"Il est sûrement riche celui pour qui la vie est une perpétuelle découverte."

Il dépend donc de nous d'être riches et je me demande pourquoi il y a tant d'âmes pauvres, mornes, qui ne se doutent pas qu'elles vivent au milieu de merveilles bien à elles, si seulement elles veulent les voir et s'en emparer. Car posséder, c'est connaître et comprendre : or, le monde tout entier s'offre à nous, et les choses et les âmes; il ne tient qu'à nous d'être riches, et c'est ce que je disais à la femme indolente et triste qui se lamentait hier : "je m'ennuie partout ! tout m'est égal et une vie comme la mienne ne vaut pas la peine d'être vécue !" Elle a bien raison, car c'est une vie gaspillée, mais sa vie monotone et inutile n'est pas la vie, et parce qu'elle ne fait rien de la sienne, il ne s'ensuit pas qu'elle ait raison de s'en plaindre.

Nous faisons chacun notre vie. La vie n'est pas un être arbitraire et dur qui nous domine, et les événements les plus tristes peuvent passer et nous laisser encore un grand amour de la vie.

Aimer la vie, c'est découvrir chaque jour quelque chose de nouveau à admirer et quelqu'un à aimer : c'est trouver l'âme des choses et le mystère des âmes. C'est donc renoncer à s'occuper uniquement de soi, de ses ennuis et de ses joies, pour regarder les autres et les aimer, c'est à-dire, les comprendre et les aider au besoin.

Les grands égoïstes, enfermés en eux-mêmes, n'aiment pas la vie et ne sentent

que ses blessures : n'ayant jamais su entrer en communion avec les êtres et les choses, sans cesse ils sont isolés et se croient négligés et abandonnés.

C'est souvent après une épreuve que l'âme, s'ouvrant à une vie intérieure qu'elle ignorait, apprend à comprendre et à aimer la nature et les autres âmes.

Emprisonnée dans un bonheur exclusif et jaloux, elle avait joui de la beauté des choses sans les comprendre. Elle avait également profité de la bonté des coeurs sans s'arrêter à penser à leur valeur et à leur vie mystérieuse, tellement inconnues d'elle.

C'est dans sa propre transformation, opérée par la douleur, qu'elle a trouvé son âme à elle, que la vie a pris à ses yeux son véritable sens, qu'elle est devenue attentive et chercheuse de beauté.

Chercher la beauté, c'est y croire; et y croire c'est la trouver partout où elle se cache; c'est pourquoi il est vrai qu'"il est sûrement riche celui pour qui la vie est une perpétuelle découverte."

Qu'ils sont à plaindre ceux qui ne sont frappés que par les côtés mesquins, vulgaires et tristes de tout ! Désabusés, ils ferment obstinément les yeux à la beauté faite pour eux, mais qu'ils doivent chercher et découvrir.

Nous qui savons voir et entendre dans ce monde si rempli de mystère, soyons secourables aux aveugles et aux sourds. Les pau-

vres gens, las et déçus, n'attendent peut-être que notre intervention amicale pour reprendre confiance; leur amertume vient de l'abandon où ils se trouvent, ne leur tendrons-nous pas la main ? Il faut si peu d'intérêt sincère pour émouvoir une âme triste: si elle sent une sympathie inattendue, elle s'ouvre à l'espérance et c'est une vie nouvelle qui commence pour elle, une vie dans la lumière et qu'elle vous devra.

Ceux qui sont sans cesse à la recherche de toutes les parcelles de beauté sont riches, mais ils ont le devoir de partager leur fortune intérieure. Plus encore que l'aumône matérielle, l'aumône spirituelle est commandée, et en priver ceux qui en ont besoin, c'est presque les voler.

VIII

Lettres Anciennes

Le roman d'imagination me semble terne quand je tiens entre les mains des pages manuscrites, lettres, confidences intimes si vivantes encore quand ceux et celles qui les écrivirent dorment du grand sommeil depuis quatre-vingt ou cent ans.

De ces feuillets il se dégage tant de vie qui les colore, les anime et nous donne la sensation ou l'illusion de nos propres sentiments, que l'abîme qui sépare les morts des vivants

se trouve comblé pour un moment. Après m'être penchée sur ces âmes pour en recueillir ce qu'elles eurent de plus délicat, de meilleur et d'immortel, je me relève attendrie et pénétrée de la valeur inestimable de la vie intérieure, mystérieuse et profonde, dont je viens de trouver l'écho dans ces pages jaunies par le temps, et qui, soudain, me mettent en contact avec ceux qu'une sorte de légende me rendait presqu'inaccessibles.

Oh ! chères lettres charmantes et fragiles, coupées dans les plis, d'où s'exhale le parfum d'un passé où l'amour, l'amitié, les épreuves, les joies sont si étrangement ressemblantes à ce que nous éprouvons nous-mêmes. Un siècle a passé sans affaiblir l'émotion arrachée à l'intimité de ces correspondants que nous appelons des ancêtres : nous nous les représentions vieux, sages, austères, et ils surgissent devant nous, jeunes, amoureux, un peu étourdis, bavards, tourmentés des mêmes passions qui nous agitent, animés des mêmes bonnes intentions, remplis des mêmes illusions, rebutés par les mêmes obstacles, désappointés par les mêmes faiblesses, si humains, si palpitants de vie, que je relis des pages entières pour essayer d'en extraire tout le mystère.

L'impression qui domine après des heures de pèlerinage parmi les âmes de ce passé familial, c'est celle d'une vie forte, à base de foi profonde qui gouverne leur vie et s'y mêle intimement et toujours.

La phrase alerte, châtiée, si française, ajoute à ces lettres un élément de finesse et de distinction ravissantes. Je rencontre des contrastes inattendus et délicieux : par exemple, cet ancêtre, "honcrable ministre," qui de ses bureaux au parlement, indique par le détail, à ses fils, comment ensemencer ses différentes pièces de terre et qui gronde parce que certains de ses conseils précédents ont été négligés. Puis le ton badin reparait, petite chronique de la ville, entrevue avec le gouverneur, remarques piquantes sur la morgue du personnage, et dernières recommandations pour diriger de loin les travaux de la ferme !

Naturellement, les lettres de femmes sont encore plus évocatrices d'un passé que nous devrions apprendre à connaître, tant pour l'admirer que pour en retirer des leçons utiles

Ne vous imaginez pas que ces mères de nombreux enfants, ces maîtresses de maisons hospitalières, ouvertes aux parentes pauvres et aux amis sans famille, nous apparaissent accablées de soucis et de responsabilités ! Elles sont enjouées, spirituelles, au courant de la politique, confidentes de leurs maris et de leurs frères, délicieusement ironiques quand elles critiquent les Anglais ou les taquinent. Tout cela ne les empêche pas d'être très femmes, gentiment sentimentales et curieuses de la mode : elles se renseignent auprès des citadines complaisantes dont les révélations sont des plus amusantes.

Que dites-vous d'une petite fiancée, dans une campagne perdue, qui charge son frère, étudiant en droit à Montréal, de lui acheter "un chapeau de noces élégant, des gants blancs, du point et de la dentelle pour confectionner une mantille ?"

L'étudiant s'acquitte si bien de ses commissions, que huit mois après, une autre soeur qui va se marier à son tour, le prie de faire les mêmes achats : chapeau, gants, mantille, "exactement semblables à ceux de Louise."

Lire ces chroniques est bien plus intéressant que d'en écrire chères lectrices !

IX

Près de la Crèche

Un ciel pesant où la neige est suspendue, des arbres nus que le vent fait frissonner, une rue déserte aux lointains indécis sur laquelle une lune drapée de brouillards se penche : c'est un des mille soirs de notre hiver trop long, mais comme il ressemble peu aux Noëls traditionnels !

Dans quelques instants les cloches de minuit carillonneront. Tous les enfants ont dû demander de la neige et Jésus ne leur refuse rien ce soir : elle se prépare, et en lentes tombées, bientôt, elle ouatera davantage le silence et coiffera de capuchons blancs tous les

pignons de chez nous ! En attendant, une tristesse plane sur la campagne grise, sur l'âme et sur les choses. Comme les nuages où se condensent les flocons légers, le temps paraît suspendu... Le ciel gros de neige, le coeur gros d'ennui attendent.

Je marche en regardant les nuées rouler sur la lune qui s'efface. Pour les astres dans leur cours régulier, le temps est une vérité, mais pour nous, le temps me semble parfois une illusion ! Une année n'est pas égale à une année et certaines heures valent toute une vie !

Le temps, c'est peut-être un beau livre blanc que nous recevons à notre naissance. Les pages seront plus ou moins remplies, comme seront plus ou moins remplis nos jours et nos années... C'est nous qui faisons notre vie, c'est nous qui faisons notre temps plus court ou plus long. Les grands vides, les années monotones où notre âme dolente s'engourdissait, que de temps passé, que de temps perdu ! Ce temps donné, nous le laissons nonchalamment glisser à l'abîme d'où rien ne remonte et dans notre livre de vie, il y a beaucoup de pages indistinctes et tant de pages blanches !

C'est qu'il y a trop de choses parmi lesquelles nous vivons comme si elles n'existaient pas, et notre âme se rétrécit dans le cercle mesquin où elle s'enferme. Si nous vivions pleinement, profondément, le temps serait doublé pour nous et nous l'avons

expérimenté : le souvenir de certaines heures de notre existence ne s'effacera jamais, c'est que nous les vivions avec toute la puissance de notre âme ardente et active. Pendant que je réfléchis, non sans remords, la neige mollement s'est mise à tomber, elle attache le ciel à la terre avec ses flots de tulle léger et flou : les maisons silencieuses s'animent, les fenêtres s'éclairent et les portes s'ouvrent : le clocher se détache comme une flèche noire sur le ciel si blanc, les saints du portique ont des auréoles d'étoiles et les cloches chantent éperdument : Noël ! Noël ! Venez tous !

Et nous allons dans cette douceur de l'air et de la neige nouvelle vers la douceur infinie de la crèche. Là, déposant le fardeau des journées lourdes et des coeurs las, nous avons oublié ce qui trouble et ce qui blesse, car tout cela passe. Redemandant des coeurs d'enfant humbles et obéissants, et la paix promise par les anges de Bethléem aux hommes de bonne volonté, nous avons attendu dans nos âmes, plus pauvres que la crèche de bois, la venue du Sauveur.

Et l'orgue et le chant s'élevèrent en prière, disant pour nous l'indicible, ce qui palpite au fond de nous par delà tous les mots. Rien ne demeura des vaines images et des vains bruits: les vieux cantiques naïfs déroulaient leurs ondes qui remplissaient nos yeux de larmes et la vieille église, de visions d'Orient.

X

La Chaine

Pendant toute l'année, nous avons marché sur le vieux chemin connu, reprenant chaque matin la tâche quotidienne, déposant le soir les mêmes fardeaux, et de saison en saison, quelquefois las, quelquefois tristes, nous regardions pourtant les jours monotones, s'enfuir trop rapidement. Maintenant, aux dernières heures de l'année, nous nous retrouvons avec les mêmes sentiments contradictoires : lassitude de ce que nous connaissons, appréhension du mystère de demain, et je me demande s'il n'y a pas plus de tristesse que de joie dans les souhaits de bonheur que nous amis nous adressent avec tant d'entrain ?

C'est, au fond, que ni les uns, ni les autres ne croyons à la réalisation des voeux qui voltigent dans l'air par ce temps des fêtes; nous serions désappointés tout de même, si nos amis négligeaient de nous les faire et nous sentons le besoin de dire à ceux que nous aimons notre espoir que l'année nouvelle leur soit douce.

Cette tristesse du "Jour de l'an" éprouvée par un si grand nombre est naturelle : chaque année , les aimés se font plus rares au rendez-vous familial, et après avoir compté les absents, les larmes empêchent parfois de voir

ceux qui les remplacent. C'est bien imprudent de choisir ce jour-là pour s'absorber dans ses souvenirs ; je crois aussi que c'est égoïste!

Si nous évoquons les Noëls et les "jours de l'an" de notre jeunesse, nous sourions encore à la lumière et à la joie qui s'en dégagent. Ceux qui nous les préparaient étaient-ils donc exempts de soucis et de chagrins ? Non, ils nous aimaient assez pour les oublier et nous faire du bonheur avec les larmes qu'ils refoulaient dans les profondeurs de leur âme. C'est ce même courage qu'il faut que nous ayons à notre tour. Notre tristesse serait de l'ingratitude. La jeunesse autour de soi, c'est bon : il y a tant de malheureux qui vivent et qui meurent dans la solitude désolée des sans-famille. Je me faisais ces réflexions, en tisonnant le feu dans la pièce, tout à l'heure remplie de si jolis éclats de rire, et les pensées graves, invitées par le silence, remplaçaient les plaisanteries envolées.

Si nous comprenions mieux que nous sommes, chacun, l'anneau vivant de la chaîne ininterrompue des générations, quelle valeur profonde prendrait notre vie que nous disons remplie d'insignifiances ! Par deux longs chaînons, toute l'histoire de mes ascendants aboutit à moi : rien ne s'est perdu de leurs pensées, de leurs oeuvres bonnes ou mauvaises, tout cela passe par moi, me fait ce que je suis, s'augmente de ce que j'y mets de bon ou de mauvais, et continue : c'est la

chaîne qui s'allonge. Mon histoire personnelle influera sur toute ma lignée, rien de ce que j'ajoute à la série ne sera perdu. Dans le présent, je travaille pour la beauté morale ou le bonheur futur de ma famille et de mon pays... mais je travaille aussi peut-être pour sa déchéance et son malheur ?

Il est évident alors que si je modifie en mieux ma nature, si peu que ce soit, il sortira de mes efforts du bien qui vivra après moi, et toutes les fois, au contraire, que je déchois, je sème des difficultés et des misères pour les miens.

Quand nous serons pénétrés de cette vérité, nous n'oserons plus parler de notre vie monotone, du temps perdu à d'humbles tâches, d'actions insignifiantes... Il ne devrait pas y en avoir, en réalité il n'y en a pas, puisque en chacun de nos actes il y a des germes de vie ou de mort que nous semons dans le moment présent et qui lèveront, tôt ou tard, mais infailliblement.

Voilà de quoi chasser l'ennui de toutes les vies. Ce qui cause l'ennui, c'est la sensation d'isolement... regardons en arrière, regardons en avant et nous ne nous sentirons plus seuls et tout ce que nous ferons offrira le plus grand intérêt. Nous agirons avec intelligence, parce que tout est important, avec ardeur, parce que notre action vivra toujours, et surtout, nous nous défendrons de la tristesse.

La tristesse est déprimante et nous avons

besoin de toutes nos forces pour être un bon anneau solide dans la chaîne qui s'étend si loin en arrière et qui s'allongera peut-être encore bien, bien longtemps.

XI

Petites Filles

Petites filles, fleurs délicates, bijoux précieux que les mains pâles de vos mères reçurent dans l'extase de la maternité nouvelle, vous n'êtes pas longtemps en sécurité dans les bras protecteurs, et dès que vos petits pieds vous éloignent des berceaux, votre destinée serre le coeur de ceux qui observent votre quasi-abandon ! Car elles sont abandonnées, les milliers de fillettes qui poussent dans le monde comme les fleurs sauvages le long des routes, à la merci du soleil, du vent, des frimas et des passants ! Leurs parents leur donnent les stricts soins matériels , et encore !

On les rencontre dans les villes, si petites et si faibles devant tant de dangers qui les menacent... elles sont chargées de paquets, parfois même de bébés, dont le poids fait ployer leur petit corps frêle, ou bien elles graminent comme les moineaux à qui elles ressemblent. La maman les a mises dehors dans le but d'en débarrasser la maison: elle est harassée, surchargée de travail, elle a des

tout petits, et elle croit sincèrement que sa fille de six ans est une personne responsable et tout élevée comme elle le dit volontiers: elle marche, elle a toutes ses dents, elle parle, elle est prête à se tirer d'affaire !

Chez ceux que le souci du pair quotidien et le travail incessant n'absorbent pas, les coeurs des petites filles ont-ils plus de chances d'être connus et cultivés afin de s'épanouir ?

Il y a certes beaucoup de femmes qui sont mères jusqu'au bout et qui enfantent les âmes comme les corps de leurs enfants et je demande qu'on ne m'accuse pas de trop généraliser : je n'ai qu'à louer les vraies mères et c'est des autres que je parle.

Hélas ! chez trop de riches et chez trop de pauvres, on soigne plus ou moins bien les corps des enfants et on ignore tout à fait leur âme.

Les uns les traitent comme des petits animaux savants dressés à coups de friandises ou de rudesse suivant l'humeur des jours; d'autres se font une parure de leur beauté et une gloire de leur parure. Il y en a beaucoup qui ont de la bonne volonté et qui voudraient sincèrement les bien élever, mais ils ne savent pas. Ils ne comprennent pas la nature de l'enfant: ils ne se donnent pas la peine de l'étudier dans toutes les manifestations inconscientes de sa petite personnalité, et à l'aveugle, leur appliquent une méthode invariable, ils tentent de les conduire, de les

éduquer, mais sans lumières, sans cette patience fine, douce et ferme qui devine, qui corrige en ménageant, suggestionne plus qu'elle ne corrige et enseigne plus qu'elle ne commande. Et combien d'autres qui, par tendresse mal entendue et sensiblerie, gâtent leurs enfants ! Se rendent-ils compte de l'égoïsme que recouvre leur bonté courte et oublieuse de l'intérêt de l'enfant ? Par leur faiblesse ils s'épargnent eux-mêmes; c'est leur tendresse trop sensible et trop molle qu'ils ménagent, et l'enfant choyé paiera bien cher probablement la coupable lâcheté de ses parents.

D'autres encore pensent que les enfants doivent être traîtés comme des grandes personnes raisonnables et ils leur demandent, inflexiblement, des vertus qu'ils savent mieux exiger que pratiquer...

Et voilà pourquoi, en haut, en bas, dans les familles, dans les maisons d'éducation, il y a tant de coeurs de petites filles que Dieu fit exquis, mais dont les qualités ignorées ou écrasées sont réduites à l'inaction, pendant que germent en ces coeurs négligés la sécheresse, l'égoïsme, l'orgueil, le mensonge, tous les vices que développent la mauvaise éducation, la fausse éducation et l'absence d'éducation.

J'entendis hier quelque chose de délicieux. Il avait neigé dans la nuit, mais le froid était grand. En sortant de la maison avec sa maman, Jeannine fut ravie de

l'éblouissante blancheur : posant avec précaution son petit pied dans la neige :—Jeannine va-t-elle salir la jolie neige en marchant dedans ? — Rassurée par sa mère, elle fit quelques pas... — Oh ! maman, s'écria-t-elle inquiète, nous faisons mal à la neige, elle crie !

C'est cela, la délicatesse et la sensibilité des coeurs de petites filles, mais que de tact pour ne pas les froisser sans leur permettre de devenir excessives; avec quelle sincérité et quelle droiture on doit s'adresser à leur âme naïve et crédule; que de raison, d'intuition, de prudence pour éveiller leur conscience et la faire vivre !

Car c'est dans les coeurs des petites filles que doivent s'accumuler les trésors de tendresse, de générosité, de pitié, d'indulgence, de raison où viendront puiser ceux qui souffrent et ceux qui sont faibles, quand elles seront devenues des femmes dont le vrai rôle est celui d'anges gardiens et de protectrices même de ceux qui se croient forts.

XII

Le Filleul

Les innombrables correspondances de guerre entre marraines et soldats français ou belges, furent l'occasion de petits romans, légers comme le papier sur lequel ils étaient

écrits, mais elles créèrent aussi des drames silencieux, plus nombreux que ne le supposent ceux qui ignorent avec quelle facilité les femmes s'attachent, et ce que veut dire pour elles ce commerce d'âmes où le meilleur de soi passe presqu'à son insu. On écrit si facilement les pensées profondes que la timidité empêche de dire et on se révèle plus intimement dans une série de lettres que dans de longues conversations.

Ces correspondances transformèrent certaines vies : les lettres au petit timbre bleu ouvraient les coeurs à une vie sentimentale qui ne fut pas sans danger.

Une jeune fille de vingt ans, infirme à la suite d'un accident d'enfance qui arrêta la croissance sans nuire au développement de l'esprit et du coeur voulut, au commencement de la guerre, adopter un filleul comme le faisaient toutes ses amies. Il se trouva que son filleul était un homme cultivé et bien élevé.

Les lettres de France devinrent bientôt le grand événement de la vie de la petite malade. Dans cette vie chimérique qu'elle se créait en dehors de la réalité monotone, elle oubliait ses tristesses et elle résolut de n'en jamais parler à son nouvel ami. Quand elle écrivait, elle était une autre, celle qu'elle eut été sans l'affreux accident. Son esprit, libéré temporairement des misères de son corps auquel elle refusait de penser, devenait un esprit de lumière qui rayonnait la joie, une

joie mystérieuse et ineffable dont elle ignorait la source et qui, peu à peu, remplissait son coeur en attendant d'empoisonner sa vie. Ses lettres étaient exquises : sa jeunesse isolée, sa beauté perdue, son inaction forcée avaient développé en elle une vie intérieure intense. Son coeur, somnolent jusque là, s'éveillait avec des réserves de tendresse pure et d'adorables ignorances qui devaient charmer le brave soldat, et de son côté, il s'attachait insensiblement à cette amie lointaine.

Les années se succédaient : il avait été blessé et elle l'avait comblé d'attentions délicates, et sans cesse, les lettres se croisant d'un côté de l'océan à l'autre, nouaient entre eux des liens dont ils ne sentaient encore que la douceur.

Chez la jeune fille cependant, le remords de n'avoir pas été vraie avec son ami, grandissait avec l'affection qui l'envahissait. C'est un besoin si impérieux de dire la vérité entière quand on aime... elle ne se décidait pas, pourtant, à avouer à l'homme loyal qui avait confiance en elle, que celle qu'il appelait sa meilleure amie était laide et infirme, et qu'elle le lui cachait depuis quatre ans ! Elle tentait parfois de se rassurer : "Il ne le saura jamais !" se disait-elle, mais dans son cher bonheur il entrait maintenant une angoisse qui la torturait, car elle était droite et fière.

La guerre terminée, les lettres continuèrent , et un jour il en vint une, où, dans une griserie de joie, il lui annonçait que l'offre d'une situation inespérée l'amenait à Montréal pour s'y fixer, et pour la première fois, il laissait entrevoir des projets d'avenir. La pauvre enfant connut alors une détresse sans nom... elle n'osait confier son secret à personne et elle se sentait défaillir à la seule pensée de rencontrer celui qu'elle aimait, — elle savait à cette heure à quel point, — et qu'elle trompait depuis si longtemps par son silence.

Ce mensonge se dressait entre eux dans toute sa laideur et lui faisait horreur, et elle ne savait que faire dans cette situation sans issue.

De toutes façons, c'était la fin de son bonheur, la disparition de la seule joie de sa vie, celle qui lui avait révélé son âme de femme.

Elle s'arrêta enfin à la seule chose digne d'elle: L'aveu, la confession douloureuse et prudente où elle s'efforçait de dissimuler l'amour qui la possédait. Il reçut la lettre au moment de son départ.

Quand il la vit, plus tard, si petite, si fragile, il lui pardonna trop bien, hélas, puisqu'il s'éprit de sa jeune soeur et l'épousa sans se douter de la cruauté d'un tel dénouement. Il se disait sans doute, que pour la petite infirme. la correspondance avait été un jeu littéraire, car elle savait, elle, que l'amour

entre eux était impossible, comme si de savoir qu'un amour est déraisonnable et n'apportera que de la souffrance, pouvait empêcher d'aimer !

XIII

Perdu dans la Neige

Les dernières tempêtes m'ont rappelé une histoire de tempête de neige dont j'ai connu le héros, un petit homme de onze ans, dont le père était bûcheron dans les montagnes du Nord, près de Val-Morin, et passait dans la forêt une partie de l'hiver. Il partait le lundi avec des provisions pour la semaine et il revenait le samedi. Il "faisait du bois" à trois ou quatre milles dans la montagne. Un lundi, il prévint sa femme qu'il terminerait son travail afin de revenir définitivement et il lui demanda de lui faire parvenir de nouvelles provisions à la fin de la semaine.

Jean rêvait depuis longtemps d'accompagner son père au bois, mais il eût fallu pour cela manquer l'école, et ça, M. le curé l'interdisait sévèrement, et la maîtresse ne plaisantait pas sur l'exactitude !

Entendant les projets de son père, il eut vite combiné une excursion qui ne lui ferait pas perdre une heure de classe et il décida facilement sa mère de profiter du congé du samedi pour l'envoyer porter les provisions:

il coucherait à "la campe" et reviendrait le dimanche.

Le temps était doux et la distance n'était pas pour effrayer un gamin du pays. Jean partit joyeusement, curieux de revoir en hiver la forêt, où, l'été, il chassait les écureuils, dénichait les oiseaux et dormait sur la mousse quand il était las de courir.

Quand il laissa la grande route pour prendre le sentier qui conduisait, à travers bois, à l'endroit que l'on déboisait, il eût désiré un peu de soleil. Sans l'inquiéter, ce temps sombre lui faisait sentir sa solitude dans la forêt glacée et muette, et peu à peu, sa joie s'en allait. Il se mit à siffler pour rappeler les pensées gaies, mais l'ombre s'étendait, épaisse, presque hostile et un instant, le petit fut tenté de revenir sur ses pas... Mais quoi! ne pas se rendre après avoir tant insisté pour partir! On dirait qu'il avait eu peur ? Il secoua ce qu'il appelait sa poltronnerie et qui n'était que l'instinct sûr l'avertissant d'un danger réel, et il continua sa route.

Une heure ne s'était pas écoulée quamd la neige commença de tomber en larges étoiles si douces que Jean oublia ses craintes vagues, tout à la joie de ses visions de glissades, de promenades en raquettes avec la belle paire toute neuve qu'il n'avait pu chausser encore faute de neige.

Mais le vent s'éleva et souffla bientôt en tempête; la neige devenue piquante, drue et dure tournoyait, balayée par le vent d'est.

Jean repris par l'inquiétude, eut froid jusqu'au coeur, mais il n'était plus question de revenir, le camp étant plus rapproché que le village. Il essaya de marcher plus rapidement, mais c'était déjà difficile, la neige nivelait tout, effaçant les lignes du sentier.

Soudain une angoisse l'étreignit : suivait-il la bonne route ? Mais il était brave et réfléchi : il parvint à s'orienter et reprit avec assurance sa marche interrompue quelques minutes. Il avançait péniblement au travers des grandes vagues blanches où il enfonçait jusqu'à perdre pied, rudoyé par la poudrerie qui l'aveuglait et l'étouffait. La fatigue vint, il s'assit haletant, le front couvert de sueurs et le corps secoué de frissons. La neige tombait implacable et glacée, les arbres, agités par la rafale, ressemblaient à des squelettes qui menaçaient de le saisir, le vent passait dans les sapins en se lamentant et une terreur folle saisit le petit, le mit sur pieds et le voilà parti en courant, tête baissée, ne regardant ni à droite ni à gauche, buttant, se heurtant aux arbres, fouetté et égratigné par les branches : il tombait, se relevait, tombait encore et s'épuisait rapidement... enfin il ne put se relever, et couché dans la neige, il se reposa un peu. Ces minutes d'immobilité lui permirent de se ressaisir, mais ce fut pour se rendre compte du grand danger où il se trouvait, si loin de tout secours. Le froid augmentait, ses jambes ne pouvaient plus le soutenir. Il se sentait perdu dans

cette mer de neige qui menaçait de l'ensevelir, mais le courage lui était revenu et il fit la seule chose raisonnable qu'il lui restât à faire. Avec son bâton et ses mains, il creusa un trou dans la neige, il enveloppa sa tête de son foulard et accrocha solidement son bonnet de laine à une branche au dessus de la fosse où il se blottit. Puis ses idées se brouillèrent et il s'engourdit dans cette angoisse de mourir là, tout seul, comme une petite bête abandonnée.

Dans l'après-midi, la tempête s'apaisa, et le père ayant vainement attendu des vivres se décida à revenir. Imaginez le cri de la mère quand elle le vit seul et leur inquiétude en devinant ce qui s'était passé!

L'alarme fut donnée au village et on partit à la recherche du pauvre petit. Ce fut long, il avait tant neigé qu'il ne restait aucune trace sur la neige où les hommes enfonçaient jusqu'aux genoux. Enfin, en s'écartant du sentier que Jean avait perdu, ils aperçurent le gland rouge de la petite tuque que le vent agitait au-dessus de l'enfant complètement recouvert par la neige. Il n'était qu'engourdi par le froid heureusement et il se réveilla dans la tiédeur de son lit et la bonne tendresse de sa maman : ils en furent quittes pour la peur.

XIV

L'Aumone Ingenieuse

Je ne sais où j'ai lu cette petite parabole qui m'est revenue aujourd'hui.

Un pauvre vieil homme, très vieux, très pauvre, très déguenillé, descend une côte. Pour toute nourriture, il n'a que des radis dans son panier défoncé. Il les mange un par un et jette les petites feuilles vertes. De temps à autre une plainte s'échappe de ses lèvres : "Seigneur ! Seigneur ! Personne n'est aussi malheureux que moi sur la terre !"

Voici que, se retournant par hasard, il aperçoit, derrière lui, un autre vieil homme, plus vieux, plus déguenillé que lui encore et qui ramasse les feuilles de radis et les mange avec avidité. — "Seigneur ! Il y en a donc de plus malheureux que moi et qui se nourrissent de ce que je dédaigne !" Oui, il y a toujours plus malheureux que soi, c'est notre égoïsme qui nous empêche de les voir.

Qui ne se plaint aujourd'hui de la cherté des vivres, des hardes, de tout ? Les plus riches se lamentent autant que les pauvres, et pourtant eux, ils n'ont qu'à donner plus d'argent, ils ne songent jamais à se passer des objets dispendieux. Ceux même pour qui la vie est devenue plus difficile ont-ils le droit de tant se plaindre quand ils mangent à

leur faim et qu'ils sont vêtus convenablement ?

Derrière eux, en longues files désolées, il y a les misérables, ceux qui n'ont rien et qui se nourrissent de ce que nous laissons tomber. Il ne faut pas jeter avec nonchalence, mais avec la charité qui met son coeur dans son aumône, apprenons à recueillir avec soin ce qui peut être utile aux plus pauvres que nous.

Ayons notre "armoire des pauvres" où nous déposerons tout ce qui est hors d'usage, ce que nous avons conservé inutilement dans les coffres pendant des années et aussi la part que nous pouvons faire à la charité de nos provisions et de nos conserves.

Je ne l'ai pas vue moi, cette pièce d'un vieux manoir détruit et appelée le "magasin des pauvres," qu'une grand'mère au coeur d'or ne laissait jamais se vider : hardes, couvertures de lits, remèdes, confitures et compotes, légumes, beurre, oeufs remplissaient les armoires et elles étaient toujours pleines. Les pauvres n'avaient pas même à demander et les paniers du "magasin" montaient et descendaient la côte du village pour approvisionner tous les affamés qui payaient avec des prières la bienfaitrice qu'ils adoraient.

Savez-vous qu'il s'agit moins, pour être charitable, d'avoir de l'argent que de penser à l'usage que les pauvres feraient de ce qui

ne nous est plus utile. On apprend à être ingénieux en ce sens si on croit à la véritable misère et sion la voit. Tant qu'on ne la voit pas, y croit-on ? Veut-on admettre qu'il y a des gens qui sont affamés et qui n'osent sortir parce qu'ils n'ont pas de chaussures ? Si quelqu'un le dit devant nous, n'essayons-nous pas de nous convaincre qu'ils exagèrent ? Si nous étions vraiment et sincèrement charitables et remplis de bonne volonté au lieu d'être pétris d'égoïsme, nous irions la regarder, cette misère, et je vous l'assure, nous ne pourrions plus l'oublier !

Faire une part de ses biens, ce n'est pas seulement donner de la nourriture et des vêtements aux misérables. Nous avons tant d'autres biens que d'autres n'ont pas! Nous pouvons prêter nos livres, donner un peu de notre temps, distribuer nos fleurs, faire jouir de notre bonne humeur. Si dans notre coeur nous avons une bonne provision de bonté, pourquoi n'en pas donner à ceux qui mesquinent en se servant de la leur. Vous êtes "en froid" avec une personne, vous ne savez ni l'une ni l'autre où sont les torts, et au fond ils sont insignifiants : c'est à la plus riche en générosité et en esprit d'aller au devant de l'autre, avec une bonté souriante qui déborde et de lui dire : "J'ai eu tort, vous êtes trop bonne pour ne pas l'oublier."

Mangeons nos radis sans nous lamenter, et ne laissons pas tomber les feuilles sur les chemins poussiéreux; conservons-les pour

les donner à ceux qui sont plus pauvres que nous.

XV

Le passant

Le feu brûlait en s'amortissant dans le gros poêle sur lequel la bouilloire chantait sa chanson fine, pendant que dans l'ombre du jour finissant, la vieille femme, frileusement, serrait autour d'elle son tricot en tirant son fauteuil près de la fenêtre. Aucun bruit ne troublait le calme de l'étendue blanche, qui, peu à peu, se voilait derrière les carreaux à demi-glacés. Une tourmente de neige menaçait et le vent, par tourbillons capricieux, soulevait des colonnes de poussière de neige. Son vieux tardait à rentrer : voilà que la boîte à bois était vide, et cette tempête qui s'élevait. vraiment il devrait être de retour! Inquiète, elle égrenait, avec ses Ave, tout un chapelet d'accidents possibles, lorsque la silhouette d'un homme grand, mince et vieux se profila sur la route se dirigeant rapidement vers la maison. Mue comme par un ressort, la vieille fut debout, une terreur mystérieuse la clouant à sa place pendant que la porte s'ouvrait. L'homme s'avança et dit simplement : — Oui, Marie, c'est moi.— Une angoisse lui tordit le coeur, elle s'affaissa sur son fauteuil et se cacha la figure dans les

ıains. — Je vois que tu me reconnais, ɘprit-il à voix presque basse, mais pourquoi s-tu si peur, Marie, je ne suis pas un revenant ? — Tremblante elle balbutia "J'ai lus peur de toi vivant que d'un revenant, ean Mathieu!"

S'approchant d'elle, il détacha doucement ɘs pauvres mains de la figure terrifiée : — Je n'ai pourtant jamais été mauvais ›our toi ? — C'est vrai...mais...je te royais mort...je t'ai attendu si longtemps, i longtemps !...puis le petit est mort; j'étais eule...je me suis remariée...Mon Dieu, ıue c'est affreux ce qui arrive !

—Ecoute, Marie, je ne viens pas te faire les misères : je savais que, vingt ans après mon départ, tu avais épousé Joe Robert. Tu n'as rien à te reprocher, ma pauvre femme, c'est moi qui ai tous les torts et je ne suis pas si fautif que je le parais ! Quand je ıne suis sauvé du chantier, vois-tu, j'étais fou, oui, j'étais fou : j'avais bu, je m'étais battu avec Varette. Il était étendu dans la neige, j'ai cru que je l'avais tué. Alors je me suis enfui...j'ai couru, marché et couru encore : j'ai eu froid et j'ai eu faim; j'ai entendu hurler les loups et je n'étais pas armé; puis j'ai fini par gagner la frontière, j'ai pris un autre nom, et pendant des mois j'ai vécu dans la terreur d'être découvert et arrêté.

Il y a environ trois ans, j'ai appris qu Varette n'avait pas même été blessé, qu'ic on me croyait mort, et la pire de toutes les

nouvelles, Marie, que tu étais remariée ! Il était trop tard pour revenir : je t'avais perdue par ma faute et je résolus de ne pas troubler ta vie. Mais on est lâche quand on est seul et j'ai vécu comme un ours, là-bas, rapport que je me croyais un assassin. L'idée de revenir au pays, de te voir, de t'expliquer tout, d'embrasser le petit, s'est mise à me ronger : je ne dormais plus, je ne pensais qu'à m'en aller, et quand je n'ai plus été capable de résister... — Oh ! Jean! Jean ! sanglotait la pauvre vieille désespérément.

Il la regardait avec une grande pitié, puis il reprit : — A présent que tu sais pourquoi je ne pouvais pas te dire.. rien, que je sais, moi, que tu ne peux pas m'en vouloir, je serai moins malheureux, et toi, Marie, il ne faut pas te faire de chagrin à cause de moi. Je vais m'en aller, mais je resterai au Canada..." Il se leva, et, solennellement : "Marie, écoute et rappelle-toi ce que je vais te dire, ça te consolera : après mon coup de tête, je n'ai jamais bu et je me suis conduit en homme, en honnête homme. Des fois, j'étais tenté, mais je pensais à toi et cela me tenait ferme. Je t'ai fait du mal mais c'est involontairement et je t'ai toujours aimée. Toi, tu ne m'as fait que du bien, faut donc pas avoir de chagrin ni de regrets..."

Leurs vieilles mains s'étreignaient à croire qu'elles ne pourraient être séparées que par la force. Elle essaya de protester : — Mais

Jean, ce n'est pas possible... Il se leva brusquement... — Adieu, prie pour moi, Marie ! — Et il s'en alla, son grand corps courbé luttant contre la neige et le vent dans lesquels il disparut...

XVI

Les choses sont ce qu'elles sont

Les choses sont ce qu'elles sont. Cela semble une vérité simple et que tout le monde croit ? Pas du tout. Les plus sages seulement connaissent les choses comme elles sont. Les autres les voient comme ils les désirent ou se leurrent de l'idée qu'elles peuvent être modifiées pour eux. Et pourtant la connaissance véritable des choses n'est possible que parce que nos désirs ne sont pas leur loi : cette connaissance nous apporte de la joie parce qu'elle est un lien qui nous attache à toutes les choses qui nous entourent : elle les fait nôtres en quelque sorte, et ainsi elle étend les limites de notre personnalité.

Nous ne faisons pas un pas sans avoir à tenir compte des autres et de toutes les choses. Nous ne serons seuls que dans la mort.

L'individualisme tant prôné est donc une erreur dangereuse, et en l'acceptant comme une loi de progrès, les hommes deviennent

des monstres d'égoïsme. C'est que nous ne devenons grands qu'en étant de plus en plus unis à nos semblables, à la nature et par eux au Créateur.

Et c'est la loi qui régit l'univers qui rend cette union possible. Il serait simple et sage de la reconnaître et de l'accepter doucement. Ce sont nos désirs individuels, en lutte contre les lois de la nature, qui font que nous demeurons si enfantins et si futiles et que nous souffrons inutilement.

Ces lois d'ailleurs n'agissent pas contre nous et ne sont pas opprimantes: elles nous servent et nous protègent. Elles ne nous contrarient et ne nous nuisent que lorsque, par manque de raison , nous voulons aller contre le courant naturel des choses.

Il en est de même dans la vie spirituelle Les grandes lois morales sont faites pour tous et quand nous voulons faire exception et aller à l'encontre, nous nous amoindrissons et nous appelons la souffrance : alors ce qui paraît le succès est réellement une faillite et l'accomplissement de nos désirs nous dégrade et précipite notre ruine.

Rejetant la loi commune, nous prétendons avoir des privilèges spéciaux et de ce fait nous entrons en lutte avec ceux qui respectent la loi générale. Notre orgueil et notre égoïsme élèvent des barrières artificielles entre eux et nous, mais nous n'échappons pas à leur condamnation, bien plus,

nous n'échappons pas à notre propre condamnation.

La plus grande leçon donnée par la vie à l'homme, ce n'est pas qu'il y a dans le monde du travail et de la souffrance, c'est qu'il dépend de lui de rendre ce travail et cette souffrance profitables, et que c'est avec eux que l'homme construit ses succès et ses bonheurs.

Nous ne devons donc pas nous servir de notre liberté pour essayer d'éloigner les afflictions, les soucis et les difficultés, mais nous devons les faire servir à nos fins, et créer des joies avec les obstacles et les difficultés que nous surmontons. Naturellement nous n'y arriverons qu'en étant convaincus que notre individualité ne doit pas primer les intérêts généraux; que nos désirs ne doivent pas s'affranchir des lois morales et chrétiennes; que nos plaintes et nos révoltes ne peuvent rien changer à ce qui est, et enfin que la peine est l'envers de la joie.

Quand nous saurons tout cela, nous comprendrons aussi que nous ne sommes pas des mendiants. Nous achetons, et si cher parfois, tout ce qui compte dans la vie: succès, sagesse, amour. Ces biens sont précieux justement parce que nous les payons avec le meilleur de notre esprit, de notre travail et de notre coeur.

Que vaudrait la puissance d'un homme oisif qui prétendrait gouverner les autres sans s'occuper d'eux ?

Que vaudrait un amour qui rejetterait la souffrance et qui n'aurait jamais pleuré ?

XVII

Autodafé

Seule : j'entends le vent tumultueux courir sur les toits en soulevant les tourbillons de neige; sifflant et hurlant, il tord les branches qui résistent et se brisent, et l'espace est rempli de plaintes et de cris qui me font penser au "Vent chargé du désespoir" du poète. Est-ce la douleur de cette heure, dans le monde entier, qui passe dans ses gémissements ? Les agonies des mourants, l'angoisse des vivants, les terreurs des enfants, toutes les détresses qui se sont contenues tout le jour et qui éclatent quand il fait nuit ?

J'entends le vent qui a passé sur ces souffrances, et je frissonne de pitié et de peur aussi, peut-être : on est faible quand on est triste ! Dans l'âtre presque étreint, je regarde des cendres pareilles à de la poudre grise...tout ce qui reste de lettres aimées tant de fois relues ! Le feu, en les dévorant, a fait dans mon coeur une large blessure. Un jour vient où l'on se dit que les choses qui furent la chaleur et la douceur de notre vie doivent nous précéder dans la mort, car dans ce monde étrange, pour garder à soi ses trésors, il faut les faire disparaître !

Quand la mort nous prend un être aimé, elle nous frôle de très près, et elle nous chuchote que notre tour vient : l'un après l'autre, nous nous en allons tous ! Ses avertissements nous serrent le coeur, de crainte ou de tristesse? Ils nous causent plutôt un étonnement, comme si mourir était une chose nouvelle, et pourtant nous ne saurions compter ceux que nous avons connus et qui sont morts !

Je me dis ce soir devant mes pauvres lettres brûlées que, lorsque la mort frappera à ma porte, elle me dira : "Prends toute ta vie, depuis tes premiers sourires jusqu'à tes dernières agonies, c'est l'heure : tout ce que tu es, tout ce que tu as été, tout ce que tu espères, tout ce que tu aimes, c'est ton âme immortelle que j'ai attendue pour la conduire â ton Seigneur." Et je partirai, et les étoiles continueront à veiller dans la nuit, et les aurores à inonder le monde de lumière rose, et les heures, comme des vagues ininterrompues, verseront les joies et les souffrances aux vivants laissés derrière moi qui oublieront, eux aussi, que la mort les attend et viendra les prendre avec leur vie telle qu'ils la vivent tous les jours.

Quel mystère que notre insouciance de cette fin certaine et peut-être si prochaine! Elle est tellement universelle et prodigieuse qu'elle est sûrement une des bénédictions de Celui qui, en nous donnant la vie, a voulu que nous l'aimions. Il veut sans doute aussi

que nous aimions la mort? Et beaucoup de mourants la désirent et l'appellent.

Je ne puis détacher mes yeux de ce petit tas de cendres : le meilleur de deux âmes a rempli les feuilles que le feu a anéanties, c'était le lien visible et palpable entre deux coeurs dont l'un était l'écho et le reflet de l'autre; la flamme a détruit l'expression du sentiment, mais rien au monde ne peut faire disparaître le sentiment vivant qui s'attache aux profondeurs d'une âme humaine ! C'est la consolation des séparations cruelles et comme la signature divine des affections impérissables.

Afin de ne pas arriver comme des pauvres de l'autre côté où nous attend notre Seigneur, cultivons les affections, les pensées, les sentiments que Dieu peut signer, et nous lui tendrons toute notre âme faible, aimante et douloureuse, mais tellement sienne qu'Il la reconnaîtra en souriant.

XVIII

Pendant qu'elle rêve

Dans le ciel d'hiver d'un azur délicat, les nuages qui n'habitent nulle part, se forment et disparaissent comme les rêves de la jeune fille qui brode , assise à la croisée de la grande salle, basse de plafond, meublée avec une simplicité vieillotte et sévère assez rare par ce temps de luxe plus ou moins criard.

La tête penchée sur son ouvrage, elle brode : mille petits trous ajourent la toile, et des fleurs en relief s'épanouissent sur le fin tissu...Est-ce la mystérieuse histoire de son coeur qu'écrit là l'enfant diligente, et ces ramages et ces entrelacs représentent-ils ses projets d'avenir ?

Pendant qu'elle brode sur la toile, le givre dessine sur la vitre des fougères et des personnages falots, et les moineaux affairés viennent jusque sur la rampe de la galerie s'assurer qu'aucune miette ne reste de la dernière distribution.

Elle est seule : son petit visage fermé ne laisse voir que l'application à broder vivement.

Pourtant, elle finit pas relever la tête, se doigts s'immobilisent et elle laisse échapper un grand soupir.

Au loin, sur la route de neige dure, des grelots secouent leur musique légère dans le silence de la campagne, et au-dessus de sa tête, son chardonneret chante à perdre l'âme.

—Encore une journée finie ! Mon oncle va rentrer : il lira son journal, nous souperons, il s'assoupira sur son livre. Au lieu de regarder par cette fenêtre, le soleil se coucher, je regarderai la lune se lever par la fenêtre de ma chambre ! Et demain, je recommencerai à broder, à rêver, à regarder la neige... Rien n'arrive jamais !...et les jours vides s'en vont ! Je ne suis pas malheureuse,

mais j'aimerais mieux avoir quelquefois du chagrin et me sentir plus vivante ! Est-il possible que deux, trois, beaucoup d'années s'écoulent dans cet assoupissement, sans rien à faire, aucun but, aucun intérêt ? Je regrette le couvent où j'étudiais, je causais, je jouais et je riais...

Encore un soupir et peu à peu la tête blonde s'abandonne sur le dossier du fauteuil, et paisiblement, comme une enfant qu'elle est encore, la petite s'est endormie.

Pendant que la jeune fille fait des rêves d'or en tenant entre ses doigts fins une broderie fleurie, pendant qu'elle s'ennuie un peu dans la monotonie d'une existance trop douce, la vie, au dehors, sème de la joie et des tourments, brise les coeurs et torture les consciences, sépare ceux qui s'aiment et enchaîne ceux qui se détestent : elle crée des bonheurs éphémères et elle blesse les coeurs trop confiants.

La petite dormeuse, pourtant, désire sortir de son jardin fermé pour se jeter dans la mêlée ; elle veut pleurer et elle veut aimer.

Elle dédaigne son bonheur actuel: elle sent en elle des puissances vivantes et captives. Elle donnerait sans hésiter sa sécurité, son existence si tendrement gardée, pour aller vers l'inconnu mystérieux où il se passe des choses et où l'on vit !

L'oncle débonnaire est rentré : il a lu jusqu'aux annonces de son journal, il est las et il regarde en souriant sa petite enfant

endormie qu'il adore et qu'il gâte. Il la croit très heureuse , et d'un bonheur qu'elle lui doit: il se réjouirait franchement si une inquiétude sourde ne venait le troubler; il a souvent d'étranges palpitations, un coeur fuyant dont la vie, semble-t-il, s'en va goutte à goutte. . .que deviendrait-elle, la mignonne, si...

Et voilà justement l'affreuse sensation qui l'étreint, l'étouffe, il étend les bras, il veut appeler. . .

La mort est venue brutalement prendre le vieillard pendant que la jeune fille, toujours endormie, appelle la vie et lui tend les bras.

XIX

Kate

On parlait hier, devant moi, des événements d'Irlande, et comme il arrive si souvent, ceux qui se disaient sympathiques à la cause des opprimés de toujours, les blâmaient ferme et critiquaient tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils ont fait. "Ils n'ont pas su s'y prendre," paraît-il ! Dommage qu'ils n'aient pas pris des leçons des Anglais! En voilà qui savent "s'y prendre !"

Mais chut ! je ne m'aventure pas sur les terrains brûlants et je ne fais pas de politique, rien que du sentiment et mes sentiments de justice et de pitié étaient étrangement remués hier soir.

C'est que de tout coeur, et par des liens substils et forts, je suis attachée à l'Irlande. Du plus loin de ma petite enfance, j'en ai entendu parler avec une piété fervente, comme du pays le plus merveilleux, celui où l'on aime le mieux, celui où l'on prie avec plus de foi, le pays où les saints et les fées tour à tour viennent à votre secours quand vous êtes dans l'embarras, le pays, enfin, où tous les prêtres sont des saints et tous les fidèles, des frères. Ma bonne, Kate McGinley arriva tout droit d'Irlande chez nous: elle y passa quinze années, ne s'acclimata jamais complètement et n'apprit pas un mot de français. Par contre, quand elle était très émue ou quand elle nous racontait ses extraordinaires histoires, elle retombait dans le *brogue* délicieux que nous imitions à la perfection à sa grande joie et à l'amusement de nos parents. D'une voix douce, un peu basse, elle chantait de jolis airs qui me donnaient envie de pleurer. Comme elle avait soin de nous exclusivement, elle ne nous quittait pas et tout lui était une occasion de rappeler son pays, ce paradis où cependant l'on avait tant de misère ! Les souvenirs de son enfance rustique, remplie de superstitions et de prières, les contes et les légendes auxquels elle croyait si fortement, nous faisaient vivre dans un monde chimérique, où il était tout naturel que les petits "goblins," en collerette rouge, vinssent dérober nos cordes à danser et cacher nos pelles et nos rateaux. Ils en

faisaient bien d'autres en Irlande où ils étaient chez eux et en nombre ! Ceux qui s'amusaient à nous jouer des tours étaient ceux qui l'avaient suivie et ils avaient moins de malice dans le Canada si froid !

Après notre bain, une des caresses de Kate était de baiser nos petits pieds: des pieds comme ceux des fées de chez elle, disait-elle, si légers, qu'ils marchaient sur les fleurs sans les froisser, et si rapides, qu'en un clin d'oeil, ils amenaient les fées vers les amis qui les appelaient. Quand la fièvre brûlait les malades, les fées, vêtues de brouillards, leur apportaient à boire une eau plus froide que celle qui coule sous la glace de l'Yamaska.

Nous écoutions les yeux humides et le coeur serré le récit des misères de là-bas, dans ces pauvres cabanes où le ciel regardait par les trous des toits, où le cochon et la vache habitaient presque la maison, tant la cloison entre l'étable et la cuisine était disjointe.

Les "Landlords" étaient devenus pour nous aussi méchants que des diables, et l'une de nos injures choisies, quand nous nous querellions c'était : "You, cruel English landlord!"

Elle était jolie, Kate, avec un sourire dont le rayonnement donnait de la chaleur. Elle parlait de Dieu en l'appelant "Our dear Lord" et en inclinant la tête : elle Le mêlait si bien à notre vie, le remerciant pour un

accident évité, le priant de nous pardonner nos fautes, elle en parlait sans cesse et nous avions constamment l'impression de sa présence près de nous. Quand il fallut apprendre nos prières en français, nous avions bien peur de ne pas être bien comprises par ce bon Dieu que nous n'appelions plus notre cher bon Dieu !

J'ai vu, quand je fus sortie de l'enfance, que Kate était un poète : elle avait une imagination charmante, une façon originale de voir les choses et un tour imagé pour les exprimer.

Elle a peuplé notre enfance de choses exquises : son dévouement était délicat et inlassable. Elle brodait nos robes, et je la vois dans le jardin, tout en surveillant nos jeux penchée sur les linons fins et ajourés. Elle nous parlait si doucement , avec des mots caressants : "My honey," "sweetheart", "My fairy." Quand nous étions fatigués, elle recommençait ses contes auxquels elle prenait toujours le même intérêt.

Je crois que nous avions fini par absorber son indignation contre les Anglais : elle n'exprimait cependant pas son antipathie, au contraire, à la suite de ses griefs, elle ajoutait toujours pieusement : "Que notre cher bon Dieu leur pardonne !"

On ne se forme pas une bien bonne opinion des gens qui ont besoin d'autant de pardons ! Devinez-vous la conséquence d'une telle éducation, et comprenez-vous que

j'aime l'Irlande d'un amour d'instinct et d'élection que les années et les événements n'ont pu affaiblir ?

XX

Les Egards

Vous êtes-vous déjà arrêté à tout ce que la phrase "avoir des égards" comporte de signification délicate et nuancée ?

La personne qui a des égards pour une autre personne devient une sorte de petite Providence invisible qui devine ce qui pourrait blesser, écarte ce qui est ennuyeux, adoucit le souci inévitable , ménage la joie imprévue, prévient les désirs. C'est autre chose que l'autorité qui impose sa vigilance, et c'est plus complet que le respect , un peu froid et qui maintient les distances. Avoir des égards pour les siens, c'est jouer dans la famille le rôle de l'ange gardien, attentivement et avec une discrétion qui ne gêne la liberté de personne.

Comme la vie serait facilitée, si on s'habituait à avoir des égards les uns pour les autres au lieu de parler et d'agir inconsidérément, sans souci de contrarier ou de faire de la peine.

On peut avoir des égards de bien des manières : égards de paroles, égards de silence, égards de petites attentions, égards

dus au caractère et au tempérament des autres : ils ne se referont pas plus que nous ne nous refaisons nous-mêmes et nous devons avoir de l'indulgence pour ce qui nous déplaît chez eux mais dont ils ne sont pas pleinement responsables.

S'exercer dans la famille à avoir des égards pour tous, c'est faire plus pour le bonheur des siens que si nous leur donnions une fortune. On a toujours dit que les hommes sont plus égoïstes que nous, et il semble que, dans le détail de la vie, ils savent moins s'oublier que les femmes, mais qui niera qu'ils se dévouent autrement que nous, et parfois davantage, dans leur vie extérieure remplie de tant de tracas, d'inquiétudes, de travail ingrat ? Il est indéniable que beaucoup se font mourir pour procurer le bien-être à leur famille, et que parfois celle-ci ne semble pas se douter des sacrifices faits pour elle, et en abuser par son manque d'économie et ses exigences.

Je pense qu'on ne peut jamais trop prêcher aux femmes d'avoir des égards pour leur mari, leur père, leurs frères, afin de faire de la maison le lieu de repos dont la seule pensée soit rafraîchissante, au travers des ennuis quotidiens de ceux dont la vie extérieure est laborieuse et si souvent pénible.

Que de foyers, au contraire, sont une arène où des adversaires, qui se sont aimés, versent le sang de leur coeur à lutter avec orgueil et violence, et le triste résultat de

faire croître la haine sur les ruines de l'amour.

Ne semble-t-il pas que si, dès les premiers différends, il y eut eu un peu d'égards, plus de délicatesse dans les procédés, plus de politesse dans les discours, on n'en serait pas à ce point que chaque parole fait une blessure ?

Qu'on ne m'accuse pas de dire que ce sont les femmes qui sont responsables de ces duels cruels dont elles souffrent encore plus que leurs compagnons, mais elles y ont toujours leur part de responsabilité, et plus de finesse, de souplesse, de douceur, d'oubli de soi, les auraient singulièrement aidées si elles avaient fait usage constamment de ces égards qui sont l'huile dans les rouages.

Nous avons tous le tort immense de vouloir ignorer le tempérament et la nature de ceux avec qui nous vivons, et de tout apprécier à notre seul point de vue. C'est un manque d'intelligence et la cause de la plupart des mésententes qui séparent ceux qui ont cru pourtant ne pouvoir trouver le bonheur qu'en s'unissant.

XXI

Bazar a Saint-Hyacinthe

C'est dimanche et grande fête, au couvent, pour les orphelins, les vieux, les vieilles, les simples d'esprit, que des Soeurs de Charité,

seules, peuvent, non seulement endurer, mais à qui elles font une vie heureuse et occupée.

Ils se sont rendus dans l'immense salle, où le bazar, interrompu pour le public, bat son plein pour le personnel de la maison. Tous ont une bourse, et les bons génies du lieu veillent à la tenir bien remplie.

C'est un spectacle touchant et triste, ce grand plaisir des pauvres sur qui s'est acharnée la misère, et dont les joies sont si rares, qu'une après-midi comme celle-ci puisse faire époque dans leur vie.

Pendant des chapelets d'années, ces pauvres vieux et ces petites vieilles ont roulé de gêne en privations, de privations en misères, pour être enfin recueillis par des anges en cornettes qui les aiment, sont douces pour eux, leur donnent le vivre et le couvert, mais pas souvent de plaisirs !

Autour des religieuses, les enfants courent en liberté, se bousculent, jouent et crient de joie. Les plus jeunes se frôlent et s'accrochent aux mains et aux jupes des petites Soeurs et de tous côtés on entend : Mère, je n'ai plus de sous !—Mère, je voudrais une poupée comme celle de Pauline !—Mère, j'ai perdu Gertrude !—Mère, les grands m'ont poussé !—

Et la Mère cherche Gertrude, console celui qui pleure, achète la poupée et donne des sous. Là-bas, dans les cimetières couverts de neige, les petites mamans peuvent

dormir paisiblement : leurs petits sont bien soignés et ne sont pas privés d'une tendresse qui croît sous l'amour divin et se prodigue à tous les enfants qui n'ont plus de mère !

Il y a des pauvres idiots souriants, d'autres qui pleurnichent pour manifester leur plaisir : ils font le tour des comptoirs et mettent avec fierté la main au gousset pour payer leurs emplettes; ils insistent pour que les paquets soient bien ficelés.

Des prêtres vont de groupes en groupes et distribuent la manne qui fait éclore un bon sourire sur les figures les plus moroses.

Une petite vieille toute plissée vient acheter une trousse à un comptoir, une vendeuse lui dit : Laissez, laissez, la mère, je vous la paye votre trousse... — Ah ben, non, par exemple, ça me fait trop gros plaisir d'acheter ! J'ai pas acheté depuis le bazar de l'année passée ! — Et elle compte deux fois ses dix sous avant de les donner. En partant, elle ajoute en clignant de l'oeil: Faut ben faire la charité, et ça itou c'est un plaisir !

A la salle des banquets, vieux et jeunes se régalent, servis par les jeunes filles empressées et ils vont ensuite tenter leur chance à la roue de fortune dont les palettes leur sont vendues pour un sou !

Et les sous s'amassent et font des piastres, des dix, vingt, cinquante, cent, et d'autres cent piastres et après quatre heures de fête, on en a recueilli neuf cents. Neuf cents dollars dépensés par ces pauvres qui n'ont

pas le sou, et à qui la charité la plus exquise fournit la meilleure joie du monde : celle de donner, de faire l'aumône.

Parmi ces vieux et ces idiots, toutes les religieuses, novices, postulantes, circulent, douces et souriantes et l'on se sent heureuse, avec des larmes aux yeux, dans cette atmosphère bénie où la Bonté toujours active fait des miracles dans le mystère que si peu pénètrent. Il faut voir pour comprendre l'abnégation et la patience des religieuses qui soignent ces déchets de l'humanité et s'en font aimer.

XXII

Les pauvres vieux

Le crépuscule triste descend sur la nature accablée sous le silence et la pluie : l'ombre grise s'allonge sur les chemins boueux et enveloppe les arbres où de minces bourgeons frissonnent. La vieille Millard sert son tricot autour de ses épaules voûtées : près de son poêle tiède, elle grelotte. Attentive aux bruits de dehors, elle n'entend que le gémissement du vent et le glissement monotone de la pluie sur les vitres. Son vieux est parti le matin pour assister aux funérailles de sa soeur, grosse dame riche de la ville, qui les a dédaignés de son vivant, mais qui a peut-être pensé à eux à l'heure de la mort ? Tout

est possible ! Et parce que ce bon rêve de finir leurs jours dans l'aisance est réalisable' la vieille, laissant glisser son chapelet, ferme les yeux pour avoir, plus nette, la vision de sa maisonnette restaurée et bien meublée, de son vieux se reposant enfin après une vie pénible d'ouvrier pauvre, et d'elle-même, vivant dans l'aisance, aidée par une servante, et n'ayant plus qu'à tricoter et à soigner ses fleurs...

Le bruit de la porte qui s'ouvre la fait sursauter et elle a un serrement de coeur de mauvais augure. Le vieux entre, enlève son paletot et elle, ne pouvant supporter son silence : — Eh bien ? — Voilà! Elle est entre quatre planches dans la terre et je ne me plaindrai pas de ne plus la voir, c'te sainte Nitouche-là ! — Dis-moi tout, mon vieux ! je suis toute tremblante, et ça me fait mal d'attendre... — Il la regarda affectueusement et vint s'asseoir près d'elle : — Il y a, ma pauvre Toine, qu'on s'est toujours passé de son maudit argent et qu'il faudra bien s'en passer encore. Madame a légué tout son avoir à l'hospice Saint-Pierre. — Et rien, rien pour nous, pour toi, son frère ?–Pas une piastre ! Comme me l'avait consillé le docteur, je suis allé voir le notaire, et je peux pas dire autrement, il m'a bien reçu, mais il a été diablement surpris d'apprendre que je suis le propre frère de la défunte ! Paraîtrait qu'elle n'a seulement pas mentionné mon existence. J'ai pas discuté, tu me connais,

mais vrai de vrai, j'en ai eu tout mon raide, pour ne pas lui crier que la Sophie avait un mauvais coeur, qu'elle avait vécu avec, mais qu'elle n'entrerait pas au paradis avec !
— Chut ! chut ! mon vieux ! Elle est morte, laissons-la en paix.

Un silence tomba où leur tristesse se fit très lourde : — Ma pauvre Toine, pendant trois jours je me suis imaginé qu'avec un peu d'argent, je pourrais te faire soigner et te donner des douceurs que tu n'as jamais eues, et voilà que je ne pourrai rien, quand même je travaillerais dur ! Cré Sophie !

Il se leva, prit sur une étagère du buffet une vieille photographie encadrée et ouvrant le poële, il la jeta tranquillement dans le feu
— Brûle ! C'est tout ce que tu mérites, vieille méchante !

Le mois de mai vint, pluvieux et froid, et la vieille, déjà si fragile, prit une bronchite et dut s'aliter. C'est avec un coeur lourd que le bonhomme allait à son travail, le matin, après avoir mis à la portée de la malade ce dont elle aurait besoin. Il sentait que cela ne pourrait durer ainsi, et peu à peu se fixait en lui, malgré lui, le projet de placer sa femme à l'hospice, où, au moins, on la nourrirait convenablement. L'évocation de cette salle commune, où sa bonne Toine passerait les derniers jours d'une vie si dévouée, lui crevait le coeur ! D'abord révolté, il acceptait enfin la triste nécessité, mais il fallait convaincre sa femme. Ce fut

dur et ils crurent en mourir de chagrin tous les deux.

Le jour qu'il la conduisit à l'hospice, le bon accueil des religieuses n'enleva rien à l'amertume du sacrifice. Il était sur le point de s'en aller : les petites vieilles, par groupes, bavardaient ensemble et ils entendirent près d'eux : — Encore une grand'messe demain pour la vieille dame si riche qui a donné tout son argent à l'hospice. Paraît que les soeurs vont construire une aile qui sera nommée l'Aile Sarteau : la vieille a mis cette condition-là à son don.

Les vieux se regardèrent : — Comme je la reconnais bien, là, la Sophie ! Elle fait la fière avec son argent même dans la mort !

— M'est avis, reprit doucement la vieille, qu'on fait bien de beaucoup prier pour elle !

XXIII

Un Pèlerinage

Une amie aimable, et curieuse de tous nos souvenirs historiques, m'amena, la semaine sernière, à la Pointe-Saint-Charles, au berceau de la communauté des religieuses de la Congrégation Notre-Dame. Dans notre pays où l'on démolit avec tant d'insouciance tout ce qui date un peu, cette vieille maison, où les clous mêmes auxquels sont suspendues les vieilles images ont près de trois cents ans, est une pure merveille !

En franchissant le seuil, on entre de plein pied dans une autre époque: les plafonds et les grosses poutres de cèdre noircis par le temps, les murs blanchis à la chaux, les vieilles clanches des portes, les targettes des fenêtres à petits carreaux, tout cela fut installé sous les yeux et la surveillance de Marguerite Bourgeoys et or n'a rien modifié. Les cheminées profondes, qui ne servent plus, ont leurs crémaillères prêtes à recevoir les mêmes lourdes marmites de fer ou de cuivre rangées dans le vieux bahut. Maintenant, des portes ferment ces cheminées: nous avons trouvé, dans celle de "la salle," une mère-chatte avec ses petits; dans l'autre, des poussins en train d'éclore dans un grand panier ouaté. Cette maison de Marguerite Bourgeoys n'est pas très grande et ne ressemble pas du tout aux beaux couvents de nos jours. La fondatrice vécut là en famille avec ses filles. En entrant, à gauche, c'est "la salle" qui servait de salle de communauté et de réfectoire ; on y recevait les visiteurs et on y vivait. Des fenêtres en avant et en arrière l'inondent de lumière et de soleil. Le poêle est au centre, des fleurs remplissent de verdure les fenêtres du midi. Une longue table est entourée de chaises empaillées dont le grand âge ne nuit pas à la solidité; il n'y a qu'un vieux fauteuil, celui de la Mère et que l'on offrait aux visiteurs. Une horloge haute, debout dans un coin, dit l'heure sans se lasser depuis quelques chose comme 275 ans. On

nous assure que, d'après les livres, elle fut réparée la dernière fois en 1720 ! Voilà qui témoignerait en faveur de l'horloge et de l'horloger!

La cuisine est intéressante : la seule note disparate est le poêle nickelé et tout à fait moderne : il paraît dépaysé parmi les tables, les armoires et toutes les si anciennes choses qui nous amusent.

Nous montons l'escalier à la rampe étroite dont les marches sont creusées au milieu pour tant de petits pieds actifs et bienfaisants. Marguerite dormit dans le petit dortoir et dans l'un de ces lits de bois à montants reliés par des barres de fer soutenant les rideaux d'indienne. C'est toujours le même plafond aux poutres équarries à la hache, et les murs à la chaux sur lesquels se détachent de très anciennes statues de la Vierge et de Saint-Joseph et un grand crucifix devant lequel se signent les religieuses d'aujourd'hui comme le faisaient les pauvres petites Soeurs d'autrefois exposées à tant de dangers et à tant de misères.

La chapelle est toute petite et d'une simplicité phénoménale en ce temps de fioritures et de décorations criardes. Un autel de bois peint en blanc, six chandeliers de bois, quelques vases à fleurs. Le temps a donné aux vieilles estampes du Chemin de croix des teintes palies. Des petits bancs et des chaises empaillées. Un ancien meuble qui tient de l'armoire et de la commode est placé

près de l'autel et c'est toute la sacristie : il contient les vases et les vêtements sacrés. Nous avons tout visité : la laiterie et les greniers superposés où dorment de vieux coffres de bois, des huches à pain, des chandeliers de cuivre, des dévidoirs de formes diverses et plusieurs rouets.

Des fenêtres des mansardes nous apercevions le fleuve qui roulait ses blocs de glace et, plus loin, l'île donnée aux religieuses par monsieur Le Ber, père de la recluse... et pendant quelques instants nous nous sommes cru très loin de l'agitation de la ville et du vacarme du progrès.

Un bon chien noir et un chat familier nous suivaient, accentuant le caractère d'intimité qu'a conservée la vieille demeure claire et charmante dont je garde un souvenir ravi.

La lutte

Dans le froid cruel qui noircissait les bourgeons tendres et tuait les petits oiseaux transis, nous avions dans l'âme toute l'angoisse du printemps brutalement repoussé par le brutal l'hiver, c'était l'angoisse des beaux sentiments déçus, l'angoisse des âmes qui accueillent la vie avec confiance, en l'aimant pour sa beauté, sans soupçonner sa dureté, et qui tout à coup sont frappés par elle. Et nous regardions tristement, par la

fenêtre, l'image de nos luttes pour tenir contre tant d'obstacles et tant de contretemps, et il nous semblait revivre les heures où nous avions été près du découragement.

Se décourager, cesser de lutter, renoncer à tout le bien que l'on a désiré pour se plonger dans l'inaction et la tristesse, c'est pourtant la seule chose absurde et que repousse vaillamment une âme fière. Rentrer en soi est bon pour recueillir les forces que nous avons, mais ce retrait de l'âme ne doit pas se faire dans la tristesse qui ne recueille que nos faiblesses et ne fait sortir de nous que l'égoïsme et l'amertume. A caresser ses propres douleurs en s'y absorbant, on oublie trop la grande misère du monde : il y en a tant qui sont plus malheureux que nous, dans l'impossibilité où ils sont de trouver en eux et hors d'eux une issue pour échapper à leur misère morale et matérielle.

Quoi qu'il arrive, chères petites soeurs accablées qui m'écrivez, il faut essayer de tenir sa tête au-dessus des vagues, et si l'on ne sait pas nager savamment, se débattre et lutter sans relâche afin de ne pas enfoncer ! C'est le propre des âmes bien vivantes de ne pas s'abandonner, de ne pas dire, "la lutte est impossible," et toujours elles finissent par réussir, reconstruisant sans cesse un idéal nouveau, tendant infatigablement vers lui, employant leur intelligence et leur volonté à vivre, pleinement et utilement, puis-

que, aussi bien, il faut vivre quand même tout irait très mal.

Les âmes vaillantes sont les grandes forces de ce monde : elles savent que leur courage ajoute à la somme du courage humain par quoi la vie est belle et bienfaisante. Elles sentent leurs épreuves, elles en souffrent cruellement, mais jamais elles ne s'abandonnent à la tristesse déprimante et stérile. Que de merveilleux exemples de courage on rencontre dans la vie ! De quelle résistance sereine et gaie font preuve même les femmes les plus fragiles; elles se donnent corps et âme à leur oeuvre sans se laisser rebuter par rien: leur dévouement est si spontané, si entier, si parfait, que ceux pour lesquels elles donnent leurs forces, leur énergie, toute leur vie, ne sentent ni leur effort ni leur usure, ne voient pas qu'elles sont admirables. Cela semble si simple et si naturel, ce dévouement, qu'il ne paraît même plus méritoire, et de cela non plus, elles ne s'inquiètent pas, elles ont trop à faire pour couvrir ceux qu'elles aiment de leur force, de leur protection et ne jamais perdre un atome de leur courage, pour s'arrêter à regretter les admirations refusées.

Et où trouver la source de ce courage qui est le propre des âmes supérieures ? Dans leur amour de la vie qui domine la souffrance, dans l'exercice de toutes les puissances de leur âme, dans leur lutte contre toutes les formes du mal, dans leur sacrifice pour des biens dont d'autres bénéficieront. Ce qui

veut dire, en langage chrétien, dans l'expansion et l'élévation de leur âme qui a compris, qu'en vivant dans l'harmonie de tout leur être avec la vie telle que voulue par le Créateur, elles concourent à l'oeuvre divine, elles se divinisent.

XXV

Imprudentes

Le petit Printemps hâtif fait une apparition charmante : enveloppé de soleil, soufflant des caresses, il a touché les saules qui reverdissent et les lilas dont les bourgeons se gonflent. Il a même voulu se faire accompagner d'éclairs et de tonnerre, tout comme s'il était installé, et naïfs, et crédules comme toujours, et tout en disant : "Il fera encore froid," nous n'avons pas voulu croire que le printemps de mars est un être fantastique qui disparaîtra dans une giboulée !

Et les femmes imprudentes ont mis de côté leurs vêtements chauds : chaussées de bas de soie et de souliers légers, elles sautent par-dessus les flaques d'eau ou y déposent maladroitement le pied, quand le jupe trop étroite arrête leur élan ! Oh ! il y aura beaucoup de rhumes et des grippes et des névralgies, car les imprudentes ne veulent pas comprendre qu'elles ne sont ni plus jolies, ni plus aimées quand elles sont vêtues trop légèrement pour la saison.

C'est très difficile, il me semble, de saisir la mentalité des femmes élégantes qui, à n'importe quel prix, veulent inaugurer et suivre la mode à outrance.

Leur but évidemment, c'est de plaire aux hommes et d'attirer leur admiration. Mais peuvent-elles croire sérieusement que les hommes remarquent ces détails qui, pour elles, ont une telle importance ? Ils ne les voient même pas, ou, s'ils les remarquent, c'est souvent pour en critiquer le peu d'à-propos.

Un ensemble agréable flatte leurs yeux; ils aiment qu'une femme soit jolie et bien mise, mais c'est idiot de s'imaginer que le degré de leur admiration sera mesuré à l'épaisseur des bas et des chaussures, et qu'ils tomberont en arrêt devant une femme qui s'habille, le vingt-cinq mars, comme si c'était le vingt-cinq juin ! Que de peines perdues à nourrir ces folles illusions et que de malaises immédiats et de maladies contractées qui compromettent peut-être leur santé pour toujours. Plus tard, elles auront besoin de toute leur réserve de forces pour être des petites mères solides et courageuses, et elles seront languissantes et molles comme des chiffons !

On constate tout de même avec joie que le mouvement de réaction contre la frivolité féminine est en progrès : on rencontre beaucoup de jeunes filles sérieuses qui aspirent à autre chose qu'à être des mannequins élégants. Celles-là ont demandé à l'étude de

les sauver de la puérilité vaine et de la vanité effrénée qui règnent dans les grandes villes. Elles suivent des cours, assistent aux conférences, se livrent à l'étude de langues étrangères, font des lectures sérieuses et. peu à peu, elles se détachent des préoccupations mondaines, car leur vie est intéressante et leur esprit est toujours occupé. Et parce qu'en devenant plus sérieuses, elles comprennent mieux le sens de la vie, elles ne dédaignent pas de s'initier aux travaux du ménage et il se trouve que ce sont les plus intellectuelles qui se préparent mieux à leur véritable rôle de femme et qui se mêlent plus activement des oeuvres de charité.

Et cela n'a rien qui doive surprendre. Les jeunes filles formées sérieusement sont attirées vers les choses sérieuses. Ayant appris à observer, à comparer et à réfléchir, elle jugent à sa valeur la grande mascarade mondaine et elles cherchent leur bonheur dans une vie où elles sentent vivre leur âme.

Il y a plus : en devenant plus intelligentes et plus sérieuses, elles se rendent plus aptes à comprendre les hommes et à se rapprocher d'eux par l'esprit.

On doit me connaître assez pour savoir que rien n'est plus loin de ma pensée que de préconiser la formation de femmes savantes et d'odieux bas-bleus ! C'est d'ailleurs une espèce qui vient mal dans notre Canada encore pénétré de la modération et du bon sens français.

Mais j'affirme que le meilleur et le plus agréable dérivatif à l'esprit mondain et à la vanité insensée de nos jours, c'est de mettre dans la tête de nos filles le goût et l'habitude des choses de l'esprit. Nous sommes à même de faire des comparaisons entre les marionnettes mondaines et celles qui ont voulu continuer à s'instruire et c'est vers ces dernières que va toute notre confiance pour l'avenir du pays.

XXVI

La fortune sourit a ceux qui osent

Quand Virgile écrivait : "la Fortune sourit à ceux qui osent," il devait avoir en vue ceux qui osent risquer leurs biens, leur vie même pour atteindre un but difficile et enviable. Ce vieil adage m'a fait penser, ce soir, au nombre considérable de ceux qui, dans l'ordre moral, n'osent pas, et je me demande comment il se fait que les plus hardis aient de si étranges timidités.

C'est donc bien difficile d'oser être bon, d'oser être sincère, d'oser toujours être soi-même ?

Oui, nous le savons tous, hélas ! car nous en avons tous souffert.

Oser être bon ; nous croyons l'être , nous le sommes, mais d'une bonté qui n'est qu'une ébauche : nous avons pitié, nous désirons faire du bien, nous sommes émus et nous

parlons avec un sentiment vrai inspiré par notre bonté qui est touchée, mais combien de fois notre bonté va-t-elle au delà des paroles? Elle ne sait pas se transformer en activité et en secours efficace, arrêtée, le plus souvent, par la timidité qui nous paralyse. Et je crois que lorsqu'il s'agit de souffrances morales, nous osons encore moins que devant la misère matérielle, nous approcher de cette vie triste; nous ne faisons rien pour gagner la confiance d'un être qui ne se plaint pas mais que nous devinons écrasé sous son trop lourd fardeau. Le coeur débordant de compassion et de sympathie, nous laissons tomber des paroles banales ou froides, comme si, ce qui, en nous, est bon et aimant était enchaîné et incapable de se manifester !

Qui donc, en jetant un regard sur sa vie, n'y trouve pas le remords, ou au moins le regret, de ce qu'il aurait pu faire et n'a pas fait, de ce qu'il aurait dû dire et n'a pas dit? Et l'heure s'est envolée avec l'occasion d'être secourable. Nous n'osons pas davantage être sincères. Nous le sommes peut-être dans le sens de ne pas mentir. Mais cela suffit-il ? Sommes-nous entièrement soncères avec les autres, le sommes-nous toujours avec nous-mêmes ? Entre le mensonge que nous écartons avec mépris et l'absolue sincérité où l'âme s'ouvre toute grande, il y a place pour tant de demi-vérités ! Nous parlons, nous écrivons avec une grande circonspection, et presque toujours, quelque

chose reste au fond de nous qu'il aurait été bon et bien de dire mais que nous avons retenu par une pusillanimité que nous décorons du nom de prudence. La sincérité fait la force et le charme des relations d'amitié et de l'intimité familiale, et si tant de ces liens d'affection sont fragiles c'est parce que nous n'osons pas être sincères.

Enfin, nous n'osons pas être nous-mêmes : nous nous donnons pour ce que nous ne sommes pas et ce que nous avons de plus délicat, de plus profond et de plus vivant en nous, nous le cachons derrière des paroles vaines et des gestes puérils. Pourquoi dissimuler ainsi nos meilleurs sentiments, nos tendresses, nos pitiés, nos vertus ? Si nous osions être constamment nous-mêmes, tout irait mieux dans le monde et des abîmes de désunion seraient comblés !

Mais nous ne nous permettons même pas d'être nous-mêmes, vis-à vis de nous-mêmes! Avec une persévérance inexplicable nous décourageons le divin en nous. Nous réprimons nos élans de générosité et d'affection avec une dureté inflexible qui finit par user ce que nous avons d'exquis dans l'âme. Pour cultiver l'animosité et refuser le pardon nous faisons intervenir l'orgueil et la rancune, et en invoquant le sordide intérêt, nous prétendons que la raison nous défend d'être généreux: peu à peu, à force d'avoir fait taire les vertus dont Dieu nous avait dotés, nous cessons vraiment d'être

nous-mêmes, nous nous transformons et Dieu, à son tour, refusera peut-être de nous reconnaître...

Et le monde est rempli d'êtres qui sont animés d'une singulière défiance les uns contre les autres, qui vivent sournoisement sur la défensive et comme s'ils n'étaient ni bons ni sensibles ni aimants; ils sont malheureux et ils se plaignent de n'être pas aimés!

XXVII

Temps Perdu

"Perdu, hier, entre le lever et le coucher du soleil, deux heures d'or enchâssées chacune dans soixante minutes en diamant. On n'offre pas de récompense, car une fois perdues, on ne les retrouve plus."

Je voudrais que cette phrase, joliment enluminée sur un carton, fût glissée dans le cadre des miroirs des jeunes filles à côté du tally, du programme de bal, des photographies qui agitent leurs petits souvenirs devant les yeux de la paresseuse qui bâille, en se coiffant, entre dix et onze heures du matin. Deux heures perdues ! Ce serait peu...ce sont des heures et des jours et des mois qui sont perdus, et la difficulté serait de trouver deux heures utiles chaque jour dans ces vies frivoles où la prudence la plus humaine n'est pas observée?

J'entendais un médecin sérieux dire que deux ans de vie mondaine suffisaient pour développer la tuberculose chez la moitié des jeunes filles qui sortent et conpromettre la santé générale de l'autre moitié.

D'ailleurs, il n'est pas besoin que la science parle ! Le simple bon sens fait comprendre combien est malsaine la vie de ces enfants qui veillent la nuit et dorment le jour, et qui passent tant de temps dans l'atmosphère surchauffée et viciée des salons trop remplis. Chaussées de bas de soie et de souliers légers, vêtues de robes transparentes, elles sont exposées à des refroidissements dangereux, quand, après avoir dansé plusieurs heures, elles sortent dans la nuit par un froid de vingt-cinq sous zéro. Et la surexcitation continuelle et l'habitude déplorable de la cigarette de plus en plus répandue !

Et voilà pourtant comment sont préparées au mariage et à la maternité les jeunes filles du monde de nos jours ! Ne nous étonnons pas des catastrophes matrimoniales et du nombre croissant des orphelins dont les mères sout encore vivantes !

Mais nous n'y pouvons rien ! gémissent les mères. Le courant est trop fort, comment pouvons-nous y résister? Tout le monde permet ce que je tolère !"

C'est là une excuse qui équivaut à celle-ci: nout le monde boit du poison, ma fille fait comme les autres, mais je lui ai recommandé d'êtreprudente.

Pour aider ces mères puériles et faibles, je leur dirai que, Dieu merci, tout le monde ne suit pas le courant qui les entraîne. Il y a encore des femmes chrétiennes, sensées et qui aiment assez leurs enfants pour ne pas les sacrifier à la mode et à la perversité du monde.

Elles permettent à leurs filles de sortir dans le monde mais non d'en devenir les esclaves et les victimes; elles consentent à ce qu'elles s'amusent, à la condition que le plaisir soit une distraction et non le but de leur vie. Elles exigent que cette vie soit réglée et remplie d'occupations utiles. Elles se font aider par leurs filles et leur enseignent ainsi à acquérir les vertus nécessaires aux gardiennes du foyer et aux bonnes mères. Car il serait insensé de croire qu'en ne cultivant chez les jeunes filles que la vanité, l'égoïsme et la paresse, on en fera des femmes modèles ! Quand un jeune homme a terminé ses études, si ses parents lui donnaient trois années oisives vouées à la seule recherche du plaisir, ils en feraient probablement un chenapan! Est-ce bien plus sage de sortir une jeune fille du couvent pour la jeter dans le tourbillon mondain ? Et que les mères ne croient pas qu'il soit si difficile de réagir contre les habitudes actuelles ! On ne leur demande pas de réformer la société mais simplement d'avoir soin de leur fille : elles répondent de son âme, de son avenir, de sa santé, de son bonheur. Elles ont à remplir

vis-à-vis d'elle un devoir strict dont personne n'a le pouvoir de les dispenser.

Est-ce si pénible de garder son enfant, de faire d'elle sa compagne et son amie, de former sa conscience par des conseils et surtout par des exemples, de lui ouvrir les yeux sur les dangers de la vie frivole et sur l'impérieuse nécessité d'accepter tous ses devoirs de femme en se préparant à les remplir ?

Quand chaque mère sérieuse aura rempli consciencieusement, tendrement et jusqu'au bout son rôle de mère, la réforme de la société sera bien près d'être accomplie!

XXVIII

Attirance

Avez-vous remarqué que, lorsque nos amis sont dans la joie, célèbrent un événement heureux, nous nous tenons volontiers à l'écart après les avoir félicités: nous craignons de gêner, d'être de trop. Sont-ils malheureux au contraire, nous accourons, nous multiplions les témoignages de sympathie, sur un simple mot d'invitation, nous nous installerions chez eux : il semble que la peur d'être importuns ait complètement disparu, c'est comme s'il nous fallait notre part de leur douleur.

Il y a là, sans doute, de l'affection et une pitié bien naturelle pour ceux que nous aimons, mais il y a plus, je crois. Cette atti

rance de la douleur chez les autres, nous la trouvons, sous une autre forme, dans notre propre douleur. Avec quel soin jaloux nous la gardons, comme il nous semble qu'elle soit profanée par les sympathies banales: nous la tenons cachée comme un trésor terrible et précieux que nous aimons.

Et voyez quel regret poignant nous éprouvons, presqu'un remords, quand, fatalement, avec le temps, notre douleur nous quitte, que les traits de ceux que nous avons tant pleurés s'effacent et que nous pouvons, sans trembler, relire des lettres qui furent un jour pour nous des messagères de vie ou de mort. C'est donc que la douleur est un de nos biens ? Elle éveille ce qu'il y a de plus caché, de plus mystérieusement bon dans nos âmes et nous lui rendons une sorte de culte.

J'ai pensé à cela hier après avoir rencontré une personne qui m'expliquait fébrilement tous les moyens qu'elle prenait pour se distraire d'une perte douloureuse...elle m'a paru anormale, je lui voyais une âme pauvre et j'en avais pitié, de cette pitié un peu méprisante que nous inspire le mendiant qui refuse du travail.

Savoir souffrir, savoir être heureux, c'est vivre tout entier avec son âme et selon la volonté de Dieu qui a créé pour nos âmes la profondeur du bonheur et de la douleur.

Je le sais, tous nous redoutons la souffrance et nous cherchons à l'éviter, c'est

naturel et bien légitime, mais quand elle nous atteint, c'est notre noblesse de l'accepter bravement, dans toute sa tristesse, et notre générosité porte en elle sa récompense: nous ne tardons pas à sentir en nous l'action bienfaisante de la douleur: elle fond notre égoïsme et nous rapproche de tous ceux qui sont malheureux.

Et puis elle passe. . .le coeur le plus fidèle ne peut retenir toute sa douleur car on ne peut passer son existence dans un sanctuaire. La vie reprend ses droits, impose ses devoirs et offre de nouveau ses joies, et notre âme rassérénée se tourne vers le bonheur comme la fleur vers le soleil, et doucement il lui vient, de toute la beauté et de tout l'espoir du monde que Dieu fit pour elle, de la beauté mystérieuse des âmes, de sa propre puissance d'aimer et de donner de la joie.

Donner de la joie, c'est la leçon qu'apprend le mieux l'âme dans la douleur, mais elle ne peut donner que ce qu'elle possède et elle ne possède que ce qu'elle a su trouver.

Où? Comment? Partout, en soi et autour de soi, il y a des parcelles de bonheur: il n'y a qu'à les voir, à les recueillir et à les distribuer généreusement. Après avoir respiré le parfum des roses, vous les donnez à ceux qui ne savent où les cueillir et, ô miracle ! les autres possèdent vos fleurs et vous les avez toutes encore et leur parfum ne cesse de vous réjouir.

Je voyais à l'hôpital une petite fille in-

firme, triste et taciturne. Elle me répondait à peine et je ne parvenais à l'intéresser un peu qu'en faisant de grands frais d'imagination. L'autre jour, quand je franchis le seuil de la salle, ses yeux me cherchèrent avec une expression si joyeuse que son petit visage laid en fut transfiguré. J'approche de son lit et elle retire de sous ses couvertures quatre tulipes qu'elle me tend en disant d'une voix toute tremblante de plaisir : "C'est pour vous!"

Elle avait trouvé la bonté de son coeur et un bonheur, jusque là inconnu, dans ce geste nouveau pour elle, la pauvre, qui n'avait jamais rieneu à donner !

Nous pourrions essayer de cette méthode pour attraper du bonheur mes chères soeurs! Donnons nos fleurs, nos sourires, notre esprit, quelquefois notre présence; donnons notre confiance, notre bienveillance et notre amitié, et pour finir mon sermon comme il convient, nous créerons ici-bas notre petit paradis où tous les malheureux voudront entrer ! C'est la grâce que je vous souhaite. .

XXIX

Les oiseaux de Nazareth

Je regardais des livres dans une librairie à côté de deux religieuses qui choisissaient des images : — "O ma Soeur ! Voyez celle-ci!

Oh ! Puis-je en prendre trois?" fit la plus jeune, à la fois ardente et timide. Ses yeux clairs priaient gentiment et sa bonne vieille compagne autorisa, d'un signe de tête, la grosse acquisition. Quand elles se furent éloignées, je voulus voir la jolie chose qui avait allumé cette lueur de convoitise dans les yeux de la jeune fille.

Vraiment l'image était exquise : un Jésus d'une dizaine d'années pétrit de l'argile: à côté, sur une pierre, un groupe d'oiseaux, un autre inachevé dans ses doigts mignons. Joseph, debout sur le seuil de leur petite maison regarde l'Enfant extasié qui suit des yeux un de ses oiseaux s'élevant dans l'espace. Tous les détails sont évocateurs : on se figure la clarté radieuse de ce ciel d'Orient enveloppant de lumière l'enfant Jésus, et Joseph intéressé et admirant le travail du petit sculpteur. Jésus lui-même regarde ses oiseaux avec complaisance, et on croit l'entendre: "Il ne leur manque que le souffle... que je voudrais les voir s'envoler !" Le père sourit d'un souhait si irréalisable. Et voilà que Jésus reprend dans ses petites mains tous les oiseaux d'argile, il se penche sur eux pour les baiser, comme font les enfants qui ont de si adorables tendresses pour les choses, et soudain, sous le souffle divin, prenant leur vie dans le désir de Jésus, les oiseaux palpitent, se transforment, deviennent des petits êtres chauds et vivants et qui s'envolent pour obéir au petit Dieu émerveillé

qui leur a dit : "Montez vers mon Père, portez-lui tout l'amour de mon coeur qui le remercie !"

J'ai acheté une de ces images, je l'ai piquée au-dessus de ma table de travail, car elle est un symbole de ce que peuvent devenir nos pensées humaines si un souffle divin les anime et leur permet de s'envoler là où leur passage laissera un rayon de lumière ou de force.

O la merveille, que dans ce monde rempli d'événements extraordinaires, de grandes actions, de personnages illustres, de travaux importants, la moindre petite action, une parole entendue au hasard, puissent avoir assez de retentissement dans les âmes pour éveiller des activités nouvelles et faire la vie meilleure !

Pour ne rien perdre de cette merveille, il suffit d'être attentif à recueillir la beauté qui, sans cesse, se dégage des âmes en gestes ou en paroles timides. Je pense aux délicieuses pensées qui éclôront dans la cellule de la petite religieuse contemplant les oiseaux de Nazareth; je pense aux âmes qui recevront d'elle, et peut-être un peu de cette lettre, un reflet de ces pensées et je me dis que l'artiste qui imagina la scène ravissante et la vit d'abord dans son âme, a donné la vie à plus de beauté pure et de grâce charmante qu'il ne s'en doutait peut-être, et alors, qu'y a-t-il de plus consolant que ce pouvoir, avec si peu, de faire circuler dans le monde un peu

plus de beauté et de bonté. Si vous vivez des heures tristes, vous me répondrez peut-être que nous avons la même puissance pour créer les pensées troublantes et les impressions malfaisantes! Je ne crois pas, cependant, que le mal se produise avec la même facilité que le bien : il n'est pas si fort, il passe, il ne s'implante nulle part pour toujours, — aucune âme n'étant exclue du pardon et de la régénération, — tandis que la plus légère semence de bien, parce qu'elle est divine, germe obscurément et finit par s'épanouir dans les coeurs où l'on n'osait plus l'attendre. Voilà le secret des générosités, des dévouements imprévus qui ont jailli après avoir été longtemps invisibles et insoupçonnés. Cette certitude du bien qui ne se perd jamais rend la vie attachante et meilleure, elle nous fait plus indulgents pour les autres, plus patients avec nous-mêmes, car parfois nous nous traitons durement.

XXX

Découragement

Il faut quelquefois beaucoup de volonté et un grand courage pour accomplir toutes les tâches qui sont la trame d'une journée ordinaire, et qui, habituellement monotones et insipides, deviennent odieuses quand elles nous arrachent à la pensée qui voudrait nous absorber. Ranger du linge, repriser des bas,

préparer le menu, donner des ordres, les répéter, en surveiller l'exécution et sentir dans son coeur une inquiétude qui le ronge, un chagrin qui le tourmente, et auxquels on refuse de s'arrêter parce que la foule des petits devoirs vous appellent, vous accrochent, enchaînent votre pensé et votre volonté c'est une fine torture qui a éprouvé bien des vertus féminines. Les vaillantes y vont de toute leur énergie en essayant de ne pas crier leur angoisse et d'être actives, attentives et patientes. Parmi elles il y en a qui ont même appris à bénir la contrainte tyrannique qui leur enlevait la liberté de s'occuper de leur chagrin. C'est que sur leur route, elles ont déjà rencontré des femmes qui, n'étant pas forcément distraites de leurs soucis ou d'une grande douleur s'y sont livrées entièrement. Délivrées des devoirs encombrants et des nombreuses responsabilités dont nous nous plaignons, mais privées aussi des bonnes tendresses exigeantes de la famille, elles ont été sans défense devant leur chagrin qui s'est emparé d'elles, les a roulées dans ses plis noirs et elles ne voient plus rien d'autre! Tout ce qui est en dehors de lui, c'est-à-dire d'elles mêmes, est négligé et oublié, et fatalement, l'épreuve qui devait élargir leur coeur et l'attendrir en lui faisant comprendre les épreuves des autres, l'a replié en un farouche mouvement d'égoïsme qui le déforme.

Ayons pitié de ces malheureuses qui s'isolent volontairement dans la vie parce que la vie les a blessées...elles n'ont rien compris: ni Dieu ni la vie ni leur propre nature, et ne nous plaignons pas trop des devoirs impérieux qui nous arrachent péniblement à nos chagrins. Ils sont un dérivatif bienfaisant et ils sont extrêmement utiles au maintien de notre santé morale.

Nous sommes trop portées à nous croire un centre auquel tout doit se ramener. Soyons un centre, soit, mais un centre qui, au lieu d'absorber les rayons, les répande au dehors. Les instincts d'égoïsme auxquels nous cédons, quand nous nous désintéressons de nos devoirs immédiats, ont vite fait de nous aveugler et de nous affaiblir; nous ne voyons plus ce que les nôtres ont droit d'attendre de nous, ou, le sentant vaguement, nous n'avons pas la force de le leur donner.

Et pendant que nous empoisonnons notre âme de nos chagrins, d'autres âmes, dont nous ignorons les appels, s'en vont sans guide dans des voies détournées, et des enfants dont la mère est vivante sont abandonnés comme des orphelins !

Cette misère, je l'ai vue et j'en ai été navrée. Les mères n'ont pas le droit ni le temps de s'absorber dans la douleur! Elles doivent leurs larmes comme tout le reste aux enfants qui leur ont été confiées.

Le seul grand malheur réel, c'est de permettre à son âme de s'égarer dans un étroit

égoïsme qui l'empêche de réaliser le bien et le beau qui sont en elle. Comme Dieu répand sur la terre les rayons du soleil et les pluies bienfaisantes, Il envoie aux âmes la joie et la douleur; les uns et les autres sont nécessaires à l'épanouissement parfait des fleurs et des âmes. Toutes se redressent plus belles quand le soleil reparaît et, parce qu'il a plu, les fleurs ne cessent pas d'être une joie.

XXXI

Boches

J'assistai impuissante à un drame qui se joua sous mes yeux au commencement de juin. Une petite maison d'oiseaux, solidement fixée au sommet d'un arbre mort, était devenue la demeure d'un couple de rossignols gris qui venaient familièrement autour de la maison, chercher les miettes de pain que chaque repas renouvelait. Or, un matin, un grand tapage à la maisonnette attira mon attention. Un écureuil était monté, en quête, probablement, des oeufs dont ils sont friands, et trouvant l'habitation à son gré, en avait chassé les propriétaires et en gardait la porte; les oiseaux affolés volaient en faisant de grands cercles autour de l'envahisseur et poussaient des cris perçants. Mais solidement assis sur le derrière, l'écureuil les défiait: en vrai boche, il

devenait possesseur de ce qu'il avait pris parce qu'il était le plus fort.

Les oiseaux ne s'apaisèrent que vers le soir. Ils refirent un nid dans un sapin touffu, tout près de la maison et ils continuèrent avec nous leurs relations de bon voisinage, enseignant plus tard à leurs petits que nous étions des amis.

Les écureuils aussi élevèrent des enfants dans leur maison volée, et jusqu'à aujourd 'hui tout semblait leur réussir malgré leur malhonnêteté ; je me disais toutefois : "Comment feront les petits pour descendre de là ? La mère va et vient, et sans la moindre hésitation elle accomplit des merveilles d'équilibre, mais elle n'a pas commencé une telle gymnastique à six semaines ?"

Il faut vous dire que l'arbre n'a pas une branche: c'est une haute et mince colonne sur laquelle une planchette soutient la maison et déborde autour enformant une plate-forme assez large. Pour en descendre, il faut un bond en bas, en calculant bien son élan pour retomber sur l'arbre et chaque fois que je vois exécuter le saut périlleux, je m'attends à une catastrophe.

Ce matin, à plusieurs reprises, il y eut, dans la maison et sur la plate-forme, des discussions, des gronderies, des coups, des cris désespérés des petits qui refusaient de se risquer et rentraient se cacher dans leur nid. La mère les ramenait au-dessus de l'abîme et les scènes recommençaient sans plus de

succès, Les parents sont inquiets et furieux. En n'écoutant que leur ambition et leur désir effréné de conquête, ils se sont aveuglés sur les conséquences d'une installation si contraire aux habitudes des écu reuils et les petits paieront peut-être de leur vie leur soumission aux ordres impérieux de leurs parents.

Les hommes et les bêtes ont les mêmes défauts: c'est étonnant et humiliant de constater les ressemblances! Comment se fait-il que l'âme, dont nous sommes si fiers, ne nous ait pas élevés au-dessus de toute comparaison?

Il n'en est rien: Comme les écureuils, les hommes disent: "Ote-toi de là que je m'y mette," et s'ils sont riches et forts, ils prennent ce qui les tente et ils jouissent paisiblement du fruit de leurs injustices.

Les hommes aussi, comme les écureuils, manquent de discernement. S'illusionnant sur les capacités et les forces de leurs enfants, ils exigent d'eux un travail au-dessus de leur âge, et si tant d'enfants sont ignorants quand ils vivent près des écoles, c'est que les parents les exploitent et préparent, sans s'en douter, des révoltés, qui, un jour, demanderont compte à la société de l'égoïsme et de la bêtise de leurs parents.

Et chez nous, comme chez les oiseaux, il y a des êtres courageux que rien n'abat: vaincus, chassés, ruinés, ils recommencent bravement leur vie; reconnaissant l'erreur

d'attirer l'attention des envieux, ils refont leurs nids dans l'onbre d'une vie retirée et y élèvent leur famille en édifiant une fortune modeste et sûre.

Chez les hommes et chez les bêtes, il existe des êtres de proie cruels et malfaisants, toujours à l'affût pour profiter des erreurs et des imprudences, intriguant toujours pour abuser de la générosité et de la confiance des autres.

Ils sont quelquefois les instruments de leur propre perte et, comme dans le cas de mes petits écureuils, leurs crimes retombent sur la tête de leurs enfants et leur succès apparent est éphémère.

Mes chers lecteurs, quand on flâne dans une solitude agreste, on ne peut guère qu'observer les curieuses petites créatures qui nous entourent et l'on fait des rapprochements dont je m'excuse auprès des grands orgueilleux qui se croient toujours les seigneurs de la Création!

XXXII

Les Oeillets de Madame Goderre

Il y avait si longtemps que les commères du village avaient décidé que Joseph Brisard épouserait la veuve Goderre, que l'émotion fut grande, mais non la surprise, en voyant le bonhomme traverser la grand'rue avec un oeillet blanc à sa boutonnière. Or,

de ces oeillets il n'y en avait que dans le jardin de Mame Goderre et elle n'en donnait jamais à personne! Vous saisissez? On avait là la preuve évidente que Joseph Brisard avait fait la grande demande et qu'il avait été agréé. D'un perron à l'autre, la nouvelle se transmettait et les commentaires étaient animés et d'ailleurs bienveillants.

Veufs tous deux, vieux tous les deux, ils avaient chacun un peu d'argent et, de l'avis de ces sages bavardes, ils se convenaient parfaitement.

La demande en mariage avait été simple et brève : — "Je suis sûr que vous êtes une bonne femme Mame Goderre et sans me vanter, je vous ferais un bon mari. Voulez-vous qu'on se marie?" Elle avait dit oui, sans phrase et sans émotion apparente. Mais, s'attendant à cette démarche, elle avait compté qu'un peu de sentiment serait de la partie; elle se rappela, involontairement, la déclaration si tendre de son Georges, trente ans avant et elle soupira. Joseph Brisard, de son côté, était désappointé: il admirait sincèrement la femme de son ancien ami, mais il aurait aimé qu'elle parût un peu émue. Ah ! comme elle était gentille, sa petite blonde d'autrefois, quand il lui avait demandé d'être sa femme ! Et comme il tremblait lui, déjà mûr, craignant d'être refusé par l'enfant de dix-huit ans. Il soupira aussi, mais il secoua vivement l'espèce de gêne qui suivit leur accord si peu sentimen-

tal. Quand il s'en alla, elle l'accompagna dans l'allée du jardin il lui demanda un oeillet blanc qu'elle épingla à sa boutonnière.

Le soir, à huit heures, il arrivait, toujours fleuri, mais d'un oeillet un peu fané que vit de suite sa solide fiancée qui ne donnait pas ses fleurs pour les voir mourir ! — "Georges l'aurait mis dans l'eau," — pensa-t-elle.

Le bonhomme, installé dans une grande berceuse, demanda la permission de fumer, et pendant qu'il bourrait sa pipe, madame Goderre tirait à elle son tricot, et tout à coup, involontairement, elle laissa échapper sa pensée : — "Georges ne fumait jamais!"— Surpris, décontenancé, il retira sa pipe.— Vous me l'aviez permis... — Oh ! pardon, continuez, je vous en prie, oui, je vous l'ai permis et je veux que vous fumiez, Jos !

Jos! — elle l'avait appelé Jos, comme faisait sa petite Luce; le nom lui revenait avec des intonations caressantes, et mû par une répugnance à mêler le passé au présent: —Peut-être, fit-il lentement et en cherchant ses mots, peut-être mame Goderre, comme nous ne sommes plus jeunes, vaudrait-il mieux m'appeler Joseph, vous ne trouvez pas que ça convient mieux à un homme de mon âge ? —

La conversation ne fut pas bien animée: leurs souvenirs de jeunesse persistaient à tendre entre eux un voile, et distraits, tirés en arrière par leur passé heureux et lointain, ils n'arrivaient pas à être franchement et

cordialement attentifs l'un à l'autre. Quand dix heures sonnèrent, il se leva prit son chapeau, hésita, fit trois pas, revint, et prenant son courage à deux mains: — Il n'y a rien pour retarder notre mariage, Charlotte, si vous fixiez le jour ? — Elle eut un choc: interdite, étourdie, il lui sembla que la parole l'abandonnait, mais tout à coup, elle vit clairement que ce mariage était impossible, et elle le lui dit bien doucement : elle l'estimait bien, mais jamais elle ne pourrai ainsi abandonner son Georges, elle était sûre que lui ne se serait pas remarié si elle fut partie la première. "Et, j'ai l'impression, ajouta-t-elle, que vous éprouvez la même chose que moi : nous ne serons pas heureux." —Il ne dit ni oui, ni non, il tournait son chapeau. Enfin, lui tendant la main :— Nous avons le temps d'y réfléchir, vous chan gerez peut-être d'idée ? — Et il partit, la laissant un peu dépitée qu'il ait pris son refus si tranquillement.

Deux jours après, la voisine de Madame Goderre, n'y tenant plus, arriva avec son tricot pour une "petite jase." Toute frétillante de curiosité, elle avait à peine enlevé son chapeau qu'elle félicitait son amie et lui demandait à quand le mariage. — Jamais, répondit la veuve. C'est vrai que Joseph Brisard m'a demandée, mais j'ai refusé : je ne puis me décider. Je passerais ma vie à me tourmenter et à me dire que Georges m'accuse d'infidélité...

L'autre éclata de rire : — "Quelle bêtise, mame Goderre! Votre mari! Il était comme tous les autres: il vous aimait bien, mais il vous aurait vite oubliée, et quand à ce que vous faites maintenant, ça ne le tracasse plus! N'allez pas manquer une telle chance! Joseph Brisard est riche, il n'a ni parents, ni enfants, vous non plus; c'est un bon et honnête homme; il a besoin d'une femme comme vous pour avoir mieux soin de lui que sa première, une petite sans-dessein qui ne lui a jamais donné de confort. Mariez-vous, ma chère amie, c'est triste de vieillir toute seule."

— "Elle a peut-être raison," se disait la veuve en prenant son souper solitaire, "et si je savais que Georges..."

Le soir, ne pouvant dormir, elle était dans l'obscurité près de sa fenêtre ouverte, et dans le silence, la conversation de ses deux voisines lui arrivait très distincte : — Son Georges! Non, il n'aurait pas été veuf longtemps, et ça ne lui coûtait pas de faire de l'oeil aux femmes ! Je le vois encore passer, le matin, avec ses oeillets blancs, qu'il donnait en passant à la petite femme du vieux Brisard et ça jacassait à la barrière !! Je crois bien qu'il n'y avait là que des oeillets et des oeillades, mais c'est pas pour un homme comme lui qu'il faut que sa femme s'enterre! Ah ! Non !"

Ses oeillets!...Son Georges les donnait à cette petite écervelée! Ce fut un rude

coup pour la veuve! Mais la réaction fut salutaire. Quand elle eut recouvré son aplomb, elle fit de si jolis saluts à Brisard qu'il comprit que le vent avait tourné, et que bientôt il mènerait à l'autel une madame Brisard qui ne se laisserait plus inquiéter par les fantômes.

XXXIII

Le Sorcier

Le beau lac Tremblant, aux eaux profondes et agitées, étendait maintenant sous nos yeux ravis sa surface bleue dans laquelle ses îles baignaient comme d'immenses corbeilles vertes. Nous avions atteint l'extrèmité nord, et voilà que, sous les arbres qui se rejoignaient et en dissinulaient l'entrée, nous pénétrâmes dans la Rivière Cachée, si bien nommée, où nous glissions parmi la verdure des joncs et des nénuphars.

Les rives, aux tournants imprévus, étaient couvertes de fleurs et peuplées d'écureuils gris, d'oiseaux innombrables et de grands papillons qui venaient jusqu'à nous et se posaient sur les hautes herbes que le canot couchait sur notre passage et qui se relevaient gracieusement après ce bain forcé: des insectes bleus ou dorés, d'un éclat métallique, se posaient sur nous en fredonnant leur petite chanson monotone.

Je revivais des impressions d'enfance: j'avais voyagé, en lisant, dans des pays semblables à celui-ci, où, la nuit, les fées venaient animer la solitude et jouer avec les rayons de lune.

En repassant le long du mont Tremblant, les légendes du grand Manitou Ewitchi, puissant, magnifique et terrible me revinrent à l'esprit, et je me perdais dans ces rêveries fantastiques, quand le vieux Moïse, notre guide, mit en fuite la divinité sauvage en me demandant à quoi je "jonglais."

Et plutôt que de lui avouer mes "jongleries," je le questionnai, et il se mit à se raconter avec une langue et une verve inimitables.

La centaine d'ours tués, les têtes de loups payées par le gouvernement, les pèches mirobolantes, toute sa vie aventureuse de campeur et de trappeur dans la forêt sauvage me furent présentés en tableaux vivants que je n'oublierai pas.

— On m'a dit, monsieur Fleury, que vous aviez le don de découvrir les sources ?

— Bédame, oui, j'suit un sourcier. Mais ça, Madame, c'est pas forçant. A soixante-quinze ans, que j'aurai faites le quinze août, c'est une ouvrage plus douce que de coucher un âbre à terre ou de tuer un ours."

Je voulais me renseigner et mes questions se multipliaient.

— Voilà, c'est ben difficile de vous expliquer clairement comment la baguette sent l'eau; si vous voulez venir avec moi, ce soir,

je vous ferai voëre: rien comme de voere avec ses yeux, et m'est avis que si le bon Dieu se cachait un peu moins, il y aurait moins d'incroyants."

Et le soir nous vit, le vieux Moïse et moi, monter, par le bois, le sentier pierreux qui va rejoindre la grande route. Au bruit de nos pas, les perdrix se levaient et s'enfuyaient, les écureuils regagnaient les sommets , et les oiseaux sifflaient avec impertinence en s'avertissant de notre passage.

Devinaient-ils que nous allions à la recherche d'un filet d'eau avec nos branches de coudrier, et que par la magie de nos petites baguettes nous prétendions connaître avec certitude l'endroit d'où l'eau jaillirait dès qu'on y creuserait ?

Curieuse, un peu incrédule, tenant avec fierté mes petites branchettes taillées en fourches, je suivais mon guide, en m'extasiant sur la beauté du soleil qui disparaissait derrière la montagne incendiant le ciel et le lac.

Le bonhomme me fit signe d'arrêter. Il tenait fortement, de chaque main, les deux branchettes latérales et la branche principale pointait en haut. Très lentement, comme s'il accomplissait un rite, il se mit à marcher, et je ne perdais par des yeux le bois magique. Et voilà que je le vois s'animer, trembler, puis d'un mouvement continu s'incliner vers la terre: on sentait, on voyait la résistance que lui opposait les mains serrées du sour-

cier, si bien que la baguette se brisa, non sans que le bout dirigé d'abord vers le ciel ne se fut tout à fait tourné vers le sol. Il recommença sa démonstration plusieurs fois, avec la même solennité et le même succès, et il me proposa de l'imiter.

C'est la foi qui me manque ou le don ? Ma baguette n'eut pas même un frisson. Hélas! je n'ai pas le fluide merveilleux qui guide les âmes vers les sources d'eau vive ! Mais j'ai acquis une certitude parce que j'ai vu le miracle. Il a raison, le vieux Moïse. Rien comme de voëre!

Je crois aux sourciers désormais: ce sont des êtres privilégiés et un peu sorciers, c'est du moins ce qu'ils croient en leur for intérieur.

XXXIV

Le Secret Rongeur

Parmi les douleurs de toutes sortes qui blessent les âmes humaines, l'une des plus cruelles est celle qui, à tout prix, veut se cacher afin de n'être pas devinée.

Tapie dans le coeur, comme une bête malfaisante, sans cesse elle le ronge, interrompant le sommeil, la nuit, et mordant et griffant, le jour, quand on espère avoir trouvé une heure d'oubli.

Le coeur, tourmenté sans cesse, ne s'habitue pas à cette torture, la pensée toujours

ramenée vers elle est imcapable de se fixer ailleurs.

Cependant la pièce où chacun de nous joue son rôle forcé continue à se dérouler: on attend vos réponses, on vous regarde agir: on s'étonnerait et on se scandaliserait si vos sourires et vos paroles n'étaient pas d'accord avec le personnage heureux de la pièce que vous représentez. Les jours s'en vont, les saisons changent, mais le chagrin demeure: vos yeux se remplissent de larmes à tout ce qui le rappelle, et le coeur est si lourd, si lourd que vous épuisez vos forces à le porter en vous.

Les années guériront-elles la plaie douloureuse? Pas dans les âmes profondes où les racines d'un sentiment atteignent le fond même du coeur.

La mort de l'être le plus aimé ne cause pas cette amertume de la douleur, car nous restons étroitement unis à nos morts si nous les gardons de l'oubli.

Non ce qui passe sur le coeur comme un feu dévastateur, laissant derrière lui un désert aride où plus rien ne fleurira, c'est la trahison d'un ami en qui reposait la confiance entière: vous supporteriez peut-être une diminution de son amitié; vous ne pouvez endurer qu'il soit méprisable! D'être forcée de lui retirer votre estime est plus douloureux que de le voir s'éloigner de vous.

La sécurité des jours passés vous supplicie, elle reposait sur le mensonge: détours, ruses

et tromperies, vous revivez le tout et votre coeur essaie en vain de ne pas croire à tant de duplicité.

La pensée que, pendant que vous lui prodiguiez les trésors d'une affection confiante, il vous jouait la comédie de la sincérité et de la vertu, est un venin qui empoisonne toutes vos relations d'amitié. Celui que vous aviez mis si haut était indigne de votre estime, les autres, tous les autres la méritent-ils davantage ?

Chez un grand nombre, ce doute engendre la dureté: les protestations les font sourire, les larmes ne les émeuvent plus: ils ne peuvent plus croire! Comédie! Comédie! crie en eux leur chagrin, le bourreau qui refuse de les quitter et qui ne veut pas se taire!

Cette trahison pèse sur leur vie comme une malécdition qui la ruine et qu'ils n'ont pas méritée. Ils s'indignent de leur impuissance devant cette injustice, ils sont scandalisés des succès du traître qui, au dehors, continue ses mensonges et vole l'estime de ceux qui l'admirent. Parce qu'il n'a ni coeur, ni honneur, c'est lui qui est heureux ?

Ces réflexions sont les échos de tant de confidences entendues de tant de drames devinés! Que nous en frôlons de ces douleurs dissimulées sous des sourires, de ces vies brisées sans que rien n'y paraisse aux yeux distraits.

Presque toujours les victimes des traîtres et des menteurs sont des êtres sincères, qui

ne soupçonnent pas les bassesses dont ils sont eux-mêmes incapables.

XXXV

Chaleur

L'ombre enfin descend sur la terre brûlée et séchée par la chaleur : des bouffées de vent chaud passent sur nous avec leurs rumeurs et leur parfum, et puis elles s'en vont ailleurs et plus une feuille ne bouge. Une fumée bleue et légère comme une fine mousseline adoucit tous les contours : c'est le repos, le silence, mais toujours cette chaleur torride qui accable les corps et les âmes!

Nous sommes livrés sans défense à ce qui déprime le corps et comme alors notre âme devient molle et sans ressort! L'impatience l'agite, l'effort lui répugne, toutes les concessions plutôt qu'un geste de résistance, et ceux qui dépendent de nous, enfants, serviteurs, employés, profitent de cette inertie qu'ils devinent, et c'est la source de difficultés qu'une fermeté raisonnée et égale aurait pu éviter.

L'énervement et l'agitation d'une âme faible et peu maîtresse d'elle-même se communiquent à son entourage comme une maladie contagieuse : les petits surtout les sentent et les reflètent immédiatement.

L'âme dirigeante d'une famille crée l'atmosphère de la maison où les jeunes âmes conciliantes ou exigeantes, paisibles ou tapageuses, généreuses ou mesquines reçoivent une première formation qui ne s'effacera plus.

Alors, il ne faut pas permettre à la température d'influer trop sur nos dispositions morales, et notre volonté d'été doit être aussi ferme et aussi raisonnable que si la chaleur n'était pas fatigante.

Une volonté raisonnable n'insiste pas sur les minuties, ne se disperse pas sur les détails; elle ne risque pas d'épuiser la soumission pour des vétilles et de n'en plus trouver pour les choses importantes.

En tout temps on a le devoir d'exiger que les enfants soient obéissants, respectueux, absolument vérédiques. Ensuite, fermons les yeux sur les choses secondaires. Ayons pitié de leur faiblesse : la chaleur les fatigue, et les énerve comme nous.

J'ai vu des grandes personnes bousculer et rudoyer des enfants pour un vêtement sali, un bas percé. On parle rudement aux petits et l'on s'étonne qu'à leur tour ils soient grossiers. L'impatience provoque l'insolence et l'injustice fait naître la révolte.

Quel calme et quelle réflexion la mère doit avoir pour n'être jamais injuste, pour ne pas laisser percer une préférence, pour ne pas humilier inutilement, pour ne pas donner

raison à celui qui a tort mais qui est le plus rusé et le plus habile.

L'oeuvre difficile et si longue de l'éducation commence par la propre rééducation de la mère. Pour réussir dans sa tâche compliquée et délicate, il faut de toute nécessité qu'elle pratique ce qu'elle enseigne. Tous les défauts y passent : elle est le point de mire de ses enfants et vous savez avec quelle finesse ils observent.

Ils ne formulent pas toujours leurs observations qui sont souvent des accusations, mais rien de leur échappe et ils s'autorisent de l'exemple de leurs parents pour échapper à leur direction.

Aidons les enfants à trouver leur âme : que leur petite conscience éveillée et éclairée, soit notre aide la plus efficace. Si les mères pouvaient comprendre à quel point leur tâche serait simplifiée si chez tous les petits enfants le sens chrétien était développé par elles.

XXXVI

La Grace

Le soleil a disparu derrière les montagnes en laissant aux nuages de flamboyantes rougeurs, les vagues moirées du lac reflètent le ciel mauve et rose, et l'ombre du soir fait paraître plus sombres et plus sévères les vieux sapins dont la tête plonge dans l'eau

ransparente. Voilà que, dans le silence de l'immensité sauvage, arrive de très loin, apporté par le vent, le son affaibli de l'angelus dont la prière passe sur le monde : elle se mêle au mystère de la forêt, à la blancheur des routes indécises, au charme des montagnes baignées de brume bleuetée et vaporeuse, et sa voix éveille en nous la pensée des choses éternelles. Car nous ne ressemblons pas à celui qui disait : "Mon bonheur, c'est de ne jamais penser à mon âme!" — Quelle tristesse! Comme il faut avoir gravement offensé les autres et s'être offensé soi-même pour en arriver là ! L'âme qui se repose dans la solitude ne se fuit pas et les cloches du soir évoquent pour elle le bon souvenir de ceux qu'elle aimait et dont les yeux adorés ne pleurent plus ces larmes qui brûlent les paupières et le coeur.

La cloche si lointaine, flottante comme un rêve, grave comme un adieu, nous dit que nous sommes tous des passants sur la terre, que nous nous inquiétons de bien des choses vaines, que Dieu veille et nous aime, même quand nous sommes tristes de nous croire abandonnés. Car il y a des heures, que nous connaissons tous, où nous sentons davantage le poids de la chaîne, où les confidences de tant de coeurs torturés nous accablent, et il semble que les lames les plus aiguisées de la douleur séparent les chairs, le coeur et l'esprit. C'est comme si, en s'éloignant du bruit et du tumulte de l'existence agitée,

nous pouvions entendre plus distinctement la grande lamentation humaine qui regrette sans cesse ce qu'elle a perdu et soupire en vain après l'inaccessible.

Et tous les secrets surpris ou confiés passent devant nos yeux: les déceptions de l'amour, les trahisons de l'amitié, les arrachements de la mort, l'étreinte brutale de la misère, les meilleurs élans repoussés, la lassitude de l'effort quotidien, l'inutilité des dévouements, le remords des choses faites, l'effroi des choses à faire ! Au milieu de cette houle qui monte, l'âme éperdue chancelle, touchée par le doute: cette vie est elle vraiment un bienfait? Pourquoi toute cette souffrance imposée à des malheureux qui n'ont pas demandé à vivre?

C'est une petite agonie dans les ténèbres... mais la cloche tinte et l'ange vient qui répond à la plainte et nous apporte la grâce. La grâce! Le fluide mystérieux et divin, qui ranime et console, assure la foi, aide à dominer son mal et à vaincre le mal.

Nous sommes agités, bruyants, et la grâce nous est souvent offerte sans que nous nous en doutions, et elle passe...Et quand la tristesse de la vie nous accable, nous sentons notre faiblesse et nous nous laissons écraser...mais l'angelus sonne dans l'air silencieux, une petite source chante sur la pente d'un roc gris, ou c'est une parole ardente disant une profonde vérité, peut-être la plainte des feuilles agitées dans la nuit...

Dieu se sert de toutes ses voix pour nous parler, et ses anges invisibles font briller de nouveau dans nos âmes la lumière qui éclaire tous les doutes et nous remplit soudain d'une joie inexprimable.

Nous savons maintenant que tout est bien, que tout est pour le mieux, puisque l'Amour veille sur le monde et que nos âmes vivent de l'amour qu'elles donnent comme le soleil donne sa chaleur.

C'est la grâce, c'est l'amour et c'est la joie; c'est le refus de l'âme de désespérer et c'est la foi sereine et inébranlable; et parce qu'elle nous est si nécessaire, Dieu ne cesse de la distribuer aux pauvres âmes qui se laissent troubler par les apparences.

Veillons, soyons attentifs, arrêtons les anges au passage : ils nous donnent toujours ce qui nous aide à vivre mieux et à croire, quand même tout, que la vie est bonne...

XXXVII

Dans le Brouillard au bord de la mer

Le brouillard vient du large, il monte lentement de la grève, enveloppant les formes, effaçant les lignes : tout est blanc, vaporeux, et dans l'air refroidi passe un grand frisson. Il me semble que le brouillard va me prendre aussi et me dissoudre. Roulée dans un chaud manteau, je reste tout de même dehors, regardant le spectacle étrange de la nuit noire

et du brouillard blanc s'emparant de la terre où rien ne bouge...pas même les vagues invisibles qui dorment. Les oiseaux et les enfants sont au nid, à peine distingue-t-on des lueurs vagues derrière des fenêtres closes qu'on ne voit pas. Suis-je donc la seule au village à braver l'énorme fantôme rampant, qui, inlassablement, s'avance ? Et voilà que de loin m'arrive le petit air de Schumann que j'aime, celui qui recommence sans cesse, plaintif, doux et monotone comme le regret des bonheurs rêvés.

Un silence...l'ouate blanche épaissit, et l'air recommence, sur le violon cette fois, avec le piano qui accompagne en sourdine. Dans l'étrange solitude voilée où rien de familier ne se dessine, j'écoute mes pensées transformées en esprits chanteurs qui reprennent l'air triste et doux pleurant les songes défunts.

Encore un profond silence après des arpèges tremblants, comme une chute d'ailes blessées. Que se disent donc les deux, qui, de la-haut, laissent descendre vers moi cette musique qui recommence encore ? Se souviendront-ils toujours de ce soir unique où peut-être le coeur de chacun eut besoin de la musique dans le brouillard pour se faire mieux comprendre ?

Le motif a été repris et interrompu plusieurs fois, puis dans les soupirs du violon, il est devenu si éteint, si lointain, que sûrement il

se mourait. . .et je n'ai plus rien entendu que le battement de mon coeur qui vivait, lui!

Le silence fut quelque chose de grand, d'infiniment triste dans cette blancheur impalpable qu'aucune étoile n'éclairait, qu'aucune ligne ne traversait, et je pus me croire toute seule dans un grand monde fini.

Malgré le froid et la vague angoisse, je restai là, attendant une lueur, la lueur que nous ne renonçons jamais à attendre! Mais rien ne vint! Le brouillard épaissi pénétrait comme de la pluie: je rentrai transie, toutes mes pensées étouffées par ces vapeurs glacées et je bénis le sommeil qui me ferait oublier la profonde tristesse de la nuit.

Tous, dans notre vie morale, nous avons été perdus dans des brouillards semblables, ou disparaissait la trace même des indicateurs et des soutiens ordinaires. Les lumières du ciel étaient éteintes, les choses familières devenues étrangères, et nous restions solitaires, glacés, silencieux, ne voyant plus notre but, incapables de décider quelle route prendre !

Mais derrière les brouillards de la terre, il y a toujours le grand soleil qui finit par pénétrer, et le vent survenant roule les masses blanches pour les dissiper dans l'espace. Et derrière les brouillards de l'âme, il y a toujours la Vérité, une, immuable et parfaitement claire, pourvu que notre conscience reste droite et veuille fermement s'affranchir des pensées troublantes et vagues que

notre imprévoyance a laissées libres d'envahir notre esprit. Au fond, ce qui importe, quoi qu'il arrive, c'est la volonté de faire son devoir quoi qu'il en coûte, même quand on ne peut pas comprendre pourquoi il nous fut imposé.

XXXVIII

La Petite Marie

C'est samedi au petit jour et la maisonnée est en ébullition. Chacun a déjeuné sur le pouce et le père Trudaine se prépare à partir pour le marché. Le cheval piétine dans la cour remplie de piaillements et d'ailes agitées; la basse-cour est de belle humeur et coquette au soleil; les pigeons volent en rond et s'appellent tendrement, le gros chien de la ferme a décidé d'aller lui aussi faire son petit tour à la ville; il saute au nez du cheval et sa queue éloquente décrit à son ami tout le plaisir qu'il se promet en trottant ces trois lieues dans la poussière de la grande route.

Le bonhomme Trudaine a placé sa dernière cage de poulets dans la charrette avec impatience : — Voyons, Julie, as-tu betôt fini de t'astiquer? La journée s'annonce chaude et j'ai ben de quoi faire à la ville!

Julie arrive enfin, pimpante et, Dieu lui pardonne! poudrée, fardée, parfumée et frisée

comme une actrice de cinq sous! Son père la reluque narquoisement. — Cré bateau ! qu'on s'est enjolivée, la Julie! C'est pas pour dire, mais y a semblance que t'en as mis un peu trop ! —

Boudeuse, Julie grimpe dans la charrette sans répondre et ils partent aux joyeux aboiements du chien qui s'est chargé de tous les bonjours.

Marie, sur le seuil, regarde longtemps la poussière soulevée par le lourd véhicule. Elle aimerait bien aller quelquefois à Sorel, mais ce n'est jamais son tour et Julie lui a brutalement expliqué pourquoi hier.

— T'as pas d'orgueil le vouloir te montrer à la ville! Pauvre fille! tu ferais rire de toi! —

Elle n'est pourtant pas ridicule, la petite Marie. A la suite d'un accident, elle boîte et elle a une hanche plus haute que l'autre, mais elle a un petit visage frais et rond que des yeux doux et rieurs [illegible]irent comme des étoiles.

Elle secoue l'ombre du souvenir triste et elle se met avec ardeur au travail. Il y a les volailles à soigner, les vaches à traire, la cuisine et toute la maison à ranger et elle se hâte afin de profiter de son jour de congé. Elle pourra lire dans le livre de prix où est décrite la campagne qu'elle a sous les yeux et où sont presque photographiées ses voisines et elle-même.

L'après-midi vint et Marie, à l'ombre d'un gros pommier, lisait attentivement quand un vieillard qu'elle reconnut pour un prétendu "jeteux de sort" s'arrêta pour lui demander à boire. Il était fatigué, poussiéreux, mais il n'avait pas du tout l'air méchant, et la bonne petite lui offrit la fraîcheur de son arbre pendant qu'elle lui chercherait de quoi manger et se rafraîchir. Il but avec avidité le bon lait froid et il mit le pain dans son panier. — T'as donc pas peur de moi, la p'tite? — Non, monsieur, comme vous voyez. — Pourtant que les gens de par icitte prétendent que je jette des sorts? — C'est des bêtises et je sais que c'est pas vrai. — Comment que tu sais, si sûr que ça? —J'vous ai vu dire votre chapelet à l'église et je sais que les jeteux de sort c'est les amis du démon et ils ne prient pas dans les églises. —Regardez-moi ça! c'est gros comme rien et ça raisonne comme un livre! fait le bonhomme tout réjoui. Ben, moi, vois-tu, j'suis pas accoutumé de rencontrer quelqu'un qui se sauve pas quand j'arrive ou qui lâche pas son chien sur moi, et vrai de vrai, ça me fait plaisir d'être si bien reçu. Je t'le revaudrai ce plaisir-là et tu te souviendras de moi et ce sera pas pour m'en vouloir. —

Il partit reposé, content, et Marie avait dans son coeur toute la joie du vieux et toute la douceur de sa bonne action. L'automne passa et le long hiver et un nouveau printemps, et un jour que la bonne odeur du

foin coupé embaumait la brise de juin, le père Trudaine reçut une lettre d'allure importante et il appela Marie, la savante de la famille.

C'était un notaire de Richelieu qui informait monsieur Louis Trudaine qu'un vieillard du nom de Joseph Chesné était mort et léguait "tout son avoir" à Marie Trudaine qui était la meilleure et la plus intelligente petite fille qu'il connût. Et cet "avoir" consistait en une somme de trois cent vingt-cinq dollars! Marie n'en croyait pas ses jolis yeux et elle appela Julie pour relire la lettre du notaire. — Pas de danger, grogna l'acide Julie, qu'il me tombe une chance comme celle-là à moi !

XXXIX

Le petit brin de confiance

Septembre dévide trop rapidement son ruban de journées capricieuses aux ciels indécis où roulent des nuées d'orage sur des étendues bleues.

Les montagnes sont éblouissantes: toute la gamme du rose au rouge des érables se marie aux ors des ormes, aux bronzes des chênes, aux verts des épinettes et des sapins. Les arbres sont touffus comme en été et il n'y a que les grands vents pour leur arracher quelques feuilles.

Le jour, tout est lumière et splendeur, mais les soirées sont tristes nalgré le nombre et la clarté des étoiles. Les montagnes se dressent sombres et tragiques au-dessus du petit lac profond et les feuilles, peureuses, frissonnent dans le vent, dont les longues plaintes montent et descendent lamentablement. Ce grand silence des soirs où, seul, le vent élève la voix, est très impressionnant. Dès neuf heures, la dernière lumière du village s'éteint; vous avez l'impression de veiller seule dans la nuit et la tristesse douce, celle que vous aimez, veille avec vous; elle est venue, chargée du souvenir de toutes les beautés que vous possédiez et qui vous ont été enlevées, comme les feuilles d'automne, dans toute leur grâce attachante.

Aimons le silence et la tristesse des soirs solitaires, ils sont bienfaisants pourvu que s'y mêle le "petit brin de confiance" dont parle si joliment Madame de Sévigné.

Ce joli brin de confiance, ne nous le laissons jamais enlever: gardons-le jusqu'au seuil de la porte qui s'ouvrira pour nous sur l'autre monde où tous nos espoirs seront réasisés.

Il faut nous en fleurir, afin que les autres, le voyant si vivant et robuste, même dans la tempête, même dans le frimas, nous demandent où, eux aussi, pourraient le cueillir. C'est en le leur expliquant que nous devenons pour eux une bénédiction. Ceux qui allaient se désespérer voient leur erreur, ceux

qui s'absorbaient en des regrets stériles relèvent la tête et entendent les voix de la vie qui leur crient d'agir et de marcher courageusement.

Nous passons parfois près des pauvres êtres qui détournent la tête pour ne pas voir notre beau brin de confiance. Amers et méprisants: "Ils n'ont pas souffert, disent-ils, ceux qui continuent à espérer et à sourire, mais nous, nous que la vie accable, ne saurions que faire de cette chimérique confiance!"

Ils sont les plus à plaindre, mais ils ne sont pas méprisables. Ils croient tout perdu, mais comme jamais rien n'est vraiment perdu, il faut, bien doucement, ramener l'espérance dans leur coeur, leur donner, presque malgré eux, notre brin de confiance, le leur épingler sur la poitrine, les aimer, leur rendre la vie un peu plus douce, afin qu'ils se reprennent à l'aimer, puisque quand même, il faut vivre!

Ayons tous confiance, non seulement dans la vie mais ayons confiance dans le mystère qui nous trouble et nous déconcerte. Comme ils sont inutiles nos éternels pourquoi auxquels rien ne répond ! Nous comprendrons plus tard...notre curiosité nous dispose à la révolte et c'est elle surtout qui nous rend malheureux.

Il est tellement plus simple d'accepter ce qui nous vient, sans amertume, sans récriminations, comme nous acceptons les variations de temps, avec la certitude que tout est

bien, même ce qui nous fait mal et que des bénédictions miraculeuses sortiront de nos larmes.

Si nous pouvions croire profondément que "le palais et l'étable, le poêle du pauvre et le lit du malade, tout est situé sous le même ciel, purifié et gardé par la même Puissance infinie."

XL

Sur l'eau

Il faisait très chaud, nous laissions le canot descendre lentement le courant, cherchant l'ombre des vieux saules du rivage : nous nous gardions bien de parler : mon compagnon, pour ne pas effaroucher le poisson, et moi pour ne pas mettre en fuite les pensées que le silence éveille. Nous atteignîmes ainsi un élargissement de la rivière, un étang tout fleuri de beaux nénuphars blancs : quelques-uns, grands ouverts, délicats comme des bijoux, dressaient leur tige brume au-dessus de l'eau somnolente, d'autres effleuraient à peine la surface lisse de l'étang, je les voyais remuer en cadence avec des gestes gracieux de nageurs; et il y en avait dont les fleurs complètement recouvertes paraissaient écrasées sous le poids de l'eau verte et immobile.

J'ai vu là une image de notre esprit rempli de pensées aux floraisons si variées!

Quelques-unes sont achevées, épanouies, comme les beaux nénuphars que la brise indolente balance au-dessus de l'eau; il en est d'incomplètes qu'on laisse flotter avec paresse à fleur d'esprit et dont on aime le murmure vague, sans chercher à en bien saisir le sens. Et tant d'autres qui germent mystérieusement au fond de notre esprit et qui lentement s'y forment...les jours passeront, et de l'eau lourde qui les recouvre, les pensées sortiront, un jour, claires, vivantes, fleurs à leur tour.

C'est une des grandes joies de la vie, cette étrange élaboration de la pensée humaine toujours à la recherche de l'inconnu, et l'appel incessant de l'inconnu nous faisant signe de le suivre. C'est ce qui fait que la vie ne peut jamais être monotone et ennuyeuse pour ceux qui sont conscients de cette activité de l'esprit. Que nous nous tournions vers la nature ou vers les âmes, toujours nous trouverons des merveilles insoupçonnées, des parcelles de la Grande Beauté répandue avec tant de prodigalité dans le monde.

Je me souviens du temps où je disais étourdiment : cette fleur est laide; cette personne est méchante!

Je ne trouve plus aucune fleur laide: elles sont toutes des miracles de délicatesse, et il n'y a pas d'âme où l'on ne puisse trouver de la bonté, si on sait l'y voir. Vivre en découvrant la beauté dans toutes les choses et

dans tous les êtres, c'est participer à la joie de l'univers dans la certitude de l'harmonie universelle, parce que tout est l'expression de la volonté du Créateur.

Cette certitude réconcilie tout ce qui paraît contradictoire: de même que dans le monde physique, le jour et la nuit, le froid et la chaleur, le mouvement et l'immobilité se rejoignent et s'harmonisent sans jamais créer le chaos, il y a dans l'âme humaine la même beauté attachée à la douleur et au bonheur, la même bonté dans la jouissance et le renoncement; de tout doit sortir le bien, et la distance entre le fini et l'infini est sans cesse comblée par l'Amour qui a créé le monde, qui le surveille et qui le remplit.

Pour celui qui est attentif, tout dans la création devient un messager divin qui le guide un bout de chemin et lui murmure un nouveau secret l'aidant à comprendre toujours un peu plus, de sorte que, jamais il ne s'effraye ou ne se scandalise quand il ne saisit pas tout de suite, par où et comment le bien peut sortir des mille misères et des dures épreuves qui nous font souffrir.

XLI

Incompatibilite

Quoique l'huile et l'eau soient chacun de bons éléments, jamais, tant que le soleil éclairera la terre, rien ne les fera se mêler.

Je pense à cette impossibilité quand je vois deux êtres de natures incompatibles essayer péniblement de vivre en bonne intelligence. Le comble, c'est que souvent, ils se sont distingués et choisis, qu'ils se sont aimés sans s'apercevoir que tout les séparait, et maintenant ils ne se résignent pas à la lutte constante qui naît de l'opposition de leurs natures.

Nous apprenons facilement les lois physiques, que le feu brûle, que le froid gèle, que la glace fond; plus vaguement, nous apprenons quelques lois spirituelles et morales; mais il y a une loi fondamentale, une des plus importantes lois de la vie que nous ignorons pour notre malheur. On devrait la crier sur les toits, l'enseigner dans les écoles, à l'église et dans la famille, c'est la grande loi de la sympathie, de la compréhension, de l'entente absolument indispensables dans toutes les amitiés vraies et sur laquelle le mariage devrait être fondé.

La méconnaissance de cette loi essentielle dans beaucoup d'unions est plus qu'une erreur, elle est une faute presque impardonnable, et, en tous cas, irrémédiable.

Et pourtant, l'inctinct, sentinelle toujours en éveil, a essayé de donner l'alarme quand deux êtres qui ne sont pas faits pour aller ensemble se proposent de s'unir pour la vie.

Dans mille circonstances ils se sont sentis lointains, étrangers, incompris. Certaines

de leurs discussions ont éveillé en eux une animosité proche de l'antipathie; ce qui enthousiasmait l'un laissait l'autre froid et parfois l'ennuyait. Ils se quittaient tristes et inquiets et ils se retrouvaient avec un peu d'appréhension.

Ils ont chassé ces onbres sans en chercher la cause, en se disant: nous nous aimons, tout s'arrangera plus tard! — Plus tard, quand l'enchantement de l'amour tout neuf fut passé, les ombres revinrent, demeurèrent, et firent de leur vie une désolation semblable à celle de la campagne sous le ciel gris de novembre.

Comment pourrait-on faire comprendre que l'amour n'est pas durable s'il n'est qu'une griserie et un sentiment irraisonné: il doit être une attirance de sympathie, l'intuition et l'entente l'un de l'autre, la connaissance des qualités et des défauts, et l'assurance intime et profonde qu'ils sont les défauts et les qualités qui peuvent vivre avec les nôtres sans provoquer la guerre au foyer.

Il y a trop de malheureux êtres liés irrévocablement qui arrivent à la conviction lamentable qu'ils n'ont ensemble de commun que leur maison et leur nom. Tout est cause de friction entre eux, tout engendre la lutte: dès qu'ils sont ensemble ils perdent leur entrain et ils n'ont plus rien à se dire: la faute n'est pas celle de l'un plus que celle de l'autre: ils n'étaient pas faits pour vivre en-

semble, ils sont malheureux de leur propre souffrance et ils ont le remords de la souffrance de l'autre qu'ils voient trop clairement.

Les enfants paient très cher cette erreur de leurs parents, et une éducation solide et saine est impossible dans un milieu triste et tourmenté. Il faut aux enfants un entourage harmonieux, paisible, l'union du père et de la mère dans l'oeuvre de l'éducation, et voilà qu'ils vivent au milieu de l'antipathie à peine voilée, des discussions âpres entre ceux qu'ils aiment également: ils en sont blessés et assombris pour toute la vie très souvent.

On ne conseillera jamais assez aux jeunes filles et aux jeunes gens d'apprendre à se connaître, de ne négliger aucun indice révélateur, de ne dédaigner aucun avertissement de l'instinct qui, lui, ne se trompe pas quand il nous tire en arrière.

Sans cette parenté de l'âme qui vous tient en communion constante d'idées, d'impressions et de sentiments, sans la confiance sereine et sans limites, sans l'élan qui vous porte vers l'autre et qui vous fait désirer d'être près de lui même dans les dangers et les misères, sans l'intuition qui fait vôtres ses joies et ses soucis, n'allez pas croire que vous serez vraiment unis dans le mariage.

L'intimité, les petites difficultés inévitables agrandiront, au contraire, la brèche presque imperceptible que vous ne voulez pas voir.

Le risque est si grand dans l'aventure du mariage, au moins faut-il être parfaitement assuré que le compagnon choisi est l'unique, le seul avec qui on puisse l'affronter.

XLII

A Percé

A coups de vent, en multipliant les ondées glaciales et prolongées, l'automne, ayant malicieusement dispersé les "tourisses," — comme disent les enfants de Percé, — a repris son beau visage grave, et il profite de la solitude des grèves et des bois pour inonder de lumière la mer, les feuillages agonisants, les murailles de grès rose qui couronnent les montagnes environnantes.

Inlassables, nous suivons les petits sentiers ombreux parfumés de cèdre et de sapin qui conduisent, tantôt à une grotte sauvage, où l'on s'attend à voir surgir des fées sous le ruissellement des eaux claires et glacées qui semblent dégringoler des nuages; tantôt, sur un sommet, d'où les moissonneurs, les chevaux et les maisons paraissent des jouets d'arche de Noé.

Percé est le pays où la fatigue des escalades et des descentes par les chemins pierreux sont récompensés si magnifiquement, qu'une seule chose s'imprime dans la mémoire: la beauté sauvage, lumineuse et grande de la

montagne qui regarde l'océan, et de l'océan qui contemple la montagne.

Avec un guide comme le mien, on passe d'un ravissement à un autre, et quand on s'endort c'est pour rêver encore de ce que l'on a tant admiré dans le jour.

J'ai l'impression que l'âme de Percé se révèle encore mieux dans la beauté fragile de la saison à son déclin, dans les lumières atténuées et la beauté fantastique de ses coloris, comme aussi dans les brouillards qui après avoir étendu leur voile délicat sur les sommets, courent comme les esprits sur la plaine, cachant clochers, maisonnettes et passants, confondant les lignes, comme des metteurs en scène d'une fantasmagorie.

Le silence du village, la solitude des grèves, le grand vent qui se plaint dans les pins, les vagues dont la chute brisée ne cesse pas, le capricieux éclat du soleil que tant de lourds nuages éteignent subitement, composent ensemble un accord profond, triste et doux qui atteint le fond de l'âme: toutes les descriptions, les reproductions, ce que l'on en dit ou ce que l'on voudrait écrire est plat comparé à la réalité, et je me reproche cet essai!

Ici il ne faut pas écrire, mais ouvrir le oreilles et les yeux et toute son âme attentive, afin de ne rien perdre de cette grande beauté qui se prodigue.

Je faisais cette déclaration à mon amie, dans le jour finissant, pendant que nous lon-

gions l'église au retour d'une de nos prom-e nades. Le premier coup de l'angelus tinta, puis les autres se perdirent dans le carillon endiablé qui suivit: nous entendions des éclats de voix enfantines, des cris, des piétinements. C'était les enfants de Marie Pointue qui sonnaient l'angelus en cabriolant et se bousculant pour s'arracher la corde; ils dansaient comme des lutins autour de ceux qui ne lâchaient pas prise. Je pense qu'un angelus de cette façon ne se sonne nulle part dans le pays!

Ils sont amusants les gamins de Percé, et très beaux, en général. Nous en avons rencontré trois dans la forêt, hier: ils conduisaient un chien attelé à un charriot primitif rempli de bon bois franc fraîchement coupé dans "la terre à boé" d'un propriétaire du voisinage. La morale des très pauvres gens du village est élémentaire et simple : Il faut que tout le monde se chauffe, je n'ai pas de boé, j'en prends chez celui qui en a. Il se fâche, je le quitte se fâcher et je me chauffe." Et ainsi le poêle se remplit, le garde-manger se garnit, et on les "quitte faire" avec une philosophie charitable inconnue dans mon coin de province!

XLIII

Gapit, le beau Sonneux

L'automne, dans les campagnes, c'est encore la bonne saison; dans les longues soi-

rées, le triage des pommes, les épluchettes de blé d'inde sont l'occasion de joyeuses réunions dans les villages et dans les rangs. Les routes boueuses et les premiers froids qui pincent semblent doubler le plaisir des vieilleux. C'est si bon de passer du Noir et du Froid dans la vaste cuisine où le poêle, les lampes et la bouillotte chantent leur chanson de bienvenue, pendant que les hôtes, auprès des grands paniers de maïs, attendent leurs invités. Vite on se met à l'ouvrage; les gais propos, les éclats de rire volent avec les pelures que l'on lance en tas, au milieu de la pièce où les barbes soyeuses ressemblent à des chevelures blondes.

On cause, on se turlupine, on chante, et tout à coup, sans raison, tout le monde se tait, et quelqu'un dans le silence murmure: "C'est un ange qui passe"...Et comme si réellement, un effleurement d'ailes avait laissé un frisson d'infini, lagaieté est moins bruyante, les conversations languissent. C'est l'heure du conteur: jeunes et vieux réclament une histoire, et le vieux la médite en bourrant sa pipe tout en surveillant son auditoire devenu attentif et grave. Nombreux sont les coups d'oeil furtifs jetés vers les coins sombres: les chaises se rapprochent, les amoureux se prennent la main à la dérobée, et on frissonne d'avance, car le bonhomme raconte les "peurs" d'une façon inimitable.

— C'est l'histoire de Gapit, le plus beau sonneux que j'aie jamais entendu. Il était infirme, Gapit: il était resté tordu et crochi d'une grande maladie qu'il avait eue à dix ans. Il était ben laid et si chétif, que sa mère qui était veuve, malade et pauvre, était obligée de payer pour des services que les petits gas rendent d'ordinaire dans la maison: tirer de l'eau, fendre du bois, le rentrer, soigner les bêtes, etc.

Gapit ne jouait jamais avec les autres enfants, il en avait peur et faut avouer qu'ils le tourmentaient. Il s'était fait ami avec le bedeau, leur voisin, et il le suivait à l'église où il apprit à l'aider à faire les parures des autels; mais son plus grand plsisir était de le voir sonner les cloches. Quand il fut assez grand, il essayait aussi de tirer sur les cordes, et des fois, que le grand Léveillé avait pris un coup de trop, — ça lui arrivait, — Gapit sonnait tant qu'il pouvait et comme il pouvait! Ça réussissait mieux pour les baptêmes que pour les funérailles, parce qu'il manquait des coups ou qu'il en sonnait trop, mais c'était tout de même aussi bien que pouvait le faire Léveillé quand il était saoul!

Pendant que Gapit grandissait tant bien que mal, Léveillé buvait que la moitié en était de trop, tant et si bien qu'il en creva. Avant de mourir, — ce qu'il fit dans toutes les cérémonies, — il dit au curé que personne ne pouvait le remplacer si bien que Gapit. Le curé le trouvait bien un peu jeunet, mais

c'était un bon garçon, sobre, dévot, bref, il devint le bedeau du village. Ah! mes amis, ce qu'il sonnait bien après quelques mois! Tout le monde le complimentait, jamais on n'avait entendu les cloches chanter si bien...

Voilà mon Gapit gonflé d'orgueil; fier de son importance, il oublie ses infirmités, se croit un homme comme les autres et il s'amourache de la plus jolie fille du village: il se dit comme ça que, puisqu'il peut la faire vivre grassement, il n'y a pas de raison pour qu'elle dise non. Mais elle avait son idée qui n'était pas celle de Gapit et elle le refuse.

C'était le Samedi Saint, — un drôle de jour pour une demande en mariage, mais Gapit ne faisait rien comme les autres, — et c'était à l'heure où Gapit devait faire revenir ses cloches de Rome. Elle lui dit non et elle file son chemin; il ne répond rien et s'en va sonner ses trois cloches.

Ce fut si beau, sa sonnerie, cette fois-là, qu'on aurait dit que c'était sur de la musique que les cloches volaient pour s'en revenir! Mais voilà-t-il, pas qu'au milieu du carillon, ding! une longue plainte, puis une autre, et une troisième.... Gapit sonne-t-il des glas? mais personne n'est mort, et l'heure est mal choisie! Les fenêtres s'ouvrent, les perrons se garnissent de curieux qui veulent savoir ce qui arrive. Ding! une dernière plainte longue, et faible, comme si le coeur de la grosse cloche s'en allait dans un dernier soupir. On prend sa course vers

l'église, mais la grand'côte est à pic et il fallut du temps pour se rendre. On entre dans la tour des cloches et on trouve le pauvre Gapit pendu à une des cordes et déjà tout bleu. On le détache, on court chercher le curé qui l'extrémise et qui a le temps de lui ouvrir la p'tite porte du paradis où il ne serait jamais entré s'il était mort dans son désespoir. "Ça, c'est trop de chagrin, rien que pour une créature!" conclut le vieux, dédaigneusement, en crachant avec énergie.

XLIV

Le mal de la ville

Dans le village pittoresque que je traverse au moins une fois par jour, voilà qu'en ouvrant bien les yeux pour voir ce qu'il s'y passe, je suis prise de l'envie de moraliser. —"Ce n'est pas nouveau!" grognent les critiques. Hélas! ils ont raison, mais peut-être, s'ils me lisent encore cette fois, me donneront-ils raison!

Il n'était que neuf heures, ce matin, quand je vis, balayant le seuil de sa porte, une jeune fille, qui, après avoir passé l'hiver en service à Montréal, est revenue ici pour épater son monde! Poudrée comme une souris échappée d'un sac à farine, les cheveux en broussailles et en oreilles de chien, elle a des souliers pointus et haut perchés, des bas d'un blanc douteux, une blouse russe de crêpe de Chine

ornée de chamarrages de laine; elle est très décolletée et, des manches courtes, sortent ses bras rouges et ses grosses mains; une jupe de soie blanche fanée complète l'accoutrement dans lequel cette petite folle balaie, à cette heure matinale, un perron qui est aussi le trottoir: son père est journalier et ses petits frères ne se chaussent que le dimanche.

Elle n'est pas laide, mais elle est ridicule, et elle aurait dû observer chez celles qu'elle veut singer, qu'on ne s'habille pas ainsi le matin et que rien n'est plus comique que la combinaison du costume prétentieux et du balai de blé-d'Inde tenu par la "demoiselle" qui mâche de la gomme.

Par la porte ouverte, on aperçoit la pièce sombre, sale, bourdonnante de mouches et de petits à demi-nus, et vraiment il faut rire en se représentant l'effet des oripeaux soyeux au milieu de toutes ces guenilles pas même propres.

Voilà pourtant ce que peut le séjour à la ville sur le cerveau mal équilibré d'une pauvre fille qui a dépensé le fruit du travail de plusieurs mois pour venir faire la roue chez elle pendant les mois d'été. Elle retournera à l'automne avec de plus gros appétits de vanité et de luxe...où la mèneront ils?

Je ne risquerais pas une grosse somme sur la solidité de la vertu de cette écervelée! Cette petite n'est pas une exception: la ville attire la jeunesse des campagnes, l'absorbe

ou la renvoie déflorée moralement et physiquement. L'éducation aurait certainement quelque chose à faire pour retenir les jeunes filles, les former plus sérieusement et les diriger avec plus de bon sens.

Certains parents raisonnables et fermes et qui n'ont pas lâchement abdiqué leur autorité, s'opposent au départ de leurs filles, et en constatant la déchéance de certaine voisine, ils voient clairement comme ils eurent raison. Un trop grand nombre sont faibles: quelquefois l'appât d'un gros gain les influence: ils ne tardent pas à déchanter, car ils ne voient jamais la couleur de l'argent que gagnent leurs enfants. —Il est sûr que les éducatrices de l'enfance, dans les campagnes, ont ici une responsabilité sérieuse et il est temps qu'elles comprennent que les enfants de leurs écoles et de leurs couvents de village doivent recevoir une formation spéciale qui développe en elles l'amour de la terre et de la vie campagnarde, leur fasse apprécier la belle indépendance du cultivateur et les avantages d'une vie saine et simple. Toutes les superfluités de l'éducation: piano, broderies et dentelles devraient être retranchées: elles ne servent qu'à engendrer des idées de luxe et à dégoûter les fillettes des travaux rustiques.

Je rêve de couvents où les travaux manuels seront strictement la couture solide, les leçons de coupe, le tricot des bas et des chaussettes, le racommodage et le ravaudage. Si

on y joint l'enseignement ménager, les jeunes filles sortiront de là mieux préparées à la vie qui les attend,soit à la campagne, soit à la ville.

XLV

Les pommes

Tout le monde l'appelle la vieille Tofie: je crois bien qu'elle fut baptisée Théophile. Vous me direz que c'est un nom masculin; je vous répondrai que les habitants de Sainte-Marcienne n'y regardent pas de si près; ils donnent à leurs enfants le nom qui leur plaît, le curé proteste, mais ils sont têtus, et en fin de compte, ça ne va pas plus mal là qu'ailleurs.

Il est certain que la petite Tofie, puis mamzelle Tofie, et enfin la vieille Tofie furent d'heureux personnages; elles habitèrent toujours la même cabane, au bout du village, vis à-vis le cimetière. Je ne connais les deux premières que par les confidences de la troisième qui "s'en va su quatre-vingt," souriante, grassette, proprette et pas mal bavarde.

Causer avec elle, c'est faire un petit cours de philosophie pas banal, et ne vous étonnez pas si je deviens de plus en plus ennuyeuse, c'est, je vous l'assure, que je deviens de plus en plus sage!

Je m'arrêtai, ce matin, en passant, devant la porte où la vieille Tofie se berçait sur son

perron en mordant dans une pomme! Ses cinq crocs faisaient de la bonne besogne et croquer sa pomme fut l'affaire de quelques minutes. Elle m'en offrit une, en reprit une seconde, et je vis venir un discours de sa façon.

"Moi je connais des gens qui achètent un gros quart de pommes et qui n'en mangent pas souvent de vraies belles. Ils passent leur temps à les trier: ils commencent par manger celles qui sont tachées, puis vite, celles qui amollissent, et quand c'est le tour des plus belles, elles sont amollies à leur tour, et leur baril de pommes leur a donné plus de soucis que de plaisir. J'aime mieux acheter un sac de belles pommes fraîches et fermes et les manger tout de suite, pendant qu'elles sont bonnes. — Ce que vous dites me parait plein de bon sens, fis-je en riant, pour activer le monologue.

— Ben, moi qui n'ai plus qu'à regarder les autres alentour, je trouve que la vie est un peu comme un quart de pommes: on n'en tire pas beaucoup de bon parce qu'on n'a pas assez de bon sens pour jouir des bonnes choses pendant qu'elles sont bonnes.

Ça me rappelle une voisine, la Michon. Elle m'invite, une fois, pour me montrer une belle robe de gros de Naples, c'était beau dépareillé.

— Cré bon! Vas-tu être faraude là-dedans, à la messe, dimanche qui vient!

— A la messe! qu'elle crie, vous êtes pas folle la Tofie! Je serre ma belle robe dans

du papier de soie, dans la commode d'en haut, et je sais pas quand je la mettrai, à quelque noce peut-être...plus tard. Tenez, en voilà une autre en popeline brune, je l'ai depuis cinq ans, et je l'ai mise quatre fois.

— Mais pourquoi as-tu des robes alors? Pour les garder dans tes armoires?

— Je les garde pour plus tard...

— En attendant on te voit toujours dans ta vieille robe de mérinos changée qui a l'air aussi ancienne que moi. Quand tu porteras tes belles robes, elles seront devenus anciennes, aussi.

"Ben entendu qu'elle n'a pas fait de cas de ce que je lui disais: c'était une bonne femme, mais ça se croyait capable de conseiller le bon Dieu sur la manière de conduire le monde! Un bon jour, elle prend une pomonie qui la fait mourir. Au bout de l'an, Michon se remarie, et c'est la seconde Michon qui a usé les belles robes. Et c'est comme ça! Il n'y en a pas assez qui profitent chaque jour de la joie de chaque jour qui est à leur portée. Les autres attendent toujours quelque chose de mieux: ils se reposeront plus tard, ils s'achèteront ce qu'il leur faut plus tard, quand ils seront vieux. Et pendant qu'ils sont jeunes, ils se piètent, et ils se lamentent et ils disent que la vie n'est pas drôle!

Avec l'expérience que j'ai, je sais que ce n'est pas prudent d'attendre d'être vieux pour jouir de la vie. Pourtant, moi j'ai tou-

jours été pauvre, mais j'ai toujours été passablement heureuse. Quand j'étais jeune, je dansais, je m'amusais avec les jeunes, et quand j'ai été vieille, j'en ai pris mon parti en riant: je tricote, je voisine...et je mange des pommes, ajouta-t-elle en clignant drôlement de l'oeil.

Le bonheur voyez vous c'est un oiseau à grand'queue: quand il passe, si on l'a guetté, on peut toujours lui arracher quelques plumes. C'est plus sûr que d'attendre qu'il aille se percher sur la clôture pour le prendre tout rond...C'est pas dans ses habitudes de se laisser poigner. Je n'ai jamais regretté la joie que j'ai prise mais celle que je n'étais pas assez fine pour voir quand elle était près de moi.

On ne peut pas avoir tout ce qu'on veut et les choses ne vont jamais juste comme on les désire, mais si je suis décidée d'aimer ce que j'ai, j'aurai toujours ce que j'aime! Et c'est vrai rapport au gens comme rapport aux choses. Il n'y a pas d'anges sur la terre, et au lieu de tant éplucher les défauts des autres, si on essayait de voir leurs qualités et d'en profiter..ça m'a réussi, vous savez, et j'ai toujours mangé les meilleures pommes les premières!"

XLVI

Potins

Saint-Nazaire est un grand village des Laurentides, rempli de gens sociables, potiniers et flaneurs. Les plus occupés ont de nombreux loisirs: c'est vous dire que les autres en ont trop! Le train du soir apporte la malle, et après le souper, en attendant la distribution des lettres, il y a toujours grande réunion au magasin de Michel Foisy, pendant que dans une salle voisine, mademoiselle Foisy procède au partage de la correspondance.

Autour de la grosse tortue bourrée de charbon, les histoires s'éparpillent avec la fumée des pipe˜.

— Avec-vous vu la nouvelle locataire de Buisson ? demande, un soir, le notaire au docteur. — Non. . . une étrangère ?

— Oui, elle est venue visiter et louer la maison, la semaine dernière, et elle vient d'arriver, ce soir.

— Dans quel *gendre?* demande de bedeau.

— Pas laide, jeunette, et avec du gros bagage. — UDe famille ? — Elle est arrivée toute seule. . . avec son chien.

Quelques jours après, dans le salon de madame Landré, il n'est question que de la nouvelle venue.

Il y a là les cinq ou six amies de la dame, toujours informées authentiquement de ce qui se passe et de ce qui va arriver. Elles se communiquent les nouvelles sous le sceau du plus strict secret, et à peine séparées, elles les jettent allègrement aux quatre vents. Elles sont en effervescence, car la locataire de Buisson est séparée de son mari, paraît il, elle a de l'argent...on sait ce que ça veut dire quand une femme vit seule, qu'elle est jolie et jeune...il serait prudent de s'abstenir de la voir, pour le moment, conclut la femme du notaire, une majestueuse dinde du cercle intime.

Quinze jours après, c'est bien une autre histoire! L'étrangère loge un monsieur chez elle! Il est arrivé l'après-midi de mardi, et depuis, on ne les voit ni l'un, ni l'autre! Quel scandale! Ne devrait-on pas prévenir le Curé, et le propriétaire...car ce dernier est un homme respectable, et de la ville voisine il ne soupçonne pas ce qui se passe ici!

Les yeux roulent, effarés les plus austères lèvent les bras au ciel pour mieux témoigner leur indignation. — Mais, risque une femme plus calme et plus charitable que les autres, cet homme est peut-être son frère? — Son frère? Naïve que vous êtes! Et ces allures mystérieuses...et ce que l'on raconte sur le compte de...cette personne! — Qui le raconte? D'où viennent ces renseignements? Moi je l'ai rencontrée sur la rue, cette jeune femme, elle paraît très bien: modeste, distinguée, et

si jolie! — Depuis quand la beauté est-elle un brevet de vertu? dit d'un ton acide, la plus laide de la compagnie.

Et l'air du salon devient irrespirable tant il y flotte de malice et de mépris.

Autour de la fournaise du marchand, les hommes répètent les cancans de leurs vertueuses compagnes en clignant de l'oeil d'un air entendu.

Le curé fut dûment mis au courant par une charitable personne, mais il connaissait ses ouailles de longue date et il se défiait de leur imagination!

Il alla faire visite à sa nouvelle paroissienne qui le reçut gentiment et le pria de la suivre dans la salle, où son mari, immobilisé par une entorse, se trouva être le fils d'un de ses amis d'enfance. C'était un homme menacé de tuberculose et à qui sa femme épargnait tous les soucis matériels. Il venait dans cet accueillant village de Saint-Nazaire pour y retrouver la santé!

XLVII

Dans les bois d'Automne

L'été qui s'en allait à regret est revenu pour un dernier adieu. Dans l'air chaud le doux parfum des feuilles sèches ajoute une tendresse triste à la beauté de toutes les belles choses qui vont mourir. Je croyais les jolis oiseaux partis, mais deux geais des mon-

tagnes, sur la fine pointe de sapins voisins, se font leurs confidences en roulades charmantes. Les gazons fleuris sont encore de velours vert; les nuages ourlés d'argent et les arbres roses se mirent dans le lac clair; les cigales chantent éperdument pendant que les sauterelles dansent comme des folles.

C'est encore l'été, la forêt nous attire, plus belle que jamais dans ses couleurs d'automne. Mon amie, active et gourmande, apporte un panier, et nous allons dans un endroit où est assemblé tout un peuple falot de champignons. Il y en a de toutes les formes et de toutes les nuances: gris, bruns, verdâtres, beiges, noirs, roses, blancs, orangés. Il y en a qui ressemblent à des petits nains coiffés de chapeaux chinois; d'autres, à des parapluies de poupées; quelques-uns ont l'air de minuscules tables plates et rondes, et les champignons roses sont pareils à des petites danseuses aux jupes finement plissées, à la japonaise. Parmi tous ces fantasques personnages, il y en a de meurtriers dont il faut avoir grand'peur! Mon amie fait paisiblement sa cueillette et son panier se remplit: je prédis des empoisonnements tragiques, elle annonce un souper succulent. Et voilà que, mise en demeure de répondre à une question directe, je déclare sans rougir, que je veux partager le souper mirobolant! Et de rire de mon manque de logique!

Les heures passent trop vite dans la forêt bruissante que les petits "Suisses," les perdrix, les insectes et les oiseaux remplissent de bavardages et d'appels. Comme tout est vivant! On a peine à croire que dans quelques semaines ce sera l'hiver.

Pendant que nous causons, le vent s'élève: il vient de loin avec un bruit de marée qui croît et décroît. Bientôt l'onde mystérieuse atteint la cime des arbres qui frissonnent, et peu à peu, tous, sapins, érables, tilleuls, chênes se mettent à vibrer d'un chant grave, lent, vieux comme le monde. — "C'est la prière du soir de la forêt," dit mon amie. Et nous prions avec elle. Là-bas, au couchant vers lequel nous allons, le soleil, qui disparaît derrière les montagnes, strie le ciel de couleurs ardentes comme des reflets d'incendie. Le clocher de l'église se détache sur le fond, splendide comme un bijou étincelant, et le son adouci de l'angelus met une musique pieuse dans cette belle fin de jour. Comme ce serait impossible de nier Dieu quand Il respire dans toute cette beauté du ciel et de la terre! Il la prodique et c'est le trop plein de son amour qui s'exprime dans ces couleurs, ces formes gracieuses jetées partout, moins pour manifester sa puissance que pour nous dire, de mille manières ingénieuses et délicates, qu'il s'occupe de nous et qu'Il veut conquérir nos coeurs, nos pauvres coeurs errants, lassés et déçus, avides de perfections et de durée introuvables ailleurs qu'en Lui.

Nous nous taisions, écoutant Dieu tout près de nous: une grande douceur nous enveloppait avec l'ombre qui s'étendait sur la nature recueillie.

XLVIII

Le Prince de Galles

Il était une fois un roi qui avait un fils beau comme le jour, gracieux, intelligent, et dont le sourire gagnait tous les coeurs. Son père désira qu'il visitât ses possessions au-delà des mers, et il partit pour un long voyage...

Ce prince de conte de fées est venu: il a parcouru notre pays en se faisant aimer, et sa séduisante personnalité a réuni daus un même sentiment de sympathie tous les habitants du Canada: de l'ouest à l'est, Français et Anglais, catholiques et protestants ne faisaient qu'un pour l'acclamer et l'admirer.

En nous quittant, aurait-il emporté le doux soleil de l'automne finissant? Tout est gris, la neige tombe sur le paysage terne, non la neige éblouissante qui fait charmantes les plus laides choses, mais une neige timide, affolée, qui se jette avec désespoir dans la boue à laquelle elle se mêle pendant que le vent méchant la siffle en agitant draperies et étendards mouillés, déteints, qui pendent lamentablement en attendant leur tour d'être

décrochés. Tout est laid! C'est un lendemain de fête!

Et quelle fête ! la semaine dernière fut une fantasmagorie! Les petites personnes qui dansèrent avec le "fils du roi" croyaient rêver, et elles en rêveront longtemps!

Il restera certainement un souvenir sérieux et bienfaisant du passage du Prince de Galles. Il a donné, peut-être avec intention, peut-être sans s'en douter, des leçons dont nous pourrons tous profiter. Aux Anglais, il a prouvé que, dans son estime, les deux races sont égales et que rien n'est plus loin de sa pensée que de manifester une préférence pour la race anglaise. A nous, Français, il a démontré le plus aimablement du monde qu'il nous aimait comme nous étions, et que l'anglicisation qui tente tant de snobs ne ferait que nous enlever de notre mérite. Partout où la majorité était française il parlait français, et même, quelques Anglais ont trouvé qu'il avait poussé un peu bien loin cette règle de conduite, et que la fameux coffret eut dû contenir une copie anglaise de l'adresse de la Ville de Montréal. N'empêche qu'il a fait ce qu'il trouvait bien, et cela fera sans doute réfléchir les extrémistes. Ses discours ont exprimé encore plus clairement ses idées larges et bienveillantes, et je pense que le prince Charmant est aussi un prince Clairvoyant qui entend aider de son influence cette fameuse union des races dont on parle si bien mais que l'on pratique si peu!

Voilà que mes pensées deviennent vagues: c'est que, pendant que j'écris, un air de Schumann m'arrive du salon, assourdi et triste! Dans la maison silencieuse, on n'entend que ce chant inquiet et ma plume qui court. Les notes familières peuplent ma solitude d'êtres aimés qui les ont entendues avec moi, et tous les regrets de ma vie remontent des profondeurs de l'âme, là où habitent, silencieuses, toutes les tristesses. Perçant l'obscurité, traversant les vitres ruisselantes, les glas de huit heures entrent, laissent tomber lourdement, un à un, leurs appels de détresse, et c'est à genoux que je veux m'approcher de ceux qui m'appellent. Ma prière les fait tout près: pour un moment, elle me les rend. Chères âmes, c'est votre mois! Que j'aime l'expression anglaise, "Mois des âmes," mieux que la nôtre: "Mois des morts," puisque justement ils ne vivent qu'avec leurs âmes éclairées, affranchies de tout ce qui nous empêche, nous, de comprendre et d'être meilleurs!

XLIX

Coeurs Fidèles

L'exquise douceur de ces derniers jours d'octobre distille une tristesse infinie, il y entre le souvenir de la désolation de l'automne dernier avec ses processions de cercueils sur les chemins boueux, sous le ciel ruisse-

lant. Les sonneries de glas, dans la brume matinale , font revivre ces jours d'angoisse où les cloches pleuraient tout le long du jour, tant et tant qu'il fallut les faire taire, et où les malades à peine morts étaient enlevés trop rapidement. La terreur était dans l'air; les désespoirs des uns se heurtaient à l'égoïste frayeur des autres. La mort passait et tous se renfermaient. Elle entrait quand même partout: elle prenait les pères et les mères, elle vidait les berceaux, elle séparait les fiancés, elle envahissait les couvents et les collèges.

Rappelez-vous l'angoisse, les demeures fermées devant lesquelles on passait hâtivement, les nouvelles guettées avec angoisse et toujours plus inquiétantes, les interminables listes de morts dans les journaux.

Il y a un an de cela...si peu de temps! pourquoi nous étonner que l'espace soit rempli de voix de l'autre monde?

Les disparus voient-ils ce qu'ils sont devenus dans le coeur de ceux qu'ils aimaient? O tristesse! Combien de ces chagrins éphémères se sont effacés dans l'agitation des vies futiles! Ceux qui sont partis cherchent-ils en vain les tendresses passées, voient-ils les visages aimés se détourner, et les volontés froides s'appliquer à effacer les souvenirs du passé? Douze mois ont suffi pour les rayer de la vie des êtres chéris qui leur ont tant juré de les aimer toujours. Toujours! C'est long pour les petits coeurs humains, et les

voix plaintives de l'automne pleurent, parce que la mort a pris tant de victimes et parce que l'oubli les a fait disparaître!

Il est pourtant des coeurs où les aimés ne meurent pas! Dans les coeurs des mères ils sont toujours vivants. Les mères gardent tous les souvenirs, depuis la première heure où elles étreignirent avec ravissement leur nouveau-né, jusqu'à la dernière, où elles le virent dans toute sa beauté et sa force viriles s'anéantir dans la mort. Sans cesse elles les bercent, et leurs sanglots de bébés, et leurs plaintes d'hommes se confondent et se perdent dans leur tendresse qui ne se lasse ni ne s'affaiblit.

Elles sont les mères fidèles, jamais distraites, jamais consolées, vivant en communion avec leurs enfants, leur disant les choses qu'elles n'osaient leur confier, leur demandant ce qu'ils n'osaient leur dire. Leur coeur s'est brisé mais leur amour continue, recueillant les moindres parcelles de souvenir, cherchant la solitude pour mieux trouver leur enfant et ne rien perdre de ce qui leur vient de lui à travers les espaces.

Et avec les mères, que d'âmes profondes qui ne cessent de vivre avec leurs morts et de s'inspirer d'eux. Qui ne sait que la noblesse de certaines vies tient toute dans cette communion intime avec les âmes invisibles mais présentes, compatissantes, voyant en Dieu le rôle de chacun dans le plan divin, secourant les faiblesses, éclairant les aveugle-

ments. Leur sympathie, comme des bras aimants, soutient l'effort des coeurs vers la Bonté et la Vérité. Les âmes de Lumière, doucement, tirent en haut les âmes tristes qui ne veulent pas croire à la disparition de leurs aimés, et c'est bien là l'union qu'il faut entre des âmes immortelles.

L

Jours de pluie

Trois jours de pluie dans les Laurentides, en novembre, à dix minutes des voisins, c'est une épreuve, et c'était bien l'opinion de la jeune femme qui ne faisait qu'un tour entre la cheminée où flambait un bon feu, et la fenêtre où dégoulinait la pluie.

De son côté, dans la cuisine la vieille servante grognait. Sa lessive, terminée lundi, trempait encore dans les cuves jeudi! Il paraissait aux deux prisonnières que jamais le ciel ne s'éclaircirait. La pensée qu'elles passeraient une année encore dans les montagnes pour assurer la guérison commencée n'était pas, ce matin là, une pensée réconfortante.

Des pas sur la galerie firent bondir la petite agitée qui se précipita à la porte afin de voir un visage nouveau. C'était l'enfant du laitier, ruisselant, joufflu et rose qui chantait à tue tête: "C'est la belle Françoise." — Un beau temps pour être dehors

fit ironiquement la dame en prenant la bouteille de lait— Pristi oui! un beau temps, quand même qu'y mouille, je viens de voir un renard en longeant le bois. Un beau renard! Si je peux le poigner, je vas l'apprivoiser."

Et reprenant sa chanson, il se sauva en courant à travers le voile que tendait la pluie entre le ciel et la terre noire.

Revenue près du feu, notre amie songeait.

"Comme il est heureux ce petit garçon! Il va courir après son renard.....que lui importe la pluie ou le soleil! Mais, pourquoi n'irai-je pas dans le bois, moi aussi! je verrai peut-être le renard?"

Malgré les protestations de la vieille Agnès qui n'avait pas foi dans la cure d'air, Madame Larche, bottée, vêtue de son imperméable, coiffée de son chapeau ciré, prit le sentier qui grimpait la montagne.

Elle ne vit pas le renard, bien entendu, pas même le chasseur, mais que de belles choses elle découvrit dans la forêt avec sa belle gaieté retrouvée!

Sur les pins immobiles et solennels, la pluie fine dansait en murmurant des folies, les mousses reverdissaient sous la douche tiède, des arbrisseaux sans feuilles portaient à la pointe de leurs branches brunes une quantité de petits fruits rouges comme du feu. Les saules, ô miracle, se faisaient un printemps à eux tout seuls: satinés, verts, encore feuillus, ils se balançaient auprès des bouleaux d'ar-

gent minces et élégants qui mettaient une lumière dans le bois aux teintes encore variées.

Voilà qui vaut mieux que mes lamentations au coin du feu, se disait-elle, en riant de sa mauvaise humeur disparue. Il n'y a pas de soleil, c'est vrai, et la lessive ne séchera que demain et je croyais ce matin que c'était presqu'un malheur! Oh! le délicieux parfum d'automne et comme la pluie est jolie et discrète ici! c'est à peine si elle mouille! Je comprends aujourd'hui seulement le plaisir des chasseurs qui ne tuent jamais de gibier et qui ne renoncent pas à leur expédition de chasse annuelle. C'est la forêt qu'ils aiment et dont ils jouissent en prétendant chasser une proie insaisissable et dont ils s'occupent peu, en somme. Ah! le bon petit garçon qui chantait dans la pluie et qui rêvait tout haut de "poigner" son renard! Bien sûr je le récompenserai de m'avoir entraînée ici!"

Pour ceux qui sont bien vivants, attentifs à tout ce que nous offre la vie, il n'y a pas de jours sombres, où, un chant, — quelquefois vague et lointain — ne rappelle que les ennuis sont passagers , et souvent, les épreuves, bienfaisantes.

Il y a des âmes sereines et fortes dont la rencontre est pour les autres un encouragement et un exemple salutaires telle la chanson du petit garçon qui fit trouver la pluie charmante à la dame ennuyée.

Tout de même, soupirez-vous, il y a des jours tristes où l'on pleure presque malgré soi. Il faut bien les endurer! — je voudrais bien savoir pourquoi, par exemple! Quand vous apercevez une souris dans la pièce où vous lisez, restez-vous tranquille sur votre chaise à dire que c'est ennuyeux? Vous courez chercher un balai, si vous êtes brave, un autre bras, si vous êtes poltronne, et vous menez rondement la chasse. Chassez avec la même énergie les pensées sombres: essayer d'évoquer le soleil après la pluie, de croire aux joies qui sont là, plus près de vous que vous ne vous en doutez.....et quand ce ne serait qu'un rêve qui vous rendrait du courage, rêvez-le, mes petites soeurs, et reprenez le courage qui vous fera marcher bravement.

LI

Je le sais

Songeuse, je regardais, à travers la vitre, les moineaux sur les branches ouatées de neige : avec leur infaillible instinct, ils devaient sentir approcher la tempête de neige qui se ramasse depuis ce matin. Que combinent-ils dans leur petite cervelle, pour se mettre à l'abri du flot blanc qui bientôt s'abattra partout? Et pourquoi tous les oiseaux ne s'envolent-ils pas vers des régions ensoleillées, puisque leurs ailes les y porteraient

si facilement et que la migration du plus grand nombre est la règle.

Ils s'exposent aux angoisses de la faim, aux tortures de froid, à tant de mois de misère, pourquoi ?

Quand revient le printemps les familles d'oiseaux se comptent et il en manque beaucoup à l'appel, — les plus faibles et les moins chanceux qui ne purent résister aux épreuves du cruel hiver.

Et au cours de ma petite rêverie, je pensai à la question que je me posais jadis: que deviennent les oiseaux morts puisque jamais on n'en voit dans la forêt ou dans les champs ? Mais aujourd'hui je le sais, un naturaliste américain, rencontré l'été dernier au Mont Tremblant, m'a donné une réponse de savant qui peut-être intéressera mes lecteurs.

Quand l'oiseau mort tombe sur le sol, il est encore beau, il a sa forme et son plumage intacts: il se corromprait très vite s'il restait là. Mais voilà qu'une légion de scarabées, noirs, rayés de jaune, accourent de tous côtés, guidés par un instinct étrange. Ce sont les ouvriers fossoyeurs chargés de faire disparaître le petit cadavre.

En hâte ils se mettent à l'ouvrage: leurs pattes robustes remuent la terre et leur tête carrée, garnie d'une sorte de pelle, la prend et la rejette sur le bord de la fosse ainsi creusée. Ils sont si nombreux et si

actifs que bientôt l'oiseau descend enfoui dans le sol.

Ces scarabées, "les nécrophores" n'ont rien pris à l'oiseau, n'ont rien retiré pour eux-mêmes de la terre qu'ils fouillent ainsi. A quel mobile obéissent-ils donc ?

A la préoccupation que tous les êtres vivants éprouvent pour leur progéniture, à la prévoyance qui leur donne tant d'ingéniosité pour lui préparer, à l'avance, un logis chaud et abrité et une substance abondante et à portée.

Le petit corps de l'oiseau va disparaître, grâce aux efforts des nécrophares mâles, alors les nécrophares femelles, d'abord spectatrices oisives, se glissent sous les ailes et déposent, à l'abri, les oeufs qui, là, se conserveront et écloront seuls. Profitant de l'occasion, de grosses mouches bleues, des libellules au corselet vert, des papillons brillants, et d'autres insectes minuscules à peine visibles à l'oeil nu, s'abattent sur la petite forme inerte laissant partout la semence féconde qui donnera naissance aux larves, en attendant que, de ce foyer de vie, s'échappent à leur tour les scarabées, les mouches, les papillons, tandis que la terre engraissée portera là des fleurs plus éclatantes et plus parfumées.

Et il y a là une des preuves merveilleuses du principe immuable qui gouverne la nature: la vie renaissant de la mort dans un perpétuel recommencement. C'est moins

poétique que mon idée des petites âmes d'oiseau disparaissant dans l'espace vers un paradis créé pour elles, mais c'est plus vraisemblable et comme toujours la science positive coupe les ailes de la chimère!

LII

Veille de Noel

A la suite de la soeur portière, je traversai de longs corridors, je montai beaucoup d'escaliers, et ce n'est qu'au dernier étage, tout en haut qu'elle frappa à la porte de l'atelier et disparut. En entrant, j'eus devant les yeux un tableau charmant. Une religieuse, penchée sur un Jésus de cire, disposait avec soin ses boucles blondes; sur des tables qui faisaient le tour de la pièce, il y avait des Jésus de toutes tailles, blonds, bruns, nus ou habillés de chemises de satin bordées de galon d'or, ce qui, entre nous, s'éloigne de la couleur locale, les étoffes soyeuses et les rubans d'or n'ayant jamais approché la pauvre crèche de Bethléem! N'empêche que c'était un joli spectacle, et debout sur le seuil, je regardais, et la petite Soeur absorbée ne m'aperçut que lorsque le beau Jésus fut coiffé dans toutes les règles de son art ingénu.

Quand elle se tourna vers moi, je vis qu'elle était d'une pâleur excessive avec de grands cernes bleus autour des yeux. Je lui exposai

le but de ma visite: un petit Jésus pour mettre dans une crèche déjà habitée par des bergers et des rois mages: de toute nécessité il fallait que l'Enfant fût plus petit que ses adorateurs! Elle en avait bien un, mais il était laid, son visage était maigre et vieillot: sans préciser la raison de mon refus, je dis: — Non, pas celui-là. — Pauvre petit, fit la soeur en rougissant, je lui demande pardon tous les jours de l'avoir fait si vilain, mais j'étais trop lasse et je n'ai pas mis la quantité de cire suffisante dans le moule, — et elle répéta encore en soupirant, — j'étais si lasse! — Et vous l'êtes encore, repris-je vivement, vous devriez être à l'infirmerie. Pourquoi vous fait-on travailler? — C'est moi qui ai prié Notre-Mère de me permettre, jusqu'à la fin, de faire des Jésus. — Elle les regarda avec tendresse, — Je les aime, ce sont mes petits enfants.

.....Elle s'était assise, haletante: — Vous comprenez, si je ne fais plus mon service à l'atelier, je ne serai bonne à rien, inutile! — Elle était si fragile et si triste, que je ne résistai pas au désir de la consoler...d'essayer au moins... — Ma petite Soeur, voulez-vous savoir ce que disait saint Paul, quand il était bien las? Et c'était un homme fort et un grand saint! Car la faiblesse, vous le savez, n'est ni un péché, ni même un mal, c'est une des volontés du Bon Dieu. Voici donc ce que disait saint Paul: "Je n'ai pas fait grand'chose, les autres trouvent que ce

n'est rien, mais comme je n'en puis plus, vous voyez bien, mon Dieu, que je vous offre toutes mes forces." — C'est beau, dit doucement la religieuse, dites encore pour que j'apprenne cette prière de l'homme saint et fort qui n'en pouvait plus!

Je n'oublierai jamais les minutes que je passai avec la petite Soeur. Si peu de mots entre nous, et cependant un contact si intime de nos âmes que j'ai eu l'impression de vivre une heure rare dans ma vie. J'entendais comme le dernier souffle sur la terre d'une âme presqu'échappée...et dans ce souffle passait la plainte poignante et muette d'une âme de lumière, mystérieusement tourmentée par l'abandon de ses forces et l'idée obsédante et pénible qu'elle n'était plus utile dans son couvent.

Il y a ainsi des âmes délicates et fermées qui ont besoin d'être dilatées dans la confiance; craintives, elles reculent sans cesse dans l'ombre et le silence.

Revenant dans la neige glacée et tourbillonnante, je rêvais de mères spirituelles perspicaces et tendres qui ouvrent des bras maternels à ces enfants souffrantes et qui leur tiennent fortement la main pour leur faire traverser les couloirs sombres du découragement. Il y en a, je sais, mais, au couvent comme dans la famille il y a peut-être des mères tellement prises par la vie active, si énergiques et extérieures elles-mêmes, qu'elles sont aveugles sur les besoins

de tant d'âmes diverses qui leur sont confiées.

Et voilà pourquoi on peut voir une petite Soeur Césaire se mourir toute seule, au milieu de Jésus roses qui sont ses petits enfants!

Mamzelle Melanie

Chaque année, au début de l'hiver, la même pensée triste obsédait Mamzelle Mélanie. Son vieux coeur de bonne vieille fille s'apitoyait sur les enfants pauvres qui ne connaissent aucune des joies enfantines de Noël: bel arbre couvert de jouets, bas remplis de surprises, friandises de toutes sortes. — "Ce n'est pourtant pas juste qu'ils n'aient pas les plaisirs de Noël parce qu'ils sont pauvres! Jésus était pauvre, et les rois mages lui apportèrent des cadeaux..."

La conclusion s'imposait, mais hélas, Mélanie était pauvre et il faut beaucoup d'argent, dans certains cas, pour être logique!

La vieille fille était un personnage dans sa petite ville: elle était vieille, infirme et originale: tous la connaissaient, l'estimaient, l'appelaient "Mamzelle Mélanie," et tous lui parlaient, car elle était un peu bavarde, et elle ne perdait pas l'occasion de faire un bout de causette pour peu qu'on l'y encourageât.

Elle gagnait sa vie à faire du raccommodage à la journée, et quand le loyer de sa

chambre était payé, qu'elle avait mangé à peu près à sa faim trois fois par jour, il lui restait juste de quoi se vêtir bien modestement.

La bonne femme était très charitable et elle rognait sur la nourriture et sur le vètement pour donner aux plus pauvres qu'elle. Elle était pieuse, simple, d'une crédulité naïve renversante et, je l'ai dit plus haut, elle causait volontiers.

C'est dans ses moments d'expansion qu'elle confiait à ceux qui s'intéressaient à elle qu'elle aurait trouvé à se marier dans le temps, mais qu'elle n'avait pas "ça dans le goût, la reproduction."

Ce manque de vocation ne l'empêchait pas d'adorer les enfants, comme vous voyez!

Cette année, elle ruminait depuis six mois le projet de faire une fête de Noël de sa façon à ses chers gamins pauvres. Elle s'était privée de nourriture, elle n'avait pas remplacé sa vieille robe rapiécée et verdâtre; son feutre, bossé et défraîchi, n'avait plus de garniture, mais la bonne Mélanie, sou à sou, avait amassé quatre belles piastres qui gonflaient sa bourse peu habituée à tant de richesses.

— Le vingt-quatre décembre elle n'alla pas travailler, et ses allées et venues entre la rue commerciale et la Salle des Habitants éveillèrent bien des curiosités, entr'autres celle de la nièce du curé, fillette de quinze ans, fine et espiègle qui aurait bien voulu

savoir ce que complotait Mamzelle Mélanie! Elle osa même lui demander pourquoi elle était si affairée: — "Si on te le demande, ma petite, tu diras que tu ne le sais pas," répondit la vieille en riant et en fermant la porte au nez de la curieuse.

Marie bombarda son oncle de questions, et finit par savoir ce qui l'intriguait si fort. Elle eut voulu aider la vieille fille, mais le curé s'y opposa; Mamzelle Mélanie lui ayant fait clairement entendre qu'elle voulait s'arranger toute seule! La pauvre femme cependant n'était pas sans inquiétude. Ses quatre piastres dépensées jusqu'au dernier sou n'avaient pas donné autant de bonbons et d'oranges qu'elle avait compté avoir, et quand elle refaisait le calcul de ses invitations et celui de ses petits sacs, un doute lui pinçait le coeur.

Le hasard voulut que lorsque Mamzelle Mélanie alla dévotement faire ses prières quotidiennes à l'église, Marie faisait les siennes dans le banc voisin. Or, c'était l'habitude de la vieille fille de ronronner ses prières à mi-voix, et la jeune fille entendit distinctement sa dernière supplique: "Mon doux Jésus, je n'ai plus un sou et j'ai peur de manquer de quoi, s'il vient beaucoup d'enfants. Vous qui avez si bien arrangé les choses aux noces de Cana, vous ne permettrez pas qu'un de mes petits soit désappointé! Je me fie à vous, O bon Jésus!"

Boîtante et rassurée, elle sortit de l'église pendant que sonnait l'angelus du soir.

Marie ne priait plus: il lui était venu une de ces idées lumineuses qui ne souffrent pas de retard. Courir au presbytère, mettre son oncle au courant des inquiétudes de Mélanie et de son propre projet fut l'affaire de quelques minutes. A la veillée, un des placards vides de la salle fut rempli à déborder de jouets modestes et de sacs de friandises.

Le jour de Noël, après un dîner sommaire, Mamzelle Mélanie, sur le seuil de la maison paroissiale, attendait ses hôtes. Ils arrivèrent: pas quinze ni vingt, mais une quarantaine au moins, et en un quart d'heure la salle fut remplie de visages souriants et de voix criardes. — Mon Dieu! Mon Dieu! soupirait la vieille toute bouleversée, comment arriver avec mes vingt-cinq paquets?

Elle ouvrit son armoire et regarda avec angoisse ses provisions insuffisantes; machinalement elle ouvrit l'armoire voisine. A sa stupéfaction succéda rapidement une profonde émotion: pieusement, elle croisa les mains et pria dans toute l'admirable simplicité de son coeur de croyante: — "Merci mon doux Jésus d'être venu à mon secours et pardon d'avoir douté de vous une minute!"

La distribution des trésors se faisait au milieu d'une joie délirante, quand le curé vint voir la fête de Mélanie: rouge, le chapeau de travers, aussi animée et heureuse

que les petits, la vieille femme ne souffla mot du miracle à son curé.

C'était son secret et plus tard, à l'église, près de la crèche, elle pleurait de joie de ce que Jésus eut daigné opérer une telle merveille pour elle si indigne et pour ses chers petits qui étaient pourtant si insupportables.

LIV

Dans le noir

Ce soir là, le vent âpre soufflait furieusement et le grésil battait les vitres: la tempête, au dehors, faisait plus tiède et plus recueillie la petite pièce intime qu'éclairaient les lumières ambrées et le joli feu clair qui pétillait dans l'âtre.

On peut être toute seule et ne pas sentir l'isolement dans un chez-soi aimé, entourée de choses familières et avec des livres qui sont nos amis.

Aussi, écoutai-je sans tristesse les cris désolés du vent, et dans ce bien être si doux, avais-je oublié égoïstement tous ceux que la mauvaise saison malmène.

Soudain, toutes les lumières s'éteignirent; grâce au verglas, je me vis condamnée à l'obscurité partielle pour la soirée, car je ne possédais pour tout luminaire qu'un petit bout de bougie. Cela mettait fin à la lectu re, et bientôt, ne voyant plus rien, je sentis ma solitude.

Dans l'obscurité de la rue et celle de la maison, le vent et la pluie avaient pris des voix lamentables, et les ombres, autour de moi, étaient tourmentées et inquiétantes. Peu à peu mon petit salon se transformait, et je n'osais bouger, envahie par une petite an goisse qui me serrait le coeur. Oh! ce n'était pas la peur! — je me vante volontiers d'être brave, — mais cela lui ressemblait singuliè rement.

Tout en regardant l'écroulement progressif du brasier qui lançait des fusées d'étincelles, je prêtais l'oreille à mille bruits inusités et que dominaient tous les cris du vent qui grandissait, brisait les branches et faisait vibrer sur tous les tons les fils de téléphone. La cloche des morts se mit à clamer, lentement, un à un, ses glas qui se perdaient dans le bruit de la tempête, et à genoux, je retrouvai la sécurité avec mes âmes dont la prière me rapprochait.

Puis, de nouveau, je fixai la lueur du foyer que rien n'allumait plus. Est-ce parce que je m'appliquais à ne penser à rien que surgirent devant moi des visions de toutes les années de mon existence? Ces visions n'observaient ni ordre, ni suite, elles paraissaient et s'évanouissaient; elles venaient semblables à des ombres et elles s'effaçaient de même. Mais hélas! elles n'étaient pas des apparitions réjouissantes. Chacune avait le visage fermé et froid d'actes égoïstes, négligents, lâches, qui m'avaient parus insigni-

fiants quand je les faisais, mais qui, à cette distance, prenaient une importance énorme.

Tous les bienfaits mal reconnus et les bienfaiteurs à peine remerciés; toutes les injures légères mal pardonnées puisque le souvenir amer en était conservé. Et les affections pauvrement rendues, et les belles amitiées mortes de mes indifférences. Et ces millions de bonne paroles que j'aurais pu dire, et ces millions de bons sourires que j'aurais pu échanger, et ces innombrables actions, légères et faciles qui auraient aidé ou réjoui les autres.

Et autour de moi se resserraient les visions méchantes et accusatrices: je ne voyais qu'elles et elles éteignaient les lumières de ma vie.

Au plus fort de ma détresse, les lumières jaillirent aux électroliers...mais je ne repris pas mon livre, et dans la clarté, je continuai à réfléchir sérieusement et sans découragement. Il me semble que les retours sur le passé ne doivent servir qu'à éclairer l'avenir, et que l'aveu et le regret de nos faiblesses doivent préparer les progrès sincèrement résolus.

Nous sommes debout sur le rivage de cette mer dont les vagues sont des années. Elles accourent, se brisent et retombent, mais nous n'y prenons pas garde; cependant, avec chaque vague la marée monte, et nous savons qu'elle nous atteindra et nous emportera... quand ?

LV

La devote Menagere

En cette fin d'année où chacun prépare ses cadeaux et adresse ses souhaits, je vous arrive avec les miens. Si j'en avais le pouvoir, j'y joindrais un cadeau; je le donnerais aux femmes, les hommes en bénéficieraient, et ainsi, mon cadeau apporterait de la joie à tous mes lecteurs qui sont bien un peu mes amis, il me semble?

Ce cadeau, ce serait la gaieté, l'égalité d'humeur, l'amabilité constante enfin, qui rend la bonté délicieuse parce qu'elle est souriante. Le sourire, mes amies! Quelle force il nous donne, quel charme il nous communique. J'entends le charme dans le sens employé par les sorciers du bon vieux temps, Le charme qui conquiert, qui attire. qui attache, qui transforme. Un joli sourire vaut de longs plaidoyers et il remercie mieux que des belles phrases!

La femme qui n'a jamais l'air renfrogné, boudeur, indifférent, piqué, dédaigneux, têtu, impatient, c'est celle qui est douce et souriante: tout le monde l'aime simplement parce qu'elle est toujours aimable.

Sans vouloir calomnier mes soeurs, je ne puis m'empêcher de voir que toutes prétendent à être beaucoup aimées et qu'un grand nombre s'inquiètent peu de se rendre dignes

de tant d'affection! Elles font, au contraire, ce qui est nécessaire pour être détestables, et elles se lamentent des résultats logiques qu'elles obtiennent.

Je crois bien que la femme la plus désagréable que j'aie connue habitait un presbytère où elle faisait gagner le ciel au curé par bonds prodigieux.

Ce curé, qui était un peu mon parent, m'avait invité à passer quelques jours chez lui. C'était un homme doux et timide et je ne fus pas longue à voir que ce n'était pas lui le maître du presbytère, mais bien la ménagère aux yeux durs, longue sur pattes, bavarde et grondeuse qui régissait la maison; elle ne souffrait ni suggestion, ni remarque, ni intervention d'aucune sorte de la part du curé. Elle était honnête, propre, travaillante et insupportable!

Confondant le moyen avec le but, elle tyrannisait le bon prêtre, sous prétexte de le rendre heureux, en lui tenant sa maison irréprochablement. Entendons-nous: pour elle, la maison irréprochable n'était pas celle où l'on vit confortablement, mais celle où il n'y a pas un grain de poussière, pas une mouche, pas d'air et pas de soleil!

L'accès du salon était à peu près interdit: stores baissés, meubles rangés et époussetés méticuleusement, ce salon dormait dans une netteté immaculée qu'il était défendu de contempler de près. Les rares visiteurs qu'elle était quelquefois forcée d'y admettre,

se sentaient coupables d'indiscrétion tant elle leur laissait voir son mécontentement.

Le public avait naturellement accès au bureau, mais que de récriminations et de reproches tombaient sur la tête du pauvre curé qui n'interrompait le flot de paroles grondeuses que par des: "Voyons! Voyons! Il faut bien que ces pauvres gens posent le pied quelque part!"

Alors, sa colère se tournait contre lui. — "Ah! ben oui! Ce n'est pas vous qui nettoyez du matin au soir! Curé ou pas curé, tous les hommes c'est pareil! Ils ne pensent qu'à eux! —"

Et les portes battaient furieusement.

Pour un retard au repas, c'était de véritables scènes et si nous mangions un dîner refroidi, c'était tant pis pour nous! Et c'était elle la victime, à l'entendre!

Je n'ai jamais compris pourquoi le bon curé endurait cette mégère! Par charité, par esprit de sacrifice? Franchement j'aime mieux me rendre au ciel plus paisiblement et je ne l'aurais pas endurée une semaine! J'exprimai cette opinion à mon cousin. Il sourit et admit qu'il était souvent tenté de faire un coup d'Etat. "J'aimerais tant recevoir librement mes amis, circuler à l'aise dans ma maison, manger les mets que je préfère et surtout vivre dans la paix que j'aime! Un jour pourtant, je me déciderai à en chercher une autre car je suis bien fatigué de la vie que cette excellente personne me fait!"

Cette vieille méchante se mêlait d'être dévote. Elle n'avait jamais pensé, je parie, qu'aimer Dieu et le servir, ce n'est pas faire d'interminables prières, mais mettre en pratique les préceptes de l'Evangile; pas plus qu'elle ne savait qu'avoir de la conscience, c'était créer un intérieur confortable à celui qui la payait très cher dans ce but et qui était désappointé au point de se sentir volé.

LVI

Le Veuf

Si j'observe un peu autour de moi, je puis constater que l'entente dans les amitiés et dans les ménages suit le niveau de l'affection. Aussi longtemps que la tendresse est vive, elle voile les imperfections et met en évidence les qualités; il n'est rien qu'on ne supporte de la personne aimée, et si l'amour ne diminuait pas, on ne cesserait de s'admirer mutuellement.

Mais avec l'inconstance propre aux pauvres coeurs humains, la tendresse s'émoussant, les yeux s'ouvrent et voient ce qui a toujours existé mais sur quoi l'on s'aveuglait. Cette clairvoyance, hélas! ne s'exerce pas également vis-à-vis de soi-même; elle nous rendrait certainement indulgents. Elle ne s'applique qu'à relever les défauts et les faiblesses de l'autre: il arrive même que les

qualités qui séduisaient contrarient et déplaisent.

Et voilà que surgit la grande douleur et la suprême injustice de cette vie, quand l'un des deux seulement a cessé d'aimer. Il a choisi et aimé ce qu'il trouvait désirable, il s'est fait aimer, il a juré d'être fidèle, et parce que son coeur est instable, parce qu'il était rempli d'illusions sur l'être aimé et sur lui-même, il va faire souffrir cruellement. Lui, le coupable par inconstance, va être le bourreau de celui qui est fidèle et dévoué, et parce qu'il est le plus dur et le plus égoiste, il fera le malheur de l'autre et il ne souffrira pas. C'est l'histoire tragique de tant d'unions, qu'il faut une dose d'optimisme considérable pour croire au bonheur possible dans le mariage. Il existe pourtant, mais quelle plante fragile et comme il faut la soigner avec sollicitude!

Par ce beau matin ensoleillé, je revois une autre journée d'été lumineuse où se déroulait la dernière scène d'une tragédie silencieuse dont le souvenir m'attriste.

Je suivais le convoi funèbre sur un chemin de campagne: la rivière riait au soleil, les arbres étaient remplis de bruissements d'ailes et de chansons, nous passions entre des champs verts parsemés de bluets et de marguerites, La terre et le ciel frémissaient de vie intense. A chaque pas dans le cimetière nous écrasions des fleurs; des milliers d'insectes s'agitaient ardemment: et je me sou-

viens quelle impression poignante se dégageait de ce contraste de vie exubérante dans le rayonnement du chaud soleil, et ce cercueil sur le bord de la fosse profonde.

La pauvre petite morte qui avait tant aimé la vie, qui avait eu une telle confiance dans le bonheur, allait être mise dans la terre humide et froide et ses beaux yeux étaient fermés pour toujours à la beauté du monde. Elle n'était pas morte de chagrin, peut-être, mais à cause de son chagrin elle n'avait pas lutté suffisamment contre la maladie. Pour se défendre victorieusement contre la mort, il faut aimer la vie, croire à l'amour et au bonheur, et depuis deux ans elle se désespérait de n'être plus aimée.

Après s'être crue la plus heureuse des femmes, elle avait senti peu à peu son mari se détacher d'elle...en vain était-elle attentive, douce et tendre, un à un se brisaient les liens qui les avaient unis. Sans cesse rebutée, blessée par les paroles rudes et les procédés indélicats, elle s'était repliée sur elle-même enfermant au profond de son âme son amour dédaigné qui ne mourait pas mais dont elle mourait. Et quand vint la maladie, elle tendit les bras à la mort qui la délivrerait et rendrait libre celui qui ne voulait plus d'elle et dont elle désirait le bonheur malgré tout.

Moi qui savais, je regardais le mari au bord de la fosse. Sur sa figure grave je ne pouvais rien lire. A-t-il eu des remords ? S'est-il cru coupable de cette mort prématurée ? A-t-il

deviné, sous le fier silence, que sa dureté brisait ce coeur délicat? Mystère! Il a vu disparaître sous la terre lourde sa femme si charmante qu'il avait juré d'aimer et de protéger toujours, et il est revenu seul dans sa maison. . .et c'est lui que je plaignais davantage, car il gardait son coeur insensible et toute sa misère de pauvre homme, et elle était délivrée de la triste vie qu'il lui avait faite.

LVII

Simplifier la vie

La difficulté croissante du service, la rareté des servantes et les salaires extravagants qu'elles demandent changeront certainement les conditions de la vie dans notre pays, puisqu'il n'y aura plus que les gens très riches qui se paieront le luxe de domestiques qui travaillent si peu et se font payer des rentes!

Et que feront les jeunes ménages qui s'embarquent dans le mariage avec une si belle audace? Comment une petite femme délicate, qui élève des enfants, s'en tirera-t-elle à peu près sans aide? Est-ce possible?

Nous nous posions ces questions hier, et chacune d'y aller de sa petite solution. — Nous aurons moins d'enfants, dit l'une, par trop simpliste. —Nous vivrons dans notre cuisine et le salon sentira le moisi! — Nous

prendrons nos repas au restaurant. — Enfin, une jeune femme sensée proposa de simplifier notre vie. C'est court, cette phrase, et tout simple, c'est cependant moins facile qu'on ne croit de mettre cette règle en pratique.

Simplifier la vie, c'est retrancher les extravagances et les inutilités qui absorbent l'argent du mari et le temps de la femme sans utilité pour le bien de la famille. Pour arriver à voir en quoi, pour chaque famille, consiste cette simplification, il faut du jugement, de la bonne volonté, et l'entente parfaite de ceux qui consentent à essayer de ce système de simplification.

Au fond, il y a là une question d'éducation, de savoir-faire, l'utilisation intelligente et pratique des activités et du temps, et l'exercice des initiatives personnelles: pas de préjugés, pas d'esprit routinier: apprenons à économiser nos forces et notre temps.

Avec de la méthode, des heures strictement régulières, une activité bien entendue qui ne s'épuise pas sur des détails secondaires, une femme peut faire, sans fatigue, trois fois le travail de celle qui est désordre, agitée et incapable. Parmi les ennemis qui dévorent le temps, je mets au premier rang la mode. C'est un gouffre où sont jetées sans profits beaucoup d'argent et beaucoup de temps. Si tous les six mois, il ne fallait pas modifier robes, manteaux et chapeaux; si l'on portait ses hardes aussi longtemps qu'elles

sont propres et convenables, ce serait certainement un progrès et le triomphe du bon sens. C'était le système des anciennes et il valait mieux que le nôtre. Il ne faudrait qu'un peu de courage pour dédaigner la mode quand elle inspire des absurdités comme de transformer une jolie robe parce qu'elle n'est pas le tout dernier cri.

J'aime beaucoup une jolie maison installée avec confort et élégance, et il se trouve que cette élégance s'arrange très bien avec la simplicité: l'encombrement des bibelots et des objets inutiles est toujours laid, il nuit à l'harmonie et donne du travail. Essayez un peu d'enlever dans chaque pièce ce qui ne sert qu'à conserver la poussière, et vous aurez fait quelque chose pour l'embellissement de votre "chez vous" et pour la diminution du travail.

Ce qui trouble et triple la somme d'ouvrage dans une maison, ce sont les membres de la famille que l'on sert et qui ne rendent pas de services. Que chacun, autant que possible, évite aux autres le travail qu'il peut faire: habituons nos enfants à s'aider, à remettre à leur place les objets dont ils se servent. Que le mari ait moins recours à sa femme pour ce qu'il peut faire lui-même. C'est sans réflexion qu'il lui impose tant de pas inutiles et de petites fatigues qui comptent lorsqu'on en fait l'addition.

Beaucoup de jeunes femmes de nos jours, animées d'excellentes intentions, s'occupent

activement d'oeuvres de charité qui nécessitent des sorties fréquentes et leur donnent parfois bien des soucis. Elles ont tort: qu'elles laissent ces oeuvres à celles qui sont libres et qui n'élèvent pas des enfants. Elles dépensent au dehors des forces dont elles ont besoin à la maison, et nécessairement le gouvernement de leur maison souffre de leur absence et de leur énervement dû à la fatigue.

Pour le moment, leurs devoirs bien compris et bien exécutés suffisent à remplir leur vie. Si elles ont des loisirs qu'elles se reposent, qu'elles se distraient, et qu'elles fassent bénéficier leur mari de leurs heures de liberté.

LVIII

Nostalgie du vert

Les habitants des pays où l'hiver ne fait que passer ne peuvent s'imaginer, je crois, la nostalgie du "vert" qui, dès février, saisit, à leur insu, les Canadiens et les rend malades sans qu'ils sachent pourquoi: anémie, fièvre, lassitude insurmontable. . .au fond, ils n'en peuvent plus! Tant de froid, de neige, d'absence de couleur les a transis!

Les premiers rayons chauds les grisent, mais le froid cruel et rancunier les ressaisit et se hâte de leur faire du mal avant d'être définitivement chassé. Elle est bien longue,

l'attente des feuillages tendres et des brises caressantes! L'âme languit dans ce purgatoire: sûre du printemps, ne pouvant l'avancer d'une heure, elle attend, attend!

Tout à coup pourtant il éclatera: en quelques jours tous les arbres seront verts, les vergers fleuriront, et dans les coeurs ce sera aussi le printemps: toute la beauté du dehors pénètrant dans les âmes pour les remplir de bonté et de tendresse.

Cet amour de la nature vivante et fleurie se rattache à nos origines: vous savez bien? "Adam et Eve étaient heureux dans un jardin magnifique où croissaient toutes les fleurs et tous les fruits..."

C'est peut-être pourquoi nos bonheurs sont incomplets s'ils sont renfermés entre des murs sombres loin des jardins embaumés et des grands espaces verts.

Je ne connais rien de plus triste qu'un orphelinat situé au centre d'une grande ville les petits enfants y sont blancs et frêles comme les plantes tenues à l'ombre. Ils jouent dans des cours grises, entre des murs gris, et des hautes fenêtres, ils n'aperçoivent que des toits sombres et de tout petits coins de ciel dont la fumée cache la beauté claire.

On a dit que ce qu'il y a de plus pur et de plus heureux dans notre intelligence prend sa source dans les beaux spectacles que nous avons eus sous les yeux. Quelles pauvres et tristes images vêtiront les pensées et les émotions des pauvres petits qui grandissent

privés des tendresses maternelles, et ignorants de la splendeur rayonnante des espaces libres où Dieu jette ses merveilles à profusion. Si c'est vrai que plus nous voyons de belles choses, plus nous devenons aptes à en faire de bonnes, est-ce que tous les enfants ne devraient pas avoir leur part de soleil, de beaux arbres, de champs verts ou dorés, d'horizons larges et clairs? Elles sont si exquises les extases des enfants à qui leur mère apprend à découvrir la beauté et à l'aimer.

On se demande si, dans la vie vertigineuse qui les emporte, les jeunes mères comprennent toujours assez que c'est elles qui doivent ouvrir les yeux et l'intelligence de leurs petits enfants et leur révéler les liens mystérieux qui les rattachent à tout ce qu'ils voient comme à tout ce qu'ils ne voient pas sur la terre et dans le ciel? Les imprégner de la poésie des choses, tourner leurs âmes vers la Beauté, c'est le commencement, le premier échelon de l'ascension qu'ils entreprennent sous l'impulsion maternelle: ils ne l'oublieront jamais, et la maternité spirituelle est la seule qui permette aux mères de posséder l'âme de leurs enfants et d'y régner en souveraines toujours.

TABLE DES MATIÈRES